

Le travail dans l'univers concentrationnaire nazi

**Dossier d'élèves
du Collège Henri IV
de Meulan (78)**

**Concours National
de la Résistance et de
la Déportation 2007**

Chloe

COLLÈGE HENRI IV

ROUTE DE PONTOISE
78250 MEULAN

TÉL. : 01 30 99 90 50
FAX : 01 30 99 44 00



Candidats :

3^{ème} B – Ségolène ASSADIAN

Ludovic CACHEUX

Valentin CANDELIER

Amélie DOMIN

Guillaume DOMIN

Quentin RILLER

Chloé SOLIOT

Professeurs :

Mme Danièle ALLEZARD

Mme Corinne HAROUTEL

Sommaire

DES TEMOINS RACONTENT...

Jacqueline Fleury, Daniel Urbejtel, Mme Kerjean, Marcel Durgham, Jean Sergent, Général d'Astorg, Guy Ducoloné, Ida Grinspan, Charles Palant, Raymond Mocaër, Jean-Marie Delabre, Marie-José Chombart de Lauwe.

PARTIE I : CAMPS ET TRAVAIL DANS L'ALLEMAGNE NAZIE

I. 1933 : un contexte de crise et de chômage

- 1) Les circonstances
- 2) L'appui du monde industriel au mouvement nazi

II. Hitler, un homme et ses idées

- 1) Hitler, l'homme
- 2) Ses idées

III. Camps et travail dans l'idéologie nazie

- 1) Le travail
- 2) Les camps

PARTIE II : LE CADRE, DE 1933 A 1945, DES CAMPS DE PLUS EN PLUS VOUES AU TRAVAIL

I. Chronologie

- 1) La mise en place du système
- 2) A partir de 1938, une nouvelle orientation pour les KL
- 3) A partir de 1942, les KL au service de l'économie de guerre

II. Carte : la nébuleuse des camps

III. Plan : le fonctionnement d'un camp

PARTIE III : FAIRE VIVRE LE CAMP-SOUCHE

I. Construire le camp

- 1) L'aménagement du site
- 2) La construction
- 3) L'extension d'un KL
- 4) Les espaces agricoles

II. Faire fonctionner le camp

- 1) Les bureaux : administration et intendance
- 2) Les ateliers du camp
- 3) Les magasins et les réserves
- 4) Les centres vitaux
- 5) Services et entretien

III. Etre au service des SS

- 1) Travailler pour les SS
- 2) Distraire les SS
- 3) Le travail mis en scène par les SS

PARTIE IV : TRAVAILLER AU SEIN D'UN KOMMANDO

I. Exploiter les mines et les carrières

- 1) Les carrières
- 2) Argile et briqueteries
- 3) Les pierres, le granite et les ateliers de taille
- 4) Le sable et les graviers
- 5) Le schiste
- 6) Les mines

II. Etre au service de l'industrie

- 1) L'industrie chimique
- 2) Métallurgie et mécanique

III. Travailler sur les grands chantiers de construction

- 1) Les superstructures
- 2) Les tunnels et les galeries

IV. Les tâches secondaires dans un kommando

- 1) Aménager le kommando
- 2) Les emplois subalternes
- 3) Déblayer les décombres

PARTIE V : LES KOMMANDOS DE LA MORT

I. Les Sonderkommandos

- 1) La sélection
- 2) Des conditions de vie particulières
- 3) Un travail difficile
- 4) L'organisation du travail
- 5) Des hommes

II. L'univers du « Canada »

III. La gestion de la mort

IV. Les *Strafkompanien*

PARTIE VI : L'ORGANISATION DU TRAVAIL

I. La hiérarchie

- 1) Du camp
- 2) Du block
- 3) Au travail

II. Les horaires

- 1) Une journée ordinaire de travail
- 2) Des horaires particuliers pour des tâches particulières
- 3) Les moments de repos
- 4) Dormir sur son lieu de travail

III. La discipline

- 1) Comment se tenir face aux SS
- 2) Les fautes à éviter
- 3) Les sanctions encourues
- 4) L'intimidation
- 5) La traversée des villages

IV. L'attitude face au travail

- 1) Travailler pour vivre

- 2) S'économiser pour survivre
- 3) Echapper au travail
- 4) L'insoumission

PARTIE VII : DES STATUTS DIFFERENTS PARMIS LES DETENUS ?

I. Des critères discriminatoires

- 1) Une certaine application de la doctrine nazie
- 2) Une certaine sélection « naturelle »

II. Une préférence marquée pour les professionnels

- 1) La recherche en spécialistes
- 2) La demande en ouvriers qualifiés

III. Des catégories marginalisées

- 1) Les prêtres et les pasteurs
- 2) Les Témoins de Jéhovah

IV. Et les femmes ?

- 1) La femme, égale de l'homme dans les camps
- 2) Des travaux plus spécifiques ?

PARTIE VIII : L'EXEMPLE D'UN CAMP, LE STRUTHOF

I. Présentation du camp

- 1) Le camp-souche
- 2) Sa construction
- 3) Les satellites du camp

II. Les détenus

- 1) Les effectifs
- 2) Evolution des détenus
- 3) Catégories de détenus
- 4) Les NN

III. Le travail au Struthof

- 1) Les différents travaux effectués par les détenus
- 2) L'organisation du travail
- 3) Le résultat

PARTIE IX : UN SYSTEME EFFICACE ET PRODUCTIF ?

I. Les contradictions d'un système

- 1) Les incohérences du système
- 2) Les conflits de personnes et d'intérêts

II. Un monde de l'absurde

- 1) Des entreprises titanesques
- 2) Un contexte de pénurie

III. Un bilan des plus mitigés

- 1) Le bilan économique
- 2) Le bilan humain

IV. Qui a tiré profit du système ?

- 1) Ceux qui en ont tiré avantage
- 2) Le grand gagnant : la SS

En guise d'introduction...

I. Quelques mots sur l'organisation du travail

1) Les difficultés rencontrées

Les emplois du temps peu compatibles des uns et des autres ont posé quelques soucis pour l'organisation des séances de travail, ne permettant pas aux professeurs d'encadrer suffisamment le travail des candidats.

Il aurait fallu compenser avec des séances plus longues, hors temps scolaire ; sans tenir compte des contraintes que chacun peut avoir, notre QG habituel, en l'occurrence la Médiathèque des Mureaux, s'est trouvé fermé au public pour cause de travaux.

2) La répartition des tâches

Elle s'est révélée indispensable pour une meilleure gestion du temps.

Mlle Alleazard s'est donc chargée de la recherche bibliographique et documentaire de base, se rendant dans des bibliothèques spécialisées (à Paris notamment) un peu trop éloignées pour nos candidats de grande banlieue. Elle s'est occupée aussi du contact avec les principaux témoins rencontrés à cette occasion. Elle a apporté sa contribution, enfin, à la mise en page des illustrations enrichissant le dossier.

Mme Haroutel a encadré le groupe, à raison d'une séance hebdomadaire. Elle a fait connaître aux candidats certains documents audiovisuels ou films indispensables à la compréhension du sujet. Elle a aidé les candidats à établir le plan du dossier et à monter ce dernier, corrigeant au fur et à mesure les synthèses réalisées.

Il faut enfin souligner le rôle majeur tenu par Ludovic Cacheux, lui-même candidat, comme intermédiaire privilégié et comme animateur au sein du groupe. Il a géré deux, voire trois séances supplémentaires par semaine, se documentant beaucoup et de sa propre initiative sur le sujet, expliquant, distribuant et supervisant le travail à effectuer. Spécialiste de l'informatique, il compte mettre sur le net le dossier ainsi réalisé.

3) Les objectifs poursuivis

C'est à un véritable travail d'historien que l'on a convié nos candidats. Ces derniers ont pris peu à peu les choses en main, enrichissant d'eux-mêmes la bibliographie de base, apprenant à prendre des notes sur les ouvrages lus, échangeant leurs informations, mettant au point des synthèses qui croisent les différentes sources. Dans un premier temps, il a été décidé que ces synthèses se feraient collectivement, de sorte que chaque candidat prenne la mesure de l'ensemble du sujet ; dans un second temps, une spécialisation s'est opérée, chaque candidat traitant plus spécifiquement un thème de son choix, en fonction de la documentation à sa disposition.

II. Comment aborder le sujet ?

« Le travail dans les camps » : le sujet est vaste, au cœur de la thématique des camps. On ne peut évoquer l'univers concentrationnaire sans parler du travail, de cette exploitation à grande échelle de l'homme par l'homme qui justifie l'organisation et le fonctionnement des camps. Mais, à l'inverse, on ne peut réfléchir sur le travail dans les camps sans aborder tous les aspects de cet univers effroyable.

Il fallait alors coller au plus près à la notion de travail. Cela amenait à brosser à grands traits le contexte historique, notamment les impératifs idéologiques, politiques et économiques du III^e Reich, en insistant sur le rôle prépondérant joué par la SS, « véritable Etat dans l'Etat ». Ensuite il convenait de fixer les cadres de ce travail : camps, kommandos. Dresser la listes des emplois et des tâches attribués aux détenus s'imposait. Un cas à part, spécifique à cette organisation, devait être évoqué plus longuement, dans toute son horreur : la gestion de la mort, car les camps sont aussi une entreprise d'extermination. D'un point plus pratique, se posait le problème de l'organisation de ce travail : horaires, encadrement, discipline... Une première question est apparue : qu'en était-il des différentes catégories de personnes impliquées à leur corps défendant dans ce système, et notamment les femmes ? Il a été jugé opportun d'illustrer le propos par une petite monographie, l'étude du camp du Struthof s'imposant à notre attention par les travaux récents dont il a fait l'objet... et par sa localisation en France. Dernière interrogation qui surgissait alors : quelles ont été véritablement l'efficacité et la rentabilité d'un tel système d'exploitation de main d'œuvre ? Qui en a profité ?

III. Nos remerciements

Ils vont d'abord aux témoins rencontrés qui ont apporté aux candidats informations précieuses et chaleur humaine, leur propre vécu rendant l'expérience des camps plus émouvante et plus palpable à de jeunes générations qui n'ont sinon que les livres pour appréhender la question. Ils n'ont pas hésité, malgré les difficultés représentées, à se déplacer, à venir à la rencontre de nos candidats, leur offrant parfois une documentation personnelle inestimable. Il s'agit de :

- Mme Kerjean, M. Durgham et M. Sergent, rencontrés à Poissy,
- Mme Fleury, M. Urbejtel et M. Delabre, invités au collège de Meulan,
- M. Mocaër, qui chaque année vient témoigner devant un public de 3^e aux Mureaux,
- Mme Grinspan, M. Ducoloné, M. Palant et le général d'Astorg, présents à la journée organisée à l'Hôtel de Ville de Paris,
- Mme Chombart de Lauwe, qui a gentiment accepté à deux reprises un entretien téléphonique avec Ludovic Cacheux.

Nous leur exprimons une nouvelle fois toute notre gratitude.

Nous tenons aussi à remercier pour leur patience, leur soutien et leur aide :

- M. Mouton, membre de l'A.N.A.C.R. à Achères, qui n'a pas hésité à nous faire profiter de sa riche documentation et de ses contacts privilégiés avec certains des témoins.
- Mme Nicole Dorra, présidente de l'association « Ciné-histoire », organisatrice de la séance à l'Hôtel-de-Ville de Paris.
- Mme Valérie Drechsler, directrice du Centre européen du Résistant-déporté du Struthof, pour sa contribution documentaire et illustrative sur le camp de Natzwiller-Struthof.
- L'équipe du CDI du collège de Meulan, qui a accueilli l'équipe de candidats, à trois ou quatre reprises chaque semaine, lui réservant un local paisible, et laissant à sa disposition les ouvrages pouvant lui être utiles.

- Notre collègue et ami Laurent Deboves, qui nous a fait bénéficier des documents écrits et audiovisuels qu'il a ramenés de sa visite au camp d'Auschwitz.

Cependant des difficultés techniques ont empêché la réalisation, comme prévu, d'un DVD, dans lequel les candidats auraient aimé mettre en valeur témoins et témoignages directs, les films réalisés à la base ne pouvant se prêter, faute d'une qualité suffisante, au transfert sur un autre support.

Bibliographie

I. Sources

1) Imprimées (rapports, dessins, poèmes, chants)

- FNDIRP – *Procès des grands criminels de guerre*, Tome 1, Paris, 1947.
Rapports du Tribunal militaire international de Nuremberg :
 - Témoignage du Dr Franz Blaha, médecin tchèque
 - Audition de Fritz Sauckel
 - Déposition de Marie-Claude Vaillant-Couturier (fndirp.asso.fr)
- LETOURNEAU (Jeanne) – *Clichés barbares*, Archives départementales de Maine-et-Loire, Angers, 2005.
- ROUGIER-LECOQ (Violette) – *Témoignages Ravensbrück : 36 dessins à la plume*.

2) Audio-visuelles

- CERCLE D'ETUDE DE LA DEPORTATION ET DE LA SHOAH, UNION DES DEPORTES D'AUSCHWITZ, *Le travail concentrationnaire*, DVD-ROM (29'), Montage effectué à partir de témoignages d'anciens déportés d'Auschwitz, Paris, 2006.
- GIROD (Francis) et SEDOUY (Alain) – DVD 3 : *Avant l'oubli* (documentaire 58') de la version collector du film *De Nuremberg à Nuremberg* de ROSSIF (Frédéric), Sodapérage, 2001.
- PIOTROWSKI (Lech) – *Auschwitz, souvenirs du prisonnier n°1327 (Kazimierz Smolén)*, Prod. Fact Film, Warsaw, 1991.
- RESNAIS (Alain) et CAYROL (Jean), comment. – *Nuit et brouillard* (30'), Argos Film, 1955.
- SPIELBERG (Steven) – *La Liste de Schindler*, produit par Universal Pictures et Amblin Entertainment, 1993.

3) Orales

Nous avons pu nous entretenir avec :

- M. le Général d'Astorg (Buchenwald et Dora)
- Mme Marie-José Chombart de Lauwe (Ravensbrück et Mauthausen), par téléphone
- M. Jean-Marie Delabre (Buchenwald)
- M. Durgham (Sachsenhausen)
- M. Guy Ducoloné (Buchenwald)
- Mme Jacqueline Fleury (Ravensbrück)
- Mme Ida Grinspan (Auschwitz)
- Mme Kerjean (Ravensbrück)
- M. Raymond Mocaër (Neuengamme et Sachsenhausen)
- M. Charles Palant (Auschwitz)
- M. Sergent (Sachsenhausen et Dachau)
- M. Daniel Urbejtel (Auschwitz)

II. Mémoires, journaux et lettres

Mémoires de déportés

- ANTELME (Robert) – *L'espèce humaine*, Gallimard, Paris, 1957.
- BASSIGNOT (Raymond) – *Ecrits rédigés au camp de concentration de Mauthausen (1944-1945)*.
- BENOIST-LUCY (Chantal) – *Sortie de l'abîme 1942-1945*, Editions de Paris, 2004.
- CHOMBARD DE LAUWE (Marie-Jo) – *Toute une vie de Résistance*, FMD, Pop-Com, Paris, 2002.
- DE GAULLE-ANTHONIOZ (Geneviève) – *La traversée de la nuit*, Seuil, Paris, 1998.
- DELBO (Charlotte) – *Auschwitz et après*, Ed. de minuit, 1970.
- HEFTLER (Nadine) – *Si tu t'en sors – Auschwitz 1944-1945*, préface de P. Vidal-Naquet, La Découverte Témoins, 1992.
- LEVI (Primo) – *Si c'est un homme*, Julliard, Paris, 1987 (trad. française, première parution Giulio Einaudi, Turin, 1958).
- MÜLLER-MADEJ (Stella) – *Le livre de Stella, jeune fille de la liste de Schindler*, Arte, 1997 (première éd. Cracovie, 1991).
- SEMPRUN (Jorge) – *L'écriture ou la vie*, Gallimard, Paris, 1994.
- SEMPRUN (Jorge) et WIESEL (Elie) – *Se taire est impossible*, Mille et une nuits, 1995.

Recueils de témoignages :

- *Jusqu'au bout de la Résistance*, sous la direction de Bernard FILLAIRE, FNDIR-UNADIF, Stock, Paris, 1997.
- *Le grand livre des témoins*, FNDIRP, Ramsay, Paris, 1995.
- *Mémoires de déportés, histoires singulières de la Déportation*, sous la direction de Patrick COUPECHOUX, préface de Pierre Vidal-Naquet, La Découverte, Paris, 2003.
- *Paroles de Déportés*, Bartillat, Paris, 2005.

Mémoires émanant de dignitaires nazis :

- HITLER (Adolf) – *Mein Kampf*.
- HOESS (Rudolf) – *Le commandant d'Auschwitz parle*, La Découverte, Paris, 1995 (première trad. française Julliard, 1959).
- RAUSCHNING (Hermann) – *Hitler m'a dit*, Le Livre de Poche, Collection Pluriel, Paris, 1979.
- SPEER (Albert) – *Au cœur du III^{ème} Reich*, 1969 (trad. Fayard, 1971).

III. Ouvrages généraux

- BILLIG (Joseph) – *L'hitlérisme et le système concentrationnaire*, PUF, 1967.
- BRUCHFELD (Stéphane) et LAVINE (Paul) – *Dites-le à vos enfants*, préface de Serge Klarsfeld, Pamsay, 1998.
- DECEZE (Dominique) – *L'esclavage concentrationnaire*, FNDIRP, 1975.
- DUMOND (Claude) – *La Shoah, notre société en question*, Petif, 2005.
- GRYNBERG (Anne) – *La Shoah, l'impossible oubli*, Découvertes Gallimard, 2003.
- MAIER (Corinne) – *L'Allemagne nazie, la haine au pouvoir*, Milan, Toulouse, 2004.
- RUBY (Marcel) – *Le livre de la Déportation – La vie et la mort dans les 18 camps de concentration et d'extermination*, Robert Laffont, Paris.

Ouvrages collectifs :

- *30^{ème} anniversaire de la Libération des camps de Déportation*, par le Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants, Paris, 1975.
- *La Déportation, le système concentrationnaire nazi*, la direction de BEDARIDA (François) et de GERVEREAU (Laurent), BDIC, Nanterre, 1995.

- *Le choc – 1945 – La presse révèle l'enfer des camps nazis*, FNDIRP, Paris, 1985.
- *L'impossible oubli, La déportation dans les camps nazis*, FNDIRP, Paris, 2001.
- *Leçons de ténèbres : Résistants et Déportés*, sous la direction de MANSON (Jean), FNDIR-UNADIF, Plon, Paris, 1995.
- *Les témoins qui se firent égorger*, Collection Défense de l'Homme, Editions Défense de la France, 1946.
- *Mémoires des camps (album photos) – Photos des camps de concentration et d'extermination nazis (1933-1999)*, sous la direction de CHEROUX (Clément), Marval, 2001.

IV. Ouvrages spécialisés

- GRAFFARD (Sylvie) et TRISTAN (Léo) – *Les Bibelforscher et le nazisme (1933-1945)*, Tirésias, 1992.

Camp de concentration d'Auschwitz :

- BUJAK Adam (photos) et SWIEBOCKA Teresa (textes) – *Auschwitz, résidence de la mort Krakow-Oswiecim*, 2003.
- POLIAKOV (Léon) – *Auschwitz*, Gallimard, Paris, 1973.
- PIPER (Franciszek) et SWIEBOCKA (Teresa) dir., *Auschwitz, camp de concentration et d'extermination*, Musée d'Etat d'Auschwitz-Birkenau, Oswiecim, 1998.
- REES (Laurence) – *Auschwitz, les nazis et la « solution finale »*, Albin Michel, 2005.
- *Auschwitz vu par les SS*, par le Mémorial et le Musée d'Etat Auschwitz-Birkenau, sous la direction de Izabela Smolen et de Teresa Swiebocka, 2004.
- *Des voix sous la cendre, Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau*, par le Mémorial de la Shoah, Librairie Générale Française, Paris, 2005.

Camp de concentration de Buchenwald :

- LORIN (Marcel) – *Schönebeck, un kommando de Buchenwald*, Amicale des anciens déportés de Clermont-Ferrand, 1993 (3ème édition).
- SELLIER (André) – *Histoire du camp de Dora*, La Découverte, Paris, 1998.

Camp de concentration de Mauthausen :

- AMICALE DE MAUTHAUSEN, *Mauthausen : « plus jamais ça »*, album composé par E. VALLEY, Paris.
- AMICALE DES DEPORTES ET FAMILLES DE MAUTHAUSEN – *Mauthausen, des pierres qui parlent*, Paris, 1985.

Camp de concentration de Natzweiler-Struthof

- BENE (Charles) – *Du Struthof à la France Libre*, Fetzer, Raon-l'Étape (Vosges), 1968.
- OTTOSEN (Kristian) – *Nuit et brouillard : histoire des prisonniers du camp de Natzweiler-Struthof*, Le cri, 1989.
- STEEGMANN (Robert) – *Le Struthof, KL-Natzweiler : Histoire d'un camp de concentration en Alsace annexée (1941-1945)*, La Nuée Bleue, 2005.
- STEEGMANN (Robert) – *Struthof, Le KL-Natzweiler et ses kommandos : une nébuleuse concentrationnaire des deux côtés du Rhin (1941-1945)*, La Nuée Bleue, 2005.

Camp de concentration de Ravensbrück :

- AMICALE DE RAVENSBRÜCK, ASSOCIATION DES DEPORTEES ET INTERNEES DE LA RESISTANCE – *Les françaises à Ravensbrück*, Gallimard, Paris, 1965.

V. Articles, périodiques et brochures

Articles

- CLAIRMONT (François F.) – *Crimes sans châtement*, in Le Monde Diplomatique (mai 1995).
- CLAIRMONT (François F.) – *Grand capital et IIIè Reich : quand Volkswagen exploitait les déportés*, in Le Monde Diplomatique (janvier 1998).

Périodiques

- BT 2 N°82 (octobre 2005) – *La Shoah, notre société en question*, Ecole Moderne Française.
- BT N°1034 (janvier 1992), *Déportés, témoins des crimes nazis – 1943-45*, Ecole Moderne Française.
- CAHIERS DE L'HISTOIRE (LES) n°60 (octobre 1996), *Il y a 20 ans, le procès de Nuremberg*.
- LE SERMENT, Association française Buchenwald-Dora et kommandos – *Dossier spécial : le travail à Buchenwald*, supplément au n°311, janvier-février 2007.
- MEMOIRE VIVANTE, Fondation pour la Mémoire de la Déportation :
 - Numéro 32 (décembre 2001), *Déportation et production littéraire et artistique*.
 - Numéro 36 (janvier 2003), *Dossier Flossenbürg*.
 - Numéro 37 (avril 2003), *Dossier Mauthausen*.
 - Numéro spécial 49 (octobre 2006).
- OKAPI hors-série, *J'ai vécu... les camps de concentration*, témoignages sous la direction de GUILLARD (Véronique), Bayard Jeunesse, Paris, 2004.

Des témoins racontent...

J. Fleury, D. Urbejtel, M. Durgham,
Mme Kerjean, J. Sergent, J.-M. Delabre,
Gal d'Astorg, G. Ducoloné, J. Griseban,
C. Palant, R. Mocaër,
M.-J. Chombart de Lauwe



Témoignage de...

Jacqueline Fleury

Témoignage recueilli le lundi 20 novembre 2006, de 14h à 16h, au Collège Henri IV, à Meulan, lors d'une rencontre organisée dans le cadre du cours d'histoire, pour les élèves de 3ème.



I. Les motifs de l'arrestation

Elève dans un lycée, elle entre en Résistance très tôt grâce à un professeur, dans le groupe « Défense de la France ».

L'une des différentes formes de Résistance est l'édition de journaux. « Défense de la France » en édite un, qui aura plus de 400 000 tirages en 1944, malgré le contrôle des Allemands. Concernant les journaux, plusieurs types d'activités existent : l'écriture d'articles, le transport et la diffusion du journal. Cette dernière activité constitue un danger important, car les Allemands, mais aussi les Français, traquent les Résistants et les arrêtent. La précaution est donc de mise : pour éviter les arrestations, les Résistants s'arrangent pour ne pas voyager dans le même wagon, et évitent les soldats qui font leur ronde.

En juillet 1943, son groupe est arrêté, et elle rejoint son frère aîné en Résistance dans un réseau de renseignement (ces réseaux envoyaient à Londres des informations). Elle y travaille à recopier des renseignements sur du papier calque, qui seront envoyés à Londres par Lysander (avions). Par l'intermédiaire de la radio, également, des informations sont envoyées en Angleterre.

Le 3 février 1944, elle est arrêtée avec ses parents par la Gestapo, et est emmenée à la prison de Fresnes. Elle est séparée de sa mère, et interrogée violemment dans différents lieux à Paris par la Gestapo. Son frère a la chance d'échapper à la Gestapo, qui veut savoir où il se trouve. Malgré les atteintes physiques faites par les officiers de la Gestapo, les femmes parviennent à se soutenir en prison grâce aux tuyauteries des cellules, qui leur permettent de se parler et de se transmettre des messages.

Elle quitte la prison dans un autobus, encadrée de soldats armés, et arrive au centre de triage de Pantin. Sur son passage, certaines personnes pleurent ; d'autres encore se demandent où se rendent toutes ces personnes. Elle embarque dans un wagon à bestiaux. Dans son convoi, il y a 600 femmes et 2000 hommes, séparés. Ils sont encadrés de soldats en armes. Ils sont tous entassés dans ces wagons. Les résistants sont torturés. Les personnes qui s'assoient sont écartelées. Quand le wagon démarre, il y a de nombreuses et fortes secousses, plusieurs personnes tombent, notamment les femmes âgées et les jeunes. Le voyage dure à peu près 7 jours et 7 nuits. Deux bouteillons sont à leur « disposition », l'un contenant pour l'eau et l'autre servant pour faire ses besoins. Les parois du wagon sont gelées car nous sommes à l'hiver 1944-1945.

Pourquoi la Résistance ?

C'est en quelque sorte une histoire de famille, par revanche... Son grand-père est déporté durant la guerre de 1914, et l'occupation allemande de 1940 est abominable. Elle n'accepte pas de voir des croix gammées partout, et la vie est difficile : tout est contingenté via des tickets. Les mères font la queue pendant des heures avec des cartes et reviennent souvent sans rien. L'Occupant doit donc être combattu, et de toutes les manières.

II. L'arrivée

Arrivées à Führstenberck, à 100 km au nord de Berlin, elles descendent, encadrées par des femmes SS (des Offizerin), avec un gourdin et des chiens-loups (dressés à les mordre, et que les Offizerin peuvent lancer). Il n'y a pas de marche pour descendre, aussi une entraide se met-elle en place pour aider les personnes en difficulté. La marche vers le camp de Ravensbrück (camp où seront passées près de 10 000 femmes à la fin de la guerre) est très difficile. Elles y découvrent une grande place (la place d'appel).

Après 7 jours de trajet, elles ont très soif. Au loin, elles aperçoivent deux femmes arrosant la place d'appel, mais aucune femme du convoi ne parvient à obtenir de l'eau. Elles voient aussi des femmes tondues, misérables qui leur affirment qu'on leur a fait des choses abominables et que le lendemain elles leur ressembleront. Après cette rencontre, les femmes du convoi doivent aller aux douches. On leur prend tous leurs effets personnels. Après leur passage aux douches on lui donne une robe (uniforme rayé) avec un triangle rouge dans lequel figure un « F ». Cela signifie qu'elle est une opposante politique Française. On lui attribue un numéro, elle n'a plus de nom et devient un « stück », une pièce. Elle reçoit des galoches (des « chaussures ») en bois.

Elle revoit sa mère en sortant de la baraque. On lui avait dit que son frère avait été fusillé pour avoir des informations sur l'endroit où il se trouvait mais il s'est en réalité sauvé. On l'emmène ensuite dans une baraque où elle est entassée. Il y a 3 ou 4 détenues par châlit.

III. La vie au camp

A 4h, un cri les réveillait. Ensuite, elles se dirigeaient vers le *Waschraum* pour la toilette. Puis c'est l'appel (en rang, elles sont comptées, sous la surveillance de SS et de chiens-loups), et la distribution d'un ersatz de café. La température est descendue jusqu'à -25°C durant l'hiver. Les femmes restent en groupe, se protégeant ainsi entre elles. Si l'une d'elle se trouve à part, sans le groupe, elle n'est alors plus à l'abri des chiens-loups. Puis c'est l'heure du travail.

Elle travaille 12h par jour (ou par nuit), en étant quasiment pas nourrie, et est employée aux usines Siemens, au déchargement de charbon (entre autres).

Des enfants sont également présents dans le camp. Ils sont pour la plupart tondues, et ont entre 2 et 8 ans. Il y a également des naissances, de par la nature du camp : au début, les bébés sont tués systématiquement, puis les SS ont décidé de ne pas les tuer. Grâce à la solidarité du camp, certains ont pu être sauvés (du lait est volé chez les SS et des tétines sont fabriquées clandestinement pour les enfants). Trois Français, provenant des derniers convois, sont ainsi nés à Ravensbrück, sauvés par l'entraide du camp.

Dans ce camp, des expériences médicales sont également effectuées. Un chirurgien ouvre des plaies ne les referme pas..

IV. Le travail

Elle travaille à Ravensbrück, ainsi que dans 3 autres kommandos : usines, travaux du camp... L'Allemagne est alors une véritable usine de guerre (dans l'objectif du réarmement). Le matériel humain que représente les déportés constitue une main-d'œuvre intéressante, et ceux-ci sont naturellement employés dans les usines de guerre.

Elle travaille, avec 500 françaises, dans le kommando Torgau à la récupération d'obus. Elle doit plonger dans des bacs d'acide pendant 12h par jour, sans aucune protection alors qu'elle manipule de l'acide. Les déportées se révoltent contre le travail pour les Allemands. D'une manière générale, il est plus difficile de vivre dans un kommando car elles sont repérées par les Offizierin et dans les usines.

Les civils qui les voient dans les usines ne font rien. Elle travaille également dans une usine de fabrication de pièces de V2. Elle doit y trier des pièces : bonnes et mauvaises doivent être séparées, et, si elle se trompe, elle recevrait une punition ou serait directement envoyée dans le camp de Markleber (à côté de Leipzig) où les détenus doivent effectuer des travaux de terrassement pour une route qu'ils doivent bâtir, détruire puis recommencer.

Que faire pour que le rendement dans l'usine de V2 ne soit pas intéressant ? Elle peut faire sauter la machine (mais il y a un risque de pendaison) ou mal trier les pièces.

Les détenues sont toujours surveillées par des femmes SS et des civils.

V. La Libération

Le 13 avril 1945, à l'arrivée des Alliés, elles sont jetées sur les routes. Elles marchent jusqu'au 9 mai, et mangent de l'herbe sur le bord de la route. Les gardes SS qui les surveillent les empêchent de se jeter sur les champs de colza. Elles sont abattues quand elles ne peuvent plus avancer. Enfin, elle est devant et est chargée, avec d'autres, de traîner le chariot des SS, dans l'angoisse continue que sa mère soit abattue. Les malades sont transportés dans des chariots. Elle réussit à s'enfuir en se réfugiant dans une cabane.

Témoignage de...

Daniel Urbejtel

Témoignage recueilli le lundi 20 novembre 2006, de 14h à 16h, au Collège Henri IV, à Meulan, lors d'une rencontre organisée dans le cadre du cours d'histoire, pour les élèves de 3ème.

I. Les motifs de l'arrestation

A l'âge de 12 ans, en février 1943, alors que toute la famille est à la maison, une voiture de la Préfecture arrive, et arrête ses parents qu'il n'a plus jamais revus. La raison ? Ils sont juifs, mais lui ne le sait pas car ils sont non pratiquants. Ils ont désobéi à la consigne du gouvernement selon laquelle les « juifs » devaient se faire déclarer au commissariat, se faire apposer la mention « juif » sur la carte d'identité, entraînant des privations civiques (statut de citoyen de dernière zone en quelque sorte). « L'Etat a légalement dicté un statut qui ne permet pas aux Juifs de vivre correctement ». Un peu plus tard, une voiture revient et les 3 enfants sont emmenés.



Sa petite sœur et lui sont placés dans une famille d'accueil. Son grand frère est emmené dans un centre pour adolescents (dans un orphelinat, dans lequel la majorité des enfants sont des fils de déportés) dans Paris. A l'époque, les enfants français n'étaient pas réclamés par les nazis. Son frère, à l'orphelinat, continue à suivre des études. Lui est en 5^{ème}, et est ensuite envoyé dans un pensionnat, sa sœur est placée dans une autre famille. A chaque fois que l'internat fermait (durant les vacances), il rejoint son frère à Paris.

18 mois plus tard, il est déporté dans les camps, à cause du zèle des fonctionnaires français. A l'époque, il y a peu de Résistants et de collaborateurs, la majorité de la population est neutre, et le pays est conduit plus par des événements que par des décisions.

Mi-juillet 1944, après l'année scolaire, il rentre à Paris (centre de la Butte-Montmartre). Vers le 20-21 juillet 1944, des autobus se sont présentés devant toutes les maisons d'enfants, et les emmènent au camp de regroupement de Drancy, où se trouvent près de 300 mineurs. Il y passe 8 jours.

Le 31 juillet 1944, une semaine avant la Libération de Paris, des autobus arrivent à Drancy afin de les emmener à la gare (une gare de marchandises, avec des trains de marchandises). L'ambiance est relativement calme. Dans le wagon, il y a de la paille, et 2 citernes (une d'eau potable, une destinée à leurs besoins). Il n'y a pas la place de s'asseoir : ils sont environ 100 dans le wagon. Il y a environ 15 wagons de marchandises (1300 personnes dans le convoi, enfants, bébés, personnes âgées...). La destination est inconnue, et le voyage durera plus de 4 jours.

Direction : le camp d'Auschwitz.

II. Arrivée au camp

Une sélection pour le travail a lieu au cours de laquelle un SS choisit les personnes aptes à fournir un travail.

A son arrivée, il est envoyé du côté des hommes (aptes au travail). Il aurait voulu à cette époque (sans se douter de ce que cela signifiait) être envoyé du côté des enfants, pensant certainement bénéficier d'un meilleur traitement en tant que tel.

Le convoi 77

Daniel appartient au convoi 77. Sur 1300 hommes (dont 300 enfants), 720 ont été gazés à l'arrivée. Parmi ceux qui restent, 50% sont décédés dans le camp, et 214 ont survécu (dont 18 enfants).

III. La vie au camp

Ils endurera 10 mois de martyre incessant. Il est impossible d'y rester, d'y survivre plus d'un an avec ces conditions de vie (700 calories/jour...). On ne peut survivre qu'avec des portions supplémentaires de nourriture (organisation matérielle du camp...). Les plus anciens, qui possèdent pour la plupart de prérogatives et de responsabilités, profitent du système.

Les détenus sont encadrés par des droits communs (peu de SS).

Il y a peu de différences entre les vivants et les morts au niveau physique. En effet, les détenus sont sous-alimentés. A la Libération, il pèse 29 kg.

IV. Le travail

Il doit travailler comme un homme, et est affecté à un kommando qui creuse une tranchée de plus de 2 m de hauteur. Il doit donc piocher. C'est un travail facile l'été, mais plus difficile l'hiver (qui tombe très tôt en Pologne). Il creuse un trou dans un froid insupportable, avec une grande fatigue, des outils à peine utilisables, une terre gelée...

A sa sortie du camp, il a un coma puis des amnésies.

Témoignage de...

Madame Kerjean



Témoignage recueilli le samedi 25 novembre 2006, de 14h30 à 17h30, à la Maison du Combattant, à Poissy, lors d'une rencontre organisée par M. Mouton à l'intention des candidats, en présence de trois anciens déportés.

Madame Kerjean travaillait en Bretagne quand elle a été arrêtée, en juin 1944, pour faits de résistance. Sans passer par aucune prison ou « *camp d'attente* », elle est directement envoyée à Ravensbrück, le camp de concentration pour femmes. Elle se rappelle être arrivée au camp à 1h du matin.

I. Les travaux effectués

Affectée d'abord à la réparation de voies ferrées, elle est très vite dirigée sur un kommando, installé à Torgau, qui s'occupe de la fabrication d'obus en cuivre. Elle doit, pour les nettoyer, tremper les obus dans un bain d'acide, ayant aux mains des gants percés comme seule protection ; toutes les détenues sont logées à la même enseigne. Le travail n'est pas fatigant en lui-même, mais plutôt rébarbatif et surtout dangereux. De plus, les kapos et les gardes SS n'hésitent pas à frapper à coups de schlague les détenues qui ne sont pas assez productives, provoquant des accidents : des détenues plongent malencontreusement la main dans l'acide... Il ne faut jamais arrêter de travailler ; les kapos sont pour la plupart des Polonaises « *méchantes* ». Le matin, avant l'appel, Mme Kerjean tricote des chaussettes... L'usine dans laquelle elle travaille a été creusée dans le roc par d'autres déportés, afin d'être protégée des bombardements alliés.

Elle se souvient avoir travaillé dans une autre usine, à proximité, et avoir dormi dans le dortoir installé juste au-dessus des ateliers, les détenues étant utilisées comme bouclier humain pour dissuader les Alliés de bombarder le lieu.

En mars/avril 1945, elle est affectée à la construction et à l'entretien de routes près de Leipzig. Alors que la température extérieure tombe fréquemment sous la barre des -20°C , les détenues ne portent qu'une salopette sur le dos ; le travail est exténuant. Les civils qui les croisent les traitent de « *putains* ». Certaines de ses compagnes, trop affamées, se précipitent dans les champs qu'elles doivent défricher et mangent de la belladone ! Les femmes doivent effectuer les mêmes travaux que les hommes. Sans doute, dans les grands camps, il existe des ateliers de couture (pour coudre les « insignes », par exemple) plus spécifiquement dévolus aux femmes, mais ici « *tout le monde fait tout* ».

II. L'évacuation

Commence alors l'horrible « *marche de la mort* », sur les routes. Mais le commandant se suicide, après avoir exécuté sa propre femme ; 6 ou 7 femmes, dont Mme Kerjean, en profitent pour s'enfuir, se cachent dans une cabane où elles se nourrissent pendant 7 jours de pissenlits et d'oignons, intègrent ensuite une maison puis une caserne. L'heure de la libération est enfin venue.

Témoignage de...

Marcel Durgham

Témoignage recueilli le samedi 25 novembre 2006, de 14h30 à 17h30, à la Maison du Combattant, à Poissy, lors d'une rencontre organisée par M. Mouton à l'intention des candidats, en présence de trois anciens déportés.

Natif de Poissy, Marcel Durgham travaillait comme mécanicien chez Ford. Il entre dans la Résistance dans le courant de l'année 1940 ; mais il est arrêté, pour faits de résistance, le 13 mars 1943, à l'âge de 19 ans, en même temps que Jean Sergent. Après un séjour en prison et un passage en camp de regroupement, il est finalement déporté en avril 1943 à Sachsenhausen, au nord de Berlin, au siège de l'IKL où on expérimente les ordres avant de les faire parvenir à l'ensemble des camps.



I. Les conditions de travail

Marcel Durgham est employé aux usines d'aviation Heinkel comme mécanicien ; il passe ainsi l'hiver au chaud, *« à l'intérieur de l'usine »*, sans affronter le froid. Par rapport à ceux qui sont affectés aux travaux extérieurs, dans le cadre des kommandos, qui déblaient la neige, et sont donc plus exposés, *« cela représente un avantage considérable »*. Les détenus sont employés si possible selon leur formation ou leur profession de base ; s'ils n'ont aucune spécialité, on leur donne les tâches les plus ingrates, en extérieur. Pour les travaux à l'intérieur du camp, les détenus ne disposent pas de moyens mécaniques, ils doivent s'atteler à des chariots : *« c'est une humiliation, l'homme est réduit à l'état de bête »*. A l'usine, les civils les prennent au début *« pour des voleurs »*.

II. La journée d'un détenu

A Sachsenhausen, le réveil a lieu à 5 h du matin. Il faut faire d'abord son lit (plein de vermine...), en commençant par les lits du haut car la paille s'effrite. Parallèlement, on fait sa toilette : elle est vite faite, sans savon et sans serviette ; on se contente d'un jet d'eau, on s'essuie avec son habit. Puis on reçoit un ersatz de café, et un casse-croûte pour ceux qui partent au travail : il s'agit de 2 tranches de pain noir et d'une rondelle de saucisson. Puis c'est l'appel ; chacun rejoint son kommando de travail.

A midi, on reste sur son lieu de travail pour recevoir sa gamelle de soupe, composée pour les 2/3 de pommes de terre qui ont été stockées dans des silos ouverts à tous les vents.

Le retour se fait vers 18 h ; à nouveau c'est l'appel, qui dure d'une à trois heures : on compte et recompte, on astreint les détenus à des « exercices », comme ôter puis remettre son béret sur la tête. Enfin, on rentre au block pour la soupe ; parfois il faut refaire le lit avant de pouvoir manger sa soupe et son pain, ou bien du pain, du saucisson et une « tisane »... Cela ne représente que 700 calories. On se couche, mais la nuit est entrecoupée par les alertes,

les inspections (il faut parfois « *se laver les pieds* »...), la douche qu'on doit prendre en plein milieu de la nuit.

Le dimanche, on ne travaille pas. La matinée est consacrée à des « exercices physiques » ou à des corvées ; l'après-midi est libre, on en profite pour retourner ses vêtements et écraser les poux, pour recoudre sa veste, pour rendre visite à ses amis, ou pour faire un petit tour dans le bois de sapins, un Tchèque assurant la garde.

A la suite des bombardements alliés, les corvées de déblaiement se multiplient : il faut déblayer des gravats... et des hommes. On se précipite alors pour prendre une pelle, une pioche, ou une barre de fer, et se rendre là où la bombe est tombée ; c'est souvent une bombe à retardement, donc le danger est grand d'une explosion, mais mieux vaut s'activer.

III. Des images du camp

Les détenus sont pris en photo au début seulement.

Tous sont en tenue rayée, sauf en cas de pénurie : on distribue alors des habits dépareillés, avec une croix tracée au minium.

Le détenu garde le même habit, été comme hiver.

Il se dit qu'à Mauthausen ce sont les Espagnols qui sont aux cuisines car ils sont les plus anciens dans le camp et se sont réservé les « bonnes places ».

Au Revier, à qui donner les quelques médicaments dont on dispose, alors qu'il y a tant de malades ?

On demande souvent aux Français de chanter...

L'orchestre joue à l'arrivée et lors des exécutions, auxquelles tout le monde assiste sur la place d'appel, surtout le dimanche matin : les grosses caisses sont alors à l'œuvre...

IV. Quelques réflexions en guise de conclusion

Le besoin en main d'œuvre est important : le régime nazi a fait appel aux volontaires, puis a institué le système de la relève (on échange ouvrier contre prisonnier de guerre), pour enfin imposer le STO en cas de passage en conseil de révision ; dans ce cas le refus de partir fait entrer dans l'illégalité, la clandestinité, le maquis... à cause notamment des cartes de rationnement.

Les détenus sont « *du matériel humain* » vendu pour 7 ou 8 mois, puis cette main d'œuvre est renouvelée ; la mort est une menace permanente, avec la vision du four crématoire.

Mais le sabotage est toujours facile quand on est un professionnel...

Témoignage de...

Jean Sergent

Témoignage recueilli la samedi 25 novembre 2006, de 14h30 à 17h30, à la Maison du Combattant, à Poissy, lors d'une rencontre organisée par M. René Mouton, membre de l'A.N.A.C.R., à l'intention des candidats, en présence de trois anciens déportés.

Monsieur Jean Sergent est arrêté le 13 mars 1943, à l'âge de 18 ans, en même temps que son ami Marcel Durgham, pour faits de résistance. Les parcours de ces deux amis sont d'ailleurs très similaires.

Il est déporté à Sachsenhausen de mai 1943 à juillet 1944, avant d'être transféré à Dachau où il sera libéré le 30 avril 1945. Il se considère comme *« une victime de la déportation de répression »*, menant un combat contre le système imposé par les Allemands, et se distingue des *« déportés pour persécution »*.

I. L'arrivée au camp

Après 15 jours de prison, il est envoyé au camp de triage de Compiègne. Puis c'est le départ, un « transport » de 3 jours, pénible en raison des convois prioritaires, de la faim, de la soif, de la chaleur et du manque d'hygiène ; les Allemands les ont déchaussés pour contrer toute tentative d'évasion, jurant de tuer tout le « wagon » si l'un d'entre eux s'évade. A l'arrivée, il descend du train sous les « gueulements » des SS, les aboiements des chiens ; à la lueur du petit matin se dessine un espace éclairé, la place d'appel, avec des miradors et quelques silhouettes de « pyjamas ». Puis, le jour se levant, les « déguenillés » arrivent en rang, pour l'appel, et se jettent sur le pain lancé par les nouveaux arrivants. Le chef du camp fait un discours, précisant qu'ils sont là pour la discipline, qu'ils ont besoin d'être redressés, que *« toute évasion est impossible, sauf par le four crématoire ! »*. Jean Sergent entre dans une baraque : il est entièrement dévêtu, rasé, et reçoit une veste, un pantalon et un béret rayés, plus des sabots et des chiffons en guise de chaussettes. Il est désinfecté, se voit attribuer un numéro sur deux bandes de tissu, ainsi qu'un triangle rouge avec un « F », qu'il lui faudra coudre sur sa veste et au genou droit de son pantalon : *« il fallait apprendre très vite ce numéro en allemand »*. Il est mis en quarantaine : *« nous étions traités comme des moins que rien », « c'est un changement total d'univers »*.



II. Les moyens de dissuasion

Autour du camp, court une rangée de barbelés électrifiés, plus une ligne de barbelés avec toit ; vient ensuite une allée où circulent les chiens et les SS, ponctuée de miradors ; puis encore des barbelés, et au-delà un fossé plein d'eau, et enfin un mur. Hors des barbelés, il y a beaucoup de gardes tenant des fusils, accompagnés de chiens.

Les kapos n'ont pas de conscience ; il est impossible d'agir quand un garde ou un kapo s'acharne sur un détenu, un nouveau surtout, au travail notamment ou au rab de soupe où l'homme est frappé à coups de louche.

17 000 soldats russes seront exécutés à Sachsenhausen...

III. Les tâches effectuées

Jean Sargent participe à plusieurs kommandos. Au départ, il se fait passer pour un électricien et est employé dans la même usine que Marcel Durgham. Entre un Tchèque et un Polonais, il travaille sur une chaîne de montage, précisément sur le tableau de bord d'un avion : il doit brancher un câble sur un coffret, mais y met de la mauvaise volonté et se montre peu habile aux travaux manuels. Les Allemands s'en aperçoivent et lui demandent désormais de balayer l'usine, ce qui lui permet de *« se ballader et de bavarder avec d'autres Français »*. Mais un jour il s'endort avec le balai entre les jambes ; il est alors affecté au Baukommando, le kommando de terrassement « Mannheim », où il reste jusqu'à son départ pour Dachau, qui a lieu lors du « transport » de 400 déportés. A Dachau, il doit, pendant 6 mois, aider à la réparation de voies ferrées endommagées par les bombardements, puis il est employé au kommando de Landsberg, à 60 km de Dachau, où l'on creuse une usine souterraine pour Messerschmitt qui doit fabriquer les M 262, premiers avions à réaction. Les convois se font selon les besoins, les transferts de « personnel » à la demande. Pour les basses besognes, il y a un responsable et c'est chacun son tour. Il se souvient d'une réfection de voies, un dimanche, après un bombardement, des SS, des « malgré-nous » et des Roumains assurant la surveillance ; il reconnaît à 30 m, entre 2 civils, un « STO », s'en approche en demandant à aller aux toilettes, mais un Roumain prend alors son fusil et tire en l'air...

IV. La population des camps

Les déportés se regroupent selon leur langue maternelle : au camp règne un grand mélange de nationalités. Des Russes, des Polonais, des Espagnols... « Politiques » et « droit commun » allemands se croisent, même si les premiers, souvent exécutés, se font rares. Les républicains espagnols portant le triangle bleu sont plus fréquemment envoyés à Mauthausen. La hiérarchie immédiate est laissée aux « droit commun » qui trafiquent avec les SS : *« nous avons plus eu affaire à eux, qui avaient droit de vie et de mort sur nous et nous administraient de mauvais traitements, qu'aux SS...Ceux qui travaillent au service du camp ont un certain pouvoir mais sont, pour la plupart, des mouchards qui vous dénoncent et volent votre gamelle de soupe. Seuls quelques uns avaient un peu d'humanité... Les kapos, les Vorarbeiter, les chefs de baraques, les Stubendienst, ont passé de meilleures journées que nous. »*

A Sachsenhausen, les mineurs du Pas-de-Calais construisent les baraquements des kommandos. Aux cuisines, des « pros » sont souvent employés, comme Max Nevers, boucher de Tours, résistant classé NN ; il est passé par le Struthof, où il a sauvé des camarades, puis par Dachau et Auschwitz, pour revenir à Dachau. On trouve aussi des Espagnols aux cuisines : étaient-ils cuisiniers de profession ? Un camarade s'occupe des poules des SS, mangeant œufs et grains...

V. L'attitude face au travail

Il est préférable d'en faire le moins possible, donc de fournir un travail peu productif. Mais il faut éviter de se faire porter malade car c'est mauvais, *« le Revier est un vrai mouiroir »* dont il faut sortir au plus vite. Jean, blessé aux pieds à cause des sabots de bois qu'il porte sans chaussettes, est soigné par un médecin hollandais car une infection s'est déclarée, mais il sort de l'infirmierie au plus vite... Le transport de camp à camp est dangereux, on y souffre de faim, de soif, et de l'entassement. Mais *« dans toutes circonstances, l'homme s'organise pour vivre et survivre »*. Les planqués sont toujours les mêmes... Schreiber, Stubendienst, Blockmeister, kapos bien sûr. Et la résistance ? Il y a des tentatives pour avoir des informations, surtout par « bouteillons » ou par l'intermédiaire des prisonniers de guerre. Mais, individuellement, il faut *« éviter d'être réactif, révolté, sinon ce sont les représailles, la mort »*. Les camarades plus anciens le conseillent. Le sabotage est difficile à réaliser, il s'agit plutôt d'erreurs dues à la fatigue. Il faut pratiquer la résistance passive et compter sur la solidarité qui existe au camp entre les détenus.

Témoignage de...

Général Bernard d'Astorg

Témoignage recueilli le 28 novembre 2006, lors d'une rencontre organisée par l'Association « Ciné-Histoire » à l'Hôtel-de-Ville de Paris, à l'intention des candidats au Concours National de la Résistance et de la Déportation.

Né en 1921 à Saumur dans une famille de militaires, il a passé le concours de Saint-Cyr en 1943. Arrêté à Perpignan, il a été d'abord envoyé au camp de Compiègne et de là, déporté à Buchenwald puis à Dora où il devient le matricule « 20 181 ».



En août 1943, après le bombardement par la R.A.F. de Peenemünde (au bord de la Baltique), où les nazis avaient installé le Centre d'essais des V1 et V2, Speer a proposé d'enterrer l'usine à Dora (dans le Harz), dans deux tunnels de 800 mètres de long.

Bernard d'Astorg participe à l'achèvement de leur construction comme manœuvre, occupé à charger, décharger, creuser... Des spécialistes ont bien été demandés : des serruriers pour transporter des rails, des peintres pour passer l'eau de chaux sur les parois et des électriciens pour travailler dans la firme A.E.G. mais il n'a aucune de ces compétences...

Dans le tunnel, il n'existe pas de ventilation, pas de sanitaires, pas de soins, même pas d'eau. Appartenir au kommando des tinettes, c'est dégager une puanteur telle qu'elle empêche de trouver une place pour se coucher. Faire partie du « kommando 39 », celui de galvanisation, c'est périr d'asphyxie au bout d'un mois. Or, notre témoin est resté dans cette galerie sept mois d'affilée sans voir la lumière du jour sauf en deux occasions, dont une pour voir son père mourant au Revier.

Il est quasiment impossible de « se battre » car les déportés sont mélangés (diverses nationalités, différents milieux sociaux). La fatigue et la peur sont permanentes. Les punitions sont destinées à leur faire comprendre qu'ils n'ont pas le droit d'exister. Des déportés sont pendus en musique ! Mauvais pour le moral... Résister c'est durer, garder sa dignité. La notion de temps se perd : l'avenir, c'est faire un pas de plus..

Notre témoin rapporte une opération de sabotage : une clé à molette jetée dans le transformateur a provoqué une explosion dans laquelle un camarade a été brûlé ; les machines se sont arrêtées puis elles se sont mises à tourner à l'envers. De toute façon, la cadence de production fixée à 600 V2 par mois n'a jamais été tenue car il existe une rivalité entre les ingénieurs qui cherchent à l'atteindre, les kapos et les SS qui eux, distribuent des coups.

Comment survivre dans de telles conditions ? La rencontre improbable de Bernard d'Astorg, le Saint-Cyrien catholique, avec « P'tit Louis de Champigny », ouvrier tourneur-fraiseur chez Renault, leur offre l'opportunité d'un soutien mutuel. Lorsque Paul, le meister, cherche à se faire une chevalière en argent, P'tit Louis récupère le métal contenu dans les fusibles pour la fabriquer. Alors, pour service rendu, le meister apporte deux ou trois fois des tranches de pain.

Il considère finalement que s'en sortir est une affaire de foi, de chance, et de volonté.

Témoignage de...

Guy Ducoloné

Témoignage recueilli le 28 novembre 2006, lors d'une rencontre organisée par l'Association « Ciné-Histoire » à l'Hôtel-de-Ville de Paris, à l'intention des candidats au Concours National de la Résistance et de la Déportation.

Né en 1920, militant syndicaliste, Guy Ducoloné est arrêté puis déporté en mai 1944 à Buchenwald, om il arrive en même temps que Marcel Paul. Les Français y étant particulièrement mal vus, un Comité de défense des intérêts français est alors fondé.

De juin 1943 à début 1944, des déportés politiques y sont envoyés pour creuser des tunnels (dont 60% pour Dora). C'est seulement lorsque les tunnels ont été achevés qu'il est devenu possible d'en sortir pour coucher dans des baraques. Notre témoin, lui, participe à la construction d'une usine de pièces mécaniques pour l'aviation puis à celle de sous-camps. Au début de 1944, les femmes déportées à Ravensbrück sont utilisées dans les usines de Buchenwald.

Suivant une note d'un Waffen-SS à un kommando datée du 10 juin 1942, la durée du travail est la suivante : de 6h45 à 12h et de 12h30 à 18h30 ; durée à laquelle il convient d'ajouter les appels.

Selon Pohl, en 1944, un déporté est loué aux entreprises par la SS 4 à 6 RM par jour. Or, à Buchenwald, le déporté revenait à la SS 0,70 RM par jour (soit 0,60 RM pour la nourriture et 0,10 RM pour l'entretien).

Témoignage de...

Ida Grinspan

Témoignage recueilli le 28 novembre 2006, lors d'une rencontre organisée par l'Association « Ciné-Histoire » à l'Hôtel-de-Ville de Paris, à l'intention des candidats au Concours National de la Résistance et de la Déportation.

Née en 1929, de famille juive, Ida Grinspan est réfugiée à la campagne alors que ses parents sont déportés. Elle est arrêtée par trois gendarmes dans la nuit du 30-31 janvier 1944. Elle est alors âgée de 14 ans. Les gendarmes la questionnent pour savoir où est son père, car il s'est échappé avec son frère alors que sa mère se faisait arrêter lors de la rafle du Vel d'hiv. Le 2 février, elle est conduite en wagon de voyageurs, escortée d'une quinzaine de gendarmes à Drancy. Elle y reste une semaine, puis le 10 février la police la livre aux Allemands. En dépit de son jeune âge, elle est ensuite déportée à Auschwitz.



Elle voyage pendant 3 jours et 3 nuits dans un wagon à bestiaux plombé avec de la paille, un petit bidon d'eau, un baquet en guise de tinettes et une lucarne. Ils sont 60 à 80 par wagon. Puis le train se s'arrête le 13 février, ils sont tous soulagés et ils sautent des wagons. Ils entendent les cris, les hurlements des SS et les aboiements des chiens et on leur demande de tout abandonner. Puis les SS les ont classés et les femmes ont marché jusqu'à Birkenau. Sur les 1500 femmes de son convoi, elle fera partie des 61 sélectionnées pour le travail. Elles doivent pénétrer dans une baraque et, là, elles sont rasées, tatouées puis douchées. On leur donne des vêtements qui n'étaient pas adaptés au climat de février, des sandales, une soupe puis elles sortent de l'autre côté de la baraque.

Elle est d'abord affectée au kommando des pierres. Il s'agit de les placer sur un plateau pour les transporter sur un chantier. Il faut en mettre suffisamment sous peine de se faire punir ; c'est dur ! Mais le lendemain elle doit rapporter les pierres charriées la veille à l'endroit initial, c'est donc inutile...

Ensuite, pendant deux mois et demi, elle doit trier des pommes de terre conservées dans la paille ou dans la terre car la plupart sont gelées ou pourries. Il convient de les mettre dans un baquet pour faire la soupe. Mais elle-même n'en a jamais mangé car les kapos ne remuaient pas le fond du récipient où tombaient les légumes lourds qu'ils réservaient aux chefs de baraques.

Un jour, une « sélection à l'envers » a lieu dans la baraque. Les médecins écartent les plus maigres, celles qui ont des boutons... Il s'agit de choisir celles qui vont travailler à l'Union Werke. Voilà que son numéro a été relevé. Elle va travailler dans une usine civile qui produit des détonateurs de grenades pour l'armée allemande. La journée de travail dure 12 heures, de 6h du matin à 18h. Encore faut-il y ajouter le trajet et cela ne dispense pas de l'appel. Le repos est limité à un dimanche sur sept. Le travail à l'intérieur ce deuxième hiver est moins dur.

Il n'empêche que pour survivre il est absolument nécessaire de trouver des camarades qui parlent la même langue, de faire preuve de solidarité et évidemment d'avoir une bonne santé au départ.

Le 18 janvier 1945, les déportés sont évacués sur les routes. Elle se rend à Ravensbrück, puis à Neustadt-Glewe où elle reste à l'infirmerie. Elle est libérée par les Américains, puis des Russes arrivent et elle est conduite à l'hôpital, où elle est soignée par une infirmière.

Témoignage de...

Charles Palant

Témoignage recueilli le 28 novembre 2006, lors d'une rencontre organisée par l'Association « Ciné-Histoire » à l'Hôtel-de-Ville de Paris, à l'intention des candidats au Concours National de la Résistance et de la Déportation.



Issu d'une famille d'immigrés polonais en France, il a commencé à travailler à l'âge de 12 ans. Résistant, il est arrêté à Lyon, déporté avec ses parents et sa sœur mais est revenu seul d'Auschwitz... Il est l'un des membres fondateurs du M.R.A.P. (Mouvement contre le Racisme et l'antisémitisme et pour l'Amitié entre les Peuples).

Les déportés sont condamnés à fournir un travail dans deux buts contradictoires : le « travail assassin » et le travail productif pour l'économie de guerre allemande.

A cette époque, l'IG-Farben domine toute l'industrie chimique européenne. Par intégration de Kuhlmann par exemple est née Francolor, sa filiale française.

En 1941, le Dr Otto Androsz (?) vient à Auschwitz afin d'y implanter des usines chimiques car il y a là, loin des bombardements, des mines de charbon... et de la main-d'œuvre. Une visite du camp a lieu sous la conduite de Himmler avec les SS et l'IG-Farben.

A 7 km du camp est construite la Buna Werke (Buna était le nom du caoutchouc synthétique de l'IG-Farben). A Monovitz, village polonais évacué de sa population, est ouvert le 30 octobre 1942 un camp pour 12 000 déportés. En novembre 1943, il devient autonome sous le nom de Buna-Monovitz III. Les déportés sont aussi utilisés par d'autres entreprises comme Siemens, Hermann Göring, A.E.G., Deutschreichsbahn...

Bilan : 30 000 déportés sont morts sur les chantiers de l'IG-Farben, dont 3500 juifs de France. Au cimetière du Père Lachaise à Paris a été érigé un monument à la mémoire des travailleurs de l'industrie allemande. C'est le Président de l'Amicale de Buna-Monovitz qui a préparé le texte du discours d'inauguration.

En 1947, au procès de Nuremberg, l'IG-Farben a été condamnée au démantèlement. La RDA avait confisqué les avoirs de l'IG-Faren mais celle-ci espère bien les récupérer, ce qui fait monter le cours de l'action à la Bourse !...

Témoignage de...

Raymond Mocaër

Témoignage recueilli le mardi 28 novembre 2006, de 14h30 à 16h, au cinéma des Mureaux, lors d'une séance projection/débat organisée pour des classes de 3è sur le thème de la Déportation. Raymond Mocaër est aujourd'hui président honoraire du Comité d'Entente des Associations des Anciens Combattants, Militaires et Victimes de Guerre de Versailles.

I. L'entrée en résistance

Il passe son adolescence en Bretagne où il connaît les premiers bombardements. Il regagne Versailles, après 3 jours difficiles de voyage en train, où il découvre flottant au-dessus du château un immense drapeau à croix gammée, ainsi que des troupes d'occupation comprenant de nombreux Hongrois qui sillonnent les rues de la ville.

La vie se résume alors à l'école, le froid, la faim. Les Allemands dévalisent les magasins ; il faut utiliser des tickets de rationnement, *« le lit était mouillé quand on allait se coucher »*. Il n'y a plus de voitures, *« on faisait du patin à roulettes sur les grandes avenues »*. Le problème des mères est de trouver de la nourriture pour faire manger la famille (quelques légumes, un morceau de foie) ; il faut connaître quelqu'un à la campagne pour l'envoi de colis, sinon il y a le marché noir pour ceux qui ont de l'argent.



Au cinéma on passe des *« actus tendance occupant »* : le parterre où l'on voit des bourgeois de Versailles est pro-allemand ; à l'étage, on siffle et hue à tour de rôle selon les images qui défilent.

Un jour, au cours d'une bataille de boules de neige sur l'avenue de Saint-Cloud, un SS est touché ; il traîne par l'oreille l'enfant fautif jusqu'à l'école, réclamant au directeur une punition...qui ne sera pas donnée. C'est le déclic.

« Un jour, un camarade me demande si je ne veux pas faire partie de la Résistance ». Ce n'est pas facile d'accepter, car il faut vraiment avoir confiance en la personne. Raymond a alors 16 ans, on est en 1944. Il distribue d'abord des tracts, des journaux clandestins ; ce n'est pas anodin car on court le risque d'être fusillé : la distribution se fait même dans les écoles !

Puis il s'occupe de la recherche de munitions : sa mission consiste à récupérer des armes la nuit près de la pièce d'eau des Suisses. Il est amené à monter dans des trains en marche, après avoir fait le mur pour éviter la gare, portant sur lui des armes. A Courbevoie, il fait sauter avec des camarades un centre téléphonique : c'est une réussite. Au retour, il cache ses armes sous les banquettes en bois ; une patrouille de Feldgendarmen fouille le train sans rien trouver. Il réalise plusieurs autres missions dangereuses, est parfois à 2 doigts de se faire prendre, notamment par la Milice, hostile aux Résistants.

II. L'arrestation

Le 1^{er} mai 1944, au passage Saint-Pierre, il doit couvrir en tirant sur l'armée des camarades qui font sauter un centre de propagande. Mais il est reconnu, et arrêté 2 heures plus tard. Il est amené à la Feldkommandantur, devant 2 officiers allemands ; il est fouillé, dans son portefeuille on trouve une coupure de presse le montrant comme champion de lutte. Il est remis à la Gestapo de Maisons-Laffitte qui le garde 11 jours. Il est interrogé à coups de matraque et de bottes chaque matin et chaque après-midi, à la même heure, pour savoir où les armes sont cachées : **« on vous tenait pour sortir »**. Il sait qu'il risque d'être fusillé : **« ça fait fait mal quand vous entendez votre mère pleurer »**.

Ensuite il est interné dans la prison du Cherche-Midi, à Paris, où ils se retrouvent à 8 par cellule : **« le soir, les condamnés à mort au rez-de-chaussée chantaient la Marseillaise et donnaient leurs noms pour prévenir leurs familles »**.

Descendu un matin au rez-de-chaussée, il doit monter dans un car...

III. Le départ pour les camps

Le car les amène au camp de transit de Compiègne, un vrai **« club Med »**, où il reste 4 jours. Le jour du départ, le 4 juin, les habitants doivent tenir leurs volets fermés au passage des détenus ; des SS font monter à coups de matraque 120 hommes par wagon à bestiaux, avec un grand bidon et une boîte de conserve pour les besoins. Il fait très chaud, il n'y a rien à boire, et le trajet dure 4 jours ; on manque d'air, les évanouissements sont fréquents, 15 hommes environ meurent, 2 deviennent fous, dont un qui veut étrangler Raymond. **« Avoir faim c'est dur, avoir soif c'est horrible »** : les SS par sadisme laissent couler de l'eau le long des voies.

IV. L'arrivée au camp de Neuengamme

L'arrivée se fait sur les voies de garage du camp, situé près de Hambourg. Les chiens aboient ; les détenus descendent du train à coups de matraque et doivent tirer leurs morts à l'intérieur du camp pour respecter les effectifs ! Personne n'a encore bu. Il faut passer à la douche, puis à la tondeuse : **« on est rasé de partout »**, après avoir été déshabillé. On reçoit des vêtements rayés ou récupérés, avec une grande croix à la peinture dans le dos. Un numéro est attribué à chacun qu'il faut connaître par cœur en allemand. Raymond porte le n°84 781 : **« vous n'avez plus de nom, plus de personnalité, plus de vêtements, plus de brosse à dent, plus rien ; vous n'êtes plus un homme, mais un sous-homme, un Stück (un morceau) »**. Il faut coudre le numéro sur la veste et le genou droit du pantalon.

Un mois s'écoule. Déjà Raymond réalise des travaux de terrassement, dans l'odeur et la fumée des fours crématoires : **« les wagonnets que j'ai poussés et utilisés... »**. Sur la place d'appel, il doit défiler devant 3 pendaïsons, dont celle d'un Russe qui énervait les Allemands parce qu'il chantait. C'est le régime militaire : garde-à-vous, marche au pas, sinon on est puni, comme par exemple devoir travailler le soir en plus des 12 heures de travail déjà effectuées en journée, ce qui signifie du sommeil en moins, ce qui est terrible... Ou bien on reçoit des coups de trique à 2 mains sur les fesses, ce qui arrache la peau ; on ne peut plus s'asseoir, ni dormir sur le dos. Ou c'est le « bunker » : un enfermement de 8 jours dans une cellule encavée sans lumière, sans chauffage, avec très peu de nourriture. Le pire : la pendaïson... **« La vie d'un déporté n'avait aucune importance pour nos bourreaux »**. Puis c'est le départ.

V. Le transfert au camp de Sachsenhausen

On monte dans un autre train, on a plus de place : direction Sachsenhausen, à 40 km de Berlin environ. « *Un autre univers avec des fantômes tout voûtés essayant de passer inaperçus* ». L'arrivée se fait de nuit, sous les hurlements et les coups de matraque qui tombent sur les épaules.

VI. Une journée de travail

On se lève vers 5h-5h30, 6h en hiver. On fait une petite toilette, seulement pour se débarbouiller, il n'y a pas de douches dans les blocs composés d'une salle à manger et d'un dortoir pour 400 ou 500 détenus où on dort à 3 par couchette : la lignée de lavabos, c'est le Waschraum. « *Ils m'ont appris à ne plus pleurer* ».

On prend un « café » : un ersatz, de l'eau chaude. « *Il fallait s'accrocher à quelqu'un pour tenir ; je voulais revoir mes amis, ma famille et surtout mes parents* » laissés sans nouvelle de lui.

On se rend sur la place d'appel pour être comptés et recomptés, mais vite car il faut aller travailler. Bien alignés par 10, au garde-à-vous devant le chef de camp, on fait claquer ses sabots et on ôte toujours sa casquette devant les SS qu'il ne faut pas regarder. On rejoint sa colonne de travail, on sort du camp en marchant au pas. « *Tous les soirs on était puni à cause de l'un des nôtres, grand et donc facilement repérable, qui ne savait pas marcher au pas* ».

Le travail : consiste à creuser des tranchées, à mettre la terre retirée dans un wagon. « *C'est un combat journalier, une question de survie ; sinon on est sûr de mourir. Il faut préserver au maximum ses forces, faire semblant de travailler, sans forcer* » quitte à se faire battre si on n'a pas rempli les wagonnets au même niveau que ceux des voisins. Si le wagon déraile (2 hommes sont affectés par wagon), on ne le remet pas sur les rails à 2, on attend l'équipe : « *ceux qui le faisaient disparaissaient car ils perdaient leurs forces* ».

On doit construire un bâtiment (?), mais « *cela ne pouvait servir à rien du tout* ».

A midi on mange un petit morceau de pain et une rondelle de saucisson.

Les SS et le Vorarbeit (un déporté contremaître) sont présents. Pourtant certains se cachent derrière une briqueterie pour se reposer ; parfois oubliés et épuisés, ils y sont morts.

Les femmes effectuent les mêmes tâches que les hommes, mais séparément ; elles sont commandées par des femmes SS encore plus dures. Il faut noter aussi la présence d'enfants de 12 ans, des Russes.

Retour en soirée sur la place d'appel, où les détenus sont comptés 4 heures de suite, debout, jusqu'à obtenir le bon chiffre.

Au bloc, on prend une soupe (de l'eau !) aux rutabagas et à la « viande » (?); plus tard, on a droit à 2 soupes par jour quand il n'y a plus de pain. Les « musulmans » n'ont plus que la peau et les os ; prêts à mourir, ils ne sont plus frappés.

La nuit, on utilise ses galoches comme oreiller « *pour ne pas se les faire piquer* » ; on se couche tout habillé, avec une couverture et un matelas de poussières de paille en guise de literie.

Le lendemain se déroule à l'identique.

Une fois par semaine au début, il y a la « visite des poux » et la douche à l'extérieur, dans un autre bloc. Il faut conserver la main d'œuvre... On se déshabille dehors devant les douches pour aller plus vite, *« dans la neige, par moins 20° ; certains tombaient et ne se relevaient pas ».*

Le dimanche matin, il faut travailler ; c'est normalement repos l'après-midi, mais souvent il y a des corvées.

Il y a une musique pour chaque camp qui joue les jours d'exécution ; un poste de TSF se trouvant dans un bloc donne quelques nouvelles.

La direction se compose de SS et de déportés, selon des hiérarchies parallèles ; le personnel d'encadrement déporté *« n'est pas commode, car il s'agit de triangles verts, donc des délinquants ».* La seule différence qui existe entre les camps de concentration et les camps d'extermination est que dans ces derniers il y a *« des chambres à gaz pour tuer de façon industrielle ».*

VII. Les derniers jours du camp

Un jour, la place d'appel se couvre de SS armés de mitrailleuses, en alerte ; le travail ne reprend qu'à midi : des Russes ont poussé une reconnaissance jusqu'au camp.

En avril, des tracts sont lancés prévenant que le camp sera bombardé.

A proximité, un bâtiment-usine fabriquait des Panzerfauste, des grenades anti-char distribuées à toute la population civile ; alors qu'il ne fonctionne plus par manque de matières premières, il est bombardé, ainsi que les 19 blocs du camp, en plusieurs vagues : *« j'ai vu des camarades sauter en l'air ».* Raymond se cache sous un pont roulant, et non pas comme ses camarades de travail dont la quasi totalité (77 sur 80) seront tués sous l'abri de tôle et de sable, touché de plein fouet par la 2^e vague de bombardement. Onze vagues se succèdent ainsi dans la terreur, le bruit des avions, le sifflement des bombes, les cris des détenus (« maman, maman » crie le meilleur ami de Raymond) : *« on se rétrécit de 10 cm au moins pour en échapper ».* Ce sont des bombes incendiaires au phosphore qui sont lancées.

Raymond est blessé à la colonne vertébrale, une bombe à retardement ayant fait s'écrouler un mur sur lui ; ses camarades le tirent jusqu'au camp, le cachent car il est devenu inapte au travail. Heureusement c'est déjà un peu la pagaille...

Une nouvelle attaque russe précédée de bombardements aux alentours crée la panique. Raymond se fait alors piétiner par les galoches de ses compagnons, n'ayant plus de peau sur le dos et les mains et ne pouvant plus dormir que sur le ventre.

VIII. L'évacuation du camp

Le 10 avril, l'ordre d'évacuer le camp est donné, par groupe de 500 : chacun reçoit une miche de pain. La marche se fait de nuit, dehors dans la forêt, encadrée par des SS. La couverture qui sert d'abri est peu à peu mouillée ; au 4^e jour, certains s'assoient... et reçoivent alors une balle dans la nuque. Des tanks se joignent à la colonne, mitraillée par les avions, qui se dirige vers l'Ouest pour fuir les Russes. Outre la gamelle, la cuillère en ferraille, affûtée, sert à prendre directement un steak sur un cheval. Des camions de la Croix Rouge distribuent un colis pour 4 personnes, excluant les détenus russes.

Les coups de feu se font de plus en plus fréquents, mais *« l'être humain a des ressources extraordinaires : marcher, c'était de l'automatisme ; si on s'arrêtait, on ne pouvait plus démarrer »*. Il faut un ami pour garder le moral.

Au 11^e jour, ils arrivent dans une ferme : la nuit se passe sur la paille d'une grange, mais au matin l'ami de Raymond est assassiné.

La marche reprend ; Raymond tombe assoupi dans une forêt, abandonné et oublié par les SS ; au réveil, il voit des jeeps américaines et crie de joie. Il est amené à Schwering, accueilli par des soldats américains puis remis à des soldats français après une nuit passée dehors. On ne peut l'admettre dans la caserne-hôpital qui ne soigne que des soldats allemands ; on le laisse pendant 12 jours dans un bâtiment, sans soin ni nourriture, se décidant lui-même à aller visiter les fermes... et les poulaillers, faisant fuir un paysan qui travaille dans son champ. Il se gave de légumes, contracte une forte diarrhée, tombe dans un manque absolu d'hygiène ; un SS est détourné à son profit pour lui faire le ménage.

Finalement il rejoint des membres du STO bien vigoureux, mange un bon steack, et regagne via plusieurs camps Valenciennes et la France où la Marseillaise est jouée à son arrivée !

Témoignage de...

Jean-Marie Delabre

Témoignage recueilli le vendredi 9 décembre 2006, de 17h15 à 19h30, au Collège Henri IV, à Meulan, lors d'une rencontre organisée à l'intention des candidats au concours.

Jean-Marie Delabre est né en décembre 1924.

En 1936, il est élève de seconde au lycée Louis-le-Grand à Paris.

En 1940, alors qu'il habite à Caen, il décide de partir avec sa famille, à la suite de l'appel du Général de Gaulle du 18 Juin. Ils se méfient alors de quelque chose. Il rentre ensuite à Paris et forme alors, avec des élèves, des groupes de révolte. Il réussit, avec ceux-ci, à publier un journal, « Le Tigre », qu'il donne à ses camarades (« Les volontaires de la liberté »). Par la suite, il entre dans la « Défense de la France ». Les premiers journaux de ce groupe sont publiés dans les caves de la Sorbonne. Il se charge de la diffusion ce journal, principalement dans les métros et à la sortie des messes.

Le 14 juillet, il prévoit un « coup particulier », et organise une distribution de leur journal sur la place des fêtes. Le 20 Juillet, il se rend rue Bonaparte, à la librairie servant de « boîte aux lettres » à la bande. Les policiers de la Gestapo s'y trouvent, un jeune homme s'était infiltré dans leur équipe et les avait dénoncés.

Le soir, il est envoyé à la prison de Fresnes. Il est isolé puis convoqué et interrogé par la Gestapo. Il est, de plus, privé de colis et d'informations. Au mois de Janvier, il sort de prison pour être envoyé au camp de regroupement de Compiègne. Il y reste peu de temps, et est déporté dès le lendemain. Durant son voyage, qu'il effectue dans un wagon à bestiaux, il essaie de glisser des messages adressés à sa famille hors du wagon, de sorte à ce que les cheminots les retransmettent. Une fois arrivé à Buchenwald, il entend des hurlements et aperçoit des détenus, affreusement maigres, portant des uniformes bleus et blancs. Une fois rasé et douché, il entre dans le camp. Il ne commence pas à travailler tout de suite et est mis en quarantaine. Peu de temps après, il repart pour Mauthausen, une ville autrichienne située sur les bords du Danube. Il est alors envoyé à Steyre, afin de travailler dans une usine fabriquant de l'automobile. D'autres travaillent en souterrain ou dans les carrières. Comme il se trouve dans un kommando extérieur, il voit très peu de SS. Il doit creuser des galeries dans lesquelles seront installées des usines. Certains des détenus disposent de machines pour transporter la terre, d'autres utilisent des wagonnets. Le marteau-piqueur, par exemple, est une machine facilement exploitée par les déportés car elle demande un effort physique moins important : le travailleur perce, et attend que les autres chargent la terre. Le soir, il retourne au camp. Il rentre dans des bâtiments non chauffés, alors que l'hiver est rude, après avoir mangé qu'une soupe et tente de dormir, serré contre les autres prisonniers.

Ensuite, il doit creuser d'énormes réservoirs pour y mettre de l'eau au cas où l'usine serait incendiée.

Un jour, on lui dit qu'un courrier a été reçu pour « un » français, qui se trouve être lui. Cette lettre lui apprend le décès de son père en Février 1944 et les fiançailles de sa sœur.

Suite à un bombardement allié sur l'usine, tous les kommandos sont demandés pour la remettre en place. Alors que les prisonniers effectuent leur travail, ils aperçoivent des avions alliés, c'est un nouveau bombardement.

Les détenus partent dans les champs mais M. Delabre est blessé et se trouve entre la vie et la mort. Ses camarades l'aide à rentrer au camp et l'emmènent à l'infirmerie. Il continue à travailler pendant

trois jours, soutenu par ses amis. Il tombe, par chance, sur un kapo espagnol, qui est plutôt « correct » et qui lui donne un travail pas trop difficile. Puis, atteignant quarante de fièvre, il retourne à l'infirmerie mais ne peut y rester longtemps. Un matin, il est envoyé dans un block, au Revier. On y trouve un médecin français et un infirmier allemand, qui est un détenu politique. Chaque prisonnier qui entre dans le block doit avoir un feuille de température. Les conditions au Revier sont terribles : un châlit censé être pour une personne est utilisé pour cinq...

Il est ensuite envoyé au block des « chiasseux » où la mortalité y est la plus forte. Il a donc eu la chance d'en être revenu.

Après le camp de Buchenwald, il part pour celui de Mauthausen , situé à l'ouest de Vienne.

Le 8 Mai, c'est la capitulation.

Le 5 Mai, on libère le camp par « hasard », après que la Croix-Rouge ait affirmé que les autorités américaines allaient débarquer.

Témoignage de...

Marie-José Chombart de Lauwe

Entretien réalisé par téléphone les 27 janvier et 12 mars 2007 (pour une durée totale d'environ 1h30). Marie-José Chombart de Lauwe est aujourd'hui Présidente de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, et s'investit dans des actions de transmission de la mémoire. Elle est l'auteur de *TOUTE UNE VIE DE RESISTANCE*.

I. L'arrestation



Elève, Marie-José Chombart de Lauwe s'engage dans la Résistance dès la terminale, alors qu'elle est scolarisée dans un lycée dans les côtes d'Armor, à Tréguier. Elle poursuit ses études à la Faculté de médecine de Rennes, et œuvre pour un réseau de renseignements, qui rassemble des personnes de toute la côte nord-ouest. Sa mère crée en 1941 le groupe de résistants « la bande à Sidonie ». Avec ce groupe de résistants, ils créent un réseau de renseignements et d'évasion pour pouvoir communiquer avec Londres. Elle assure la liaison entre la côte et Rennes, où se trouve l'ingénieur responsable du réseau. Elle dispose d'un poste radio émetteur, et aussi d'un Ausweis lui permettant de circuler sur la côte (car ses parents s'y trouvent). Après une vague d'arrestations au sein de son réseau, due à l'infiltration d'un agent double (qui était censé organiser l'évasion d'aviateurs anglais), qui, après avoir recueilli des preuves d'actes d'espionnage contre les armées d'occupation, son tour vient lorsqu'elle ramène un plan à Rennes. Le 22 mai 1942, c'est le Service de Contre-espionnage de la Wehrmacht (armée allemande) qui procède à son arrestation, en même temps que 13 autres personnes, dont ses parents.

Les camps de regroupement

Elle est transférée à la prison de Rennes puis à celle d'Angers (prison de vrais politiques) avec ses parents. Le 16 juin, elle est interrogée une première fois mais, comme elle ne dit rien, elle est conduite dans la division des hommes. Deux semaines plus tard, les Allemands la questionnent à nouveau, mais elle nie ou se tait. Le 17 juillet, elle quitte Angers pour aller à Paris (à la prison de la Santé qui est la onzième division punitive). En octobre 1942, elle est transférée mais à la prison de Fresnes où elle passera Noël. Le 7 janvier 1943, les Allemands l'emmènent à Paris (Rue des Saussaies) où un inspecteur la questionne pour obtenir des informations sur les contacts qu'ils avaient avec Londres. L'inspecteur lui dit que, si elle dit la vérité, elle sera épargnée, mais comme elle ne parle pas, elle apprendra (vers la fin du mois de mars) qu'elle et ses compagnons sont condamnés à des années de travaux forcés en Allemagne. Leurs chefs sont pour leur part exécutés.

Le 26 juillet 1943, elle quitte Angers pour aller à la gare de l'Est où elle voyagera jusqu'à Sarrebruck dans un train de wagons grillagés, dans un convoi de NN femmes. Elles ne restent que trois jours à Sarrebruck (en Allemagne). Elles traversent Francfort puis s'arrêtent à Berlin où elles restent un moment car les gardiens ne savent pas si elles doivent continuer leur route vers Berlin ou vers la Pologne. Elles continuent alors leur chemin puis arrivent à Ravensbrück, un camp de femmes situé près de Fürstenberg, à 80 km de Berlin.

II. L'arrivée au camp

Elles descendent du train puis sont rangées par cinq. Un SS et une femme arrivent en leur disant : « Si vous essayez de fuir, vous serez pendues, fusillées. » Elles sont donc en rang par cinq et un SS les appelle pour relever leur identité. Puis, elles voient *« des êtres en qui nous devons reconnaître des femmes : figures atones, sans regards, yeux vides, teints terreux, traits tirés, presque toutes rasées, pieds nus, vêtus d'une robe bleue garnie d'un triangle de couleur différente et d'un numéro »*, malheureuses et en train de travailler. *« C'est une vision d'horreur »*. Elles marchent en colonne par cinq.

Après avoir été appelées, elles rentrent dans une salle où elles se déshabillent. Elles doivent remettre toutes leurs affaires et, nues, sont fouillées *« même dans les parties les plus intimes »* et rasées. Des femmes SS ainsi qu'une Française sont présentes. Après, les SS leur distribue des vêtements : *« une chemise, une culotte de grosse toile, une paire de patins immenses »*. *« C'est la première phase de la déshumanisation, vous n'êtes plus qu'un numéro. J'étais le 21 706. »* Elle est conduite au Block 10 avec sa mère.

III. La vie au camp et le travail

La discipline

Au camp, elles sont surveillées et battues par les SS, *« très présents »*. *« Les surveillantes du camp étaient des auxiliaires SS »*. *« Il n'y a pas de Kapo, comme dans les camps d'hommes. Les détenues à responsabilité portaient des bandes. Ce sont des bandes rouges pour le travail, vertes pour les blocks et jaune pour le Revier. »* *« On était souvent battues dans la vie courante. On restait debout en position d'appel pendant plusieurs heures, et on pouvait aussi recevoir des coups de bâton, dans le Bunker. Les exécutions se faisaient derrière le mur, il n'y a pas eu de pendaisons. »*

Au lendemain de son arrivée, elle a un aperçu de la discipline : *« Le visage de l'allemande, fin et régulier prend une expression de haine inhumaine, indescriptible. Elle frappe la russe avec rage, en pleine figure. »* Ensuite la détenue frappe l'allemande et là, la russe se prend des coups de bâtons, des coups de pieds. Une fois que l'allemande est épuisée, les SS conduisent la détenue au Bunker. Durant leur travail, les SS pouvaient lâcher leur chien sur une détenue tout simplement pour s'amuser.

Les débuts

Surtout au début, elle est très sollicitée pour les **corvées**. Elle est restée peu de temps en quarantaine mais doit tout de suite effectuer des corvées (nettoyer autour du camp, porter les bidons de soupe, éplucher les pommes de terre..., ainsi que des travaux d'entretien du camp). Chez Siemens, les disponibles (celles qui n'avaient pas de poste fixe) doivent aussi effectuer des corvées.

Après le travail, il y a l'appel. Une fois l'appel terminé, elles ont une corvée de **charbon** où elles remplissent des wagonnets pour ensuite les pousser vers le camp (en effectuant cette corvée, elles marchent pieds nus dans le sable et le charbon). Ensuite elles peuvent rentrer dans leur block où elles se « reposent ». Le jour suivant, elle est affectée aux gros travaux de terrassements (transport du mâchefer avec des brouettes, après quoi elle doit l'étaler au sol ; une équipe traîne un rouleau compresseur par-dessus). D'autres de ses camarades déchargent des péniches ou accomplissent des travaux plus durs. Elle doit travailler alors qu'il fait -30° et elle a des plaies sur les pieds (comme pansements, elle cueille des feuilles). Trois semaines après son arrivée elle est envoyée au block 5

(qui est plus « sympathique » que son ancien). Dans ce block, elles sont environ 500 et donc elles sont toutes serrées et dorment à 2 ou 3 par châlit.

Elle est aussi affectée à la **carrière de sable**. *« C'était une grande carrière de sable, qui ressemblait à un très grand rectangle. Il y avait des étages successifs, jusqu'en haut. Il y en avait qui creusaient en bas, et qui lançaient le sable à l'aide de grosses pelles à l'étage du dessus. Il fallait que les pelletées soient lourdes, car sinon l'Aufseherin en rajoutait. C'était très fatigant. En haut, le sable était mis dans des chariots, et dirigés sur des rails vers les endroits où il y en avait besoin. »*

A cause de ses plaies, elle se trouve malade et elle est immédiatement envoyée au Revier où elle est examinée par une doctoresse qui inscrit sur un papier le diagnostic et la température.

A l'usine Siemens...

Dès qu'elle sort du Revier, elle est affectée aux **usines Siemens** où elle fait la connaissance d'une polonaise et d'une autrichienne. Elle travaille 12 heures par jour. Le matin, à 3h20, c'est l'appel, qui dure généralement de 1h30 à 2h. Puis, elle attend 1h dehors, car les contremaîtres n'arrivent pas tout de suite. Puis il y a une pause pour la soupe. Elle commence à 6h30 alors qu'elle est levée depuis 3h20. Elle travaille au réglage d'interrupteurs radio pour l'aviation. Dans son travail, elle n'a pas le droit d'aller aux WC entre les heures de sortie. A 11h40, elle repart au block pour attendre que la soupe soit servie.

Chez Siemens, elle est testée avant d'être acceptée, en lecture, pliage de papier et de fil de fer (avec une pince, elle devait reproduire une forme qui était sur du carton). Jeune, elle est classée parmi les meilleures, et est employée au montage de pièces électriques (radios, téléphones...) pour l'armée, au bout d'une chaîne, et doit travailler à l'aide d'un écran lumineux pour le réglage des pièces, au 1/10^{ème} de millimètre. Elle sera ensuite employée à d'autres travaux, comme la soudure. Elle devait insérer des boules de platine dans des lamelles avec un appareil. Au début, elle a eu la chance d'avoir un Meister assez gentil. *« A un moment, j'ai eu une machine avec un fil électrique. J'ai essayé de tirer la gaine et d'user le cuivre, puis j'ai remis la gaine, pour qu'au bout d'un moment la machine saute. Il fallait pas que cela se voie évidemment. »* Elle va chercher le Meister et lui dit que la machine est *« kaput »*. *« J'ai aussi essayé de ralentir le travail, c'est ce qu'on a toutes essayé de faire »*. *« Tout ça allait à la guerre, c'est aussi pour ça qu'on essayait de travailler le moins possible »*. *« Les contremaîtres étaient des civils, mais on avait les SS, hommes et femmes, en même temps. Ils vérifiaient juste que les pièces soient bien faites, et les SS veillaient à ce que le travail aille vite. Ils pouvaient nous taper parfois. »*

Episodes de la vie du camp

Vers la mi-novembre, une partie de son block est transféré au block 27 car il est trop encombré. Elle décrit son nouveau block : *« Notre block était l'un des plus sales. Nous grouillions de poux et une odeur d'écurie prenait à la gorge quand on y pénétrait. Le vol, les grossièretés étaient à la mode. On ne pouvait absolument rien laisser près de soi. Il y avait des batailles et beaucoup de voleuses. »*

Dans ce block, sa main s'infecte et elle est encore conduite au Revier où elle obtient un arrêt de travail pendant 3 semaines. Les travailleuses Siemens étaient acceptées au Revier et, jeune, elle ne court aucun risque de transport. Elle est arrêtée pendant 4/5 jours, occupe seule un lit, et n'a pas d'appel. Dès fois, pendant l'appel de 12h30, les SS viennent dans les blocks avec leurs chiens. Des femmes sont mordues alors qu'elles respectaient le règlement et certaines sont punies sans raison et elles doivent donc le soir rester immobiles dans la neige.

Un jour, elles doivent passer à la désinfection : « *Il nous faut passer dans le couloir glacé et rejoindre l'autre pièce où l'on nous asperge de la tête aux pieds d'une sorte de pétrole huileux. On nous donne une chemise, une culotte, une robe de toile et une veste.* » Elles sont ensuite conduites au block 31 (ancien commando d'hommes) où elles devront attendre toute la matinée car l'après-midi, il y a le contrôle des poux suivi de la douche. Le lendemain, elle tombe de sommeil en plein travail et sa voisine la secoue car celles qui ne travaillent pas sont battues. Il y a beaucoup de solidarité dans le camp.

La veille de Noël 1943, elles apprennent qu'elles sont privées de nourriture car la moitié de leurs toilettes sont bouchées. Le jour de Noël, elles vont chercher le café et, pourtant privées de nourriture, des femmes du block 15 leur apportent des pommes de terre et du chou. Début 1944, un transport noir part du camp pour une destination sans retour (Auschwitz sans doute, probablement la chambre à gaz). Ensuite, elle et d'autres femmes politiques sont conduites au block 32 (block de prostituées mais avec une majorité de résistants). En mars, les SS suppriment les appels pour augmenter la durée de travail.

Pendant le printemps, des convois de femmes arrivent et de bonnes nouvelles (bientôt un débarquement et « *en France, le peuple presque entier maintenant résiste à l'Occupant* »). Durant cette saison, « *la discipline est un peu relâchée, les conditions matérielles sont meilleures et la vie humaine renaît* ».

Quand l'été arrive, elle commence à avoir des abcès dans le dos. Elle va alors au Revier pour espérer obtenir un arrêt de travail mais malheureusement elle est aussitôt renvoyée. Une étudiante en médecine la soigne alors et elle s'en sort. Dans l'usine Siemens, elle est affectée à la baraque 3 (poste de soudeur qui est pire que les travaux de terrassements ou le block des punies). Etant donné qu'elle fait tout pour être renvoyée, le chef de baraque la fait descendre femme de ménage où elle travaille avec une prostituée. Elle vide les ordures et elle nettoie les WC. En juillet, comme une nouvelle baraque se construit, elle est affectée à l'aménagement et doit enlever la peinture sur les vitres. Après ce travail, elle est envoyée à la baraque 5 (elle apprend à magnétiser des téléphones). En août, elle a une crise de cytise et elle est envoyée au block 11 (block des malades). Après sa sortie de ce block, elle obtient de ses camarades un pull-over et une culotte de laine.

La Kinderzimmer

Elle est envoyée au **Revier** en septembre 1944, dans un premier temps comme infirmière, puis afin de « s'occuper » des nouveau-nés que les SS ne tuent plus, en qualité d'aide-soignante, dans la *Kinderzimmer* (chambre des enfants). « *C'était le pire, ils mouraient presque tous, et ce tous les jours, c'était très dur* ». « *Les mères venaient, on préparait des biberons pour les enfant et on essayait de les changer avec ce qu'on avait* ». Elle essaie de les soigner un peu, mais presque tous meurent. En effet, il n'y a presque rien : les bébés arrivent avec une chemise, ainsi qu'une couche et une seule. On manque de linge. Elle essaie de faire appel à l'entraide du camp et en obtient un peu. Elle insiste auprès de la SS et obtient 2 flacons de lait en poudre. Mais c'est insuffisant, car elle accueille jusqu'à 40 nourrissons ! L'entraide du camp en trouve 10 de plus. Une infirmière vole la gomme en caoutchouc d'un SS pour fabriquer des tétines. Elle doit de plus signaler les bébés morts au Revier puis à l'administration, en établissant des fiches. « *J'étais toujours logée dans la même baraque, dans le block 32, celui des NN. Ça n'a rien changé à mon statut quand j'ai travaillé là* ». Un livre des naissances était tenu.

A Mauthausen

En 1945, les conditions de vie se dégradent, il n'y a plus d'hygiène dans le camp et les appels sont peu à peu supprimés. Sa mère est de plus en plus souffrante.

Le 2 mars, pour les derniers jours, elle quitte le camp de Ravensbrück dans un convoi de NN et de Tziganes. Elles partent en train où elles sont entassées à 70 ou 75 par wagon à bestiaux, assises par terre et très serrées. Il n'y a ni de paille ni de couverture. Elles sont les unes sur les autres et ont des crampes partout. Elle n'avait eu que du pain pour 3 jours, et le transport dure 5 jours. Au bout de 5 jours, elles arrivent enfin à destination. Durant le voyage, beaucoup de personnes sont mortes. Avant d'arriver au camp de Mauthausen, elles doivent marcher sept kilomètres ; celles qui sortent du rang ou encore qui tombent d'épuisement sont immédiatement fusillées. Une fois au camp, elles sont accueillies par des prisonniers hommes qui sont très gentils avec elles. Les SS les regroupent pour les passer aux douches : elles descendent dans un sous-sol puis elles arrivent dans une première pièce où elles donnent toutes leurs affaires, puis prennent alors leur douche et à la sortie et reçoivent une chemise et un caleçon. Elles sont ensuite conduites dans des baraques où elles dorment à quatre par paillasse et on leur donne une soupe, un morceau de pain et un rond de saucisson. Le lendemain, on leur redonne leur sac de vêtements qui revient de la désinfection. Elle occupe le block 16 et elle est le numéro 2807. Les SS trient les personnes âgées, les malades et les personnes qui sont faibles : *« Nous supposons qu'on les dirige soit vers la chambre à gaz, soit vers une extermination rapide. »* Leur chef de block est une allemande grossière et brutale. Leur nourriture se compose de pain vert et amer, de soupe liquide qui, dans la gamelle, ressemble à une eau noirâtre. Dans ce camp, elle trouve un ancien résistant de son réseau qui leur donne deux paires de chaussures, un savon, un peigne, différents médicaments car il travaille au Revier.

Avec des hommes (car dans ce camp il y a seulement une minorité de femmes), elle fait du **déblaiement**. Elle doit déblayer la gare de triage d'Amstetten bombardée par les Américains. Elle n'a aucun outil, *« tire les rails à la main, les place sur le dos, comme on pouvait, avec nos restes de forces comme seuls outils »*. Le travail est réparti par équipe : *« les une bouchent les trous de bombes, les autres vident quelques wagons de marchandises partiellement détruits »*. Elle est affectée au déchargement de poutres : *« Nous nous groupons quatre par quatre et rapportons les poutres sur nos épaules, jusqu'à la gare, titubant sur le sol bouleversé. »* Alors qu'elles travaillent les alliés bombardent et les SS ne font plus attention aux détenus qui vont se cacher dans un bois. Après deux heures, les Alliés arrêtent et les détenues reprennent le travail. Le soir, elles rentrent au camp où elles doivent encore attendre l'appel puis seulement après regagner leur block.

Elle obtient une place au **Revier** où elle s'occupe de 30 à 40 malades, s'occupant précisément des soins. Elle sert le café et une cuvette d'eau à ceux qui peuvent se laver seuls. Elle prend aussi la température et interroge les malades en faisant leurs lits, avant de leur distribuer la soupe. Elle doit aussi remplir les feuilles de température. A la fin de sa journée, elle rentre à son block et dort avec sa mère, qui travaille au kommando des pommes de terre, des champs et du jardinage. Son travail au Revier lui permet de « piquer » des affaires : trois blouses, une chemise de nuit, un pull-over, une jupe et une veste. Dans le camp, les bruits courent par rapport à l'avancée des alliés. Dans les derniers jours, beaucoup de convois sont arrivés et il y a aussi beaucoup de blessés dont une Polonaise de 21 ans qui s'est prise une balle dans la jambe en essayant de s'évader au cours d'un transport.

IV. La Libération

Le 21 avril 1945, deux hommes marqués d'une croix rouge leur disent qu'elles seront rapatriées en Suisse le lendemain. Le 22, elle est libérée par la Croix-Rouge ; les malades sont soignés par des infirmières suisses. En fait, le responsable de la Croix-Rouge avait négocié avec Himmler la libération de plusieurs convois (dont le sien). Dans la baraque, on demande à celles qui peuvent marcher de sortir. Trois hommes de la Croix-Rouge arrivent et lui disent « Madame ». Elle passe la frontière entre l'Allemagne et la Suisse en chantant une marseillaise qui fait pleurer les Suisses eux-mêmes. Le lendemain, elle était dans des camions en direction de la Suisse, traversant l'Autriche. Le camp n'est pas encore libéré.

Quelques jours plus tard, elle arrive enfin en France avec sa mère. Puis elle revient à Paris et apprend que son père est mort et que sa sœur a un garçon de 18 mois. Elle retrouve des membres de sa famille mais elle aura beaucoup de mal à se remettre dans une vie normale après ses deux années passées dans les camps de concentration où elle aura vu les pires choses que des êtres humains peuvent faire à leurs semblables.

V. Souvenirs...

Il n'y avait pas d'orchestre, mais des haut-parleurs, et les Allemands mettaient de temps en temps de la musique. Par contre, les déportées avaient monté une chorale clandestine.

Elle se souvient de camarades employées dans les ateliers de réparation, pour les fourrures et les manteaux des fronts de l'est. Des femmes faisaient des travaux très durs, comme par exemple dessoucher les arbres, décharger des péniches de charbon.

Elle se souvient d'une amie, Micki Poirier, une Alsacienne bilingue, qui parlait donc allemand. Celle-ci est embauchée dès son arrivée au bureau du travail (*Arbeitsstatistik*), et lui a rendu un grand service : en effet, comme elle ne veut pas contribuer à l'effort de guerre allemand, arrêtée pour maladie, Marie-José ne retourne pas au travail chez Siemens, alors que son affectation au Revier n'a pas encore été prononcée. Elle risque le *Straffblock*. Son amie assure qu'elle a été retenue pour le Revier.

Il n'y a pas eu de travail mis en scène par les SS, et aucune visite extérieure. *« Il y avait dans le camp des ateliers par exemple pour réparer les vêtements militaires du front de l'Est, des vêtements à découdre... »*

Elle a ressenti une accélération du rythme de travail : à partir de l'été 1944, les Allemands sont moins exigeants sur la qualité, et accélèrent la production. Le travail était aussi plus difficile.

Au début, elle est dans un block où elle se trouvent aussi des droits communs. Il y a des bagarres. A partir de janvier 1944, un block NN est construit, où se trouvent aussi les « lapins ». C'était beaucoup mieux.

Sa mère était dans le camp, étant donné que les membres d'un même réseau n'étaient pas séparés. Elles arrivaient ainsi à se voir.

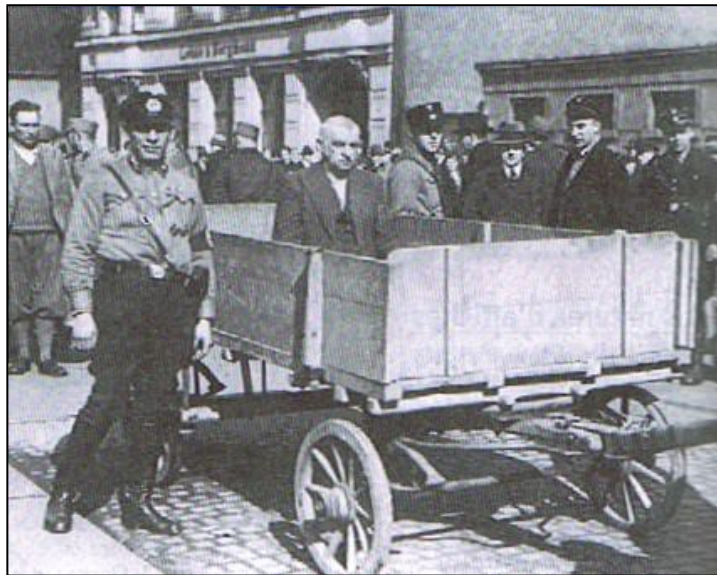
Sur la solidarité : *« Quelquefois, on essayait de nous priver pour aider un camarade. On donnait chacune un tout petit bout de ce que l'on avait. »*

Sur le « sabotage » : *« Pour s'économiser au travail, on le ralentissait comme on pouvait ».*

Sur l'utilité du travail : *« Je suis arrivée à l'été 1943. Très vite, le travail était destiné au rendement économique ».*

Le travail dans l'univers concentrationnaire nazi

LE CONTEXTE : CAMPS ET TRAVAIL DANS L'ALLEMAGNE NAZIE



IV. 1933 : un contexte de crise et de chômage

- 1) Les circonstances
- 2) L'appui du monde industriel au mouvement nazi

V. Hitler, un homme et ses idées

- 1) Hitler, l'homme
- 2) Ses idées
 - Ein Volk
 - Ein Reich
 - Ein Führer

VI. Camps et travail dans l'idéologie nazie

- 1) Le travail
 - Au niveau de la nation
 - Au niveau de l'individu
 - L'industriel au centre de l'idéologie nazie
- 2) Les camps
 - L'ère des masses
 - Camps et société allemande
 - Camps d'internement

PARTIE I

Le contexte : camps et travail dans l'Allemagne nazie

I. 1933 : Un contexte de crise

1) Les circonstances

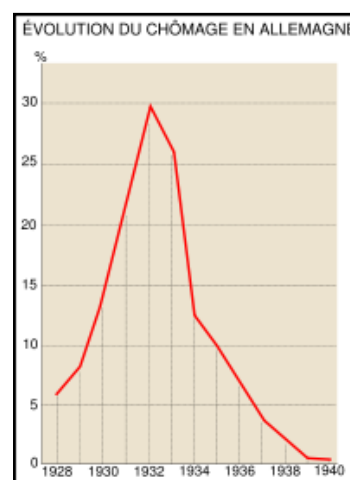
Après la Première guerre mondiale, l'Allemagne, vaincue, est très affaiblie, aussi bien politiquement qu'**économiquement**. L'empereur Guillaume II est contraint à abdiquer, et une guerre civile secoue le pays en novembre 1918. Le mouvement spartakiste, mené par Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, se bat pour une révolution de type bolchévique, en faveur des **ouvriers**, à laquelle les sociaux-démocrates s'opposent. En janvier 1919, les spartakistes sont abattus par l'armée et les milices sociales-démocrates.

Le 28 juin 1919, le Traité de Versailles est signé, et impose à l'Allemagne, considérée comme responsable de la guerre, le **paiement** de très lourdes réparations. Elle perd également près d'un septième de son territoire (l'Alsace-Lorraine est rendue à la France, un Etat polonais est reconstitué...). Les Allemands se sentent humiliés par ce Traité, et un désir de revanche apparaît. On parle de « *Diktat* ».

Une Constitution, adoptée le 10 août 1919, fonde la République de Weimar. Mais, dans le même temps, afin de relancer l'économie nationale, il faut **reconvertir** les industries de guerre en industries civiles, faire face à **l'inflation** qui est de plus en plus importante et donner du **travail** aux millions de soldats démobilisés. Ainsi, des corps francs (milices) vont être formés, dont « **les gouvernements successifs avaient besoin chaque fois qu'il se produisait quelque chose d'inquiétant aux frontières ou à l'intérieur du pays et qu'il n'était pas loisible d'engager la police, et par la suite la Reichswehr, soit à cause de l'insuffisance de leurs forces soit pour des raisons politiques** »¹.

L'Allemagne, refuse (mais est aussi dans l'impossibilité) de payer les réparations imposées par les pays vainqueurs, et Poincaré, Président du Conseil français, décide de 1923 à 1925 d'occuper le bassin de la Ruhr. Une nouvelle fois, les Allemands se sentent humiliés et **privés de leurs forces productives**.

Un apaisement provisoire, de 1924 à 1930, succède à ces périodes difficiles. Des **secteurs dynamiques**, comme la chimie (avec IG-Farben), la sidérurgie, la mécanique, se développent et parviennent à stabiliser l'économie. Le pays connaît également une vie culturelle brillante. En 1925, le maréchal Hindenburg, héros de la Première Guerre Mondiale, est élu à la présidence.



¹ Rudolf Hoess, *Le commandant d'Auschwitz parle*, p. 58.

Mais en 1929, l'effondrement de la Bourse de New York entraîne une **crise économique** mondiale et frappe la jeune économie allemande. Privée des capitaux américains, le **chômage** explose : en 1932, il concerne près d'un Allemand sur deux. Cette situation entraîne le mécontentement général, et les mouvements extrémistes, s'appuyant sur le peuple, les masses laborieuses (à gauche, le communisme ; à droite, le nazisme), en tirent parti.

2) L'appui du monde industriel au mouvement nazi

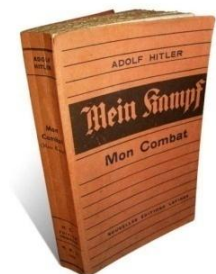
Les milieux d'affaires et les industriels sont convaincus du bien-fondé de l'idéologie nazie lors du discours que Hitler fait à l'*Industrieklub* de Düsseldorf, en janvier 1932, même s'ils gardent leurs distances avec le Parti. A cette occasion, Hitler leur promet le retour de l'ordre par une lutte sans merci contre le marxisme, et leur déclare placer le **développement économique** et le monde de **l'industrie** au cœur de son système, étant lui-même un fervent admirateur des performances de l'industrie allemande. Les industriels se montrent aussitôt favorables à un régime fort, anti-communiste, à une réorganisation de l'économie en « groupements », au rétablissement de la puissance extérieure de l'Allemagne comme gage de prospérité, grâce aux commandes pour le réarmement. Grâce aux industriels, qui financent et soutiennent les campagnes locales, les membres du Parti nazi infiltrèrent les gouvernements régionaux allemands. Petit à petit, de grands groupes apportent leur soutien à la campagne nationale d'Hitler : de grands noms de l'industrie, comme Kirdorff (mines), Thyssen (sidérurgie), mais aussi des industriels d'une importance moindre. A l'issue de la conférence, « **des sommes importantes passèrent en grand nombre des caisses de l'industrie allemande à celle du Parti national-socialiste** »². En 1932, les fonds des industriels assurent presque la totalité du financement de la campagne législative. La peur du parti communiste amène ainsi la droite à s'allier avec les nazis, pensant peut-être pouvoir s'en débarrasser le moment venu...

La popularité du parti nazi ne cesse de croître, si bien qu'il obtient près d'un tiers des voix aux élections législatives de 1932. **A la demande de dirigeants du monde économique**, Hindenburg nomme Hitler chancelier le 30 janvier 1933. Les industriels ne cachent plus leur soutien au Parti nazi. Aux élections législatives de mars 1933, le parti nazi obtient 44% des voix. Grâce au centre et à la droite, que Hitler intimide, celui-ci obtient les pleins pouvoirs. Il se débarrasse de la gauche et, à la mort d'Hindenburg (août 1934), il devient le Reichsführer.

II. Hitler, un homme et ses idées

La dictature nazie s'appuie sur un programme fixé dès 1925 par Hitler dans *Mein Kampf*. Sa devise « **Ein Volk, Ein Reich, Ein Führer** » (Un peuple, un Etat, un chef), utilisée plus tard pour la propagande, résume ses convictions. Cette devise sera également placée au cœur de la conception et de la réalisation du système concentrationnaire.

Sauf mention contraire, les citations sont tirées de *Mein Kampf*.



² Thyssen, cité dans *L'Hitlérisme et le système concentrationnaire*, p. 104

1) Hitler, l'homme

Né en 1889 en Autriche, c'est un élève médiocre qui échoue à deux reprises à l'examen d'entrée de l'Ecole des Beaux-arts de Vienne, en 1907 et 1908. Engagé comme volontaire lors de la Première Guerre mondiale, il est décoré de la Croix de fer et obtient le grade de caporal.



Il reste dans l'armée jusqu'en avril 1921, et est chargé de surveiller un groupuscule politique, le Parti ouvrier allemand. Remarqué lors de l'une de ses interventions, il y adhère et le rebaptise « NSDAP » (Parti national-socialiste des travailleurs allemands). En 1921, il devient le chef du parti. Grâce à ses talents d'orateur, le parti monte rapidement en popularité. Avec ses SA (*Sturmabteilungen*, Sections d'Assaut), milice privée qu'il a lui-même créée, il tente un coup d'Etat en novembre 1923, à Munich, qui échoue. Il est condamné à cinq ans de prison, et en profite pour rédiger *Mein Kampf*, son livre-programme. Il parvient à bénéficier d'une libération anticipée. Par la diffusion de ce livre, il veut offrir au peuple allemand la possibilité de comprendre les objectifs politiques qui fondent la théorie raciste nazie : pour le simple

citoyen, il rassure sur les buts politiques du régime ; pour les « racistes », c'est un moyen de l'attiser ; pour celui qui est directement au service du régime, des indications sur la mise en place des idées sont présentées.

Comme beaucoup d'Allemands, il s'oppose fermement au *Diktat* de Versailles et veut **redresser** son pays, en régénérant la société allemande

2) Ses idées

Ein Volk

C'est-à-dire une communauté de race et de sang, de type « aryen », prétendument supérieure aux autres races (les Juifs...). L'idéologie nazie se prétend fondée sur une doctrine scientifique qui établit une véritable hiérarchie des races :

«[L'humanité] ne croit nullement à leur égalité, mais reconnaît au contraire et leur diversité, et leur valeur plus ou moins élevée. Cette connaissance lui confère l'obligation, suivant la volonté éternelle qui gouverne ce monde, de favoriser la victoire du meilleur et du plus fort, d'exiger la subordination des mauvais et des faibles. Elle rend ainsi hommage au principe aristocratique de la nature et croit en la valeur de cette loi jusqu'au dernier degré de l'échelle des êtres. Elle voit non seulement la différence de valeurs des races, mais aussi la diversité de valeurs des individus.(...)»

Si l'on répartissait l'humanité en trois espèces : celle qui a créé la civilisation, celle qui en a conservé le dépôt et celle qui l'a détruit, il n'y aurait que l'Aryen qu'on pût citer comme représentant de la première. Il a établi les fondations et le gros œuvre de toutes les créations humaines (...). Il fournit les puissantes pierres de taille et le plan de tous les édifices du progrès humain (...). »

Il affirme la supériorité de la race aryenne, race des Seigneurs : **« La culture et la civilisation humaines sont sur ce continent indissolublement liées à l'existence de l'Aryen. »**

Il affirme également qu'il est dangereux de mélanger les races : **« Tout croisement de race amène fatalement, tôt ou tard, la disparition des hybrides qui en résultent (...) La perte de la pureté du sang abaisse l'homme pour toujours. Les peuples qui se métissent ou se laissent métisser pèchent contre la volonté de l'éternelle Providence et leur chute n'est pas imméritée. »** En effet, les « races inférieures » ou esclaves ne doivent pas contaminer la pureté de la « race aryenne » : **« Le jeune Juif aux cheveux noirs épie, pendant des heures, le visage illuminé d'une joie satanique, la jeune fille inconsciente du danger qu'il souille de son sang et ravit ainsi au peuple dont elle sort. Par tous les moyens il cherche à ruiner les bases sur lesquelles repose la race du peuple qu'il veut subjugué ».**

C'est dans cette optique que seront rédigées les Lois de Nuremberg (1935), qui donnent une base légale au racisme et à l'antisémitisme, en interdisant les relations entre Aryens et Juifs. C'est également ce qui explique la destruction des synagogues et magasins juifs lors de la Nuit de Cristal (nuit du 9 au 10 novembre 1938).

En tant qu'apatrides, comme les Juifs, les Tziganes sont aussi concernés, eux que le régime nazi assimile à des parasites, vivant en-dehors de la loi, d'expédients plus ou moins avouables.

Au sein même de la communauté allemande, certains individus ne sont pas dignes d'être reconnus, voire de vivre. Il s'agit d'une part des homosexuels, dégénérés qui par leurs pratiques vont contre la reproduction de la race aryenne, et sont donc nuisibles à cette même communauté allemande. D'autre part, il faut compter les handicapés, physiques et mentaux, les malades, voire les vieillards, improductifs, qui constituent une charge pour la société.

Tous ces impurs, ces anormaux, ces inutiles, doivent être mis à l'écart, stérilisés, en attendant d'être exterminés.

Mais ce n'est pas tout : Hitler estimant qu'il faut aussi rendre à la race aryenne sa pureté, il s'agit aussi de **régénérer** les Aryens en déviance et de leur inculquer les idées du parti (lutte contre l'oisiveté par exemple). Parmi eux, on trouve **« des militants du parti communiste ou social-démocrate (...) [qui] avaient nui dans une mesure plus ou moins grande (...) à l'expansion des idées patriotiques du parti national-socialiste (...), et, plus inquiétant, les professionnels du crime, les asociaux, les hommes déjà condamnés vingt ou trente fois »**³. C'est d'ailleurs pour eux que sont ouverts les premiers camps de concentration (Dachau, ouvert en mars 1933, c'est-à-dire tout juste après l'accession au pouvoir d'Hitler, en est le premier). On leur y **« enseignait l'ordre et la propreté », et « la plupart sortaient améliorés de leur séjour dans le camp : il n'y avait jamais de rechutes »**⁴.

« Nous sélectionnerons le meilleur sang (...). De même que nous avons régénéré notre vieux cheval hanovrien en partant d'étalons et de pouliches, de même nous recréerons le type pur de l'Allemand nordique (...). »⁵

Plus tard, c'est ce qui aboutira à la déportation de millions de personnes dans les camps, et à l'extermination de masse, *via* les chambres à gaz et le travail.

³ Rudolf Hoess, op. cit., p. 97.

⁴ Rudolf Hoess, op. cit., p. 87.

⁵ Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, p. 73.

Ein Reich

Les Allemands de race aryenne étant supérieurs aux autres populations, ils doivent selon Hitler devenir les maîtres de la Terre.

Ils doivent pour cela disposer de « **l'espace vital** » nécessaire à leur développement (le *Lebensraum*) :

« Seul, un espace suffisant sur cette terre assure à un peuple la liberté de l'existence (...) »

La politique extérieure de l'Etat raciste doit assurer les moyens d'existence sur cette planète de la race que groupe l'Etat, en établissant un rapport sain, viable et conforme aux lois naturelles entre le nombre et l'accroissement de la population d'une part ; l'étendue et la valeur du territoire d'autre part. De plus, on ne doit considérer comme rapport sain que la situation dans laquelle l'alimentation d'un peuple est assurée par les seules ressources de son propre territoire. »



Il affirme l'importance de la nation allemande :

« Le peuple allemand ne saurait envisager son avenir qu'en tant que puissance mondiale. (...) Nous-mêmes en avons été témoins : car la gigantesque lutte des peuples de 1914 à 1918 n'était autre chose que la lutte du peuple allemand pour son existence sur le globe terrestre ; nous qualifions nous-mêmes cet événement de guerre mondiale. »

Il s'insurge du faible espace que possède l'Allemagne :

« Quelle peut être sur notre planète l'importance d'une création aussi lamentable, en ce qui touche le rapport du chiffre de sa population à la surface de son territoire, que l'actuel Reich allemand ? »

Cette conquête passe nécessairement par la **guerre** :

« [Le parti national-socialiste] doit (...) trouver le courage de rassembler notre peuple et sa puissance, pour le lancer sur la voie qui le sortira de son étroit habitat actuel et le mènera vers de nouveaux territoires, le libérant ainsi à jamais du danger de disparaître de cette terre ou de devenir l'esclave des autres. »

« La communauté raciale allemande comprend 85 millions d'hommes qui forment un noyau racial, plus replié sur lui-même que ce n'est le cas dans aucun autre pays, et qui, d'un autre côté, possède plus qu'aucun autre peuple le droit à un espace vital plus vaste. (...) Il n'y a que la violence qui puisse apporter une solution au problème allemand. (...) Nous ne pouvons pas attendre plus longtemps. »⁶

« L'Allemagne ne sera véritablement l'Allemagne que lorsqu'elle sera l'Europe. »⁷

La guerre contre qui ? La France, par vengeance, et pour assurer ses arrières à l'Ouest; la Russie, et tous les peuples de l'Est pour réaliser le « *Drang nach Osten* », l'extension vers l'Est. Celle-ci est envisagée dès 1933, et l'Allemagne annexe malgré l'interdiction des Traités de 1919, l'Autriche

⁶ Hitler, *Archives secrètes de la Wilhelmstrasse*, 1937.

⁷ Hermann Rauschning, op. cit., 1979, p. 64.

(Anschluss en mars 1938), démembré et occupe la Tchécoslovaquie (accords de Munich, septembre 1938).

Le pays tout entier va devoir se mettre au service de la guerre et de l'économie de guerre. Les camps de concentration seront également exploités à cette fin.

Ein Führer

C'est-à-dire un guide suprême, Hitler, avec lequel tout Allemand a un lien vital. L'Etat, le parti, et la population ne font plus qu'un : « **Pour rendre à notre peuple sa grandeur et sa puissance, il faut tout d'abord exalter la personnalité du chef et la rétablir dans tous ses droits.** »

Mais c'est donc un chef qui n'accepte **aucune opposition**, base même du « Führerprinzip ». La répression est donc très forte. Après l'incendie du Reichstag (27 février 1933), attribué aux communistes, les SS, en étroite liaison avec la Gestapo (police politique, fondée en Prusse en 1933 par Hermann Göring), se voient attribuer d'immenses pouvoirs de répression et n'ont désormais plus aucun compte à rendre. La SS (*Schutzstaffeln*, Echelons de Protection), créée en 1923 comme garde personnelle de Hitler, est dirigée à partir de 1929 par Heinrich Himmler, nommé en 1939 « commissaire pour le maintien de l'ethnie allemande ». Corps d'élite lié par serment au Führer à qui elle doit fidélité et obéissance absolue, elle ne cesse de se développer en marge de l'Etat et du Parti, pour compter jusqu'à 900 000 membres et exécuter les tâches les moins avouables, comme la garde des camps de concentration. De plus, les libertés fondamentales sont abolies par la loi du 29 mars 1933, les autres partis politiques sont interdits, la détention préventive (*Schutzhaft*) est instaurée, permettant d'écarter rapidement et sans autre forme de procès tout adversaire du régime, réel ou potentiel. Les prisons se révélant vite insuffisantes, les opposants au régime, après leur arrestation, sont internés (entre 1933 et la guerre, près d'un million d'Allemands seront concernés) dans des camps de concentration, de manière arbitraire. Un peu plus tard, cette pratique sera étendue aux autres classes d'indésirables, dans le Reich comme dans les territoires occupés. En plus des opposants politiques, communistes (dont l'idéologie forte concurrence le nazisme) ou sociaux-démocrates, certaines Eglises, fortement structurées ou aux principes très arrêtés, rentrent ainsi en conflit avec le *Führerprinzip* et les intérêts des nazis. Ces derniers affichent aussi une grande méfiance, une hostilité même à l'égard des catholiques, soumis à Rome et au Pape avant tout. Ils s'en prennent aussi aux Témoins de Jéhovah ou sectateurs de la Bible (*Bibelforscher*) qui ne veulent suivre que Dieu et refusent tout ce qui touche de près ou de loin à la guerre, froissant les ambitions clairement avouées d'Hitler. Les exécutions sommaires deviennent monnaie courante. En juin 1934, au cours de la « Nuit des longs couteaux », Hitler fait assassiner les chefs SA susceptibles de s'opposer à lui. Un mois plus tard, à la mort d'Hindenburg, Hitler étant devenu *Reichsführer*, c'est au tour de la *Reichswehr* (l'armée régulière allemande) de prêter serment, non plus à la Constitution, mais à la personne du Führer pour lequel elle adopte une passivité bienveillante, eu égard à la politique de conquêtes qu'il prône.

De plus, ses partisans infiltrent et noyautent la fonction publique, grâce à une loi promulguée en avril 1933, ce qui permet au parti de contrôler toutes les administrations.

Seules les idées et la volonté du Führer, qui incarne le peuple allemand, sont valables et ont force de loi. Pour en convaincre la population, les dirigeants nazis font aussi un usage intensif de la propagande (radio, presse, cinéma, affiches...), qui est dirigée par Joseph Goebbels. Pour celui-ci, « **l'idéal, c'est que la presse soit organisée avec une telle finesse qu'elle soit en quelque sorte un piano sur lequel puisse jouer le gouvernement** » et « **la critique n'est autorisée qu'à ceux qui n'ont pas peur d'aller en camp de concentration** ». La presse est censurée : les artistes et les rédacteurs en chef de journaux doivent être aryens et être



inscrits à une Chambre régionale de la Culture. Pire, les livres qui ne plaisent pas au régime, car incitant à la réflexion ou jugés immoraux, sont brûlés en public (autodafés), permettant ainsi de faire une démonstration du pouvoir. Même les Jeux Olympiques de 1936 (qui se déroulent à Berlin) deviennent une cérémonie à la gloire du régime, devant affirmer la suprématie de la race aryenne.

Dans le même esprit, les nazis embrigadent la population, et ce dès le plus jeune âge (grâce aux *Jeunesses hitlériennes*) afin d'inculquer à chacun le respect du chef et les idées de celui-ci (**« L'Etat raciste devra, pour une éducation appropriée de la jeunesse, veiller à la conservation de la race (...) [et] aura atteint son but suprême d'instructeur et d'éducateur quand il aura gravé dans le cœur de la jeunesse l'esprit et le sentiment de la race. Il ne faut pas qu'un seul garçon ou une seule fille vienne à quitter l'école sans avoir été amené à la parfaite connaissance de ce que sont la pureté du sang et sa nécessité. »**). Au milieu des années 30, l'organisation compte plus de 7 millions de membres. A partir de 1936, l'adhésion y est obligatoire. Les familles, afin de pouvoir trouver du travail, adhèrent massivement au parti. Même les femmes disposent d'une organisation, le Front des femmes (*Frauenfront*), qui prône la devise **« Les enfants, l'église, la cuisine »**. L'école, lieu par excellence de la transmission des idées, est exploitée par les nazis : dictées à la gloire d'Hitler, disciplines « spéciales » (mathématiques allemandes, physique aryenne, chimie de guerre, géographie de guerre...)...



Pour prouver son soutien au régime et honorer la personne du Führer, le monde de l'industrie alimente la « Fondation donatrice Adolf Hitler de l'économie allemande » ; il continue à accorder de substantielles aides financières au Parti. Il attend beaucoup en retour...

III. Camps et travail dans l'idéologie nazie

1) Le travail

Au niveau de la nation

Comme cela a été vu précédemment, en 1933, lorsqu'Hitler arrive au pouvoir, l'Allemagne est dans une situation économique difficile, et le chômage touche près d'un Allemand sur deux. Il est donc urgent de relancer l'économie du pays, et cela passe nécessairement par le travail.

Pour justifier sa victoire et sa popularité, le régime doit assurer le plein-emploi : il faut remettre tous les Allemands au travail. C'est pourquoi les dirigeants nazis lancent une politique de grands travaux, ouvrent de gigantesques chantiers urbains.

La politique de conquêtes doit aussi permettre de réaliser cet objectif, dans l'immédiat par la mise en route de l'économie de guerre, à l'avenir en apportant aux Allemands des terres nouvelles à exploiter, à l'industrie la possibilité de s'affirmer et de se développer au-delà des frontières du Reich.

Comme le dit Göring (juin 1938) : **« Réaliser le programme d'armement est le seul but de la politique allemande »**. En effet, afin d'obtenir l'espace vital dont la race aryenne a besoin pour se développer, le pays doit se préparer à la guerre. Cela passe, bien entendu, par le réarmement (et ce en bafouant totalement les dispositions du Traité de Versailles), mais aussi, afin de pouvoir assurer la survie en cas de guerre, par le développement de l'agriculture.

Il faut réaliser pour ce faire l'indépendance économique et l'autosuffisance de l'Allemagne. Hitler considère que l'autarcie de la nation est une condition essentielle pour sa politique autoritaire. Plus que l'agriculture, l'industrie est sollicitée.

Invoquant « l'unité » de la nation allemande, Hitler charge Göring de mettre en place un « Plan de quatre ans » en 1936, qui se traduit par un programme d'investissements dans la chimie, les combustibles et le caoutchouc synthétiques, l'aluminium, l'extraction du minerai de fer, l'agriculture... L'Etat investit massivement dans l'armement (la part des dépenses d'armement dans le budget de l'Etat passe de 24% à 74%). Les entreprises doivent travailler avec l'administration et sont « dirigées » et contrôlées par la Chambre économique du Reich (prix des produits, politique commerciale étrangère, investissements, montant des salaires...). Beaucoup d'hommes d'affaires choisissent de coopérer avec le régime. Mais on demande aussi aux industriels d'investir dans le développement de nouveaux produits, peu rentables. L'industrie chimique, comme IG-Farben, est intéressée par la production d'ersatz.

Mais certains refusent, comme des industriels de la sidérurgie qui ne veulent pas exploiter les gisements nationaux trop pauvres.

Alors l'Etat se voit contraint de créer ses propres entreprises, avec toutefois participations financières obligatoires des entreprises privées : c'est ainsi que voient le jour les « *Hermann Göring Werke* ».

Durant la guerre, ces hésitations seront balayées, moyennant le prêt par l'Etat à l'industrie de la main d'œuvre concentrationnaire... Même la SS développe ses propres entreprises pour profiter de ses avantages (notamment dans les camps) et pour s'autofinancer (monter la *Waffen-SS*).

Les conséquences de cette politique sont immédiates : le nombre de chômeurs diminue rapidement et le niveau de vie de la population s'améliore. Mais la demande en main d'œuvre ne va cesser de croître, les ouvriers allemands, réquisitionnés pour la guerre, ne pouvant y répondre à eux seuls.

Au niveau de l'individu

En effet, le travail permet aussi, selon Hitler, de démontrer la supériorité de la nation allemande, qui ne doit pas rester oisive mais construire une civilisation. Il doit aussi permettre de régénérer la race aryenne (d'où la devise « *Kraft durch Freude* », « Le travail par la joie »).

Il est donc essentiel, et est un devoir pour tout Allemand, impliquant le **sacrifice** :

« Cette disposition au sacrifice qui amène l'homme à mettre en jeu son travail personnel et, s'il le faut, sa propre vie au profit de ses semblables est particulièrement développée chez les Aryens. (...) Tout travailleur, paysan, inventeur, fonctionnaire, etc., qui produit sans pouvoir parvenir lui-même au bonheur et à l'aisance, est un représentant de cette noble idée même s'il n'a jamais conscience du sens profond de sa façon d'agir. (...) »

« L'appréciation de la valeur d'un homme doit être fondée sur la façon dont il s'acquitte de la tâche que lui a confiée la communauté. Car l'activité que déploie l'individu n'est pas le but de son existence, mais le moyen de l'assurer. »⁸

Le travail est aussi un **besoin** pour tout homme normal :

⁸ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, 1925.

« Le travail est un besoin, un nécessité intrinsèque. (...) Le travail donne un équilibre psychologique, difficile à ébranler même dans les conditions les plus défavorables. (...) C'eût été la punition la plus dure que d'en être privé. »⁹

« Nous avons trouvé le moyen de gagner notre vie par le travail (...). Une fois cette théorie ancrée chez nous, ce sera la fin de tout effort pour nous assurer dans le monde la place qui nous revient. Si l'Allemand moyen acquérait la conviction de pouvoir assurer par ce moyen son existence et son avenir, c'en serait fait de tout essai de défense active et par là-même seule féconde, c'en serait fait des nécessités vitales allemandes. »¹⁰

Hermann Rauschnig écrit, le concernant : **« Vous ne savez pas ce que c'est que d'être chômeur ! (...) Plutôt que de recommencer, je commettrai n'importe quel crime. »¹¹**

Mais le travail, dans les prisons et, plus tard, dans les camps, est aussi un moyen de **rééduquer** : **« Le travail représente pour les prisonniers non seulement une punition efficace, au meilleur sans du terme, parce qu'elle leur permet de se discipliner et de lutter contre les influences néfastes de la prison, mais aussi un excellent moyen d'éducation pour ceux d'entre eux qui manquent de fermeté et d'énergie, qui ont besoin de s'astreindre à un effort constant et qui sont susceptibles de s'arracher au milieu du crime en se remettant à travailler »¹². Le travail est également un moyen de « guérir » certains homosexuels, « les dures conditions de l'existence dans un camp et le travail [agissant] sur eux favorablement »¹³**

Cela peut se révéler être en fin de compte un moyen de **rachat**, un moyen « d'obtenir [sa] libération » si l'on s'est « [distingué] par [son] application au travail »¹⁴. En effet, comme il est écrit au fronton du camp d'Auschwitz, « Arbeit macht frei » (« Le travail rend libre »). **« Mais la guerre a mis fin à toutes [ces] bonnes intentions »¹⁵.**

L'industriel au centre de l'idéologie nazie

Dans l'idéologie nazie, l'économie est au deuxième rang des priorités après la conservation du sang pur.

Hitler voit en le génie industriel une manifestation du sang de bonne qualité. En effet, pour lui, c'est l'acte créateur qui permet l'évolution humaine. Cet acte créateur naît de l'exploitation de la matière, mais aussi des hommes, par le « peuple des seigneurs » :

« L'Aryen n'aurait jamais été capable, sans cette possibilité d'utilisation des hommes inférieurs, de faire les premiers pas sur la voie de sa culture future. De même qu'il n'aurait pas acquis la technique sans l'aide de quelques animaux utiles qu'il a su dompter (...). Il est certain que la culture primitive de l'humanité était fondée moins sur l'animal dompté que plutôt sur l'utilisation d'hommes inférieurs. »¹⁶

Les « peuples inférieurs » doivent donc être mis à disposition de ces têtes créatrices. Mais les « Aryens » doivent également être totalement soumis à cette élite, et les traiter comme les « bienfaiteurs du genre humain ». C'est d'ailleurs ce qui justifie les inégalités entre les Allemands

⁹ Rudolf Hoess, op. cit., p. 94.

¹⁰ Adolf Hitler, op. cit., 1925.

¹¹ Hermann Rauschnig, op. cit.

¹² Rudolf Hoess, op. cit., p. 96.

¹³ Rudolf Hoess, op. cit., p. 118.

¹⁴ Rudolf Hoess, op. cit., p. 96.

¹⁵ Rudolf Hoess, op. cit., p. 96.

¹⁶ Adolf Hitler, op. cit.

(mais l'inégalité sociale est négligeable devant l'égalité et la supériorité raciale). Les inventeurs doivent être considérés comme des « héros nationaux », ainsi que les grands entrepreneurs qui organisent le travail de réalisation de l'invention. Cette élite doit être celle qui dirige et influence le peuple, et ses activités doivent être facilitées :

« Un inventeur doit apparaître grand, non seulement en tant qu'inventeur, il doit apparaître encore plus grand en tant que membre du Peuple. Il faut que l'admiration que l'on éprouve devant chaque grande action se transforme en orgueil au sujet de son heureux créateur, en tant que membre de son peuple. »¹⁷

D'ailleurs, les chefs d'entreprise sont nommés Führer par la loi du 20 janvier 1934, l'essor économique passant avant tout par un régime autoritaire :

« L'organisation de la communauté populaire doit partir du principe que le salut de l'humanité n'a jamais résidé dans la masse, mais dans ses têtes créatrices qui doivent donc être traitées comme les bienfaitrices du genre humain. Il est dans l'intérêt de tous de leur assurer l'influence supérieurement déterminante et de faciliter leurs activités. (...) [Il faut] réserver aux meilleures têtes la direction et l'influence majeure (...). »¹⁸

L'Etat fait confiance aux industriels, la propriété privée ne se justifiant que par les différences de capacités productrices entre les être humains.

Hitler favorise les grandes entreprises, à l'encontre des petites et moyennes entreprises, car elles ont plus de poids.

2) Les camps

L'ère des masses

Hitler souhaite, tel qu'il l'affirme dans *Mein Kampf*, dès 1925, unifier les Allemands en une communauté de race et de sang « aryen » (*Volksgemeinschaft*). Il souhaite, ainsi qu'il l'affirme de nombreuses fois, effacer l'individu au profit du groupe :

« Cette disposition d'esprit, qui rejette au second plan l'intérêt de l'individu au profit du maintien de la communauté, est la première condition préalable de toute civilisation humaine véritable.(...) Donner sa vie pour préserver celle de la communauté est le couronnement de l'esprit de sacrifice. »¹⁹

« L'intérêt général passe avant l'intérêt particulier. »²⁰

« L'ère du bonheur personnel est close (...). Ce que nous lui substituons, c'est l'aspiration à un bonheur de la communauté. »²¹

En effet, lorsque les gens appartiennent à un groupe – une « masse » -, il est beaucoup plus facile d'en faire ce que l'on veut et de le manipuler, afin qu'il adhère aux idées du chef. Les camps, où chaque individu est noyé dans la masse – parfois des centaines de milliers d'individus -, paraissent adaptés, car ils permettent de classer, d'encadrer, et donc de **contrôler** les gens.

¹⁷ Adolf Hitler, op. cit.

¹⁸ Adolf Hitler, op. cit.

¹⁹ Adolf Hitler, op. cit.

²⁰ Hermann Rauschning, op. cit., p. 245.

²¹ Hermann Rauschning, op. cit., p. 261.

Camps et société allemande

Mais, à l'origine, les camps sont un lieu de vie et d'activités « humaines ». Ainsi, une organisation de loisirs pour les travailleurs, la *KdF* (*Kraft durch Freude*, « Le travail par la joie ») est créée au sein du *Front des travailleurs allemands*, qui propose des trains de loisirs vers les montagnes allemandes, des séances de théâtre, des croisières...

« Nous devons donc prévoir des cadres dans lesquels s'insèrera la vie entière de chaque individu. Tous ses gestes et tous ses besoins doivent être réglés et satisfaits par la communauté, dont le parti est l'expression. (...) L'individu ne s'appartient plus. »²²

Les jeunes aussi ont la possibilité d'effectuer des séjours dans des « camps de vacances » (vie en plein air, retour à la nature, vie en collectivité, un peu à la manière des scouts, qui ont été dissous), *via* les Jeunesses Hitlériennes.

D'une autre façon, des centres de formation, les *Napolas*, forment une jeunesse triée sur le volet, en pleine nature, à devenir des cadres SS (formation physique et « goût » de la discipline), souvent dans des châteaux isolés.

Camps d'internement

Il faut de la même manière concentrer tous les « indésirables » qui ne doivent pas contaminer la société allemande, et ce conformément à l'idéologie nazie et à ce que Hitler a écrit dans *Mein Kampf* sur la mise à l'écart :

« La corporation nazie (...) doit (...) renforcer sa force , en écartant tout obstacle qui influerait d'une façon destructive pour le corps populaire national. »

Les camps de détention et de concentration sont constitués à cet effet, dans environ 70 lieux (en plus des départements de détention préventive des prisons) : anciennes usines, maisons de réclusion, entrepôts, châteaux forts, vieilles casernes, camps de prisonniers de guerre de la Première Guerre Mondiale, stades... sont « transformés » en camps de travail et/ou de rassemblement. Avant même les élections de 1933, à Nohra, à l'Ouest de Weimar, un premier camp de concentration est ouvert, dans une école de fonctionnaires du service du travail volontaire, qui regroupe environ 200 communistes.

Après les élections, Hermann Göring s'exprime sur la nécessité de la création des camps de concentration :

« Il était d'autant plus nécessaire de sauver les âmes [marxistes] de l'égarément, de les faire rentrer dans la communauté populaire. Mais il était aussi nécessaire de procéder impitoyablement contre les séducteurs, les agitateurs, et les dirigeants eux-mêmes. C'est ainsi que naquirent les KL dans lesquelles nous avons dû mettre des milliers de fonctionnaires des partis communiste et social-démocrate. »²³

Il énumère ici les premiers ennemis du système, des ennemis politiques : les dirigeants communistes et sociaux-démocrates.

Au début, différents types de camps doivent exister, selon le type de population qu'ils accueillent : on a des *Sonderlager* (ghettos, pour les races inférieures), les *Sicherungslager* (camp de sûreté, pour les opposants au régime), ou les *Erziehungslager* (camps de redressement, pour la rééducation des Aryens). Chaque camp accueille alors un type bien précis de population. Mais à cette époque, les

²² Hermann Rauschnig, op. cit., p. 260.

²³ Cité dans *L'Hitlérisme et le système concentrationnaire*, p. 177.

camps sont souvent « sauvages », surveillés par des agents de police réguliers, et financés par les communes, la préfecture de police, les gouvernements des Länder... Ils sont créés spontanément, sans ordre émanant des autorités supérieures.

Alors, petit à petit, ils élargissent leur public jusqu'à accueillir toutes les catégories de population concernées.

Ainsi, « **[A Dachau,] quatre-vingt-dix pour cent [des détenus] se répartissaient entre les catégories suivantes : Juifs, émigrés, homosexuels, sectateurs de la Bible, politiques** »²⁴, les dix pour cent restant étant des droits commun.

Jusqu'à la « solution finale », décidée lors de la Conférence de Wannsee, en janvier 1942, on parle de camps de concentration. Ensuite, des camps d'extermination sont créés, afin de lancer le processus « industriel » d'extermination des Juifs. Certains camps, comme celui d'Auschwitz, seront mixtes (à la fois de concentration et d'extermination).

²⁴ Rudolf Hoess, op. cit., p. 88.

Le travail dans l'univers concentrationnaire nazi

LE CADRE, DE 1933 À 1945 : DES CAMPS DE PLUS EN PLUS VOUÉS AU TRAVAIL



I. Chronologie

- 1) La mise en place du système
- 2) A partir de 1938, une nouvelle orientation pour les KL
- 3) A partir de 1942, les KL au service de l'économie de guerre

II. Carte : la nébuleuse des camps

III. Plan : le fonctionnement d'un camp

Partie II

Le cadre, de 1933 à 1945 : des camps de plus en plus voués au travail

I. Historique : l'évolution des camps face à la conjuncture

1) 1933 : la mise en place du système

A partir de mars 1933, des « occupations utiles » dans des camps spontanés

Après l'incendie du Reichstag (27 février 1933), la détention préventive (*Schutzhaft*) est instaurée par le « Décret pour la Défense du Peuple et de l'Etat » décidé par Hindenburg. Cette mesure, préventive ou de protection, est censée protéger l'Etat, comme l'indique Göring devant la Tribunal militaire international de Nuremberg :

« Peu importe si on avait déjà prouvé que [les personnes concernées] étaient coupables d'une action de haute trahison ou s'il fallait seulement s'y attendre de leur part, il fallait prévenir par cette arrestation de protection. »²⁵

Le régime policier est proclamé, et une « lutte à mort » est annoncée contre les opposants, communistes et sociaux-démocrates, dans un déni total et conscient de la justice, comme l'annonce Göring :

« Je ne songe même pas à mener une lutte seulement défensive, à la manière bourgeoise et avec la timidité bourgeoise. Non pas ! Je donne le signal d'aller à l'assaut sur toute la ligne ! Concitoyens, mes mesures ne seront pas gênées par des scrupules juridiques... Ici, je n'ai pas à exercer la justice, je n'ai ici qu'à anéantir et à extirper et rien d'autre ! (...) Je ne mènerai pas une telle lutte par des moyens policiers (...). Mais détrompez-vous, Messieurs les communistes, j'emploierai certainement au maximum les moyens de l'Etat et de la Police, mais la lutte à mort, alors que je planterai mon poing sur votre nuque, je la mènerai avec ceux d'en bas, et ceux-là, ce sont les chemises brunes. »²⁶

Un peu plus tard, en juillet 1933, les autres partis politiques sont interdits, les droits politiques et libertés supprimés. De nouvelles forces de police, comme la Gestapo (*Geheime Staatspolizei*, Police secrète de l'Etat, placée sous l'autorité du Ministère de l'Intérieur) et la Police auxiliaire (*Hilfspolizei*, composée de SS et de SA), procèdent aux arrestations, prérogative réservée à l'origine à la police régulière.

Les prisons allemandes étant surchargées, et les chefs SA locaux ne voulant pas confier leurs détenus à la Police, des camps ouvrent spontanément sur l'ensemble du territoire du Reich, dans des anciennes usines, maisons de réclusion, entrepôts, châteaux forts, vieilles casernes, camps de prisonniers de guerre de la Première Guerre Mondiale, stades... Financés par les régions, ces camps n'obéissent à aucun ordre. Ils sont nommés « camps de travail » ou « camps de rassemblement », jusqu'à ce que la dénomination de « camp de concentration », venant de Dachau, ne s'impose. La

²⁵ Cité dans L'hitlérisme et le système concentrationnaire, p. 178.

²⁶ Cité dans L'hitlérisme et le système concentrationnaire, p. 176.

police régulière met aussi en place ses propres camps, où le régime de détention est moins inhumain... jusqu'à ce qu'ils ne passent peu à peu sous le contrôle des troupes SA et SS.

Les internés sont d'abord communistes, sociaux-démocrates, syndicalistes, ecclésiastiques, et Juifs (internés pour appartenance à un mouvement précité). Dès le mois de mars 1933, ce sont 15 000 personnes qui sont concernées par la détention préventive. Le mois suivant, l'effectif double, et atteint ensuite de 40 000 à 50 000 détenus (estimations du ministère de l'Intérieur). Puis le chiffre chute, pour se stabiliser à environ 20 000. Tous ceux qui se sont « **comme nuisibles au corps du peuple allemand et pour lesquels un changement de mentalité apparaît sans espoir** »²⁷ doivent également être transférés dans les camps : à partir de 1933, après leur détention régulière, une bonne partie des prisonniers sont envoyés dans les camps de concentration et dès l'automne, l'internement est envisagé pour les criminels, les « mendiants » ou les « vagabonds », que Hitler veut « régénérer ». « **La durée de l'internement de tous ces prisonniers politiques était indéterminée [et] dépendait de facteurs imprévisibles** »²⁸. Les conditions de détention sont déjà assez pénibles, même si elles sont très loin de ce qu'elles seront par la suite : logement dans des abris pitoyables, maigres repas, travaux de terrassement difficiles pour construire le camp... Mais, à cette époque-là, les camps conservent encore certaines règles « de base » du système pénitencier : visites des membres de la famille (bien que les suspensions de ce droit de visite soient courantes), messe (jusqu'en 1937 à Dachau), bibliothèques, séparation des détenus selon le motif d'internement... Les pires sévices, ainsi que des exécutions sommaires, y ont lieu, au point même que la justice enquête en juin 1933 sur des meurtres et des tortures perpétrés à Dachau !

L'ensemble des KL est au départ subordonnée à la SA, assistée par la SS, mis à part le KL-Dachau, commandé par Eicke et donc dès le début sous l'autorité de la SS. D'ailleurs, la police régulière y est remplacée au cours de l'année 1933 par une nouvelle formation SS, les unités SS tête-de-mort (*Totenkopfverbände*). Eicke les éduque à ne pas faire preuve de tolérance à l'égard de ces « ennemis de l'Etat », « dans l'intérêt de la patrie ».

La question du financement de ces camps spontanés se pose néanmoins. Dans un premier temps, ce sont les collectivités territoriales, les *Ländern*, qui sont mis à contribution. Ceux-ci désirent que ce soit l'autorité centrale du Reich. Celle-ci répond qu'elle prendra éventuellement une partie des frais en charge, mais conseille l'emploi des détenus à des « travaux appropriés » pour réduire le coût du maintien en détention.

Dès lors, « **le travail occupe une place particulièrement importante dans la vie du prisonnier** », et « **est un besoin** », « **une échappatoire qui leur permet d'oublier le néant de leur existence et les aspects douloureux de la condition de prisonnier** », qui « **procure même une satisfaction** », même si « **dans les prisons et les camps de concentration, [il] est, certes, une obligation imposée par la force** », et les détenus « **étaient tous convaincus que l'inaction derrière les murs d'une prison ou derrière les fils de fer barbelés d'un camp serait à la longue insupportable** »²⁹.

Des camps qui passent sous le contrôle de la SS...

Sous l'impulsion de Diels, chef de la Gestapo, Göring, ministre de l'Intérieur, considérant que la méthode sauvage pourrait nuire à l'Etat national-socialiste, décide d'organiser des camps réguliers, sous l'autorité de la Gestapo et de la Police, et de liquider la quasi-totalité des premiers camps, malgré l'opposition de la SA et de la SS. Par décret d'octobre 1933, Göring ordonne la liquidation de tous les KL autres que ceux de l'Etat, uniformisés sur le modèle du KL-Dachau. Au ministère de l'Intérieur est créé un office spécial « dans l'intérêt d'une administration économique régulière », par

²⁷ Circulaire de la Police criminelle de Sachse du 5 août 1933, citée dans *L'hitlérisme et le système concentrationnaire*, p. 224.

²⁸ Rudolf Hoess, *Le commandant d'Auschwitz parle*, p. 88.

²⁹ Rudolf Hoess, op. cit., p. 94.

l'intermédiaire duquel s'effectuèrent les internements et les libérations, bien que la décision revienne à la Police.

Arrive ensuite une période de flou... Le 13 février 1934, Göring rédige un décret demandant une application modérée de la *Schutzhaft*, le but étant de liquider les KL. De plus, sous l'impulsion des ministères, des libérations ont lieu dans tous les camps, le but étant d'abattre l'adversaire sur place plutôt que de créer une population concentrationnaire. Deux mois plus tard, Frick va dans le même sens et interdit à la SS et la SS de faire usage de la *Schutzhaft*, considérant qu'il s'agit d'une « suppression de la liberté de la personne », qui ne saurait être justifié par un simple soupçon. Celle-ci reste néanmoins possible si la personne menace de façon immédiate l'ordre public, ou pour protéger les personnes contre « l'indignation populaire ». En vue d'une éventuelle libération, chaque cas doit être révisé tous les trois mois ; la détention ne doit pas remplacer la peine judiciaire. Elle est effectuée soit dans une prison, soit dans un KL.

Suivant le modèle du KL-Dachau, Hitler estimant que la SS est la plus habilitée à les diriger, pour des motifs idéologiques et personnels, durant l'année 1934, les camps passent progressivement sous l'autorité d'Eicke et donc de la SS. Eicke est d'ailleurs nommé « Inspecteur des camps de concentration » à l'IKL, nouvellement créée, installée à Oranienburg et soumise à la SS. Mais, une nouvelle fois, si la SS prend le contrôle du système concentrationnaire, c'est dans l'optique de sa liquidation.

Cependant, afin d'établir un lien permanent entre les KL et la Gestapo, qui décide toujours des internements et des libérations, doit être établi. C'est le rôle de la « *Politische Abteilung* » (Section politique), présente dans chaque *Commandanture* de KL. Cette section est aussi en charge des interrogatoires, des dossiers des internés, des transferts... A l'opposé, c'est l'administration SS du camp qui doit surveiller les internés et assurer leur logement, leur alimentation... et leur travail !

Un travail obligatoire

Dès les débuts du système, il est obligatoire comme l'indique le règlement du KL-Dachau, appliqué dès 1934 :

« 8. Obligation au travail

Les prisonniers, sans exception, sont astreints au travail physique. La condition, la profession et la naissance ne sont pas prises en considération. Celui qui refuse le travail, qui s'y soustrait, ou qui, pour ne rien faire, invoque de prétendues infirmités ou maladies, est considéré comme non amendable. Il sera punis. La durée du travail est déterminée dans tout le camp exclusivement par le commandant. Selon les nécessités du camp, le travail peut être exigé, avec l'autorisation du commandant, à toute heure en dehors des heures déterminées, et les dimanches et jours de fête. »

De même, le règlement du KL-Esterwege, d'août 1934, souligne le caractère obligatoire du travail :

« Les prisonniers sont astreints, sans exception, au travail physique (...). Celui qui refuse de travailler ou tente d'esquiver le travail ou bien simule, pour rester oisif, des infirmités corporelles ou une maladie est considéré comme incorrigible et aura à répondre de ses actes. Le commandant du camp est le seul qualifié pour fixer la durée du travail dans tout le camp. Le début et la fin sont signalés par une sirène ou une cloche. Si les besoins du camp le réclament, le travail pourra, avec l'approbation du commandant du camp, se poursuivre en dehors des heures normales, ainsi que le dimanche et les jours fériés. »³⁰

³⁰ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 33.

Les cas étant périodiquement révisés, Göring et Frick voulant liquider les camps, des libérations ont lieu, décidées par la Gestapo. L'assiduité au travail est une condition préalable à la libération (« *Arbeit macht frei* »).

Wladyslaw Bartoszewski, prisonnier politique polonais, a été libéré d'Auschwitz :

« A la veille de Pâques, (...) j'étais à l'hôpital du Block 20 [à Auschwitz] quand deux SS se sont approchés de moi. Dehors, m'ont-il dit. Je n'ai pas eu la moindre explication, je ne savais pas de quoi il retournait. C'était un choc, un changement de situation pour moi et mes camarades, autour de moi, ne savaient pas non plus ce qui allait se passer. J'étais terrifié. Après un rapide examen médical, on m'a conduit à la chancellerie. Les SS m'ont demandé si j'avais des doléances concernant mon séjour. J'étais malin, et j'ai répondu non. Ils m'ont demandé si j'étais satisfait de mon séjour dans le camp. Et j'ai répondu oui. J'ai été libéré. »³¹

Sur un panneau des places d'appel des KL figure en général l'inscription :

« Il existe une voie vers la liberté. Ses jalons s'appellent : obéissance, ordre, honnêteté, sobriété, application, propreté, esprit de sacrifice, sincérité, amour de la patrie. »³²

Le 29 juillet 1935, à la demande d'Hitler, la *Schutzhaft* est réinstaurée, pour le moindre soupçon, de tout communiste ainsi que de tous les « adversaires marxistes de l'Etat ». A partir de septembre, les Allemands d'origine ou de foi juive, ainsi que les Témoins de Jéhovah, tous deux accusés de « souillure de la race », sont envoyés dans les camps, transformés par la Gestapo en « camps d'Etat pour le Redressement et pour le Travail », dont les conditions ne changent pas mais dont la discipline se durcit.

Dans les camps, Heydrich, cherche à établir différents degrés de rigueur dans la détention. Mais la SS s'y oppose, et, en 1937, il est décidé les trois KL existants (Sachsenhausen, Buchenwald et Dachau) recevront chacun les internés de leur district, et non pas une catégorie spécifique d'internés. Cependant, la Gestapo continue à soutenir ce principe, mais, même si elle arrivera auprès d'Hitler à obtenir officiellement gain de cause, celui-ci ne sera jamais concrètement appliqué.

Heydrich, chef de la Gestapo (police politique) devenant aussi chef de la Kripo (police criminelle), il y applique la même logique et met en place la même organisation. De ce fait, les criminels de droit commun sont traités de la même manière que les adversaires politiques, qui, réciproquement, sont aussi assimilés à des dégénérés, comme les simples criminels. Himmler, se référant à une loi de novembre 1933, demande que les criminels ayant purgé leur peine en prison soient maintenus en détention s'il s'agit de criminels invétérés. Par décret de février 1937, il décide que cette détention s'effectuera dans les KL. Cette mesure sera nommée « arrestation préventive policière », et les cas doivent être périodiquement révisés par la Police criminelle, à qui est confiée l'application de cette mesure. Hitler lui-même assimile au cours d'un discours l'atteinte aux règles de l'ordre sociale à un acte politique et à un acte de dégénérescence criminelle :

« (...) Nous avons placé en [détention de sécurité] des éléments dont nous avons reconnu le défaut de contrôle sur eux-mêmes lié au plus grand manque de culture politique, pour bientôt les libérer, en général. Et seulement en ce qui concerne quelques-uns parmi eux, dont l'activité politique n'était qu'un voile qui recouvrait leur comportement criminel confirmé par de nombreuses peines de prison et de travail forcé, nous les avons ensuite empêché de continuer

³¹ Témoignage de Wladyslaw Bartoszewski, par la BBC, cité dans *Auschwitz, les nazis et la « solution finale »*, p. 62.

³² Cité dans *L'hitlérisme et le système concentrationnaire*, p. 221.

leur travail nocif de décomposition en les astreignant, et ceci pour la première fois dans leur vie, à des occupations utiles. »³³

Mais petit à petit, la SS veut faire de la population concentrationnaire une société stable, consciente de la stabilité de sa situation d'internée. Afin de rendre les internés conscients de leur position, il y a éducation ; non pas éducation pour élever le niveau des êtres inférieurs, mais éducation pour qu'ils ressentent leur position inférieure. Le travail est d'abord un moyen de sanctionner cette position inférieure : « **Le travail représente pour les prisonniers une punition efficace** »³⁴. On enseigne aux détenus l'ordre et la discipline, au point-même qu'Himmler exalte l'humanité du système (sic) ; l'ordre et la discipline constituent de plus des conditions préalables à des libérations qui se font de plus en plus rares : « **L'éducation ne s'exerce dans son ensemble que par l'observation de l'ordre, mais jamais par une quelconque instruction idéologique, car dans la plupart des cas, les internés ont des âmes d'esclaves... Education principale par l'ordre, ordre rigoureux, et par la propreté, discipline rigoureuse** »³⁵. Le travail est également un moyen éducatif pour les détenus, et, selon Hoess, c'est aussi dans cet esprit qu'a été rédigée la devise « *Arbeit macht frei* ». Jorge Semprun écrira à son retour de déportation :

« 'Arbeit macht frei.' C'est une belle maxime paternaliste, c'est pour notre bien qu'on nous a enfermés ici, c'est par le travail forcé qu'on nous a appris la liberté (...). C'est une belle maxime, sans doute, et ce n'est pas une preuve de l'humour noir chez les SS, c'est simplement que les SS sont convaincus de leur bon droit. »³⁶

Durant cette période, les tâches effectuées par les détenus peuvent être regroupées en trois catégories. A la notion « rédemptrice » du travail s'ajoute deux autres raisons qui vont faire des détenus des esclaves parfaits : l'emploi de cette main-d'œuvre pour servir les ambitions des SS et de leurs chefs et son utilisation pour l'évolution économique de l'Allemagne.

La plus grande partie des détenus travaille pour le camp. Tout d'abord, ceux-ci doivent construire le camp dans lequel ils seront internés. A l'intérieur du camp-même sont créés des ateliers artisanaux improvisés, et ce dès 1933. Les internés y sont organisés en équipes de manœuvres et en groupes d'artisans, qui travaillent pour les besoins internes du camp... mais aussi dans l'intérêt personnel des SA. Hornung, interné de mars à décembre 1933 à Dachau, indique les différents travaux effectués par les artisans du camp :

« Dachau était devenu une grande entreprise. Des 'éléments corrompus par le marxisme' étaient, toujours davantage, amenés à une activité utile. La compagnie des artisans croissait rapidement ; elle comptait bientôt 300 hommes, à peu près de toutes les professions (...) – Pour les artisans la journée de travail était la plus longue, mais ils recevaient davantage de pain pour le travail au lieu de coups, comme c'était le cas pour les autres esclaves. Leur travail était tellement recherché que, très souvent, ils devaient se présenter aussi le dimanche. – Dans la menuiserie, on produisait d'abord des installations de bureau pour le Parti, la SA et la SS, commencer par des objets les plus simples et jusqu'aux plus confortables. Ensuite vint le tour d'ameublements raffinés pour appartements, objets qui n'avaient à parcourir que le court trajet jusqu'au villas des hauts gradés situées en bordure du camp. Entre-temps, il y avait du travail aussi pour la fabrication des cercueils. – Les selliers fabriquaient des havresacs et des harnais,

³³ Hitler, discours du 1^{er} janvier 1937, cité dans *L'hitlérisme et le système concentrationnaire*, p. 206.

³⁴ Rudolf Hoess, op. cit., p. 96.

³⁵ Document Nuremberg NS-1992, cité dans *L'hitlérisme et le système concentrationnaire*, p. 21.

³⁶ Jorge Semprun, *Le grand voyage*, cité dans *L'hitlérisme et le système concentrationnaire*, p. 232.

les serruriers étant occupés dans l'armurerie. Les tailleurs travaillaient pour les dépôts des SA et des SS, fournissaient les garde-robes pour leurs chefs. Les maçons construisaient de nouvelles cellules d'arrêt à l'extérieur de l'enceinte du camp, surélevaient des cheminées, érigeaient des miradors dans trois points stratégiquement importants. La buanderie suscitait l'admiration, car elle fut construite deux fois, démolie, de nouveau entreprise et même terminée. Le commando pour la piscine fit surgir d'urgence un bassin de natation pour la SS. Le commando de tir produisit, comme par enchantement, un polygone de tir pour la SS. »³⁷

Certains internés occupent de plus des responsabilités administratives ; c'est par exemple le cas de ceux qui sont employés au bureau de répartition de la main-d'œuvre, à la *Politische Abteilung*, au Service postal... Certains occupent aussi des fonctions d'encadrement : attachés aux différents SS-Führer, *Lagerälteste* (doyen du KL), *Blockälteste* (doyens du Block), Kapos, détenus du service d'ordre...

D'autres sont employés à des travaux extérieurs, d'intérêt public, « qui ne conviennent pas à la main d'œuvre libre », au profit des municipalités. Ces travaux sont destinés à alléger les dettes du KL.

Ces emplois entraînent la conscience de son statut stable pour l'interné.

D'autres internés sont employés dans des kommandos de travail dont le but est de martyriser les détenus, occupés à des travaux plus ou moins vagues, plus ou moins utiles de terrassement, d'assèchement... Le travail y constitue une fin en lui-même, et non un moyen en vue d'un quelconque profit. La rentabilité n'est pas recherchée, mais essentiellement l'occasion de brimer, de frapper, de tuer, et, par là-même, d'empêcher par la menace du camp de concentration toute résistance. La seule volonté des SS est de briser les hommes.

En août 1936, Hitler veut que l'armée et l'économie soient prêtes à la guerre à une échéance de 4 ans. Göring est chargé de mettre au point le fameux « plan de quatre ans », qui doit théoriquement permettre à l'Allemagne de résister à la « menace extérieure » et de faire face à la pénurie intérieure. Hitler déclare :

« Dans quatre ans, l'Allemagne doit être complètement indépendante de l'étranger en ce qui concerne toutes les matières qui peuvent être fabriquées d'une façon ou d'une autre par le génie allemand, par notre industrie chimique et notre industrie mécanique, ainsi que par nos mines. LA construction de cette grande industrie allemande de matières premières occupera de façon économiquement utile les masses d'hommes que libèrera la fin de notre réarmement. »³⁸

2) A partir de 1938 : une nouvelle orientation pour les KL

La notion de travail forcé

En 1938, l'objectif de la *Schutzhaft* est de nouveau modifiée, devenant une « mesure défensive contre des tendances hostiles au peuple et à l'Etat », pouvant être ordonnée « à l'égard des personnes qui par leur comportement mettent en danger l'existence et la sécurité du peuple et de l'Etat ». L'internement et la libération sont décidés uniquement par la Gestapo, la détention devant être de longue durée et effectuée dans un camp de concentration. Parallèlement à ce système de détention préventive longue, « l'arrestation provisoire », courte détention politique, sera effectuée dans une prison de la Police.

La SS a deux objectifs. Le premier est celui d'assurer la sécurité à l'intérieur du Reich ; c'est ce qu'elle fait avec les camps de concentration, qui ont pour but d'éliminer les opposants ou de les enfermer.

³⁷ W. Hornung, cité dans *L'hitlérisme et le système concentrationnaire*, p. 236.

³⁸ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 45.

Mais elle devra également, selon les plans du régime, de tenir et d'exploiter les terres conquises à l'Est :

« [Les SS devront réaliser] les conditions préalables pour que tout le peuple germanique et pour que toute l'Europe dirigée, ordonnée et guidée par les SS puissent continuer à se développer, à conquérir, à résister à des invasions. Cette tâche achevée, lorsque de l'Oural à l'Atlantique l'Allemagne ne serait plus qu'une, ils pourraient se retourner contre les autres puissances. Ils auraient alors des garnisons loin dans le sud de l'Afrique (...) et dans l'hiver polaire. »³⁹

Himmler réaffirme sa volonté de domination de l'Est conquis :

« Lorsque la paix sera définitive, alors nous serons à même de procéder à l'accomplissement de notre grande tâche d'avenir. Nous allons faire de l'implantation... Lorsque la SS, en union avec les paysans, lorsque nous, avec notre ami Backe (chargé des fonctions ministérielles dans le ministère du Ravitaillement) pratiquerons l'implantation à l'Est (...) avec élan et impulsion révolutionnaire, nous avancerons de 500 kilomètres à l'Est les frontières de notre peuple. – Aujourd'hui même, j'ai fait la demande au Führer pour que la SS – si nous avons rempli jusqu'à la fin de la guerre notre tâche et notre devoir – reçoive le privilège de tenir l'extrême frontière allemande à l'Est. Je présume que c'est l'unique prérogative, personne, certainement, ne nous la disputera (...). – Nous dicterons à l'Est nos lois, ainsi les conditions préalables pour que tout le peuple germanique et pour que toute l'Europe dirigée, ordonnée et guidée par nous (...) puissent soutenir, au cours des générations, leurs luttes historiques contre l'Asie qui certainement déferlera. Nous ne savons pas à quel moment cela arrivera. »⁴⁰

Afin de pouvoir mener à bien cette tâche, les SS doivent d'abord assurer leur entretien personnel. Pour cela, il leur faut gagner de l'argent. Himmler explique la manière dont il compte le faire à ses officiers, le 7 septembre 1940 :

« Si je n'obtenais pas de quelque part de l'argent, personne ne m'en fait cadeau ; l'argent doit être gagné et il sera gagné en mettant positivement au travail le rebut du genre humain, les détenus, les criminels professionnels (...). Cette activité est nécessaire :

- 1) Pour enlever au peuple allemand les hommes négatifs ;**
- 2) Pour les atteler encore une fois au service de la grande communauté populaire, pour qu'ils cassent et cuisent des pierres afin que le Führer puisse de nouveau ériger ses grands édifices ;**
- 3) Pour que l'argent ainsi gagné de façon parfaitement sobre soit de nouveau réinvesti dans des maisons, dans les terrains et le sol, dans les lieux d'implantation, afin que nos hommes et nos chefs puissent vivre et avoir des maisons dans lesquelles ils pourront effectivement loger de grandes familles et beaucoup d'enfants. »⁴¹**

En effet, Himmler projette un programme de construction de logements, selon lui **« condition préalable d'une base sociale saine pour l'ensemble de la SS »**. Il évoque dans ce même discours les entreprises SS.

A partir de ce moment, le travail forcé devient plus qu'une punition (ou un moyen de marquer l'infériorité de l'interné), un objectif de la détention en camp de concentration. L'exploitation

³⁹ Document Nuremberg PS-1918, cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 37.

⁴⁰ Document Nuremberg PS-1919, cité dans *L'hitlérisme et le système concentrationnaire*, p. 248.

⁴¹ Document Nuremberg PS-1918, cité dans *L'hitlérisme et le système concentrationnaire*, p. 246.

économique se place progressivement au cœur du projet SS, l'internement posant le problème du travail puisqu'il devient un statut stable pour les internés.

La SS crée ses propres entreprises, en plus des maisons d'édition, d'une société immobilière, d'une société d'épargne, de sociétés d'entretien des monuments historiques (dont l'école SS), d'une société exploitant des sources d'eau minérale, et d'une manufacture de porcelaine (où seront plus tard employés des détenus) dont elle dispose déjà.

La GWH (*Gemeinnützige Wohnung und Heimstätten GmbH*, Société d'utilité publique pour la construction de logements et de foyers) est créée, répondant au besoin de foyers des SS. Puis c'est le tour de la DEST (*Deutsche Erd-und Steinwerke GmbH*, « Société des Terres et des Pierres allemandes »).

Hitler, ainsi que son architecte favori Albert Speer, nourrissent en effet des projets architecturaux grandioses, comme le nouveau Berlin. Speer explique :

« Ces grands édifices qui commencent à naître en de multiples lieux doivent être, pour des millénaires, l'expression de l'essence du Mouvement. Mais c'est le Führer qui a créé le Mouvement par la force duquel il est arrivé au pouvoir. En tant que tel, il détermine (...) la propreté et la pureté du sens du bâtiment, la clarté de la pensée architecturale, la noblesse du matériel (...). »⁴²

Certains dirigeants locaux du Parti, à la tête des régions par exemple, comme l'écria Speer :

« Mes projets de constructions n'étaient pas les seuls dont Hitler simulât inlassablement les progrès. Il autorisait sans cesse la construction de forums dans les capitales des Gaue et encourageait ses dirigeants à s'improviser maîtres d'ouvrages et de projets de prestige. (...) Il ne pouvait concevoir que nos possibilités fussent limitées et passait outre quand je lui objectais que bientôt plus aucun délai ne pourrait être respecté, du fait que les Gauleiter utilisaient pour leurs propres besoins toute la pierre à bâtir de la région. »⁴³

La solution est « simple », et consiste à employer la main-d'œuvre concentrationnaire. Speer raconte la fondation de la DEST ainsi que ses premiers temps :

« Himmler vint en aide à Hitler. Ayant appris que nous étions menacé par une pénurie de briques et de granit, il suggéra d'utiliser ses détenus pour en assurer la production. Il proposa de construire à Sachsenhausen, près de Berlin, une vaste briqueterie, qui serait propriété de la SS et placée sous sa direction. (...) La production promise ne put démarrer (...). La seconde promesse d'Himmler aboutit au même résultat. Il voulait, en se servant des détenus des camps de concentration, produire des blocs de granit pour les bâtiments de Nuremberg et de Berlin. Il fonda sans tarder une firme sous un nom quelconque et se mit à extraire des pierres. Mais les entreprises SS étaient d'une incompétence inimaginable, les blocs présentaient des fêlures et des fissures et la SS dut finalement admettre qu'elle ne pourrait fournir qu'une petite partie des blocs de granit promis. (...) Hitler, qui avait mis de grands espoirs dans les promesses de Himmler, fut de plus en plus irrité et finit par déclarer sarcastiquement que les SS feraient mieux de s'occuper de la production de pantoufles de feutre et de sacs en papier, selon la tradition des établissements pénitenciers. »⁴⁴

Hitler veut de plus construire 30 000 kilomètres d'autoroutes, nécessitant plus de 17 000 ouvrages techniques, le tout devant être en granite car il « résiste à l'érosion et dure 4 000 ans » (Hitler à Speer).

⁴² Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 157.

⁴³ Albert Speer, *Au cœur du III^e Reich*, p. 194-195.

⁴⁴ Albert Speer, op. cit., p. 194-195.

Afin d'approvisionner les chantiers d'Hitler, la DEST exploite toutes sortes de carrières (pierre, sable...) et fabrique des matériaux de construction (sablères et briqueteries), grâce à la main-d'œuvre servile et bon marché que sont les détenus. A Dachau, les déportés y sont exploités dès 1938 pour construire, grâce aux matières premières disponibles à proximité, une cité pour les formations SS du camp. Plusieurs camps (Mauthausen, Flossenbürg, Natzweiler...) sont construits à proximité de carrières de granite, dont Hitler raffole par ailleurs.

Les camps deviennent agrandissables à l'infini, et sont implantés dans des lieux qui rendent possible une production industrielle pour la SS : briques à Sachsenhausen, pierres naturelles à Buchenwald...

Cette exploitation répond à deux objectifs, comme l'explique Himmler :

« Nous accomplirons, par la même occasion, deux tâches utiles. Les chantiers seront la machine à broyer les races qui se sont infiltrées dans le Reich et l'Europe, surtout les Juifs, et, par là même, nous édifierons les fondements éternels d'un nouveau Reich. L'Europe sera épurée de ses déchets humains et personne ne nous demandera le compte des vies qu'auront coûté les monuments construits pour dix millénaires. Des empires, des civilisations ont disparu, car leurs chefs n'avaient pas pris la précaution de concevoir leurs travaux pour l'éternité. Nous, nationaux-socialistes, avons notre conception du monde qui nous permet et nous contraint de prendre toutes mesures nécessaires et pratiques pour que notre œuvre demeure indestructible et immortelle. »⁴⁵

Elle permet également de dégager des bénéfices :

« Les entreprises économiques [SS], une fois bien montées et solidement organisées sur le plan financier, travailleront alors de façon particulièrement rentable même du point de vue de l'économie privée, car la main-d'œuvre bon marché (et même si les internés n'auront jamais le rendement d'un ouvrier libre dans les carrières et les briqueteries) permettra d'obtenir rapidement des bénéfices par l'écoulement de la production aux prix normaux du marché. »⁴⁶

Un besoin en main-d'œuvre de plus en plus grand

A partir de 1939, tout le pays soutient l'effort de guerre. Les Allemands, même les ouvriers, sont envoyés au front, et une grave pénurie de main-d'œuvre affecte le pays, ce qui pénalise gravement l'industrie de guerre, pourtant essentielle. Même Hitler estime que **« la pénurie de main-d'œuvre devient un obstacle de plus en plus dangereux pour l'avenir de l'industrie allemande de guerre et d'armement »⁴⁷**. De plus, avec les conquêtes successives, le territoire à exploiter (surtout en ressources et en matières premières) est plus vaste.

Dans un premier temps sont utilisés les prisonniers de guerre, répartis dans des kommandos de travail en Allemagne. Puis, avec l'ouverture du front à l'Est, le régime prélève dans les pays occupés (Ukraine par exemple) de la main-d'œuvre, pour travailler dans le Reich, et installée dans des camps. Même dans les ghettos, où sont concentrés les populations juives en vue de leur déportation, celles-ci doivent travailler. Dans le ghetto de Varsovie, il existe des ateliers de couture, un « Canada » (lieu de triage des effets), des kommandos de construction et d'entretien de bâtiments, un service d'ordre... Stella Müller-Madej témoigne :

.....
« [Au ghetto,] chacun a un travail. Papa est employé dans les carrières de l'entreprise 'Liban'. (...) Il est dans un état pitoyable. Mon frère travaille dans une fabrique de clous du quartier

⁴⁵ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 163.

⁴⁶ Document Nuremberg NI-12793, cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 165.

⁴⁷ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 46.

Gegorzki, chez Bauminger. C'est maman qui a le meilleur emploi ; elle travaille dans une fabrique de boutons rue Agnizka. »⁴⁸

« L'OD (Ordnungsdienst), c'était le service d'ordre interne confié à des Juifs. »⁴⁹

Il y a même un « Todkommando », chargé de ramasser les cadavres, comme en témoigne Maxi Librati :

« J'ai travaillé dans le Todkommando, pour brûler les morts. Il n'y avait pas de crématoire dans le ghetto, mais il fallait faire disparaître les cadavres. Tous les matins, on mettait dans de grands chariots tous ceux qui étaient morts pendant la nuit. Nous récupérions les morts de chaque baraque pour les brûler à l'extérieur. On mettait une couche par terre, puis une couche de cadavres, et ainsi de suite, puis on prenait de l'essence, qu'on versait tout autour et on y mettait le feu. On laissait brûler. Les allemands se sont rendus compte que ça coûtait trop cher. Ils ont décidé qu'on les enterrerait. »⁵⁰

Puis, à partir de 1942, sous l'impulsion de Sauckel, les populations occupées de l'Ouest surtout (France notamment) sont réquisitionnées pour venir travailler en Allemagne : c'est le STO (Service du Travail Obligatoire).

Pendant ce temps, les biens Juifs sont spoliés par le Reich. C'est « l'action Reinhardt », que Rudolf Hoess explique :

« 'Action Reinhardt', telle était la désignation employée pour camoufler les opérations concernant la collecte, le triage et l'utilisation de tous les objets qui provenaient des convois juifs et de leur extermination.

(...) Cette opération a permis de mettre la main sur des valeurs incroyables s'élevant à des centaines de millions.

(...) Les lits, les couvertures, etc., étaient destinés au parti national-socialiste. Dans la mesure où le camp en avait besoin, il pouvait compléter son dépôt ; on faisait aussi des envois importants dans d'autres camps.

Les valeurs étaient remises à une section spéciale de l'administration et des spécialistes étaient chargés de les trier. Il en allait de même avec les billets de banque et les devises.

Parmi les objets trouvés, surtout à l'arrivée des convois de Juifs en provenance d'Europe occidentale, il y avait des choses de grande valeur: des pierres précieuses évaluées à des millions, des montres en or et en platine recouvertes de diamants d'une valeur inestimable; des bagues, des boucles d'oreilles, des colliers, des millions de billets de banque de tous les pays. fi arrivait souvent qu'une seule personne portât sur elle des centaines de mille, généralement en billets de mille dollars. Toutes les cachettes disponibles dans les vêtements, dans le dentier, dans le corps humain étaient utilisées.

Après la fin des « actions » plus importantes, les valeurs triées étaient emballées dans des coffres et expédiées en camions à Berlin où elles étaient dirigées sur la Reichsbank. Une section spéciale était exclusivement occupée de la vente de ces objets. Je me suis laissé dire par

⁴⁸ Stella Müller-Madej, *Le livre de Stella, jeune fille de la liste de Schindler*, p. 23.

⁴⁹ Idem, p. 35.

⁵⁰ Propos recueillis par le Mémorial de la Shoah et la Mairie de Paris en 2004.

Eichmann que les valeurs et les devises étaient négociées en Suisse et exerçaient une influence décisive sur tout le marché des valeurs suisses.

Les montres ordinaires étaient expédiées par milliers à Sachsenhausen. Il y avait là un atelier où des centaines de détenus dirigés directement par les bureaux D 11 de Maurer triaient et réparaient ces montres. La plus grande partie était ensuite envoyée au front pour les besoins de service des Waffen-SS et de l'année.

Quant aux dents en or, c'étaient les dentistes de l'ambulance SS qui étaient chargés de les fondre et de les verser tous les mois à la direction centrale des services sanitaires.

Même dans les dents plombées on a parfois trouvé des pierres précieuses d'une valeur immense.

Les cheveux coupés des femmes étaient dirigés vers une entreprise commerciale en Bavière qui les utilisait pour les besoins de l'armement.

Tous les vêtements qui n'étaient plus utilisables étaient remis pour les besoins de l'industrie textile.

Les souliers inutilisables étaient découpés pour employer le cuir dans la mesure du possible ; le reste était broyé en poudre de cuir. »⁵¹

Afin de gérer les effets ainsi récupérés, la SS fonde la Texled (*Gesellschaft für Textil und Lederverwertung*, Société pour les fabrications en textile et en cuir) et la DAW (*Deutsche Ausrüstungswerke*, qui regroupe les ateliers artisanaux des camps), qui regroupe l'ensemble des ateliers artisanaux des camps : fabrications en bois, remise en état d'armements et de munitions, travaux métallurgiques, fabrication de produits en tissu ou en paille, d'imprimeries, production de lits, d'armoires, de tabourets, puis même fabrication de faux papiers...

Le HVW (*Hauptamt Verwaltung und Wirtschaft*, Office principal de l'administration et de l'économie), dirigé par Oswald Pohl, gère l'ensemble des entreprises SS. Plus tard, Pohl créera une holding, la DWB (*Deutsche Wirtschaftsbetriebe*) pour chapeauter toutes les entreprises SS, permettant de mener une véritable politique de gestion. Il gardera la direction de l'orientation générale et délèguera les responsabilités commerciales à Hohberg. Pohl contrôle donc à la fois le HHB (finances de la Waffen-SS), le HVW (entreprises SS) et la DWB. Le régime juge l'existence de ces entreprises économiques nécessaires à la prospérité de la nation allemande :

« Pourquoi la SS s'occupe-t-elle de l'économie ? Cette question a été posée surtout dans les milieux qui pensent d'une façon capitaliste et ne voient pas d'un bon œil la naissance d'entreprises publiques ou ayant le caractère de telles entreprises. L'époque du système économique libéral exigeait la primauté de l'économie ; c'est-à-dire que d'abord vient l'économie, et ensuite l'Etat. Le national-socialisme procède que, par contre, du point de vue selon lequel l'Etat commande l'économie ; l'Etat n'existe pas pour l'économie, mais c'est l'économie qui est là pour l'Etat. L'économie devait résoudre des problèmes dont la solution s'imposait absolument pour la période du déclenchement de la guerre. C'est alors que se sont développées les entreprises économiques de la SS. Le Reichsführer SS [Himmler] (...) a eu pour tâche de résoudre des problèmes que le Reich, en tant que tel, ne pouvait résoudre lui-même, à savoir de s'assurer des éléments asociaux dont l'existence est injustifiable dans l'Etat national-socialiste et rendre utile leur capacité de travail à l'ensemble du peuple. Cela eut lieu dans les KL (...). Le Reichsführer-SS donna mission au SS-Obergruppenführer Pohl d'ériger des entreprises KL. Il ordonna d'autre part de fonder des sociétés sous le régime de la propriété privée, sociétés qui

⁵¹ Rudolf Hoess, op. cit, p. 238-242.

devaient employer les détenus. Les sociétaires de ces sociétés, exploitées comme des sociétés par actions, ou comme sociétés à responsabilité limitée, sont réunis dans la SARL Entreprises économiques allemandes (DWB), dont toutes les parts sont, de leur côté, gérées pour le Reichsführer SS par (...) Pohl, en qualité de fidéi-commis. »⁵²

La DVEV (Institut allemand d'expérimentation sur l'alimentation et le ravitaillement) est créée en 1939, pour laquelle travaillera par la suite la station expérimentale d'Auschwitz, ainsi que la *Deutsche Versuchsanstalt für Ernährung und Verpflegung GmbH* pour la culture de plantes médicinales et de condiments.

Afin d'augmenter le nombre de détenus travaillant dans les entreprises SS, la Gestapo et la police criminelle arrêtent en mars 1937 des personnes ayant déjà un casier judiciaire ; un peu plus tard, c'est le tour des prétendus « paresseux », parmi lesquels des Tziganes, et les placent dans les camps de concentration. Dès 1938, on trouve des étrangers dans les camps, à commencer par des Autrichiens.

Mais des rivalités naissent au sein de la SS, entre Heydrich, du RSHA (*Reichssicherheitshauptamt*, Office central de la sécurité du Reich, qui comprend notamment la Gestapo), qui décide de l'internement des détenus, et Pohl, responsable du HVW, chargé de fournir à l'organisation économique de la SS un nombre de détenus toujours plus important afin d'augmenter la production. Dès septembre 1940, des *Einsatzführer* sont mis en place dans chaque camp, responsables de l'organisation du travail. Auparavant, celui-ci dépendait uniquement de l'administration du camp. Ces *Einsatzführer* dépendent du HHB de Pohl et non pas du RSHA d'Heydrich. Puis les compétences du HHB s'élargissent : ils donnent leur avis sur les transferts de détenus, sur les questions de logement et de nourriture (qui peuvent avoir une incidence sur le travail). Les compétences du HHB sont transférées à l'IKL, et, après l'échec de la guerre en Union soviétique en juin 1941, une direction centrale de l'*Arbeitseinsatz* est créée, sous l'impulsion de Maurer. Un *Schutzhaftlagerführer* « E » (chef du camp de détention), auquel les *Einsatzführer* sont subordonnés, est mis en place dans chaque camp sous l'autorité du commandant. Il tient les registres de détenus, gère l'organisation du travail et des kommandos, et s'occupe des relations avec les entreprises.

Parallèlement à cela naissent à l'Est des camps d'extermination pour appliquer la solution finale, ainsi que des camps « mixtes » (de concentration et d'extermination).

Les détenus soutiennent maintenant l'effort de construction. Aussi, même si les règlements comportent toujours la mention de l'assiduité du travail comme condition préalable à la libération, celles-ci deviennent quasi-inexistantes dans les faits.

Mais le système évolue... Le 23 juin 1939, Göring préside une réunion du Conseil de la défense du Reich, où sont présents des ministres, des hauts fonctionnaires et des chefs militaires. Funk, ministre de l'Economie, doit déterminer la part de travail qui reviendra aux détenus dans le plan de quatre ans. Fin 1941, les décisions prises commencent à être appliquées, IG-Farben (firme fabriquant des produits chimiques, y compris pour la guerre) commençant déjà à exploiter des détenus...

A Auschwitz, en mars 1941, Himmler (chef de la SS) demande à Hoess (commandant du camp, et à ce titre responsable de son fonctionnement devant la hiérarchie) la mise à disposition de 8 000 détenus au consortium IG-Farben pour l'édification et le fonctionnement d'une usine de caoutchouc synthétique (la Buna). Une usine de détonateurs, Krupp AG (puis Union-Werke) vient s'installer dans le complexe. Des mines de charbon sont exploitées à proximité.

Pohl annonce le changement de cap :

« La guerre a amené un changement marqué dans la structure des camps de concentration et a radicalement modifié leur rôle en ce qui concerne l'emploi des détenus. L'internement pour

⁵² Document Nuremberg NO-1916, cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 42.

les seules raisons de sécurité, d'éducation et de prévention n'est plus au premier plan ; le centre de gravité s'est déplacé vers l'économie. Ce qui est maintenant au premier plan et le deviendra de plus en plus, c'est la mobilisation de toutes les capacités de travail des internés, d'abord pour les besoins de la guerre – accroissement de l'armement -, et plus tard pour les besoins de la paix. De là découle la nécessité de mesures transformant progressivement l'ancienne forme des KZ, étroitement politique, en une organisation adaptée aux exigences de l'économie. »⁵³

De plus, il n'y a aucune limite à l'emploi des détenus : *« L'emploi des concentrationnaires doit être total, au sens propre du mot, afin d'obtenir le rendement maximum. »*. *« Il n'y a pas de limite à la durée de travail. (...) Elle est fixée par les commandants de camps seuls. »⁵⁴*

« Selon l'idée d'Himmler, les camps de concentration devaient servir aux besoins de l'armement. Tout le reste devait être subordonné à cette tâche ; il n'y avait pas d'égards à prendre. »⁵⁵

3) A partir de 1942 : les camps au service de l'industrie de guerre

Une réorganisation administrative qui va dans ce sens

L'œuvre de Speer

Le ministère de l'Armement, alors dirigé par Todt, cherche alors à utiliser pleinement la main-d'œuvre concentrationnaire. Au début de l'année 1942, il est décidé que les détenus affectés au service du camp ne doivent pas dépasser 10% des effectifs. Speer succède à Todt au ministère de l'Armement ; pour gagner la guerre, il prend peu à peu le contrôle de tous les secteurs.

Les industriels participent aux décisions économiques gouvernementales, poussés à la coopération par Speer, au cours de congrès.

A force de bombardements sur les usines allemandes d'importance capitale pour la guerre, dès décembre 1942 est envisagé le déplacement des industries afin de les mettre à l'abri. C'est au printemps 1943 que Hitler décide d'installer sous terre les usines les plus importantes. En septembre, Gabel dresse une liste de 743 sites envisageables. Göring indique que cela nécessiterait l'emploi de la main d'œuvre concentrationnaire. Les bombardements de 1943 pressent le gouvernement allemand d'enterrer les usines de production d'engins balistiques, que l'on voit comme le moyen de gagner la guerre. Himmler propose que ces travaux soient effectués par les détenus eux-mêmes, qui de plus n'ont pas de contact avec l'extérieur. Speer, architecte d'Hitler et chef du projet A4, relate ces événements dans ses mémoires :

« Depuis des semaines, pour parer aux conséquences des bombardements, Hitler avait exigé le transfert de l'industrie dans des souterrains ou dans de grands bunkers. Je lui répliquai que l'on ne pouvait pas combattre des bombardiers avec du béton, car un grand nombre d'années de travail ne suffiraient pas à enterrer les usines d'armement, ni à les installer sous du béton. (...) Entreprendre actuellement de telles constructions, déclarai-je (...), relevait de la pure illusion car 'nous ne pourrions que difficilement faire face aux besoins les plus élémentaires de la population allemande laborieuse et des travailleurs étrangers que nous devons mettre à l'abri, tout en reconstruisant nos usines d'armement.(...) [Après une réunion avec les industriels,] Hitler était désormais définitivement conquis par le projet (...) : 'La A4 représente une mesure décisive pour la guerre. Quel ne sera pas le soulagement que connaîtra la terre allemande lorsque nous attaquerons les Anglais avec cette arme ! Voilà l'arme qui décidera du sort de la guerre (...). Vous, Speer, vous devez mettre tout en œuvre pour accélérer la réalisation de la A4 ! Tout le

⁵³ Document Nuremberg R-129.

⁵⁴ Document Nuremberg R-129.

⁵⁵ Rudolf Hoess, op. cit., p. 176.

matériel et tous les travailleurs indispensables doivent être mis à sa disposition immédiatement. Mais, ajouta Hitler, nous ne pouvons employer que des Allemands pour cette mise au point. Que Dieu nous soit en aide si l'ennemi vient à avoir vent de cette affaire.' (...) Le projet des V2 ayant éveillé l'enthousiasme de Hitler, Himmler entra en action. Six semaines plus tard, il proposa à Hitler de garantir le secret de ce programme présumé décisif pour le sort de la guerre de la manière la plus simple possible : si l'ensemble de la production était assuré par des détenus des camps de concentration, tout contact avec le monde extérieur cesserait, car il n'existait même pas de liaison postale et il se faisait fort en même temps de recruter tous les travailleurs désirés parmi les détenus. L'industrie n'aurait à lui fournir que la direction de l'entreprise et les ingénieurs. Hitler approuva ce projet (...). Nous dûmes donc engager des pourparlers avec le commandement de la SS pour établir les statuts d'une entreprise commune, baptisée 'Mittelwerk'. (...) Himmler (...) se montra tout disposé à fournir un nombre illimité de détenus (...). Il voulait transformer les camps de concentration en ateliers de fabrication modernes subordonnés directement à la SS et destinés avant tout à produire du matériel d'armement. (...) Je visitai le 10 décembre 1943 les vastes installations souterraines où devaient être fabriqués à l'avenir les V2. Dans de vastes salles, des détenus étaient occupés à mettre des machines en place et à transférer des installations. »⁵⁶

C'est donc ainsi que naît la société « Mittelwerk », pour laquelle travaillera par exemple Dora pour la fabrication des V1 et V2.

Mais des conflits existent également au sein des différents gouvernants sur le moyen de trouver la main-d'œuvre nécessaire. Speer s'oppose avec Sauckel, qui veut la faire venir des pays occupés, car il pense qu'il ne faut pas anéantir leur capacité de production. Il encourage l'emploi de la main-d'œuvre concentrationnaire, se met en contact étroit avec Himmler, mais se plaint du mauvais état des détenus, de la mortalité surprenante, et du fait que la situation des ouvriers qualifiés ne soit pas améliorée, alors qu'il y en a grand besoin :

« Les conditions de vie de ces détenus étaient véritablement barbares et un sentiment de profonde consternation et de culpabilité personnelle m'étreint chaque fois qu'aujourd'hui encore je pense à ces détenus. Ainsi que je l'appris par les gardiens après l'inspection, les conditions sanitaires étaient insuffisantes, les maladies largement répandues ; les prisonniers habitaient près de leurs lieux de travail dans des souterrains humides et cela expliquait pourquoi le taux de mortalité était extraordinairement élevé. Le jour même, j'allouai les matériaux nécessaires et mis tout en œuvre pour faire édifier un camp de baraquements sur une hauteur voisine. Quant au reste, j'insistai auprès des SS qui commandaient le camp pour que toutes les mesures soient prises, en vue d'améliorer les conditions sanitaires et la nourriture. J'obtins effectivement la promesse que ces mesures seraient prises. (...) Nous avions le plus grand intérêt à voir les détenus jouir d'une assistance médicale suffisante. »⁵⁷

Le SS-WVHA

En février 1942, les impératifs de guerre amènent la fusion du HHB, du HVW, sous le nom de SS-WVHA (Office central d'administration et d'économie de la SS). Cette organisation, essentielle lorsque l'on veut comprendre les rouages du système concentrationnaire, est dirigée par Oswald Pohl. Les considérations économiques l'ont donc définitivement emporté sur les policières. Ce WVHA est divisé en *Amtsgruppen* :

- Amt A : administration des troupes SS
- Amt B : problèmes économiques (équipement, subsistance, vêtements, voitures)
- Amt C : constructions (dont celles des bâtiments des KL)

⁵⁶ Albert Speer, op. cit., p. 448-491.

⁵⁷ Albert Speer, op. cit., p. 492-493.

- Amt D : IKL
- Amt W : problème généraux, contrôles et inspections des entreprises économiques SS ou des entreprises économiques du Reich.

L'Amt D est divisé en quatre sections :

- Amt D I : administration centrale des camps
- Amt D II : gestion des forces de travail des détenus
- Amt D III : hygiène et santé dans les camps
- Amt D IV : intendance et administration des camps

Les entreprises SS sont subordonnées au WVHA, au sein de l'Amt W. Chacun des services de l'Amt W a sous sa direction une entreprise SS, le directeur commercial de l'entreprise correspondante étant aussi chef de service. Pohl déclare :

« Au cours des années, le nombre des internés dans les KL s'accroissait. Donc, les ateliers croissaient également si bien que, très rapidement, ils produisaient au-delà des besoins des camps. (...) Himmler donna l'ordre – ce fut approximativement en 1938 – que ces ateliers soient subordonnés au 'WVHA' (Wirtschaftsverwaltungshauptamt). Les premières entreprises en tant qu'entreprises SS – et ceci d'abord à Dachau – furent transférées en 'WVHA'. – Eicke a lutté contre ce transfert, parce qu'ainsi il perdait le contrôle de ses ateliers et aussi le droit de disposer de toute la production et des résultats de celle-ci, il a lutté contre cela très sérieusement (...). Le noyau de toutes les entreprises économiques de la SS était à Dachau et il s'est développé à partir des ateliers du camp ; ces entreprises économiques de la SS à Dachau ont été confiées en 1938 au WVHA. En 1939, ces entreprises économiques furent transformées et ainsi se développèrent la DAW. Cette DAW installe, au cours des années, davantage d'ateliers et d'entreprises dans les autres camps de concentration. (...) »⁵⁸

Ils reçoivent la main-d'œuvre concentrationnaire dans leurs usines. **« Des entreprises d'armement importantes avaient déjà surgi dans les camps de concentration et continuaient à se développer. En même temps, on commençait à employer les détenus dans des entreprises d'armement en dehors des camps. »⁵⁹** La main d'œuvre est louée aux industriels allemands. La liste des profiteurs du système se lit comme « l'annuaire de l'industrie allemande » (Sofsky). Ainsi, outre IG-Farben, on trouve à proximité des camps de concentration des entreprises de fabrication d'armes (Siemens, DAW...), d'avions, d'obus, de munitions, de bateaux... On peut aussi citer le constructeur automobile Volkswagen, qui a lui aussi exploité des détenus de camps de concentration. Mais ajoutons tout de même que de très nombreuses petites entreprises ont également profité du système concentrationnaire. Nous reproduisons ci-contre la liste des grandes entreprises privées (en plus des entreprises d'Etat et SS) ayant employé de la main-d'œuvre concentrationnaire, telle qu'elle a été établie par le service de recherches Arolsen en 1964.

La main d'œuvre, très bon marché, est payée 6 Reichsmark par jour à la SS pour un ouvrier qualifié, 4 pour un ouvrier spécialisé. La SS accumule donc d'énormes profits, d'autant plus que l'entretien de chaque détenu (« repas »...) est réduit au maximum. Les commandants de camps deviennent des « entrepreneurs », qui négocient directement avec les industriels de l'emploi de la main-d'œuvre et la gèrent eux-mêmes, via les services administratifs du camp. Les industriels viennent eux-mêmes choisir leur main-d'œuvre : ce sont les « marchés d'esclaves ».

Les détenus deviennent un réservoir de main-d'œuvre

L'emploi devient total, **« l'internement n'est plus qu'un moyen pour obtenir la main-d'œuvre nécessaire. Chaque prisonnier doit servir les besoins de la guerre, se transformer, dans toute la**

⁵⁸ Déclaration d'Oswald Pohl devant le Tribunal militaire américain à Nuremberg, cité dans *L'hitlérisme et le système concentrationnaire*, p. 288-289.

⁵⁹ Rudolf Hoess, op. cit., p. 231.

mesure du possible, en ouvrier de l'armement et chaque commandant devait exploiter son camp dans ce but unique »⁶⁰. « Auschwitz était destiné à devenir une immense centrale de matériel de guerre actionnée par les déportés. »

Les KL deviennent de véritables complexes industriels. Les camps de Haute-Silésie deviennent la « Ruhr de l'Est ». Le complexe d'Auschwitz est par exemple divisé en trois parties :

- Auschwitz I-Stammlager, où est assurée la gestion, la maintenance, l'entretien... Il y réside encore un aspect policier.
- Auschwitz II-Birkenau, qui est un camp de main-d'œuvre prêtée à l'industrie, dont les déportés sont sélectionnés à l'arrivée.
- Auschwitz III-Monowitz, qui est un camp de travail pour l'usine de la Buna, propriété d'IG-Farben.

Les KL se dotent d'un immense réseau de kommandos (3500 au total). Auschwitz, par exemple, possède une dizaine de camps auxiliaires, dispersés, gérant des projets agricoles ou construits pour des entreprises minières, métallurgiques...

Après la décision de la « solution finale », les camps d'extermination évoluent et deviennent une zone de tri, certains Juifs prenant directement le chemin de la mort (chambres à gaz), d'autres, « économiquement utiles », étant exploités au travail : **« Dès les premiers convois de Juifs allemands, il nous fut prescrit de sélectionner tous les Juifs, hommes et femmes, capables de travailler et de les employer au camp pour les besoins de l'armement. »⁶¹. « [Les Juifs] n'avaient plus rien à espérer (...) [et] ils savaient qu'on leur laisserait la vie sauve seulement tant qu'ils seraient capables de travailler »⁶².**

Mais le travail est aussi source d'épuisement, et même un moyen pour faire mourir : on parle d'extermination par le travail (« Vernichtung durch Arbeit »). Les dignitaires nazis sont indifférents face au trafic humain, et considèrent que **« seul compte l'impérieux besoin qu'a le Reich de leur travail »** (Himmler). Il faut anéantir, mais productivement :

.....
« Nous sommes tous (...) ici pour mourir. C'est l'objectif que les SS ont choisi pour nous. (...) Le seul but de chacun est donc de s'empêcher de mourir. (...) Le travail est vidant – pour nous, absurde – mais il use, et les SS veulent que nous mourions par le travail (...) Les SS pensent qu'à force de ne pas manger et de travailler, nous finirons par mourir ; les SS pensent qu'ils nous auront à la fatigue, c'est-à-dire par le temps, la mort est dans le temps. »⁶³

« Les rapports de travail, les ordres, les coups mêmes ne sont que camouflages. L'organisation de l'usine, la coordination du travail, masquent le vrai travail qui se fait ici. Il se fait sur nous, c'est celui de nous faire crever (...). »⁶⁴
.....

⁶⁰ Rudolf Hoess, op. cit., p. 139.

⁶¹ Rudolf Hoess, op. cit., p. 231.

⁶² Rudolf Hoess, op. cit., p. 162.

⁶³ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, p. 47.

⁶⁴ Robert Antelme, op. cit., p. 110.

II. Carte : la nébuleuse des camps

Au départ, créés après l'instauration de la *Schutzhaft*, née de la politique de répression voulue par Hitler, les camps de concentration sont situés près des grands centres urbains. Ainsi, on peut citer Oranienburg, au Nord-Ouest de Berlin, Dachau, près de Munich, qui sont ouverts en 1933.

Avec la conquête de l'Est (annexion de la Pologne, de la Tchécoslovaquie...) des camps sont construits de plus en plus vers l'Est, surtout à proximité des principaux foyers juifs (Treblinka est situé près de Varsovie, Auschwitz à proximité de Cracovie), préparant de plus la future colonisation de l'Est.

Plus le travail pour l'industrie prend une place importante au sein du système concentrationnaire, plus des kommandos (des unités de travail) s'installent dans leur propre camp annexe, pour des raisons pratiques (aucun temps de transport, ce qui accroît d'autant le temps de travail, et par la même, la productivité), à proximité immédiate des lieux de travail (usines, carrières...), créant ainsi une véritable nébuleuse concentrationnaire dont nous reproduisons sur la carte jointe les principaux camps et kommandos. Au total, on comptera plus de 3 500 kommandos, dépendant tous d'un camp-souche.

III. Le fonctionnement d'un camp

Si des divergences mineures peuvent être relevées entre le fonctionnement et l'organisation spatiale des différents camps de concentration, ils obéissent à des principes communs.

A l'intérieur de l'enceinte du camp, entouré par des rangées de fil de fer barbelés, qui sont parfois complétés par des fortifications en « dur », les baraquements (« Blocks »), où « dorment » les détenus sont alignés, organisés en lignes autour de l'*Appelplatz* (place d'appel), où ont lieu les appels et les autres rassemblements (exécutions...). Le Revier, la cuisine, les toilettes sont généralement quelque peu excentrés. C'est également le cas des lieux de travail. A part les ateliers artisanaux du camp, souvent très proches des autres services du camp, et à de rares exceptions, les lieux de travail sont situés en périphérie, hors de l'enceinte des barbelés. Hors de l'enceinte du camp, on trouve la maison du commandant du camp, les logements SS, la kommandantur... Le camp assure aussi lui-même l'incinération de ses cadavres, utilisant des fours crématoires qui lui sont accolés, mais toutefois séparés physiquement de son enceinte, pour cacher ce qui s'y passe. Les détenus arrivent souvent dans une gare aménagée ou une rampe, qui permet à la fois l'accès aux salles de « désinfection » et aux chambres à gaz, selon le résultat de la sélection.

Un camp, c'est avant tout une société autonome, visant l'autarcie, le régime souhaitant réduire au maximum les coûts de détention. Ainsi, il possède sa propre « cuisine », sa propre laverie, son propre magasin de vêtements (alimenté par ceux qu'amènent les déportés), son propre « hôpital » (Revier). Des ateliers, installés à proximité du camp, effectuent les réparations nécessaires : menuiserie, serrurerie, électriciens, plomberie... Des bureaux administratifs doivent gérer les flux de déportés, et leur affectation à un travail. Ainsi, le camp est une société qui se prend elle-même en charge.

Hors de l'enceinte des barbelés, mais restant toutefois à proximité du camp (sauf exceptions), on trouve différents lieux de travail : usines, mines, carrières..., qui ne peuvent être intégrées à l'enceinte. Les déportés s'y rendent le matin après l'appel, et retournent au camp le soir après le travail.

Chaque détenu possède un matricule, numéro qui constitue désormais sa véritable identité, qu'il doit connaître en allemand : c'est ainsi qu'il existe dans les fichiers du camp, et c'est ainsi que les SS et les kapos l'appelle. Il possède une tenue rayée et des « chaussures », bien souvent inadaptées à sa taille, véritables instruments de torture. Sur cette tenue est cousue la catégorie à laquelle il appartient, déterminée par son motif de déportation. Nous en reproduisons la liste.

**Le travail dans l'univers concentrationnaire
nazi**

TRAVAILLER DANS LE CAMP-SOUCHE



I. Construire le camp

- 1) L'aménagement du site
- 2) La construction
- 3) L'extension d'un KL
- 4) Les espaces agricoles

II. Faire fonctionner le camp

- 1) Les bureaux : administration et intendance
- 2) Les ateliers du camp
- 3) Les magasins et les réserves
- 4) Les centres vitaux
 - La cuisine
 - Le Revier
 - Le service religieux
- 5) Services et entretien

III. Etre au service des SS

- 1) Travailler pour les SS
- 2) Distraindre les SS
- 3) Le travail mis en scène par les SS

Travailler dans le camp-souche

I. Construire le camp

Dans tous les KL, les détenus doivent construire leur propre lieu d'internement. Il se forme donc de nombreux kommandos de construction. Ce sont eux au départ qui mobilisent la main-d'œuvre la plus nombreuse, que ce soit au camp principal ou plus tard dans les kommandos extérieurs qui en dépendent. La main-d'œuvre est prise parmi les personnes qui viennent d'être arrêtées ou bien parmi les détenus d'un autre camp.

1) L'aménagement du site

Pour commencer, des détenus sont employés à **l'assèchement des marais**, au **nivellement du terrain du camp**. Certains doivent damner la terre de la place d'appel (grâce à un énorme rouleau compresseur tiré par une soixantaine de détenus).

Madeleine Chavassine dit : *« Dans les premiers mois, je fis partie d'un kommando chargé de l'assèchement des marais. Il fallait enlever la vase, l'eau était glacée, nous en avions souvent jusqu'aux genoux ou à mi-cuisses. »*⁶⁵

Une déportée au camp de Koenigsberg-sur-Oder témoigne :

« Un groupe de prisonnières attelées à une espèce de charrue coupait des mottes de gazon, que d'autres posaient plus loin. Un travail pénible : extraire de la terre gelée, avec les pics, les rails des wagonnets, au commandement, sans repos.

Une autre équipe (...) déracinait les arbres ou arrachait péniblement au sol gelé le sable qu'il fallait charger dans les wagonnets, poussait les wagonnets jusqu'à l'autre bout du chantier, les déchargeait et venait les remplir à nouveau... et cela jusqu'à la nuit. »⁶⁶

Un déporté à Buchenwald raconte les risques du travail au rouleau compresseur :

« (...) On a vu des déportés travailler à la construction d'une route en ciment et lorsque ces malheureux gelés, transis, affamés, tombaient, pris de syncope ou de malaise, pour ne pas arrêter le travail, le rouleau compresseur continuait à marcher, écrasant ces malheureux : leur sang faisait prendre le ciment (...). »⁶⁷

Jerzy Bielecki, déporté à Auschwitz de la première heure, se souvient :

⁶⁵ Cité dans Paroles de déportés, p. 125.

⁶⁶ Témoignage de « Suzanne » dans la Résistance, cité dans Les témoins qui se firent égorger, p. 137-138.

⁶⁷ Cité dans Les témoins qui se firent égorger, p. 125-126.

.....
« Ils nivelaient le terrain entre les deux blocks, et comme c'était un rouleau très lourds les vingt ou vingt-cinq types de l'unité n'arrivaient pas à le tirer. Krankemann [le Kapo] avait un fouet et les frappait. 'Plus vite, chiens !', aboyait-il. Je les ai observés au travail toute la journée, sans interruption. En début de soirée, l'un d'eux tomba à genoux, incapable de se relever. Alors Krankemann ordonna au reste du commando de tirer le rouleau géant sur leur camarade prostré. »⁶⁸
.....

Raymond Bassignot, déporté à Buchenwald, raconte :

.....
« Porter ou rouler de grosses pierres, pelleter des cailloux, manier le pic ou la masse ou étendre le maudit béton. (...) Le béton va me tuer : voilà ce qui fait naître en moi des pensées d'angoisse ! Depuis quelques jours, je remue des m³ de béton ! Travail de forçat s'il en est un ! Etendre en 20 minutes, à 5 ou 6 quelques 4 m₃ de béton ! Travail aux pièces ! Maudit béton. J'ai vu à côté de moi des camarades yougoslaves pleurer en soulevant les lourdes pelletées parce qu'ils n'avaient plus de force et devaient quand même continuer, et continuer à un rythme effarant ! Rythme d'enfer dans une atmosphère d'enfer avec un Kapo qui gueule, qui boxe, qui crie et gueule inlassablement, avec un Bauleiter qui hurle, avec un Ingénieur qui vous regarde sans pitié et dit avec mépris qu'on ne travaille pas assez. Travail de forçat dans un enfer de feu, telles sont les premières semaines de bête ! J'ai vécu là deux journées terribles, deux jours qui comptent parmi les plus durs de ma vie. J'ai éprouvé là, en soulevant le béton, l'horrible angoisse de celui qui se sent à bout de forces, qui se demande s'il va tomber à la prochaine pelletée et qui interroge anxieusement le soleil pour savoir si l'Eintreten approche ; los, los tempo, travaille français...

Et toutes les 20 minutes la maudite machine qui apparaît au virage, nous amenant encore trois wagons de béton ! »⁶⁹
.....

2) La construction

Un déporté à Majdanek raconte la construction du camp :

.....
« A Majdanek, près de Lublin, où l'on avait détruit tout le village qu'on avait clôturé de barbelés et où l'on avait construit des baraques à l'intérieur, l'ordre de les construire était arrivé en hiver, en novembre-décembre 1941. (...) Quatre hommes devaient porter une énorme pièce de bois ou un massif poteau de construction. Ils devaient en outre avancer au pas de cours et un ingénieur hollandais les poursuivait en les frappant dans les jambes avec une cravache. »⁷⁰
.....

A Auschwitz, les premiers convois de détenus (en mai 1940, 30 prisonniers de droit commun venus de Sachsenhausen, ainsi qu'un kommando extérieur de Dachau) sont principalement constitués d'Allemands. Ils commencent la construction du camp dès leur arrivée, dans un premier temps employés au **montage de la clôture** du camp, puis doivent ériger des miradors, **rénover** les

⁶⁸ Interview BBC, citée dans *Auschwitz, les nazis et la solution finale*, p. 54.

⁶⁹ Raymond Bassignot, *Ecrits rédigés au camp de concentration de Mauthausen 1944-1945*, p. 26.

⁷⁰ Raconté par Zalmen Lewental, cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 110-111.

bâtiments (casernes déjà existantes) endommagés. Ils ne sont pas libres de leurs mouvements, et il leur est formellement interdit de prendre contact avec les Juifs et les civils qui travaillent.

Wilhelm Brasse témoigne : **« Nous utilisions des outils très rudimentaires. Les détenus devaient porter des pierres. C'était un travail dur et très pénible. Et on nous battait. »**⁷¹

Un problème se pose à Hoess, commandant du camp : il manque de matériaux. Alors, comme les nazis le font souvent, il vole. Certains détenus sont donc chargés de détruire certaines maisons de Polonais dans le village déserté pour **prendre tous les matériaux possibles**, utilisables pour la construction. L'*Abbruchkommando* est d'ailleurs créé à cet effet, et le travail y est difficile et dangereux : les maisons sont détruites au moyen de pièces de bois semblables à des béliers qui s'effondrent sur ceux qui n'ont pas le temps de s'écarter, et les détenus doivent ensuite transporter sur leurs épaules jusqu'au camp tous les matériaux récupérables. Brasse continue son témoignage : **« J'ai travaillé à détruire des maisons qui appartenaient à des familles polonaises. Ordre avait été donné de prendre les matériaux de construction : briques, planches... On était surpris que les Allemands veillent construire aussi vite et qu'ils n'aient pas de matériaux de construction. »**⁷² Les kapos allemands ordonnaient aux détenus d'aller « piquer » des matériaux dans les autres kommandos. Brasse : **« Allez piquer du ciment à un autre kommando de travail, on n'en a rien à foutre des autres (...) »**⁷³.

Hoess lui aussi doit voler ce dont il a besoin pour pouvoir construire un camp utilisable. Il raconte ses débuts :

« A Auschwitz, l'emplacement du camp était très éloigné, quelque part en Pologne. Un vaste champ d'activité s'ouvrait pour l'inspection générale des camps de concentration. (...) La tâche qui m'incombait n'était guère facile. Il s'agissait de transformer dans les délais les plus brefs un camp dont les bâtiments étaient assez bien construits [anciennes casernes et écuries] mais se trouvaient dans un état de complet délabrement et qui grouillaient de vermine, en un ensemble susceptible d'assurer le séjour ou le passage de dix mille internés. Du point de vue de l'hygiène, tout faisait défaut. (...) Je ne devais compter sur aucune aide extérieure et essayer de me débrouiller sur place ; en Pologne on pouvait trouver encore pas mal de choses dont on manquait depuis des années en Allemagne. (...) Il est beaucoup plus facile de construire un camp tout neuf que de rendre utilisable un agglomérat de maisons et de baraquements inadaptés aux besoins d'un camp de concentration, et ceci sans procéder à de grands travaux de construction. Tout devait être achevé le plus rapidement possible. Je venais à peine d'arriver à Auschwitz que les autorités policières de Breslau me demandaient déjà à quelle date je pourrais recevoir les premiers convois de prisonniers. »

L'ardeur au travail et la rapidité d'exécution paraissent nécessaires pour mener à bien la construction du camp. Tous doivent y contribuer, les détenus bien sûr mais l'encadrement aussi. Hoess comprend qu'il lui faut améliorer l'ordinaire des détenus pour en faire des ouvriers performants. Mais il doit alors se heurter à la résistance humaine :

« J'avais immédiatement compris qu'il fallait pour rendre Auschwitz tant soit peu utilisable pouvoir compter sur le travail inlassable et acharné de tous, en commençant par le commandant lui-même jusqu'au dernier prisonnier. (...) »

Mais, pour obtenir des internés un travail efficace, il était indispensable de les traiter mieux qu'il n'était d'usage dans les camps de concentration. Je nourrissais l'espoir que je parviendrais

⁷¹ Interview BBC, citée dans *Auschwitz, les nazis et la solution finale*, p. 51.

⁷² Idem.

⁷³ Idem.

à leur assurer un meilleur gîte et une meilleure nourriture : tous les défauts d'organisation que j'avais pu constater ailleurs devaient être éliminés. Si j'y parvenais, je serais en mesure d'exiger des internés une participation volontaire à mon travail de reconstruction, et un rendement maximum.

Dès le premier mois, ou plus exactement les premières semaines, je m'aperçus qu'il fallait déchanter. La meilleure volonté, les intentions les plus arrêtées, devaient se briser inexorablement par la suite des défaillances humaines et de l'obstination de la majorité des officiers et des hommes placés sous mes ordres. (...)

Je n'avais aucune possibilité de surveiller dans tous les détails l'exécution de mes ordres sans assumer moi-même les tâches d'autrui et sans abandonner l'essentiel de ma besogne qui consistait à créer aussi vite que possible un camp à peu près utilisable. (...)

Mon intendant était un propre à rien : et c'est encore à moi qu'incombaient dans ces conditions toutes les négociations au sujet du ravitaillement de la troupe et des internés, qu'il s'agisse de pain, de viande ou de pommes de terre. Même pour obtenir de la paille, je devais me rendre en personne dans les domaines environnants. Comme je n'avais pas à compter sur le moindre concours de l'inspection générale des camps, je devais me débrouiller pour obtenir de l'essence par tous les moyens licites et illicites. Je devais me rendre dans les villes de Zakopane et de Rabka pour mettre la main sur quelques marmites destinées à la cuisine des prisonniers, et la recherche de lits et de paillasses allait me conduire jusqu'au pays des Sudètes.

Le chef des constructions du camp était incapable de se procurer les matériaux les plus indispensables : une fois de plus c'était à moi de m'en occuper. »

Les autorités se font pressantes : il faut s'activer à la construction du camp, et même déjà songer à l'étendre. Mais aucun moyen supplémentaire à Hoess, qui a alors recours à tous les expédients possibles :

« J'étais assailli constamment par les appels des diverses autorités policières (...) qui voulaient savoir à quelle date je pourrais accueillir des contingents plus ou moins importants de détenus.

J'étais tourmenté par un problème bien différent : dénicher quelque part une centaine de mètres de fil de fer barbelé ! (...) L'inspection générale se refusait à entreprendre aucune démarche dans ce sens. Il me restait à voler les quantités de fil de fer barbelé dont j'avais le besoin le plus urgent. Je faisais démonter les restes des fortifications de campagne et je faisais détruire les abris pour me procurer de la ferraille. Dès que je tombais sur un dépôt, je faisais charger tous les matériaux qui s'y trouvaient, sans me préoccuper des 'compétences'. Ne m'avait-on pas dit que je devais me débrouiller comme je pouvais ?

Simultanément, les autorités délogeaient tous les habitants d'une première zone avoisinant et l'on s'appêtait à faire évacuer une seconde zone. C'était à moi d'organiser l'exploitation des terres arables qui s'ajoutaient ainsi à notre domaine.

Fin novembre 1940, je fus convoqué pour la première fois chez le Reichsführer [Himmler] et je reçus l'ordre de procéder à un agrandissement de l'ensemble du territoire du camp. J'étais déjà suffisamment occupé par la construction et l'organisation du camp proprement dit : maintenant c'était le début d'une série ininterrompue de nouvelles besognes. »⁷⁴

⁷⁴ Rudolf Hoess, *Le commandant d'Auschwitz parle*, p. 130-135.

3) L'extension d'un KL

Après sa construction, un camp peut être amené à être agrandi. Cette décision est prise par le *Reichsführer*, c'est-à-dire Heinrich Himmler.

C'est ce qui s'est passé pour le camp d'Auschwitz (initialement prévu pour 10 000 détenus). Le commandant du camp, Hoess, témoigne : « **Le Reichsführer vint nous rendre visite en mars 1941. Il nous traça un nouveau programme, encore plus important que le précédent, mais ne nous apporta pas la moindre aide pour palier les besoins les plus urgents.** »⁷⁵ Il se trouve alors dans une situation délicate : il doit agrandir le camp dans les plus brefs délais. Il poursuit : « **J'étais impressionné au plus haut degré par l'insistance avec laquelle Himmler soulignait la nécessité de procéder à une construction et à une installation rapides, sans tenir compte des lacunes existantes...** »⁷⁶

L'agrandissement du camp consiste à :

- Augmenter les capacités du camp de 10 000 à 100 000 détenus.
- Construire un camp de concentration pour 100 000 prisonniers de guerre sur le village de Birkenau.
- Fournir 10 000 détenus à l'entreprise IG-Farben Industrie, afin de construire une usine de production de caoutchouc et d'essence synthétique pouvant employer jusqu'à 8000 détenus.
- Créer une exploitation expérimentale de culture et d'élevage, prototype de la colonisation germanique à l'est.
- Enfin, agrandir les ateliers artisanaux (menuiserie, serrurerie...) du camp principal.

Tout ce travail devant s'effectuer dans les plus brefs délais, il constitue une charge énorme pour Hoess, ainsi que les détenus, mais il veut être à la hauteur de sa tâche : « **Mais puisque je voulais être à la hauteur de ma tâche, il m'incombait de jouer le rôle de moteur infatigable, appelé à inciter tout le monde au travail** »⁷⁷

Le travail est effectué de la même manière que pour la construction du camp. Les matériaux sont réceptionnés et stockés au *Bauhof* par les détenus, à une cadence effrénée. En l'espace de deux heures, un détenu doit par exemple transporter dans un magasin éloigné de 150 m 480 sacs de ciment de 50 kilos chacun.

Marie-Claude Vaillant-Couturier se souvient : « **Le travail à Auschwitz consistait en déblaiements de maisons démolies, constructions de routes et surtout assainissement des marais.** »⁷⁸

⁷⁵ Rudolf Hoess, op. cit., p. 137.

⁷⁶ Rudolf Hoess, op. cit., p. 139.

⁷⁷ Rudolf Hoess, op. cit., p. 138.

⁷⁸ Déposition de Marie-Claude Vaillant-Couturier au procès de Nuremberg, 28/01/1946.

4) Les espaces agricoles

Pour les besoins du camp

A Auschwitz, des expropriations ont lieu sur environ 40 km² autour du camp, constituant une zone appelée « zone d'intérêts du camp » (*Interessengebiet*). Le *Landwirtschaftskommando* s'occupe de poursuivre les travaux agricoles sur les terres des populations expulsées. Il faut tout d'abord **défricher de nouvelles terres** et **assécher les marais** : un premier groupe de détenus doit charger des caisses de bois avec de la boue et de la terre qu'une seconde équipe porte et vide un peu plus loin pour édifier un talus, qui est aplati par un troisième groupe. Il faut également moissonner, mettre les épis de blés en germe, semer des rutabagas, creuser des canaux d'irrigation, drainer les champs et pâturages, vider et nettoyer les champs en élevant des digues...

A Ravensbrück, d'autres kommandos effectuent un travail similaire. Le kommando des marais doit récupérer de la terre cultivable sur les bords marécageux du lac :

.....
« La travailleuse met une première couche de sapin vert dans l'eau ; puis une couche de sable et de scories – chaque couche d'environ cinquante centimètres ; finalement, un mélange de terre et d'engrais de vidange. On procédait par petits morceaux, les branches de sapin devant avoir absorbé l'humidité d'abord. Ainsi ont pris naissance les jardins du tour du lac (...). »⁷⁹
.....

D'autres kommandos sont chargés de récolter les pommes de terre, et de les trier. Ida Grinspan, déportée à Auschwitz, témoigne : *« J'ai été affectée à un deuxième kommando, celui du tri des pommes de terre. Sur un chantier, les pommes de terre étaient enfouies. Il fallait les déterrer, puis les triées, pour ne garder que celles qui n'étaient pas totalement pourries. La plupart étaient gelées ou pourries. Les autres étaient envoyées à la cuisine pour la 'soupe'. »*

Cultures expérimentales

En novembre 1940, Himmler, s'appuyant sur les rapports de Hoess, décide la création d'une station d'expérimentations agricoles, d'élevage, et de pisciculture, sous le couvert de la *Deutsche Versuchsanstalt für Ernährung und Verpflegung GmbH* (« Institut allemand d'expérimentation sur l'alimentation et le ravitaillement »).

A Dachau, c'est un vaste complexe de culture de plantes médicinales, de condiments, et de plantes à épices qui est installé par les détenus, sous le nom de « Plantage ». Les détenus y sont abrités, et réussissent parfois à subtiliser de la nourriture. Ils doivent amener le poivre au moulin, arracher les pommes de terre, moissonner, mettre les épis de blé en gerbes... Un détenu raconte :

.....
« Dans de grosses caisses se trouvait une masse de cosses de poivre. On nous donna des couteaux et nous avons à puiser dans ce tas pourrissant, à détacher les parties encore utilisables des cosses de poivre et à les jeter dans une autre caisse. On les amenait de là, dans des charrettes, au moulin à poivre. »⁸⁰
.....

Un peu plus tard, à Auschwitz, des déportés sont envoyés dans le kommando « Raisko », petit village vidé de ses habitants, qui ont abandonné leurs champs, plantations, serres... Il y a même un laboratoire, qui sera utilisé pour faire de la recherche en amélioration des plantes. Quelque temps

⁷⁹ *Les Françaises à Ravensbrück*, p. 126.

⁸⁰ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 193.

après, des recherches sont effectuées sur une plante dont le suc peut être transformé en caoutchouc. Les déportés sont utilisés pour la culture des plantes, la récolte des graines, l'étude de la plante, et des études chimiques.

Marie-Elisa Cohen a été employée au laboratoire :

« Ce bâtiment était divisé en deux : d'un côté le laboratoire de botanique, de l'autre le laboratoire de chimie et, au milieu, une cuisine pour les SS (...). Initialement, Raisko était un Kommando pour l'amélioration des plantes. »⁸¹

⁸¹ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 194.

II. Faire fonctionner le camp

1) Les bureaux : administration et intendance

Des kommandos gèrent également l'administration du camp, composés de détenus privilégiés qui, pour certains, par ce biais, disposent quasiment d'un droit de vie ou de mort sur les autres détenus.

En particulier, certains détenus sont affectés à l'**Arbeitsstatistik**, et décident (en partie) de l'affectation de tel ou tel détenu dans tel ou tel kommando, du nombre d'heures... Certains kommandos étant nettement plus acceptables que d'autres, ils peuvent aider leurs amis à s'en sortir.

Selon M. Delabre, déporté à Mauthausen, on nous apprend que : *« Même dans les camps de concentration, certains détenus ont nettement été privilégiés. En plus des détenus affectés aux cuisines, il y avait les administratifs. A Mauthausen, ces places étaient réservées aux communistes, par les prisonniers eux-mêmes qui organisaient ce système. Les communistes aidaient donc leurs camarades en les mettant dans une position moins dangereuse (kommandos moins durs...). C'est une forme de solidarité qui est critiquable. »*

De même, Marcel Abez se rappelle que *« les employés de l'Arbeitsstatistik étaient tout-puissants et il dépendait d'eux qu'on fût affecté à un bon ou à un mauvais kommando de travail »*⁸². Maurice Braun nous raconte, rejoignant le témoignage de M. Delabre :

.....
*« Lorsque les SS disaient : 'Il nous faut 1400 détenus pour Dora, ils ne désignaient nommément personne. C'était la 'Politische Abteilung' et l'Arbeitsstatistik sous direction communiste qui le faisaient. Ils envoyaient qui ils voulaient. C'est ainsi qu'un grand nom comme Marcel Michelin qui comptait les wagonnets – un poste qu'il aurait pu tenir jusqu'à la libération -, fut évacué un beau jour vers le kommando S3 d'Ohrdruf et les mines de sel où il est mort tout de suite. »*⁸³
.....

De plus, des détenus sont affectés aux **différents secrétariats** : *Lagerschreiber* (secrétariat du camp), *Schreibstube* (secrétariat central du camp), *Revierschreiber* (secrétariat du Revier), secrétariat des kommandos, *Blockschreiber* (secrétaires des chefs de blocks). Ils doivent assurer la tenue des registres et s'occuper des documents administratifs.

Pierre Saint-Macary, déporté à Mauthausen, se rappelle :

.....
« Nous sommes ici dans la pièce où était la Schreibstube, c'est à dire le secrétariat central du camp, où les bureaucrates (détenus) géraient les effectifs. Il y avait trois postes de secrétaires, sensiblement devant chaque fenêtre. Le premier était un déporté tchèque, Dany, qui gérait la totalité des effectifs, c'est à dire jusqu'à cinquante mille personnes présentes, et, au cours des années, il a géré cent cinquante mille personnes environ avec des mouvements d'entrée et de sortie. Il savait quels effectifs il y avait au camp central, à Melk, à Ebensee, tant de morts, tant de vivants. Le deuxième, Hans Marsalek, (...) gérait le travail puisque les SS vendaient la main d'œuvre à des entreprises, surtout dans la deuxième partie de la guerre. Il affectait les individus

⁸² Cité dans *Jusqu'au bout de la Résistance*, p. 151.

⁸³ Cité dans *Jusqu'au bout de la Résistance*, p. 151.

selon les demandes des entreprises, par exemple à Gusen, deux cent cinquante hommes tous les matins pour Messerschmitt ... C'était lui le marchand d'esclaves... Le troisième était Diego, (...) il accomplissait les tâches complémentaires, la principale étant de tenir l'état civil du camp. Or il n'y avait ni naissance, ni mariage, seulement des décès, c'était d'une certaine façon "l'homme des morts". »⁸⁴

Marcel Abez décrit la *Schreibstube* : « *La 'Schreibstube' (secrétariat du camp) groupait une foule de gratte-papier chargés de la paperasse, au moins aussi importante que celle d'une administration française. Tout ceci constituait les secrétaires des camps. »⁸⁵*

Geneviève de Gaulle-Anthonioz est, elle, affectée au **Revier** pour des travaux d'écriture :

« Je partageais une pièce contenant des archives avec plusieurs déportées anciennes et devais les aider à relever ou à classer des listes portant des noms et matricules des mortes et des vivantes.

' Désormais, tu vas travailler à l'infirmerie et tu habiteras le block 2. Ce sera moins pénible pour toi.', [m'avait dit le commandant du camp]. J'osai encore répondre : 'Mais je ne sais pas soigner les malades.' 'N'importe, tu travailleras dans le bureau des écritures, puisque tu sais l'allemand.'

Le commandant avait pris son téléphone et appelé d'abord l'infirmière chef, pour lui ordonner de me prendre dans le personnel du Revier. Puis la surveillante principale pour mon changement de domicile. (...) »⁸⁶

A leur entrée au Revier, les détenus sont aussi « fichés » : « *Un homme en uniforme rayé flambant neuf m'a demandé où j'étais né, quel était mon métier 'dans le civil', si j'avais des enfants, quelles maladies j'avais eues ; une quantité de questions. A quoi cela peut-il servir ? C'est une mise en scène pour se moquer de nous. Ce serait donc ça l'hôpital ? On nous laisse debout, nus, et on nous pose des questions. »⁸⁷*

A leur arrivée, les détenus sont photographiés par le **service anthropométrique**, qui est constitué de détenus. Ils étaient photographiés sous trois angles différents, et les photographies étaient gardées séparément sous forme de négatifs et de planches de contact. Georges Angéli a été affecté au laboratoire photo et en témoigne :

« [Mes activités étaient] uniquement de laboratoire, par conséquent de tirage et d'agrandissement de négatifs depuis les pellicules d'amateur de SS à l'usage de leur famille, je suppose, aux prises de vue officielles faites par le service photo : photo anthropométrique de chaque détenu, mais aussi des tirages qui retraçaient la création et toute l'activité du camp depuis le début, c'est-à-dire la chronologie du camp enregistrée de cette manière pour pouvoir

⁸⁴ Amicale de Mauthausen, *Les cahiers de Mauthausen* : n°1.

⁸⁵ Cité dans *Jusqu'au bout de la Résistance*, p. 145.

⁸⁶ Geneviève de Gaulle-Anthonioz, *La traversée de la nuit*, p. 55-59.

⁸⁷ Primo Levi, *Si c'est un homme*, p. 71.

montrer aux hautes personnalités telles que Himmler que les directives avaient bien été suivies et que les projets s'effectuaient dans les normes. »⁸⁸

Les fichiers du camp, gérés par la **Politische Abteilung**, « œil de la Gestapo », occupent également des détenus : *« La grande salle qui occupait tout le rez-de-chaussée était occupée par des tables aux tiroirs énormes pour les fichiers. Trente détenus gardés par deux SS les classaient. Ces fichiers concernaient l'état effectif, c'est-à-dire tous les détenus hommes et femmes se trouvant à Auschwitz, Monowitz-Buna, Blechhammer, Trzebinia, Dwory, etc. ; les détenus transférés d'Auschwitz dans d'autres camps ; les détenus libérés ; les détenus décédés à l'hôpital ; les détenus gazés avec au coin de la fiche SB et la date. »⁸⁹*

Quel travail ? Enregistrer les arrivées et les décès principalement. A l'arrivée de chaque nouveau convoi, après la « douche », un formulaire personnel (*Häftlings-Personalbogen*) était rempli pour chaque nouveau détenu, et celui-ci était gardé par la *Politische Abteilung* du camp. Une liste était ensuite établie et envoyée aux différents services du camp. Concernant l'enregistrement des morts, certains détenus travaillant dans la section politique racontent :

« La direction de l'hôpital envoyait tous les jours la liste des morts. La liste était accompagnée de fiches rouges sur lesquelles étaient marqués le motif, le jour et l'heure de la mort. »⁹⁰

« Nous recevions de la Registratur les dossiers personnels des détenus décédés : moi, j'étais la première étape, c'est pour cela que je recevais les dossiers complets avec tous les papiers qui s'y trouvaient. Chez les 'Aryens' c'était parfois extrêmement intéressant, car le dossier contenait toutes sortes de papiers secrets, dont le détenu ne pouvait même pas s'imaginer qu'ils étaient là, par exemple de la correspondance qui ne lui avait pas été remise, les lettres qu'il avait écrites et qui n'étaient jamais arrivées à destination ; il y avait aussi toute espèce de rapports concernant des enquêtes ; des interrogatoires, tout cela était annexé ; certains étaient arrivés au camp après avoir déjà été interrogés, et la Gestapo joignait toujours au dossier personnel le compte-rendu de cet interrogatoire, et si l'interrogatoire avait eu lieu à Auschwitz, le procès-verbal était également joint, donc on pouvait apprendre beaucoup de choses par ces dossiers.

Nous recevions la cause du décès en même temps que l'avis de décès. »⁹¹

Kazimierz Smolén, déporté à Auschwitz, y a aussi travaillé :

« J'ai été employé à la section politique. Nous étions dans le même bâtiment que la Direction du camp (Schutzlagerführer). Nous avons deux bureaux qui communiquaient par une simple ouverture sans porte. Nous étions quatre. (...) Mon voisin avait une machine à écrire 'Ideal'. Nous affectons les numéros d'immatriculation (...). Les SS devaient aller sur le quai pour réceptionner la marchandise'. Les listes nous étaient apportées et nous établissions les accusés de réception. Ceux-ci étaient envoyés à Berlin par un téléscripteur spécial à l'Office central de la

⁸⁸ Témoignage de Georges Angéli, in *Avant l'oubli*.

⁸⁹ Dounia Ourisson, *Les secrets du bureau politique d'Auschwitz*, cité dans *Auschwitz* (Léon Poliakov), p. 123-124.

⁹⁰ Dounia Ourisson, op. cit., cité dans *Auschwitz* (Léon Poliakov), p. 123-124.

⁹¹ Témoignage de Mme Kagan au Procès Eichmann, cité dans le *Procès de Jérusalem*, cité dans *Auschwitz* (L. Poliakov), p. 125-126.

Sécurité du Reich (RSHA), donc à Eichmann. Pour les transports de Juifs, à partir de 1943, nous recevions les listes complètes mais seuls les noms de ceux qui n'étaient pas sélectionnés pour la chambre à gaz étaient enregistrés. Nous avons des armoires avec un classement des fiches par pays, localités, cellules de la Gestapo, responsables des convois. »⁹²

Roger Joly, résistant-déporté à Neuengamme, se souvient d'un de ses amis employé dans ce service :

« A l'interrogatoire d'identité de Neuengamme, l'un de mes amis avait répondu dans un allemand si parfait que le 'Schreiber' l'avait affecté au bout de quelques jours à un poste inespéré : la 'Politische Abteilung'. Travailler à la section politique du camp central, c'est-à-dire avec les SS, le faisait accéder au circuit du Pouvoir. Certes, son rôle était très limité pour les nazis mais il pouvait revêtir pour nous une grande importance.

Il faut savoir que chacun de nous possédait un dossier. Du Résistant le plus important au raflé malchanceux. Ce dossier nous suivait jusqu'au camp. Le rôle de mon camarade consistait à trier ces dossier et à les compléter par diverses mentions avant de les transmettre au SS qui partageait le même bureau. Ce dernier visait tous les dossiers et les transmettait à son tour à la hiérarchie.

A l'échelon supérieur, un tri ultime était opéré : les dossiers I et II (suivant le nombre de barres attribuées par la Gestapo en France) étaient classés ; les dossiers III et IV étaient envoyés à Berlin, au siège central de la Gestapo où ils étaient 'étudiés'. Après quoi, un ordre était adressé au Lagerführer du camp concerné qui lui enjoignait de pendre dans les meilleurs délais les détenus dont les noms et les numéros matricule suivaient. A Neuengamme, de tels ordres arrivaient deux ou trois fois par mois. (...) »

Il a été lui-même sauvé par cet ami :

« Avec mes trois barres, ce sort m'attendait. Mais il y a eu mon camarade ! En triant 'consciencieusement' ses dossiers, il l'avait rempli, complété et mis de côté. Puis, profitant d'une absence du SS, il l'avait glissé sous une pile de dossiers déjà traités. »⁹³

Des **Dolmetscher** (interprètes) sont chargés de faciliter la communication entre les détenus et les SS ou les contremaîtres civils, et peuvent parfois faire basculer le destin d'un homme. Robert Antelme raconte : *« Gilbert, lui, qui parle bien l'allemand, sert d'interprète entre les détenus du hall et les meister qui commandent le travail. (...) Gilbert parvient souvent à éviter des coups aux copains. Les choses se passent en général ainsi : Le copain travaille à son atelier ; le meister arrive. Il examine la pièce qui est serrée dans l'étau. Elle est loupée. Le meister le fait observer au copain, parfois calmement. Le copain ne comprend pas, il ne répond rien, il hausse seulement les épaules. Alors le meister s'énerve. Il crie. Ca va venir. Le copain sent que ça va venir. Alors il dit à son voisin : 'Va chercher Gilbert !' »⁹⁴*

⁹² D'après le DVD *Auschwitz : souvenirs du prisonnier n°1327*.

⁹³ Cité dans *Jusqu'au bout de la Résistance*, p. 155.

⁹⁴ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, p. 66.

« Lucien est un Polonais, droit commun (...). Il parle le russe, l'allemand, le polonais, le français. (...) Il est Dolmetscher (interprète). Il traduit les ordres des SS et des kapos. Il ne travaille pas et touche la double gamelle. »⁹⁵

D'autres services emploient également des détenus : le service postal (*Postelle*), la *Bauleitung* (direction des constructions), la section de la comptabilité (*Verwaltung*), qui emploie des comptables de métier.

2) Les ateliers du camp

D'autres détenus sont employés dans des ateliers de réparation, à l'intérieur-même du camp.

C'est le cas par exemple des **menuisiers**, comme à Dachau, dès 1939, la menuiserie occupe environ 600 détenus, comprenant un atelier-école, une serrurerie et un atelier d'appareillage électrique. Du mobilier pour les camps, les casernes, les bureaux, les habitations et maisons de repos, les baraquements, ainsi que des châssis de fenêtre, des portes et des garnitures métalliques y sont fabriqués. Dans les autres camps, on trouve aussi des services semblables. Raymond Montegut raconte :

« [A Auschwitz,] la baraque où nous nous trouvions était l'atelier de menuiserie : autour des scies à ruban, des raboteuses, des mortaiseuses, des établis, des hommes s'affairaient silencieux. Les Vorarbeiter [contremaîtres] faisaient de long en large les cent pas. »⁹⁶

Le bois est fourni par d'autres déportés, qui doivent déraciner et décharger des troncs d'arbres, à Birkenau. Sim Kessel témoigne : « Le travail était dur (...). Décharger des troncs d'un camion et les transporter sur l'épaule avec un camarade sur cinquante mètres, ranger les troncs les uns sur les autres, revenir au camion, recommencer pendant douze heures, toujours au pas de course (...), c'est suffisant pour tuer un homme en quelques semaines (...). »⁹⁷

Un autre déporté se souvient : « Nous avons aussi à transporter des troncs d'arbres d'un lieu en un autre. L'on ne mettait pas plus de huit hommes au transport de la charge la plus lourde. Le long du chemin, des SS se tenaient à intervalles. Nous étions constamment sous observation. Les gardiens nous assenaient sans cesse des coups de matraque sur la tête et sur les épaules, ou nous frappaient de leurs lourdes bottes : leurs cris résonnent encore à mes oreilles. 'En avant, n... d. D..., voulez-vous marcher !' » Il arrivaient de temps en temps qu'un SS particulièrement 'énergique' nous ordonnât de nous livrer à certain exercice qui consistait à plier les genoux pendant que nous portions notre charge. Cela n'était pas sans danger, car si l'un de nous était tombé, le tronc pesant aurait pu écraser les autres. »⁹⁸

Les déportés travaillent pour la DAW, dans l'enceinte du camp, et assurent « les fournitures d'équipement nécessaires à certaines catégories de services publics, l'emploi pour des travaux

⁹⁵ Robert Antelme, op. cit., p. 54.

⁹⁶ Raymond Montegut, *Arbeit macht frei*, cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 179.

⁹⁷ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 179.

⁹⁸ Déclarations d'un déporté à Buchenwald transmises au Ministère des Affaires étrangères britannique, citées dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 205.

d'intérêt public de la main d'œuvre inemployée ». Cela comprend les fabrications en bois, la remise en état d'armement et de minutions, divers travaux métallurgiques, la fabrication de produits en tissu ou en paille...

A Buchenwald, les machines à travailler le bois sont récentes, prélevés par les nazis dans les territoires occupés. Avant Noël, la production de portes et de meubles est arrêtée, au profit de jouets en bois. Mais ces ateliers évoluent petit à petit vers la production de guerre... David Rousset, déporté à Buchenwald, raconte l'après-Stalingrad, les déportés techniciens installent les nouvelles machines :

« Des presses, des machines-outils, des caisses de douilles d'obus arrivaient. Alors, on a commencé par installer les machines. Ça a duré des jours. Lorsque tout était bien en place, les SS se sont aperçus qu'il fallait tout recommencer parce que, là où elles étaient, elles ne pouvaient pas recevoir de courant électrique (...). C'était nos techniciens qui faisaient les travaux. Ils oubliaient toujours quelque chose qu'ils devaient rajouter. »⁹⁹

Des **charpentiers** doivent, outre les travaux du camp, réaliser des cercueils. Charles Béné, déporté au Struthof, en témoigne :

« Je suis employé comme charpentier. Notre atelier est installé dans la seconde aile du block 4. Avec trois autres prisonniers je suis donc chargé de confectionner des cercueils ou, plutôt, des caisses en bois, pour les morts de la journée, de la nuit et du lendemain. (...) Notre travail macabre, commencé dès l'après-midi, dure encore une bonne partie de la nuit et toute la journée du lendemain. (...) Malgré notre abrutissement physique et moral, nous avons quand même fabriqué une vingtaine de cercueils durant cette nuit-là. (...) Pendant ces deux journées, nous avons fabriqué 64 cercueils (...). »¹⁰⁰

Il existe également un atelier de **serrurerie**. A Auschwitz, il s'agit de la « colonne Strougy », qui comprend une colonne d'ajustage, une de serrurerie, une fabrique de grillage et de charpentes en fer, un atelier de serrurerie d'art, un autre produisant des rampes d'escalier, des grilles et des portails, et un autre pour les boulons et les charnières. Toutes ces productions étaient utilisées pour le camp. Raymond Montegut, forgeron déporté à Auschwitz, se souvient de l'émotion qu'il a éprouvée en entrant dans l'atelier :

« Les machines, les forges, le bruit des enclumes, l'étincelle des meules, les postes de soudure, autant de bruits, autant d'images qui réveillaient en moi tout mon passé de travail. En entrant dans cet atelier, un grand souffle d'espérance passa sur moi et, dans cette minute, je ne doutai plus de sortir vivant de ce bagne infernal. C'était là un sentiment analogue à l'émotion éprouvée par celui qui retrouve, après une longue absence, sa maison, son intérieur, ses habitudes. »¹⁰¹

⁹⁹ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 179.

¹⁰⁰ Charles Béné, *Du Struthof à la France libre*, p. 129.

¹⁰¹ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 180.

Certains déportés sont employés à des travaux de **vannerie**, et doivent tresser des nattes de ficelle, de papier, de vieux bouts de tissu, de déchets de carton... C'est un travail qui laisse des chances de survie, et qui est souvent attribué aux vieillards. Louis Martin-Chauffier, déporté à Neuengamme, témoigne :

.....
« Le coin des 'tresses' était le dépotoir du camp. (...) Les débris humains s'affairaient entre des montagnes de vieilles gabardines hors d'usage, des piles de tapis usés, des ballots de bouts de ficelle, des tas de semelles de bois et des déchets indéfinissables de fer, de cuivre, d'on ne sait quoi (...). Assis sur des bancs, fort serrés, de six ou sept heures du matin, nous tressions, qui des bouts de ficelle, qui des lanières de gabardines ou des résidus de toute espèce. Il fallait fournir, le soir, quarante mètre sous peine d'une volée de schlague (...). »¹⁰²
.....

A Mauthausen, un atelier similaire existe. Il faut travailler, debout, à tordre deux bandes de papier, entre le pouce et l'index.

Des **peintres** repeignent également le camp. Denise Dufournier, déportée à Ravensbrück, se souvient :

.....
« Pendant les belles saisons, [les membres de la colonne de peinture] peignaient l'extérieur des Blocks, le vert comme on disait, ou bien l'intérieur des Blocks, les cuisines, les douches, et surtout les Blocks des malades dont le nombre allait toujours croissant ; ou bien ils exécutaient des travaux plus délicats, comme la peinture des salles d'opération, des appartements des SS, ou, au contraire, des travaux plus grossiers, comme le badigeonnage à la chaux d'écuries ou de caves. »¹⁰³
.....

Jacques Vern témoigne : *« Notre travail consistait à peindre les baraques. Ce n'était pas trop dur, et, surtout, nous n'étions pas maltraités comme les autres déportés. Pour travailler, nous devions mélanger la peinture de l'eau et du foncteur (???) et, pour les doser, nous utilisions une bascule romaine. »¹⁰⁴*

Des **ateliers vestimentaires** existent également, pour le compte de la Texled. Ils procurent aux détenus et à leurs gardiens les fournitures vestimentaires nécessaires, ainsi que des produits vestimentaires pour les besoins de l'industrie : pull-overs, chaussettes, tissus, moquettes... A Ravensbrück, près de 200 vestes ou pantalons sont fabriqués chaque jour, la cadence est difficile. Marie-Claude Vaillant-Couturier, déportée à Ravensbrück, témoigne :

.....
« C'était l'atelier du camp qu'on appelait la "Schneiderei I". On fabriquait 200 vestes ou pantalons par jour. Il y avait deux équipes, une de jour et une de nuit, douze heures de travail par équipe. L'équipe de nuit, au début à minuit, lorsque la norme était atteinte, mais dans ce cas seulement, touchait une mince tartine de pain. Par la suite cela a été supprimé. Le travail était à une cadence effrénée, les détenues ne pouvaient même pas se rendre au lavabo. Pendant la nuit et le jour, elles étaient effroyablement battues, tant par les SS femmes que par

¹⁰² Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 181.

¹⁰³ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 135.

¹⁰⁴ Cité dans *Paroles de déportés*, p. 264.

les hommes, parce qu'un aiguille cassait, parce que le fil était de mauvaise qualité, parce que la machine s'arrêtait, ou tout simplement parce qu'elles avaient une tête qui ne plaisait pas à ces messieurs ou ces dames.

Vers la fin de la nuit, on voyait qu'elles étaient si épuisées que chaque effort leur coûtait. leur front perlait de sueur. elles ne voyaient presque plus clair. quand la norme n'était pas atteinte, le chef de l'atelier Binder se précipitait et battait à tour de bras l'une après l'autre, toute la rangée des femmes de la chaîne, ce qui fait que les dernières attendaient, pétrifiées de terreur, que leur tour arrive. Quand on voulait aller au Revier, il fallait avoir l'autorisation des SS, qui la donnaient très rarement, et même dans ce cas, si le médecin donnait une dispense de travail de quelques jours, il arrivait couramment que les SS viennent rechercher la malade dans son lit pour la remettre à sa machine. L'atmosphère était effroyable, parce qu'à cause de "l'occultation", la nuit, on ne pouvait pas ouvrir les fenêtres. Alors, 600 femmes travaillaient pendant 12 heures sans aucune ventilation. Toutes celles qui travaillaient à la Schneiderei devenaient squelettiques au bout de quelques mois, elles commençaient à tousser, leur vue baissait, elles avaient des tics nerveux, causés par la peur des coups. »¹⁰⁵

Les détenues effectuent plusieurs types de travaux. Certaines trient des vêtements militaires. D'autres cousent des numéros sur les manches des nouveaux convois. D'autres peignent les uniformes des soldats de la campagne de Russie pour mieux se camoufler durant l'hiver. D'autres rapiècent des chemises, des pantalons.

Geneviève de Gaulle-Anthonioz témoigne :

« Nous devons récupérer ce qui pouvait l'être d'uniformes du front de l'est, ceux des blessés et des morts. Pourriture humaine, vermine, n'empêchaient pas que les boutons, les doublures puissent être réutilisées. »

« Nous nous chargions d'un énorme tas de ces vêtements. Il fallait vite, vite, couper, découdre, cependant que d'autres camarades étaient affectées au lavage de ce qui en valait la peine. L'odeur était insupportable, le SS qui commandait l'un des pires du camp : je l'ai vu tuer avec un battoir une pauvre femme qui avait osé laver une petite pièce de son propre linge. »¹⁰⁶

« Je passai quelques semaines entre des piles de peaux de lapin destinées à doubler les pelisses des SS sur le front soviétique. »¹⁰⁷

Suzanne Legrand se souvient :

« Dans le camp, il y avait également des ateliers de tissage, de couture, la fabrication des équipements militaires : uniformes de prisonniers, de soldats, camouflage intérieur, récupération des vieux uniformes, car les morts étaient déshabillés et leurs vêtements utilisés. »¹⁰⁸

¹⁰⁵ Témoignage de Marie-Claude Vaillant-Couturier au procès de Nuremberg, 28/01/1946.

¹⁰⁶ Geneviève de Gaulle-Anthonioz, *La traversée de la nuit*, p. 17.

¹⁰⁷ Geneviève de Gaulle-Anthonioz, *La traversée de la nuit*, p. 52.

¹⁰⁸ Cité dans *Paroles de déportés*, p. 131.

D'autres déportés sont affectés au kommando de la **blanchisserie** (Wäscherei). A Buchenwald, les 185 hommes de ce kommando doivent laver chaque mois plus de 300 000 vêtements. Vincente Torres Ruiz témoigne :

.....
« J'ai été envoyé dans un nouveau kommando, au Wäscherei, c'est-à-dire à la laverie du camp. Je dois dire que c'était une planque, d'autant plus que le chef m'a fait monter au deuxième étage de la baraque pour y étendre le linge sur un fil, en compagnie d'un politique hollandais (...). Nous y faisons les poches des habits que nous devons étendre, nous y trouvons du fil, des aiguilles, des choses utiles. »¹⁰⁹
.....

3) Les magasins et les réserves

Des déportés sont, de la même manière, employés aux **magasins** et aux réserves d'alimentation, de vêtements et même de matières premières.

A Ravensbrück, un kommando doit gérer la cave de **charbon**. C'est un travail particulièrement difficile, les détenues devant remuer toute la journée des montagnes de charbon, dans une cave. Denise Dufournier en a fait partie :

.....
« Nous étions placées sous des soupiroux, ce qui permettait de respirer par bouffées et seulement si l'on calculait bien son temps, car, environ toutes les trois minutes, des wagonnets, roulant à l'extérieur, déversaient sur nos têtes des avalanches de combustible. Le bruit régulier des pelles était assourdissant et rendait impossible toute conversation. Le soir, quand nous rentrions au Block, les oreilles nous teintaient pendant un long moment. D'autre part, l'atmosphère était oppressante. Nous étions noires de la tête aux pieds, à demi aveuglées par la poussière. »¹¹⁰
.....

A l'arrivée des convois, certains détenus sont chargés de remettre des « vêtements » (ainsi que des galoches), ou parfois « l'uniforme » du camp, et de stocker en retour les vêtements civils de ces derniers. Un déporté raconte son arrivée :

.....
« On nous pousse devant de longues tables en carré, devant lesquelles se trouvent des détenus faisant le service de déshabilleurs. La plupart en pantalons rayés et en vestes blanches, ils portaient des numéros sur leurs vêtements et des triangles rouges (...). Ils mettaient nos vêtements, nos chaussures, nos serviettes dans un gros sac, enregistraient tout soigneusement, et nous remettaient un numéro. Ils enlevaient des prothèses aux infirmes, des lunettes aux plus myopes (...). Nos montres, nos bagues, nos alliances disparaissaient dans des pochettes munies du même numéro que les sacs de vêtements, et on signait un reçu qui restait entre les mains d'un surveillant. »¹¹¹
.....

En « échange », les déportés reçoivent la « tenue » du camp.

¹⁰⁹ Cité dans *Mémoires de Déportés*, p. 323-324.

¹¹⁰ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 134.

¹¹¹ *Témoignages strasbourgeois*, cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 138.

Le stockage et la distribution des vêtements et effets est géré par l'*Effektenkammer*, dont nous aurons l'occasion de reparler.

4) Les centres vitaux

La cuisine

Dans les **cuisines**, il y a des cuisiniers qui sont chargés de préparer la soupe, mais aussi des éplucheurs de légumes qui eux s'occupent des légumes que les déportés ont déterrés et triés : éplucheurs de pommes de terre...

Michel Ribon y est affecté :

.....
« J'eus tout le loisir d'étudier les lieux : la salle de cuisson et des cuves – une étuve – et, communiquant avec elle, la salles des pluches, un asile et un pactole : ces monceaux d'épluchures signifiaient l'abondance. (...). J'en étudiai les occupants : d'un côté, il y avait les permanents, qu'une petite révolution de palais rejetait parfois à la boue ; de l'autre, les journaliers, recrutés chaque matin selon une cote d'amour dont je percevais mal les critères ; l'effectif des seconds variait selon l'importance du ravitaillement en réserve et, parfois, il se réduisait à néant. »¹¹²
.....

Les détenus qui y sont affectés sont privilégiés, et cherchent évidemment à se procurer de l'alimentation supplémentaire. Maurice Livartowski se souvient :

.....
« A Birkenau, j'ai été transféré aux cuisines. On était deux. Quand je suis rentré aux cuisines, j'ai eu affaire à un Kapo qui avait 10 ans de camps, certainement communiste. Il me dit qu'ici, il ne voyait rien, mais que si quelqu'un me prenait sur le fait, il serait forcé de me liquider. Je prenais de la soupe pour moi et en gardais un peu pour la porter aux malades. Le kapo faisait semblant de pas voir, et quand des SS passaient, je ne faisais rien. On a sauvé beaucoup de vies humaines avec ça. »¹¹³
.....

Les **corvées** sont effectuées à tour de rôle par tout le monde. Le ravitaillement commence dès 3h du matin, c'était le *Koffen holen*, puis dans la matinée il y a le transport des bidons de soupe et, pour finir, en fin de journée, au dîner il y a les transports des bidons vides.

La corvée des bidons demande un effort gigantesque car les déportés doivent porter à deux un bidon de 60 kilos et effectuer un long trajet, dans la boue, le sable et la neige, sous les coups des kapos. Le liquide, secoué, ébouillante les mains. Un déporté témoigne :

.....
« Le transport des bidons de soupe par des femmes affaiblies devient une épreuve que tout le monde essaie d'éviter ; deux prisonnières doivent porter un bidon de 30 à 50 litres environ ; les porteuses fatiguées butent sur les pierres, glissent sur la terre ou la neige, heurtent le bidon, projettent de la soupe bouillante sur leurs pieds ; et le désastre arrive parfois : elles tombent, ou

¹¹² Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 134.

¹¹³ Témoignage recueilli par la Visual Shoah History Fondation.

une surveillante les bouscule ou les frappe jusqu'à ce qu'elles tombent et répandent la précieuse nourriture. »¹¹⁴

Primo Levi raconte :

« Pour aller chercher la soupe, il fallait faire un kilomètre, puis retourner avec la marmite de cinquante kilos enfoncée sur les bâtons. C'était un travail fatigant, mais qui incluait un parcours agréable à l'aller, puisqu'on était pas chargé, et offrait aussi l'occasion non négligeable d'approcher les cuisines. Nous ralentîmes l'allure. Pikolo [le Kapo] n'était pas sot ; il avait judicieusement choisi le chemin de manière à pouvoir faire un long détour, un parcours d'au moins une heure, sans pour autant éveiller les soupçons. (...) »¹¹⁵

A cela s'ajoute la corvée du pain qui s'effectue par les déportés dans la matinée. Elle consiste à ramener, contre sa poitrine, les bras tendus, 8 pains qu'ils distribuent ensuite aux déportés.

Il faut également s'occuper de la vidange des seaux, une fois les « repas » distribués. M. Bretin, déporté à Flossenburg, témoigne :

« Un seau vide de confiture, une citerne, c'est tout. La main-d'œuvre et le charroi sont assumés par nous. Nous sommes douze plongés dans cette innommable horreur. En plein dedans avec toute la délicatesse de nos nerfs olfactifs. »¹¹⁶

¹¹⁴ Cité dans *Le livre de la Déportation*, p. 220.

¹¹⁵ Primo Levi, *Si c'est un homme*.

¹¹⁶ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 132.

Le Revier

Le Revier est une **infirmierie** dotée d'un personnel sanitaire discipliné et en apparence compétent. Certains membres du personnel sont recrutés parmi les prisonniers.

Ceux-ci peuvent travailler à différents postes, comme préposés aux chaussures ou gardien de nuit. La plupart des détenus sont en effet non pas affectés aux soins mais à de petites corvées. Robert Waitz indique : *« Les médecins détenus ne sont pas employés comme médecins mais tout au plus comme porteurs de cadavres. Ceux qui faisaient réellement fonction de médecins étaient des SS qui généralement avaient fait des études médicales extrêmement réduites... et nous étions sous leurs ordres. »*¹¹⁷

Emile Blaes témoigne : *« Un jour, on m'a proposé un poste de gardien de nuit au Revier. J'avais le profil, comme on dit aujourd'hui : il fallait savoir écrire en allemand, afin de noter les entrées sur un cahier. On m'a donné un 'manteau de service', car il faisait très froid, et, chaque soir, je m'installais sur un tabouret, attendant les nouveaux venus ».*

Primo Levi indique aussi l'existence d'un poste de préposé aux chaussures :

.....
*« Le préposé aux chaussures est un gigantesque Häftling français, installé dans une loge entre les deux dispensaires. C'est un des rares fonctionnaires français du camp, et ce serait une erreur grossière de croire que passer ses journées au milieu de souliers boueux et éculés est un mince privilège : il suffit de penser à tous ceux qui entre au K.B. avec leurs souliers et qui ressortent sans plus en avoir besoin... »*¹¹⁸
.....

Le professeur Marc Klein, déporté à Auschwitz, témoigne :

.....
*« Par une chance inespérée, je fus (...) transféré au block 28 du Häftlingskrankenbau [hôpital]. C'est en hommes de peine et non en médecins que nous y fûmes affectés, et cependant, ce fut un événement des plus heureux. (...) Nous avions l'espoir, plus ou moins justifié, d'accéder peu à peu au travail médical (...). Au début, on nous demandait les travaux les plus variés : laver les carreaux, récuser les planchers, frotter les murs ripolinés, fendre du bois, transporter du charbon, nettoyer des tonneaux, surveiller les cabinets, faire le Kesselkommando [kommando du chaudron], mille et une petites corvées que nous étions trop contents de faire pour nous rendre indispensables dans le bloc. »*¹¹⁹
.....

Lorsque les « médecins » ne sont pas des SS, il s'agit souvent d'Allemands n'ayant pas de formation adéquate. Marcel Renet témoigne :

.....
*« Le service médical était assuré et dirigé par des détenus allemands dont aucun ne possédait de formation professionnelle, n'ayant jamais été médecin, ni infirmier. Le kapo chef était un ancien détenu allemand et les autres étaient des menuisiers, des bouchers ou des cordonniers. C'étaient eux, cependant, qui décidaient de l'admission ou du rejet des malades. »*¹²⁰
.....

¹¹⁷ Cité dans *Paroles de déportés*, p. 176.

¹¹⁸ Primo Levi, *Si c'est un homme*, p. 66.

¹¹⁹ *Témoignages strasbourgeois*, p. 443-445, cité dans *Auschwitz* (Léon Poliakov), p. 108-109.

¹²⁰ *Témoignages strasbourgeois*, p. 443-445, cité dans *Auschwitz* (Léon Poliakov), p. 108-109.

D'un camp à l'autre cependant, il a quand même plus ou moins de vrais médecins, ou des infirmiers et étudiants en médecine qui se chargent des soins.

Mais petit à petit, à Auschwitz, le personnel médical détenu évolue vers un personnel de métier, grâce au docteur détenu Feykel, qui réussit à faire admettre les médecins comme malades, qui deviennent malades-travailleurs et accèdent lentement à l'exercice médical.

Un problème d'éthique médicale se pose alors : comment envoyer des gens à la mort ? Qui choisir ?

Au camp de Ravensbrück, camp de femmes, il y a parfois des naissances. Dans un premier temps, les nouveaux nés sont tués par les SS, puis ils sont épargnés. Au Revier, des détenues sont alors chargées de s'en occuper. Marie-José Chombart de Lauwe a été affectée à la *Kinderzimmer* (chambre des enfants) :

.....
« C'était le pire, ils mouraient presque tous, et ce tous les jours, c'était très dur. Les mères venaient, on essayait de changer les enfants avec ce qu'on avait. J'essayais de les soigner un peu, mais presque tous mouraient. En effet, il n'y avait presque rien : les bébés arrivaient avec une chemise, ainsi qu'une couche et une seule. On manquait de linge. Nous avons fait appel à l'entraide du camp et on en a obtenu un peu. On a ensuite insisté auprès des SS et on a eu 2 flacons de lait en poudre. Mais c'était insuffisant, car il y avait jusqu'à 40 nourrissons ! L'entraide du camp en a trouvé 10 de plus. Une infirmière a même volé la gomme en caoutchouc d'un SS pour fabriquer des tétines. »
.....

Certains détenus sont affectés à la **pharmacie**. Marc Klein poursuit :

.....
« J'eus l'immense chance d'être affecté à la pharmacie des détenus, qui était de tout le camp un des endroits les plus tranquilles et les plus jaloués. Si j'ai pu m'y introduire, ce n'est certes pas à cause des mes titres universitaires, mais bien parce que je savais correctement cirer un parquet, broser les tapis, lustrer les meubles, laver soigneusement d'innombrables bouteilles, participer au transport parfois pénible des médicaments, et aussi je crois parce que je sais bien siffler et que j'arrivais à donner une impression presque constante de bonne humeur. (...) Au bout d'un certain temps, je fus admis à participer au triage des médicaments provenant des Canadas, et prélevés sur les déportés à l'arrivée au camp. Enfin, à la longue, mon travail principal devait consister à préparer des envois de médicaments pour les salles de malades et pour les kommandos. La pharmacie des détenus était fort bien pourvue de médicaments tant par des livraisons provenant de la pharmacie SS que par les spécialités qu'apportaient les convois venant des différents pays d'Europe. La pharmacie du camp était en effet un endroit très privilégié. A part le Rollfuhrkommando qui consistait dans le déchargement pénible des wagons de médicaments, le travail qu'on y fournissait était des plus légers. »¹²¹
.....

Les blocks de malades ont la même disposition que les autres blocks du camp. De plus, certains ont une destination spécifique (block de malades atteints de tuberculose pulmonaire, block de chirurgie...).

Malgré une apparence acceptable, le Revier manque considérablement d'hygiène :

¹²¹ *Témoignages strasbourgeois*, p. 443-445, cité dans *Auschwitz* (Léon Poliakov), p. 108-109.

« L'installation du Revier est apparemment convenable : salle de radioscopie, salle opératoire, cabinet dentaire, couloirs clairs... Une propreté apparente sert à masquer un manque d'hygiène ahurissant. De la canule à la seringue, en passant par le gant qui sert au toucher vaginal collectif (lorsqu'on cherche si les détenues n'ont pas caché là leurs bijoux), rien n'est désinfecté. »

Parfois, l'accroissement des effectifs oblige à réserver de nouvelles baraques aux malades.

Certains détenus doivent vacciner les malades, *« même avec des produits périmés depuis deux ans, c'était une démarche purement bureaucratique »*¹²².

Les malades sont parfois **tués** par d'autres détenus, sur l'ordre des médecins, comme en témoigne Michel Scheckter :

*« Une semaine après mon arrivée au camp, le chef de block, le docteur G., polonais, (...) m'appela, ainsi que le docteur K., détenu slovaque qui travaillait avec moi, et nous emmena dans un bureau où était assis à une table le Unterscharführer (sergent SS) K., qui me demanda si je savais vacciner. Sur ma réponse affirmative, un médecin en blouse blanche, détenu dont j'ignore la nationalité, vint me dire : 'Je vais vous montrer ce que vous avez à faire. Voilà une seringue de 5 cm³ et une aiguille à ponction lombaire. Vous aurez à aspirer 5 cm³ de ce liquide. Faites attention de ne pas en projeter dans votre œil car une goutte serait suffisant pour le perdre'. Il s'agissait de formol. Il joignit le geste à la parole en emplissant la seringue, puis il fit entrer deux détenus nus qui avaient conservé leur ceinture et dans leurs mains du pain. Le médecin me dit encore : 'Regardez, prenez les repères, vous mettrez l'index de la main gauche sur le mamelon et le médius sur le bord gauche du sternum, et vous piquerez de haut en bas et de gauche à droite parce que, contrairement à ce que vous pensez, le cœur est à droite. Vous aspirerez un peu de sang pour vous rendre compte que vous êtes bien dans la cavité cardiaque et vous injecterez le liquide.' Il joignit l'acte à la parole et l'homme qui était assis sur un fauteuil tomba raide mort. »*¹²³

Le service religieux

Dans les deux blocks de Dachau, on trouve une chapelle où l'on célèbre la messe le matin avant l'appel, qui est faite par le religieux le plus important de la baraque. En principe, seul le clergé a le droit d'assister à l'office.

Toujours à Dachau, au kommando du « Plantage », nous avons le cas d'un prêtre *« qui célébrait la messe en se servant d'un petit autel planté en terre. Tandis qu'agenouillé il faisait semblant d'enlever les mauvaises herbes, les camarades venaient assister au service, les bras chargés de plantes et d'herbes et communiaient. Les hosties et le vin leur étaient fournis par les occupants du Block 26, celui des religieux polonais qui, jusqu'à l'automne 1944, ne purent célébrer d'offices religieux »*¹²⁴.

¹²² Témoignage de Georges Angéli, in *Avant l'oubli*.

¹²³ Cité dans *Paroles de déportés*, p. 161.

¹²⁴ Paul Berben, cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 193.

5) Services et entretien

Certains détenus sont également employés à la **réception**, puis à la **coiffure** des autres détenus, à leur arrivée et à intervalles réguliers.

Un déporté évoque la tonte à l'arrivée :

« Une vingtaine de tondeuses électriques, entre les mains de coiffeurs de profession ou de circonstance, rasant le crâne et tout le corps. »¹²⁵

Suit la distribution des vêtements, l'enregistrement de l'identité et l'interrogatoire mené par les détenus, sous la surveillance des SS.

Margarete Buber-Neumann, déportée à Ravensbrück, cite le cas d'une coiffeuse Témoin de Jéhovah :

« [L'inscription et le déshabillage] étaient aussi faits par des femmes aux tabliers blancs qui étaient aussi des détenues. (...) [L'épouillage] était accompli par deux Bibelforscherinnen [Témoins de Jéhovah]. L'une d'elles s'appelait Emmi... J'ai eu l'occasion d'observer, pendant des années, Emmi dans ses fonctions. Couper les cheveux était devenu pour elle un plaisir. Plus une femme priait et suppliait ardemment, plus les cheveux étaient beaux et opulents, plus Emmi, la Témoin de Jéhovah, mettait en marche sa machine à couper les cheveux avec plus d'ardeur diabolique et faisait d'une belle tête bouclée, un crâne chauve triste. »¹²⁶

Les *Zimmerdienst* étaient chargés du **ménage**. Ils devaient nettoyer à l'eau claire, sans désinfectant et à l'aide d'un balais de branchage. Un *Scheissminister* est responsable des latrines, un *Bademeister* des « douches ».

Le *Scheisskommando* (« kommando de la merde ») s'occupe des excréments des WC. Gilbert May se souvient : « Tous ces excréments étaient ensuite récupérés par le 'kommando des vidangeurs' – l'un des pires kommandos – pour les jardins des SS »¹²⁷. José Bellec souligne que « les camarades devaient porter à deux, toute la journée, en courant, de grands bacs d'excréments »¹²⁸.

Nadine Heftler, déportée à Auschwitz, insiste sur la difficulté de ce travail :

« On transportait les ordures ménagères et humaines d'un point à l'autre du camp dans de petites brouettes (...), débordant, elles laissaient une traînée infecte derrière elles et éclaboussaient les malheureuses chargées de les conduire. Puis le soir (...) elles venaient se coucher contre leurs compagnes de nuit, lesquelles ne pouvant supporter une pareille odeur rejetaient hors de la coïa la pauvre femme. »¹²⁹

¹²⁵ *Témoignages strasbourgeois*, cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 138.

¹²⁶ Cité dans *Les Bibelforscher et le nazisme*, ch. 25.

¹²⁷ Cité dans *Jusqu'au bout de la Résistance*, p. 118.

¹²⁸ Cité dans *Jusqu'au bout de la Résistance*, p. 173.

¹²⁹ Natalie Heftler, *Si tu t'en sors... Auschwitz 1944-1945*, cité dans *Mémoire vivante n°49*, p. 11.

François Gadéa, déporté à Buchenwald, a été affecté à ce kommando :

.....

« Toutes les déjections des détenus, reçues dans des fosses alimentées par un filet d'eau et sur les petits murs desquelles il fallait s'asseoir en rang et dos à dos pour faire ses besoins, parvenait par un système de canalisations souterraines dans des bassins installés dans la partie basse du camp. Ces bassins, peu profonds, du genre marais salants, recevaient des matières fécales qui se diluaient dans l'eau. Sous l'action de l'air et du soleil, l'eau s'évaporait et à la surface apparaissait bien vite une croûte que nous devions ramasser à l'aide de pelles et étendre sur des aires proches. Quand ces matières étaient presque sèches, nous les transportions sur des civières à proximité des jardins, où nous les entassions dans des sacs qui étaient chargés sur des camions qui se dirigeaient ensuite vers l'extérieur. Les Français du Block 52 étaient peu nombreux à effectuer ce travail, une dizaine au plus. Chaque fois nous étions incorporés manu militari à cette équipe spéciale d'une cinquantaine de détenus de nationalités différentes, auxquels on faisait subir les pires brimades. Il ne se passait pas un jour sans que les SS et les kapos n'aient la fantaisie de nous pousser dans cette eau nauséabonde. Nous devions ainsi travailler dans une odeur pestilentielle, entourés de mouches et de moustiques attirés par les mateurs fécales qui avaient imprégné nos loques. Nous connaissions les moments les plus déprimants à notre retour. Après l'appel, souvent interminable, nous étions contraints par les Stubendiest – les préposés au service du Block – de rester dehors et d'attendre le milieu de la nuit ou le petit jour avant d'entrer. Nous traînions avec nous une puanteur indicible que nous nous efforcions d'atténuer lorsque nous avions le bonheur d'avoir un peu d'eau pour rincer nos défroques et nous laver. »¹³⁰

.....

Certains détenus doivent également, en hiver, **déblayer** la neige aux abords du camps :

.....

« [A Buchenwald,] on nous fit déblayer la neige avec nos vestes : alors que les chasse-neige restaient inactifs au garage, nous devions, une fois rendus sur le lieu du travail, étaler nos vestes par terre, les remplir de neige avec les mains et les transporter à l'endroit désigné. La journée terminée, il nous fallait endosser nos vestes trempées afin que notre numéro soit bien apparent pour l'appel et la distribution de la soupe. »¹³¹

.....

M. Bretin, déporté à Flossenburg, témoigne :

.....

« Nous étions choisis au hasard. (...) Les détenus devaient charger le char avec la neige ramassée dans le camp ou sur la route d'accès, et ensuite ils devaient le haler dans la montagne pour déverser cette neige dans un ravin. Chaque matin et soir, la moitié du kommando avait été décimée à coups de gourdins. »¹³²

.....

¹³⁰ Cité dans *Le livre de la Déportation*, p. 72.

¹³¹ *Les témoins qui se firent égorger*, p. 127.

¹³² Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 127.

III. Être au service des SS

1) Travailler pour les SS

Pour leur propre service, les SS emploient aussi des détenus.

On peut tout d'abord citer le **coiffeur** des SS, qui est un professionnel, les cuisiniers et serveurs de la cantine SS. L'entretien et la réparation des **véhicules** SS (*Fahrbereitschaft*) emploie une douzaine de spécialistes, au Struthof.

Des déportés sont également employés pour **entretenir** et/ou aménager des habitations des environs du camp réquisitionnées par la hiérarchie SS. Par exemple, au Struthof, trois **peintres** professionnels rénovent une maison, des demeures juives spoliées par les officiers SS sont remises en état, et les deux maisons du commandant du camp, sont également entretenues par les détenus (abords extérieurs, jardins, nettoyage de la piscine...).

Albin Glowacz, déporté à Buchenwald en tant que Témoin de Jéhovah, a été employé à ces travaux :

« *[J'ai travaillé] chez un général nommé Paul, pour faire des constructions et aménager un 'château' et aussi assécher les marais situés près du château et faire un parc.* »¹³³

Paul Sobol, déporté belge, a été employé en tant que **menuisier** aux réparations de villas SS :

« *Un beau jour, on a demandé un menuisier. On m'a pris. J'étais pas menuisier, mais j'avais fait à l'école des activités manuelles, et avais acquis certaines techniques de travail du bois avec des outils que je connaissais. Je travaillais sur des machines. J'ai tenté. C'était ma première lueur de chance, car je suis rentré dans un tout petit kommando, et avais un domicile fixe, dans le block du kommando. Nous avions là un endroit fixe où dormir. Nous étions une douzaine maximum. C'était un kommando au service des SS, et nous devions réparer et entretenir leurs maisons. Nous travaillions dans une cave, où il y avait des établis et des outils. On appelait le chef du kommando et on lui demandait d'aller dans telle maison pour faire telle réparation. C'était bien chauffé, et bien organisé.* »¹³⁴

Rudolf Hoess, commandant d'Auschwitz, indique aussi dans ses mémoires que des détenus ont été affectés à sa demeure familiale, située à proximité du camp :

« *Les détenus faisaient l'impossible pour plaire aux miens et les comblaient de leurs attentions. Aucun ancien détenu ne pourrait prétendre avoir subi dans ma demeure un mauvais traitement quelconque. (...) Mes enfants venaient me mendier des cigarettes pour les prisonniers, surtout pour les jardiniers qu'ils avaient pris en affection.* »¹³⁵

¹³³ Cité dans *Les Bibelforscher et le nazisme*, ch. 31.

¹³⁴ Témoignage recueilli par la Visual Shoah History Fondation.

¹³⁵ Rudolf Hoess, *Le commandant d'Auschwitz parle*, p. 191.

A ce propos, un de ses **jardiniers**, Stanislaw Dubiel, un Polonais, témoigne :

« Presque dès le début, je travaillais comme jardinier, d'abord chez le chef de camp Fritsch, (...) et ensuite son successeur (...). Je fus affecté à la maison du commandant du camp Rudolf Hoess. Je travaillai là jusqu'à la fin de la présence de Hoess au camp. (...)

Pendant toutes [les visites de dignitaires de la SS], la famille Hoess offrait chaque fois à ses hôtes des réceptions très plantureuses. J'étais chargé par la famille Hoess d'organiser (de procurer illégalement) le ravitaillement nécessaire à cet effet. Avant chacune de ces réceptions, Mme Hoess me disait ce qu'il lui fallait et m'ordonnait de me mettre en contact à ce sujet avec Sophie, la cuisinière. Elle ne me donnait ni l'argent ni les cartes d'alimentation nécessaires en principe à l'achat de vivres. Je m'arrangeais en passant par [un camarade qui] travaillait comme Kapo à l'entrepôt de ravitaillement pour les détenus ; je connus de la sorte le chef de cet entrepôt (...) chez qui je me rendais toutes les semaines pour prendre les rations attribuées aux détenues affectées aux travaux domestiques chez Hoess. (...)

En même temps que les rations alimentaires pour les détenues affectées aux travaux domestiques chez Hoess, je prélevais les marchandises nécessaires au ménage de la famille Hoess. Je pouvais sans crainte transporter ces marchandises dans la maison de Hoess (...). Je prélevais dans cet entrepôt pour la famille Hoess : du sucre, de la farine, de la margarine, différentes sortes de levures chimique, des condiments pour le potage, des macaronis, des flocons d'avoine, du cacao, de la cannelle, de la semoule, des petits pois et d'autres victuailles. Mme Hoess n'était jamais satisfaite ; elle avait tout le temps des conversations avec moi pour me dire ce qui lui manquait dans le ménage ; de cette façon, elle me donnait à entendre de quoi j'avais à m'occuper. (...) Mme Hoess me donnait aussi des cigarettes et payait de la sorte les soi-disant travaux noirs des détenus astreints à ces travaux, sans quoi elle se serait exposée aux sanctions les plus graves. (...) »¹³⁶

Les membres de la SS employaient aussi des « **bonnes** », qui s'occupaient de la cuisine et des enfants. Marie-Claude Vaillant-Couturier se souvient que des « **Bibelforscherinnen [Témoins de Jéhovah] étaient bonnes chez les SS** »¹³⁷.

Gertrude Pötzingen en a fait l'expérience :

« [A Oranienbourg], je dois travailler chez le SS Sturmbannführer Kiener. (...) Sa femme est enceinte d'un deuxième enfant et je dois l'aider à faire le ménage et à m'occuper des enfants. »¹³⁸

M. Sergent, déporté pour Résistance au camp de Sachsenhausen, se souvient : « **Un camarade, Michel, s'occupait des poules des SS. Il en profitait même pour manger des grains et des œufs.** »

D'autres sont employés à la **cantine** des SS. Tadeusz Rybacki, déporté à Auschwitz, a été garçon à la cantine des SS :

¹³⁶ Centre de documentation juive contemporaine de Paris, document CCCLXI-18, procès-verbal d'une déposition faite à Auschwitz le 7 août 1946, cité dans *Auschwitz* (Léon Poliakov), p. 239-243.

¹³⁷ Cité dans *Les Bibelforscher et le nazisme*, introduction.

¹³⁸ Cité dans *Les Bibelforscher et le nazisme*, ch. 34.

« Je leur servais du vin (...). Quand on regardait, au banquet [SS], il y avait tout, toutes sortes d'alcools, même du cognac ; rien ne manquait. (...) C'était terrible. »¹³⁹

Ayant accès à la nourriture, il peut aisément en subtiliser.

Des déportés travaillent en tant que **messagers** pour les SS, et font passer les messages entre les baraques ou les kommandos.

C'est par exemple le cas d'Hélène Persitz, déportée à Auschwitz :

« Je me suis présentée au chef de travaux pour faire partie du groupe des Laüferin. Elles étaient aussi privilégiées, et avaient toutes été envoyées au camp disciplinaire. Il fallait les remplacer. Je me suis retrouvée avec cette prérogative. Le lendemain, on m'a dit d'aller dans le block de vêtements et on m'a donné une robe, d'autres chaussures. Je suis devenue quelqu'un de correctement habillée. On m'a donné un porte-documents en cuir pour les documents à porter d'un block à un autre... Mon rôle était d'aller chercher les gens qui étaient convoqués par la Politische Abteilung dans leur block et de les y mener, accompagnée d'un SS. Je dois rester assise sur un banc en attendant que les affaires soient réglées. Ou encore, j'accompagne les Allemandes pour aller voir leur courrier à la Politische Abteilung. Un jour, je me suis improvisée traductrice, un paysan russe s'étant évadé. J'ai dû traduire. Je peux aussi demander des affectations. Dans le block où j'étais, chacune avait un lit. On avait même une petite armoire : un luxe ! A partir du moment où j'étais interprète, les Allemands m'ont « respecté ». Le fait que je parlais allemand a fait la différence. Je n'ai jamais été battue et le pire a été une gifle. Ce qui me donnait cette illusion qu'on me respectait. On avait le droit d'aller dans le bâtiment où il y avait plein de chaussures et d'en choisir une. »¹⁴⁰

De plus, les SS utilisent aussi des détenus comme **ouvriers**, afin de fabriquer des urnes, des jouets, des chandeliers, des bijoux...

Les objets de culte des SS sont fabriqués dans les ateliers des camps de concentration, comme par exemple à la Keramik à Buchenwald. Dans cet atelier, quasiment tous les détenus sont des témoins de Jéhovah présents depuis 1935 environ. Ils y fabriquent les candélabres que tous les nouveaux SS reçoivent, ainsi que des urnes funéraires, des vases...

A cause de l'hécatombe, plus particulièrement sur le front russe, il y a beaucoup de travail dans ce kommando. Les détenus mélangent de l'argile desséchée dans de grands bacs puis la crème obtenue est placée dans un moule. Une fois séchés, les candélabres ou autres sont cuits à la briquetterie voisine. Ceci fait, les déportés peignent les vases qui seront offerts aux hauts dignitaires.

François Perrot, résistant-déporté à Buchenwald, témoigne :

« Accolé à la briquetterie du kommando de Berlistedt, il y avait un atelier de céramique qui faisait des vases pour les femmes des SS, des candélabres SS destinés à célébrer le culte nazi et des

¹³⁹ Cité dans *Auschwitz, les nazis et la solution finale*, p. 152.

¹⁴⁰ Témoignage recueilli par le Centre de Documentation Juive Contemporaine et la Mairie de Paris.

urnes funéraires. Fin 44, comme les combats augmentaient d'intensité sur le front russe, l'armée allemande a subi des pertes considérables. Il a fallu augmenter la cadence de fabrication des urnes. Alors la DEST demanda au Vorarbeiter de l'atelier de céramique, qui était témoin de Jéhovah, d'aller chercher une demi-douzaine de gars en renfort. Par chance, il choisit des Belges et des Français dont deux amis franc-comtois et moi-même. Nous avons donc fabriqué des vases, des urnes et des candélabres SS. (...) Nous travaillerons donc au chaud pendant l'hiver 44-45. Cela nous a sauvés. »¹⁴¹

En effet, ce kommando n'est pas trop dur, on réussit ainsi à échapper à l'hiver et le travail n'est pas trop fatigant.

Mais il y a également des **services « spéciaux »**. A Sachsenhausen, par exemple, placé sous l'autorité du RSHA, le block 18 est divisé en plusieurs parties : une imprimerie, un atelier de photocopie, un de gravure, un de retouches, un de reliure, un de composition et de gravure, et un de production de fausses devises étrangères et de faux papiers étrangers. Les détenus y sont particulièrement bien gardés, et les fenêtres sont barbouillées à la chaux pour masquer le travail qui y est fait. Il n'y a pas d'avantage en nourriture à travailler là, des jeux d'échecs, de cartes et une table de ping-pong tout au plus. Durant la guerre, plusieurs centaines de milliers de billets sont fabriqués ici. A Auschwitz, où un atelier similaire existe, un faussaire détenu, Salomon Smolianov, est même employé en tant que chef d'équipe.

2) Distraindre les SS

L'orchestre

Les orchestres sont la plupart du temps composés de percussions, et rassemblent des détenus du camp, *« choisis parmi de vrais artistes »¹⁴²*. Il doit être présent lors de l'appel, très tôt le matin (pour le départ au travail), dans le froid, lors des exécutions publiques... A ce propos, Jacques Songy dira : *« C'est curieux, n'est-ce pas, de la musique partout ! De la musique pour le travail (...) De la musique pour les exécutions, les pendaisons, les scènes d'orgie sanglantes... »¹⁴³* Lors des évasions, l'échappé est conduit à la corde pendant que l'orchestre joue. Sim Kessel se souvient : *« Le départ au travail se faisait en musique. Le retour se faisait en musique. Les pendaisons se faisaient en musique. Ainsi, deux fois par jour, davantage dans les grandes occasions, on entendait de la musique. »¹⁴⁴* Dans certains camps, il joue même lors de l'arrivée de nouveaux convois. Il peut également donner des concerts, comme c'est le cas certains dimanches au Struthof.

Roger Joly, résistant-déporté à Neuengamme, se souvient : *« C'est la fin de la journée de travail. L'orchestre, le grand orchestre, est là à gauche du poste de garde. Il joue à plein tube la rengaine cent fois entendue : 'Ich hatte einen Kameraden!' Les SS comptent et recomptent. Nous sommes toujours immobiles derrière cette charrette qui dégueule de morts, et voici que je me dis : 'La musique, la mort. Il n'y a qu'ici qu'un tel mariage puisse se faire ! L'une est symbole de vie, d'espérance ; l'autre de puanteur, de laideur.' »¹⁴⁵*

¹⁴¹ Cité dans *Jusqu'au bout de la Résistance*, p. 190.

¹⁴² Auschwitz, rapport du 5^{ème} bureau EMA, n°015.285, cité dans *Paroles de déportés*, p. 109.

¹⁴³ Cité dans *Jusqu'au bout de la Résistance*, p. 180.

¹⁴⁴ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 144.

¹⁴⁵ Cité dans *Jusqu'au bout de la Résistance*, p. 179.

A Auschwitz, il comprend à peu près 35 musiciens en 1943. A l'aube, ils sortent du block des musiciens et se rangent dans l'allée centrale du camp. Au premier rang se placent les trompettes, au dernier la grosse caisse avec le cymbalier et le tambour. Les violonistes suivent. En attendant le défilé des kommandos, ils jouent des morceaux de jazz, des tangos... Le matin et le soir, ils sont employés à différents travaux extérieurs. A midi, ils reviennent au block pour la soupe et repartent au travail. Ils le quittent une demi-heure avant les autres, pour pouvoir préparer le service musical du soir.

Nous reproduisons ici le témoignage de Simon Laks, compositeur et violoniste déporté à Auschwitz.

Le Block des musiciens :

.....

« Je n'arrive décidément pas à m'y habituer et je ne pense pas que je vais m'y habituer de sitôt. Le spectacle éblouissant qui s'étend sous mes yeux, après que j'ai franchi le seuil du block 15, me bouleverse profondément. Mon attention est d'abord attirée, « professionnellement », pourrais-je dire, par une cloison de bois à quelques mètres de moi, sur laquelle sont accrochés toutes sortes d'instruments à vent en cuivre et en bois, tous rutilants. Je distingue successivement un énorme tuba hélicon, un trombone, quelques trompettes, des cors à piston, des hautbois altos, des saxophones, des clarinettes et deux flûtes dont un piccolo. Dans un coin, appuyée contre le mur, une contrebasse impressionnante avec un archet glissé sous les cordes. Dans un autre, une grosse caisse avec des cymbales et une percussion avec tous les accessoires. Sur une étagère, large, solide, prévue à cet effet, se trouvent quelques accordéons et quelques violons dans des étuis. L'un d'eux, un peu plus grand que les autres, contient sans doute un alto. Je constate l'absence de violoncelle. Une seconde étagère, de moindres dimensions, est couverte de partitions et d'un tas de papier à musique vierge.. »

.....

L'embauche :

.....

« Le mirage disparaît. La réalité me fait redescendre sur terre. Dans ce lieu, ni hall ni vestibule, deux hommes assis à une grande table prennent leur petit déjeuner. Mon ange bridgeur, qui m'a accompagné, s'approche du plus âgé et, me montrant du doigt, lui chuchote quelques mots dans l'oreille. C'est certainement le chef d'orchestre, il a un air engageant, un regard plein de bonté. Il me prend d'abord pour un Français parce qu'il sait que mon convoi vient de France, mais très vite son visage s'illumine quand il apprend qu'« en fait » je suis polonais et qu'il peut me parler polonais. Il me tend un violon et me dit de jouer quelque chose. J'ai les doigts raides, meurtris, les bras douloureux ; l'archet m'échappe de la main droite, mais heureusement ma main gauche n'est pas en trop mauvais état. Je me dis qu'il est préférable de jouer quelque chose qui fera valoir ma technique et, sans réfléchir, je me lance dans les premières mesures d'un concerto de Mendelssohn, oubliant complètement que c'est un compositeur juif et que l'exécution de ses œuvres est interdite aussi bien en Allemagne que dans les pays occupés. Fort heureusement, au bout d'à peine quelques mesures, le chef me fait signe d'arrêter. 'C'est bon. La technique n'est pas mauvaise, ma foi. Dis à ton chef de block que tu es accepté et qu'il organise ton transfert dans ce block-ci. Dis-lui aussi d'aller avec toi au Bekleidungskammer [chambre d'habillement], où on échangera les guenilles que tu portes contre un uniforme correct. Maintenant, nous partons jouer; pendant ce temps entraîne-toi un peu dehors parce que tes doigts sont plutôt raides. Mais demain matin tu sortiras avec tout le monde.' »

.....

L'orchestre à l'œuvre :

« J'ai le trac comme si je devais me produire en soliste devant un vaste public de gens avertis et de critiques musicaux. L'orchestre au complet se met en rangs par « cinq » réglementaires dans l'allée principale, à hauteur de notre block, à une certaine distance du podium vers lequel nous allons diriger nos pas dans un instant. A ma grande surprise, frappé de consternation, je vois à la tête du groupe Franz Kopka qui tient la baguette d'un air triomphant, tandis que Zaborski, le chef d'orchestre officiel, s'est mis tout à fait derrière, son hélicon sur le dos. Au premier rang, j'aperçois quelques trompettistes, derrière eux un ténor, un hautbois, un basson, des accordéons, des clarinettes, un saxophone, un tambour et une grosse caisse avec des cymbales. Tout au fond, juste derrière le tuba, se tiennent les violonistes, dont je suis, tenant leurs étuis fermés sous le bras parce qu'ils ne peuvent pas jouer en marchant.

Un cri guttural des SS arrivant du poste de garde interrompt ce tango langoureux. Kopka fonce vers la grille et se met au garde-à-vous devant l'un des officiers. Puis il revient en courant et donne à un autre groupe de musiciens le titre d'une autre danse. Retentissent alors les sons d'un air de jazz à la mode que j'ai entendu il n'y a pas longtemps, quand j'étais libre. Cette fois nous jouons jusqu'au bout et les derniers accords sont accueillis par de vifs applaudissements de la part des Kommandos voisins.

Un nouveau cri guttural retentit : Los! Musik ! [Allez ! Musique !] Les deux battants de la grille s'ouvrent. Résonne alors l'air familier d'une marche vieille comme le monde : Alte Kameraden (Vieux Camarades). Dans le même temps, les Kommandos partent les uns après les autres au pas cadencé en direction de la sortie, où l'on fait un comptage consciencieux des partants dont le nombre est dûment noté. Au retour au camp l'effectif de chaque Kommando doit correspondre exactement au nombre noté, sinon, malheur à nous tous ! »¹⁴⁶

A Auschwitz, le chef de la musique est allemand, déporté politique, mais ne connaît rien à la musique. Il est secondé par un luthier, musicien remarquable. Mais c'est véritablement André qui anime le groupe :

« C'est le vrai musicien complet, et l'ensemble de sa compétence se manifeste à chaque occasion. Sans piano (...) il est capable d'harmoniser, et d'orchestrer n'importe quel morceau de musique, se contentant souvent d'une ligne de chant qu'on lui fournit, ou, à défaut de celle-ci, la reconstituant de mémoire. C'est lui qui a la charge d'écrire toutes les orchestrations pour notre musique, de diriger les répétitions, en mettant au point tous les détails d'exécution. »¹⁴⁷

Il doit faire face aux aléas de la vie en camp de concentration, la musique devant être jouée même si un membre du groupe est décédé dans la journée.

De la même manière, un orchestre a été créé à Ravensbrück, composé d'une grosse caisse, de cymbales, de violons, de mandolines, de guitares, de violoncelles et même d'un piano à queue. Charlotte Delbo, déportée à Auschwitz se souvient :

« L'orchestre se tenait près de la porte, sur un terre-plein. Celle qui dirigeait avait été célèbre à Vienne. Toutes étaient bonnes musiciennes. Elles avaient subi un examen pour être choisies

¹⁴⁶ Simon Laks, *Mélodies d'Auschwitz*.

¹⁴⁷ Simon Laks, op. cit., p. 37.

parmi un grand nombre. Elles devaient le sursis à la musique. Parce qu'avec la belle saison il avait fallu un orchestre. (...) Elles jouaient le matin lorsque les colonnes partaient. En passant, nous devions prendre le pas. Après, elles jouaient des valse, des valse qu'on avait entendues ailleurs, dans un lointain aboli. Les entendre là était intolérable. Assises sur des tabourets, elles jouent (...). Les colonnes sont parties. L'orchestre reste un moment encore. »¹⁴⁸

3) Le travail mis en scène par les SS

A l'arrivée des convois, la présence de l'orchestre rassure. Marie-Claude Vaillant-Couturier se souvient :

« Pour rendre l'accueil plus agréable, à cette époque, c'est-à-dire en juin, juillet 1944, un orchestre composé de détenues, toutes jeunes et jolies, habillées de petites blouses blanches et de jupes bleu marine, jouait, pendant la sélection à l'arrivée des trains, des airs gais comme la Veuve Joyeuse, la Barcarolle, des Contes d'Hoffmann, etc. Alors, on leur disait que c'était un camp de travail, et comme ils n'entraient pas dans le camp, ils ne voyaient que la petite plateforme entourée de verdure où se trouvait l'orchestre. Evidemment, ils ne pouvaient pas se rendre compte de ce qui les attendait. »¹⁴⁹

Parfois, les SS demandent à des détenus de poser pour exalter la vie en camp de concentration. Léon Navaro, déporté à Dora, raconte les circonstances dans lesquelles ont été prises la photo reproduite ci-contre :

« Un matin, on arrive à 9h comme tous les jours et puis le kapo nous dit : 'Vous mettez cet établi ici, celui-ci là, vous ajoutez des établis en face', pour meubler le coin où on travaillait, nous les six techniciens. Ils en ont mis quelques-uns de plus pour que ça fasse plus important. Sur la photographie, on a à droite l'établi véridique avec ses 6 détenus, en face l'établi rapporté. Je regarde l'objectif, car le photographe ne cesse de me demander de reculer.

C'est une mise en scène : ils font croire qu'on vit bien, qu'on est bien soigné, mais c'est pour les besoins de la cause : ils veulent montrer à l'Allemagne ce qu'ils ont fait, que la fusée marche et que tout va bien. »¹⁵⁰

François Bertrand va dans le même sens :

« Cette photo-là, elle est complètement fausse ; on leur a donné des uniformes neufs, comme par hasard il n'y a pas un SS, pas un garde, pas un kapo autour, ils ont l'air bien propres : c'est manifestement la photo de propagande. C'était pour la Croix-Rouge Internationale, cette photo-là. »¹⁵¹

¹⁴⁸ Charlotte Delbo, *Auschwitz et après*, tome 1, p. 169.

¹⁴⁹ Déposition de Marie-Claude Vaillant-Couturier au procès de Nuremberg, 28/01/1946.

¹⁵⁰ Témoignage de Léon Navaro, in *Avant l'oubli*.

¹⁵¹ Témoignage de François Bertrand, in *Avant l'oubli*.

TRAVAILLER AU SEIN D'UN KOMMANDO



I. Exploiter les mines et les carrières

- 1) Les carrières
- 2) Argile et briqueteries
- 3) Les pierres, le granite et les ateliers de taille
- 4) Le sable et les graviers
- 5) Le schiste
- 6) Les mines
 - Le charbon
 - Les mines de sel

II. Etre au service de l'industrie

- 1) L'industrie chimique
- 2) Métallurgie et mécanique
 - Les canoniers
 - Les manœuvres
 - Les armuriers
 - Les mécanos
 - Les artificiers

III. Travailler sur les grands chantiers de construction

- 1) Les superstructures
- 2) Les tunnels et les galeries

IV. Les tâches secondaires dans un kommando

- 1) Aménager le kommando
- 2) Les emplois subalternes
- 3) Déblayer les décombres

Travailler au sein d'un kommando

I. Exploiter les mines et les carrières

Pour répondre aux besoins importants en matériaux de construction exigés par les projets architecturaux grandioses, qu'ils soient voulus par Hitler et son architecte en chef A. Speer, ou qu'ils soient entrepris personnellement par les grands dirigeants du régime et les principaux Gauleiter dans leurs circonscriptions, dans un esprit de surenchère, il faut utiliser la main d'œuvre concentrationnaire. Ou bien les camps s'installent, ou sont déjà installés, auprès des mines et carrières, et dans ce cas sont organisés des kommandos de travail ; ou bien des groupes de détenus sont détachés sur place, en cas d'éloignement, sur les sites d'exploitation, et créent alors des kommandos, petits camps dépendant toujours d'un plus grand. Les tâches qui sont exigées des détenus sont particulièrement éprouvantes et meurtrières.

1) Les carrières

Il s'agit d'exploiter les matériaux indispensables à la construction : argile, pierres dont le granite surtout, sable et graviers. Certaines de ces ressources peuvent déjà être destinées à l'industrie : c'est le cas des schistes bitumeux. De plus, des activités de transformation (briqueterie, taille de la pierre...) sont organisées et pratiquées à proximité immédiate des sites d'extraction, et leur sont intimement liées. Les détenus sont le plus souvent répartis en plusieurs équipes : ceux qui sont chargés d'extraire les blocs à l'explosif, ou qui nettoient les parois avec de l'eau puis cherchent les failles dans lesquelles ils enfoncent des coins, à l'aide d'une masse, pour détacher les blocs, sans employer de la dynamite ; ceux qui disloquent les blocs au pic ; ceux enfin qui doivent transporter les pierres. Comme le résume François Perrot :

.....
« Nous étions les pieds dans la boue, du matin au soir, soit à manier le pic, la pelle, soit à pousser des chariots sur les rails. Dans les carrières, les conditions de vie étaient extrêmement dures, particulièrement l'hiver où la terre était très dure. »
.....

2) Argile et briqueteries

A Sachsenhausen, les déportés doivent cuire les briques qui vont en partie permettre de transformer Berlin. Le travail commence à 5 h du matin par une marche de 2 km pour rejoindre la briqueterie : 4000 détenus, en colonnes par 5, se dirigent vers l'atelier où l'on cuit les briques. A. Weiss-Ruethels témoigne :

.....
« Le sort a voulu que je travaille à l'un des fours encore exploités où nous devions, sur des rails cahotants, amener dans le fourneau enflammé les pièces sortant du séchoir. Il arrivait, au moins dix fois par jour, que le wagonnet, placé dans le feu, ne pouvait être sorti de façon normale du four, car la pièce, en vitrifiant, s'était coagulée et empêchait le mouvement du véhicule. Nous

devions alors ramper dans le tunnel incandescent pour détacher des murs, avec des leviers en fer, la pierre gonflée... A l'heure du déjeuner (...) on mangeait debout, sous la pluie ruisselante ou dans la chaleur brûlante, sous la neige et dans le froid glacial. »

A Auschwitz, le futur commandant du camp R. Hoess précise que :

« les homosexuels avaient été, dès le début, internés dans un seul baraquement. Ils travaillaient, séparés des autres, dans une carrière de terre glaise. Ce n'était pas un travail facile : chacun d'eux devait extraire une quantité définie pour remplir un certain nombre de wagonnets. Ils étaient donc exposés à toutes les intempéries, car il leur incombait de fournir le matériau nécessaire à la marche ininterrompue de la poterie. Été comme hiver, le travail était le même. »

Plus tard, un déporté politique qui leur a succédé raconte :

« Quand je suis arrivé, au cours de l'hiver 1942, la grande briqueterie Klinkerwerk employant 4000 esclaves fonctionnait déjà ; le port était creusé. »

Près de Weimar, en forêt de Thuringe, on décide d'ériger un nouveau camp pour faire des briques ; des prospections sont faites en avril 1937 pour trouver un terrain de 75 ha, à proximité d'un sol argileux utilisable, nécessaire à l'édification d'une briqueterie fonctionnant avec de la main d'œuvre concentrationnaire. C'est le KL Buchenwald, ouvert en 1937 mais dont la construction sera achevée 2 ans plus tard.

La fosse d'argile de Berlstedt sert aux kommandos disciplinaires du camp ; le travail vient à bout rapidement des hommes : des détenus, par groupes de 3, doivent extraire et émietter, dans l'eau jusqu'aux genoux, 30 wagonnets de terre glaise, par jour, qui sont poussés par d'autres jusqu'au four.

A Neuengamme, près de Hambourg, dont Hitler fera le 1^{er} port du monde, un kommando de Sachsenhausen s'installe ; on fabrique des parpaings, ce qui procure quelques emplois convenables pour les spécialistes et les artisans. Mais, comme le raconte H.C. Meier, qui y a été interné en 1941 :

« La plus grande partie des travaux n'était cependant que pur harcèlement. Il suffisait, par exemple, d'appartenir aux équipes de transport de sable, de ciment, de béton, de briques...Celui qui, pendant 4 à 6 semaines, restait dans cette équipe, sur pied de 7h du matin jusqu'à 6h1/2 du soir, tombait si bas qu'il ne pouvait plus fournir le travail de l'équipe en question. Et il s'agissait encore d'une équipe parmi les meilleures. Beaucoup moins favorable était la mine de glaise. On y restait, toute la journée, dans la glaise humide qu'il fallait détacher (...). Tous ceux qui se rendaient indésirables à la fabrique de parpaings, ou commettaient quelques petites infractions, recevaient la punition de 6 semaines de mine de glaise. »

Un kommando est affecté au chargement des wagonnets de briques, celles-ci s'étagent sur 2 m de hauteur ; lorsqu'on les lance, 1 sur 3 casse. David Rousset raconte :

.....
« Il aurait fallu bien aligner les briques pour qu'il n'y ait pas de vide. C'est pourquoi nous les jetions toutes n'importe comment, et, après seulement, on arrangeait le dessus pour le coup d'œil. »
.....

3) Les pierres, le granite et les ateliers de taille

Dès 1938, après une visite de Himmler et de Pohl à Mauthausen et à Gusen pour examiner les carrières existantes et voir si la construction de camps de concentration y est possible, un camp est finalement implanté à partir d'un kommando venu du KZ Dachau : il est nommé KL Mauthausen. Jean Laffitte décrit le site :

.....
« Imaginez un cirque formidable enfoncé dans le sol, un puits de 400 m de diamètre avec des murailles de 40 à 60 m de haut. C'est là que nous descendons. On dirait le cratère d'un gigantesque volcan. Autour de cette cuvette, des fils de fer barbelés avec, tous les 50 m, un mirador perché sur 4 troncs de sapin. »
.....

On y compte 3 sortes de travailleurs. D'abord le kommando de Wienergraben, composé de titulaires, effectuant un travail de spécialistes, minage... , travail « peu » dur ; ses membres ne sont pas maltraités, mais la remontée quotidienne des 180 marches taillées dans le roc est une épreuve pour des gens mal nourris. Ensuite des manœuvres, à l'effectif variable, recrutés lors de leur quarantaine, et employés à porter du fond de la carrière jusqu'au camp des blocs de pierre, effectuant plusieurs descentes et remontées par jour ; normalement, ils portent des pierres d'un poids raisonnable, sans être harcelés dans ce travail, mais le rythme peut être accéléré et devenir épuisant en cas de « dicke Luft », de colère des autorités du camp. Enfin la Strafkompagnie composée de condamnés à mort en sursis, chargés de blocs de 20, 30 kilos ou plus s'ils sont costauds ; ils meurent après 1 ou 2 voyages à la carrière.

Ce sont les détenus, des républicains espagnols surtout, qui ont creusé, pour atteindre le fond de la carrière, l'escalier qui compte d'abord 136 puis 186 marches, étroites et inégales, saillantes, en granite, jonchées de cadavres. Un témoin déclare :

.....
« Notre travail consistait à transporter des pierres sur le dos depuis la carrière lieu maudit, où d'autres de nos camarades les arrachaient à la montagne) jusqu'au camp et partout où l'on effectuait des travaux de construction (allées pavées, places,...). »
.....

Les détenus peinent à grimper et à descendre cet escalier, en portant des pierres aux arêtes si tranchantes qu'il est malaisé de les saisir; leur état physique accroît la difficulté, sans compter le harcèlement des gardiens. J. Pilar raconte :

.....
« Tout d'un coup, nous entendons un rugissement et puis le bruit d'une pierre qui tombe ; des hommes crient et, de nouveau, du fracas, des injures rauques, furieuses, des coups et encore des cris et du fracas (...). Derrière moi éclatent 4 coups de revolver. Au bout de l'escalier, le sous-kapo nous dépasse. Il arrache des pierres aux hommes des premiers rangs et leur crie : « Vite, vite, en bas ! » Les pierres volent, sans nous atteindre, et dégringolent les marches de l'escalier. Leur vacarme est couvert par des cris inhumains...Ceux des premiers rangs qui ont eu la chance
.....

de se saisir d'une pierre légère sont liquidés et les derniers, sur le point de s'écrouler sous le poids de leur charge, subissent le même sort. »

Bilan : 7 morts. Le fond de la carrière n'est pas plus sûr ; quand il transporte les pierres d'un bout à l'autre de la carrière, le détenu doit faire attention aux hauts rails qui servent à la circulation des wagonnets et constituent autant d'obstacles difficiles et pénibles à franchir. Il doit encore traverser, sur une planche glissante et vacillante, le ruisseau qui coule au fond. On tombe, on roule avec son chargement, on se noie...et on est matraqué.

A Gusen, est ouverte une seconde carrière, « géante qui a dévoré la moitié de la montagne ». Les détenus doivent chaque jour aller chercher à plusieurs km une grosse pierre qu'ils ramènent au camp, difficilement, sous les brimades des kapos. Dans la carrière, d'autres détenus sont accrochés aux parois de la falaise à pic, qu'ils entament avec leurs marteaux piqueurs. Des trains traînent les wagonnets chargés de pierres, des pierres de toutes tailles.

« Nous pourrions faire ici notre provision, prendre dans le tas inépuisable la charge avec laquelle nous devons revenir au camp. Ce serait trop simple ; bien trop simple. Hélas ! nous devons monter en haut de la montagne nous charger de notre fardeau. Nous montons par un escalier de quelque 300 marches, fait de blocs de pierre inégaux. Les marches sont si hautes qu'elles semblent avoir été taillées pour des géants...Ici, nous devons faire des efforts surhumains pour soulever nos jambes pesantes ; chaque degré augmente notre douleur. Des hommes s'arrêtent, la tête pliée vers le sol ; ils tiennent leur poitrine à deux mains, l'essoufflement ravage leurs visages amaigris (...) et pourtant ils reprennent leur marche lente, toujours plus haut (...). Un soldat nous attend pour faire l'inspection des pierres : si elles ne sont pas de la taille imposée, il faut remonter là-haut en chercher d'autre. »

On extrait un granite bleu de première qualité, à raison de 200 tonnes par jour ; en mai 1942, les 3 carrières rattachées au camp de Mauthausen occupent 3844 internés, 4800 en 1943.

D'autres carrières sont exploitées en parallèle : à Gross-Rosen, en Basse-Silésie, où le granite est d'une qualité remarquable ; à Natzweiler, en Alsace, dont le granite rouge est rare mais difficilement exploitable. La carrière occupe en 1942 160 civils et 300 déportés ; l'un d'eux raconte :

« Les spécialistes font sauter le roc à la dynamite. Nous autres, nous cassons les rocs en morceaux, chargeons les wagonnets et les conduisons au concasseur. Trois prisonniers sont affectés à chaque wagonnet que nous devons remplir au moins 9 fois par jour. Chaque fois que notre chargement est vidé dans le concasseur, nous recevons un jeton. En présentant 9 jetons lors de la distribution de la soupe le soir, le chef de chambrée nous remet un supplément de nourriture. »

A Auschwitz aussi une carrière de pierres est exploitée, ainsi qu'à Buchenwald pour les besoins du camp ; un kommando s'occupe de l'extraction dans la carrière, travail très dur pour les détenus qui y sont affectés, mais ce sont d'autres hommes du camp, en grand nombre, qui sont réquisitionnés pour le transport des pierres. Roger Arnould témoigne :

« Par une manœuvre en file indienne, chacun ramasse une pierre ; et gare aux coups de trique pour celui qui tenterait d'en choisir une trop petite ; mieux vaut la choisir acceptable, sinon, outre les coups, il partirait avec un moellon de 40 ou 50 kg sur le dos. Aussitôt, la colonne en rang par 5 est reformée, et elle prend le chemin du chantier de construction sous la conduite des kapos. Au terme des 2 km durant lesquels les gros cailloux auront meurtri tantôt les épaules

gauches , tantôt les épaules droites (pas question de s'arrêter), chacun jettera sa pierre près du chantier où s'amoncellent les 20 m3 prévus. Et la colonne retourne au camp. C'est tout. Rentabilité : aucun charroi ; ni camion, ni benne, aucun appareil de levage ; pas même un seul déporté des deux kommandos concernés soustrait de son travail, qui continue. »

De son côté, André Rogerie, déporté à Buchenwald, explique les difficultés du transport :

« Les pierres retirées à la pioche sont placées sur des wagonnets tirés par des hommes. La pente est si forte que le travail est excessivement pénible. Mais, en tapant à tour de bras, les kapos et les SS ont vite réussi à faire avancer le wagon. D'énormes tas de pierres vont servir à notre approvisionnement. Chacun charge son épaule d'une pierre. L'art, dans ce cas, c'est d'en choisir une qui ne soit ni trop grosse ni trop petite. Le premier cas est fatigant ; le second est dangereux. »

Il faut aussi tailler et assembler les pierres ; il est décidé de former un minimum de 5000 tailleurs de pierres et 10 000 maçons. Des ateliers sont alors installés à Sachsenhausen, puis à Flossenburg, à Gross-Rosen, à Natzweiler ; à Mauthausen, de jeunes Espagnols, Soviétiques et Polonais commencent à être instruits. Des avantages, en ravitaillement et en habillement, doivent leur être accordés, mais au kommando Speer Edouard Calic, apprenti tailleur , résume ces droits :

« s'organiser contre le froid en mettant sous sa chemise des sacs en papier ayant servi à l'emballage du ciment, et s'entourer les pieds de vieux chiffons pour éviter les blessures causées par les sabots de bois. Les jours de pluie, il arrivait qu'on nous laissât nous couvrir la tête de morceaux de caoutchouc récupérés sur les carcasses d'avions et de voitures. Alors, la procession du kommando par son bariolage tenait du cirque (...). Le supplément de ration avait parfois des conséquences tragiques, car, outre que ce rabiote- quelques marmites de pommes de terre pour 3000 hommes- était dérisoire, la répartition de ce « cadeau » prélevés sur les autres détenus du camp ne s'effectuait qu'après que les contremaîtres se furent taillé la part du lion. »

La distribution de thé, sans sucre, à 16h fait peu d'émulation...

4) Le sable et les graviers

A Auschwitz et à Treblinka-Blizyn notamment, des carrières de gravier sont exploitées par les détenus. Il s'agit de grandes carrières comportant de nombreux étages successifs, aussi bien pour ce qui est des graviers que du sable. Concernant ce dernier, des déportés creusent en bas pour extraire le sable que d'autres, à l'étage supérieur, enlèvent à l'aide de pelles. Au sommet de la carrière, d'autres encore remplissent les chariots et les poussent là où le sable est finalement réquisitionné. M.J. Chombart de Lauwe décrit la scène :

« C'était une grande carrière de sable, qui ressemblait à un très grand rectangle. Il y avait des étages successifs, jusqu'en haut. Il y en avait qui creusaient en bas, et qui lançaient le sable à l'aide de grosses pelles à l'étage au-dessus. Il fallait que les pelletées soient lourdes, car sinon l'Aufseherin en rajoutait. C'était très fatigant. En haut, le sable était mis dans des chariots, et dirigés sur des rails vers les endroits où il y en avait besoin. »

5) *Le schiste*

Il s'agit de schiste bitumeux, dont on extrait des huiles de viscosité variable par combustion puis distillation ; cela est le cas à Schömberg, dans la Forêt-Noire, kommando du Struthof. Le travail se passe de la sorte : à l'aide d'une masse, une dizaine d'hommes cassent des plaques de schiste qu'on a arrachées à la montagne à la dynamite ; ce matériau est amené par wagonnets jusqu'au concasseur, accroché au flanc de la montagne et couvert de planches disjointes, grâce à une rampe d'accès. Les mâchoires de l'appareil se règlent selon le calibre voulu, permettant d'obtenir différentes couches de schiste, ensuite superposées en un énorme tas selon un ordre prévu, mais **« souvent des contrordres arrivaient : il fallait calibrer autrement... »**. D'autres wagonnets recueillent les déjections. Puis c'est la mise à feu.

« Le concasseur ne dévorait pas seulement les pierres ; la rumeur disait qu'un stage d'un mois à son service suffisait à sa tâche de dévoreur d'hommes... », conclut Michel Ribon.

En effet, même si 3 détenus sont affectés à l'alimentation du concasseur, le rythme est vite intenable, plongeant au bout d'une semaine les hommes dans un état hypnotique.

6) *Les mines*

Le travail concerne ici essentiellement les mines de charbon et les mines de sel, indispensables avant tout au bon fonctionnement de l'industrie.

Le charbon

Basse tâche, salissante de surcroît, convenant peu aux nobles Allemands, l'extraction du minerai est vite confiée aux déportés, l'expérience étant tentée pour la première fois aux environs d'Auschwitz, notamment à Jaworzno et à Jawischowitz, où se trouvent 2 importantes mines de charbon. Aux détenus, les installations récentes et relativement propres de Jaworzno semblent plus attrayantes, les rations alimentaires étant en outre plus fortes. Mais les conditions de travail y sont exténuantes : levés à 5 h, mis en rangs en un quart d'heure, les détenus doivent marcher pour aller à la mine, au fond de laquelle ils restent 10 heures durant ; à midi, ils reçoivent une soupe, et le soir, de retour au camp, une tranche de pain. Aussi le remplacement de la main d'œuvre est-il rapide ; le « forçat-mineur » résiste un mois, deux, trois tout au plus, à l'atmosphère de la mine et au dur labeur : pousser à longueur de galeries des wagonnets chargés de charbon, sous les coups des nombreux gardiens, sans que cela ne dispense des corvées une fois de retour au camp.

Avec l'intensification des bombardements alliés à partir de la fin de 1943, le nombre de mineurs est multiplié, non pas pour l'exploitation des gisements, mais pour creuser les galeries souterraines devant servir à abriter la production de guerre, en enterrant les usines.

Les mines de sel

Dans le même ordre d'idées, ce n'est pas la production de sel gemme qui est le plus souvent en jeu, mais l'utilisation et l'exploitation des galeries préexistantes, par le creusement de tunnels supplémentaires, afin d'enterrer certaines fabrications vitales pour le Reich.

A Madmersleben, Michel Lacour-Gayet s'extasie :

« Nous étions en admiration devant ces immenses salles souterraines aux parois blanches et scintillantes, de plus de 100 m de long, de 25 m de large et de 18 m au plafond (...). Notre travail transforma rapidement ces salles. Le sol devint une immense surface plane de ciment, des projecteurs furent pendus au plafond et l'aspect féérique de notre mine fit peu à peu place à la monotonie d'ateliers d'usine. »

A Helmstedt, la journée de travail est éreintante : réveil à 4h moins ¼, très petit déjeuner, attente dans la cour jusqu'à 6h, marche jusqu'à la mine, descente au fond du puits à 450 m sous terre où règne la chaleur ; répartition en équipes de 10 à 30 hommes pour transporter le ciment, ou le gravier, ou les briques sur des wagonnets. On discute parfois avec celui qui pousse le même wagon. Il y a le kommando de la bétonneuse, où l'on mélange ciment, eau, chaux et gravier : c'est un travail plus facile. D'autres kommandos plus réduits s'occupent du soutènement des galeries, de cimenter le parquet, ou encore d'installer les machines. Plusieurs coupures ont lieu dans la journée : à 9h pour la distribution du pain, à midi pour celle de la soupe ; au menu du soir, pain, cube de fromage ou boîte de conserve (pour 20 !) ou cuillerée de confiture.

Exploité ou non, le sel est extrait à la pioche, voire au pic pneumatique à certains endroits ; il est ensuite retiré à la pelle, puis acheminé dans des wagonnets, qui sont poussés par des hommes jusqu'à un élévateur ; en haut, 2 hommes sont chargés de vider ces mêmes wagonnets. Marcel Rousseau, du kommando de Buchenwald à Plomnitz, se souvient :

« Le travail s'effectuait à la pioche, sauf en de rares endroits de la mine, favorisés par la présence proche du courant et où était utilisé le pic pneumatique dans les moments difficiles. Au fur et à mesure du creusement, les blocs de sel étaient, à la pelle et par paliers, étagés, acheminés vers une galerie où ils étaient chargés toujours à la pelle sur des wagonnets qui, par des galeries plus ou moins éclairées, étaient conduits, poussés par 2 hommes, jusqu'aux élévateurs. En haut 2 hommes prenaient chaque wagonnet qu'ils allaient vider. Aussi la cadence du travail était-elle intense et les équipes de jour et de nuit se succédaient-elles à 6h et à 18h. »

II. Etre au service de l'industrie

Pour satisfaire les industriels, qui soutiennent le régime, et plus tard pour assurer l'effort de guerre, la population des camps se transforme en main d'œuvre à moindre coût, en masse ouvrière docile. Les qualifications professionnelles individuelles sont parfois mises à profit. Malgré les brimades qui existent dans les usines comme ailleurs, travailler à l'abri des intempéries apparaît souvent comme un sort fort enviable pour les déportés.

1) *L'industrie chimique*

Le complexe Buna-Monowitz

Par ses recherches sur les produits synthétiques et les ersatz, si chers au régime, la filière chimique, notamment incarnée par la firme IG-Farben, fait rapidement des propositions aux autorités qui se montrent fort intéressées. Pour réaliser l'indépendance économique, en fait l'autarcie, on envisage avec le plan de 4 ans la production de carburant synthétique (huiles et essences, à partir de la houille), de fibres textiles et de caoutchouc synthétique (à partir d'un pissenlit répandu en Pologne, le kok-saghyz) principalement ; à cela s'ajoutent la fabrication de poudres, d'explosifs, de gaz asphyxiants et de leurs produits dérivés, d'où l'accent mis sur l'acide sulfurique et l'azote, et la mise au point, à des fins militaires, d'alliages à base d'aluminium ou de magnésium.

Pour la fabrication du caoutchouc synthétique, le maréchal Goering fait le choix d'Auschwitz en 1941, en vue de créer une usine en Pologne même. Les techniciens de l'IG-Farben entrent en contact avec Hoess, le commandant du camp, qui peut lui fournir une main d'œuvre bon marché. La proximité du bassin minier et industriel de Silésie, la présence de la Vistule sont des avantages non négligeables ; mais il faut des travailleurs qualifiés. En fait, le stade de fabrication du caoutchouc synthétique à partir du kok-saghyz ne sera pas atteint, les bureaux d'études installés à Raisko qui procèdent aux expériences ne donnant pas les résultats escomptés. Mais l'usine d'Auschwitz produit du benzol et du diol, et une partie de la main d'œuvre est choisie dans le camp voisin, la direction louant 4000 ouvriers par jour dont elle assume la responsabilité du choix, exigeant le renvoi des prisonniers trop faibles pour garantir une capacité de production presque normale. Les convois de déportés débarquent à Birkenau, sur la rampe s'opère la sélection entre ceux qui sont immédiatement exterminés et ceux qui restent ; une 2^e sélection s'opère parmi ces derniers, les dirigeants de l'IG-Farben choisissant leurs ouvriers, qui sont dirigés sur le camp de Monowitz, à 7 km du camp principal. Le camp est annexé à l'usine géante qu'est en train de construire l'IG-Farben ; c'est un camp rectangulaire dont la clôture intérieure est électrifiée dès la tombée de la nuit. On doit y faire son lit réglementairement... Les conditions de vie sont très dures : habillement (en fibres synthétiques !) insuffisant, l'alimentation maigre (soupe, pain, morceau de saucisse et cuillerées de confiture).

A 4h ½ l'été, 5h ½ l'hiver, c'est le lever, puis un court appel et le départ pour l'usine : il faut faire 3 à 5 km à pied. Dans l'usine de Buna en construction, on trouve des déportés, mais aussi des prisonniers de guerre anglais, des ouvriers français et polonais, des « Ostarbeiter » ukrainiens, des Allemands et beaucoup de femmes. Certains déportés travaillent dans les bureaux comme techniciens (chimistes, ingénieurs, électriciens, employés de bureau...) ; mais la majorité est occupée à l'extérieur, exposée aux intempéries, et devant fournir un travail très pénible : terrassement, maçonnerie, déchargement de wagons, transport d'énormes tuyaux en fonte ou en terre cuite, de sacs (ciment, sable, charbon), déplacement de poutres en fer et de ferrailles... Un kommando est chargé de poser des câbles souterrains interminables, volumineux et lourds, pour lesquels 600 hommes creusent des tranchées dans le sol gelé ou boueux. Il faut souder sans lunettes, travailler dans l'eau glacée sans bottes ou à des hauteurs vertigineuses sans ceinture, traîner des sacs de 30 kg au pas de course ; et toujours être

battu avec des manches de pelles, des cordes, des barres de fer, être foulé aux pieds quand on tombe, devoir travailler en pyjama ou à moitié nu, manger la soupe debout. Les contremaîtres sont durs...Et toujours la menace d'être gazé (au Zyclon B, gaz fabriqué par la Degesch, filiale de l'IG-Farben !) ou d'être utilisé comme cobaye pour une autre filiale, la firme pharmaceutique Bayer : « les détenus que l'IG-Farben avait épuisés, l'IG-Farben les tuait ».

Le travail de chimiste

La plupart du temps, en tant que chimiste, le détenu travaille à l'intérieur, dans un laboratoire. Il doit manipuler des produits chimiques dangereux, voire mortels. Pour la journée, le kapo organise des équipes en fonction des différents produits à utiliser, comme l'équipe « chlorure de magnésium »... Le laboratoire est une véritable chance, pour les détenus, en hiver, car c'est une salle bien chauffée ; ils y sont ordinairement moins soumis aux coups de schlague, échappent aux travaux plus physiques et aux maladies graves, et peuvent plus facilement passer entre les mailles des sélections successives. Primo Levi a brossé un tableau complet de cet univers des laboratoires, soulignant les avantages mais aussi les inconvénients d'y être employé :

.....
« Nous, nous sommes un kommando de spécialistes, et en théorie, nous ne travaillons qu'à l'intérieur ; aussi sommes-nous restés en tenue d'été. »
.....

Mais en cas de bombardement, afin de protéger ces matières fragiles et précieuses, la tâche se fait plus ardue :

.....
« Nous, nous sommes des chimistes et donc nous travaillons aux sacs de phényl-bêta. Nous avons débarrassé l'entrepôt après les premières incursions, en pleine canicule : le phényl-bêta se collait, sous les vêtements, à nos membres en sueur, et nous rongeaient comme une lèpre ; la peau brûlée de nos visages se détachait en grosses croûtes. Puis les tirs se sont interrompus et nous avons rapporté les sacs dans l'entrepôt. »
.....

Concernant le travail et son organisation :

.....
« Ce matin, comme d'habitude, le kapo a procédé à la constitution des équipes. Les 10 du chlorure de magnésium, au « chlorure de magnésium (...). Le chlorure de magnésium est un travail extrêmement pénible : il faut rester toute la journée les pieds enfoncés jusqu'aux chevilles dans l'eau saumâtre et glaciale qui attaque les chaussures, les vêtements et la peau (...). Les 4 du Scheisshaus, au travail ! Et les voilà en route pour construire les nouvelles latrines (...). Les 12 des briques. Les 5 de Meister Dahm. Les 2 des citernes (...). Il ne reste plus que nous, maintenant, les 18 du phényl-bêta, plus les prominents du kommando. »
.....

Une description du laboratoire et du « paradis » qu'il représente :

.....
« Nous sommes entrés dans le laboratoire (...). Que le carrelage est lisse et propre ! C'est un laboratoire étonnamment semblable à un autre laboratoire. Trois longues tables de travail couvertes de mille objets familiers (...). Au laboratoire, il fait une température merveilleuse : le thermomètre indique 24°. Nous, nous disons qu'ils peuvent bien nous faire laver les éprouvettes, balayer le carrelage ou transporter des bouteilles d'hydrogène : n'importe quoi, pourvu que

nous restions dedans ; et le problème de l'hiver sera pour nous un problème résolu (...). Et ici, il y a du savon, il y a de l'essence, il y a de l'alcool. Je vais coudre une poche secrète à l'intérieur de ma veste (...). Ainsi il faut croire que le sort, par des voies insoupçonnées, a décidé que nous trois, objet d'envie de la part des 10 000 condamnés, nous n'aurions cet hiver ni faim ni froid. Ce qui veut dire aussi que nous avons de fortes chances de n'attraper aucune maladie grave, de n'avoir aucun membre gelé, de passer à travers les mailles des sélections. »

Quelques réflexions sur les avantages du travail en laboratoire :

« Les Allemands ont de nouveau fixé une date pour le caoutchouc synthétique : ce sera pour le 1^{er} février 1945 (...). Au camp, matin et soir, rien ne me distingue du troupeau, mais dans la journée, au travail, je suis à l'abri et au chaud et personne ne me bat ; je vole et je vends, sans gros risques, du savon et de l'essence, et peut-être que j'aurai un bon pour des chaussures de cuir. Et puis, peut-on appeler ce que je fais un travail ? Travailler, c'est pousser des wagons, transporter des poutres, fendre des pierres, déblayer de la terre, empoigner à mains nues l'horreur du fer glacé. Tandis que moi je reste assis toute la journée, avec devant moi un cahier et un crayon, et même un livre qu'on m'a donné pour me rafraîchir la mémoire sur les méthodes d'analyse (...). Les camarades du kommando m'envient... »

2) Métallurgie et mécanique

Les canonniers

Alfried Krupp, qui, après avoir étroitement collaboré avec son père Gustav Krupp, prend sa succession et devient directeur de la firme en novembre 1943, est convaincu, par idéologie et par souci économique, qu'il ne faut pas hésiter à utiliser les prisonniers de guerre comme main d'œuvre, et en fait donc venir par convois de 1000. Face au développement de l'industrie de guerre, sa firme fournissant l'armée en canons, il envisage l'extension de ses usines, et cherche de nouvelles recrues pour y travailler ; cela commence, en 1942, par sa nouvelle succursale dans les Sudètes, pour laquelle il propose d'employer tous les individus internés dans les camps, « Juifs, saboteurs étrangers, Allemands antinazis, Tziganes, criminels et éléments antisociaux », avant leur extermination... Il contacte Sauckel pour obtenir 1050 à 1100 travailleurs juifs, plus particulièrement des gens qualifiés : tourneurs, mécaniciens, fraiseurs, foreurs, ajusteurs et polisseurs, capables de fabriquer des pièces détachées d'armes automatiques. En avril 1943, Hoess, commandant du KZ Auschwitz, assigne à Krupp une zone où sont construits immédiatement un embranchement de chemin de fer, un grand hangar, des toilettes ; en juin, les premiers ouvriers arrivent :

« Ils étaient escortés jusqu'à l'usine par les SS à 6h du matin et plus tard à 7h. Ils y restaient sous la surveillance des gardes de l'usine (...). Beaucoup de ces prisonniers étaient dans un état physique pitoyable. »

Jusqu'en mai 1945, la firme Krupp emploie de la main d'œuvre concentrationnaire dans près de 100 usines, en Allemagne, en Pologne, en Autriche, en Tchécoslovaquie ; Alfried Krupp n'ignore rien des conditions de travail imposées dans celles-ci, comme c'est le cas pour le Berthawerk de Markstädt près de Breslau, qu'il visite 4 ou 5 fois en même temps que le camp de Fünfteichen où sont enfermés la nuit les « ouvriers », estimant même que l'usine est sous-employée et qu'il faut recruter de nouveaux prisonniers.

William Manchester, détenu « employé » chez Krupp, déclare :

.....
« Nous n'étions pas des esclaves, notre statut était beaucoup plus humble. Nous étions, il est vrai, privés de liberté et devenions la propriété de maîtres qui nous faisaient travailler. Toutefois la similitude avec toute autre forme d'esclavage s'arrête là, car nous étions des biens que l'on pouvait sacrifier sans hésitation. Nous n'arrivions même pas à la hauteur des machines de Herr Krupp dont nous nous occupions. On veillait à ce que l'équipement de l'atelier soit bien entretenu. On le faisait fonctionner avec précaution, on le graissait et on lui permettait de se reposer ; on protégeait sa longévité. Nous, par contre, nous étions comme un morceau de papier de verre qu'on frotte une ou deux fois, qui devient inutile et qu'on jette, à brûler avec les ordures. »
.....

Le constat est plutôt amer...

Le nouvel arrivant au camp Krupp reçoit une chemise, un caleçon, un veston, un manteau, une paire de galoches de bois. Le réveil s'effectue le matin à 4h1/2, puis c'est l'appel, une marche de 5 km et de 50 mn par rangs de 5 pour rejoindre une section dans l'un des 10 hangars du Berthawerk qui emploie chacun 1000 ouvriers ; chaque section fabrique la partie d'un canon, un canon sortant toutes les 60 mn...

Le même témoin raconte encore :

.....
« Au travail, nous étions sous la responsabilité de Krupp. Des gardes SS étaient placés le long du mur pour éviter les évasions, mais ils s'occupaient rarement des prisonniers. C'était le travail des divers Meister et de leurs assistants. La plus petite erreur, un outil brisé, un bout de métal perdu (...) les provoquaient. Ils nous frappaient, nous donnaient des coups de pied, nous battaient avec des tuyaux de caoutchouc et des barres de fer. »
.....

Au cœur de la Ruhr, à Essen, il y a des camps Krupp : celui de Neerfeld et celui de Dechenschule. A Neerfeld, les gardes et les sentinelles qui patrouillent nuit et jour, dans le camp entouré de barbelés, sont des employés Krupp ; quand la place vient à manquer, les nouveaux arrivants sont envoyés dans une cave... La nourriture se limite au bol d'eau chaude quotidien avec sa feuille de chou, de la margarine, un peu de confiture et de la « saucisse » une fois par semaine : les déportés pourchassent et mangent les souris !

On y fait aussi travailler des femmes. Parmi 2000 Juives d'Auschwitz, logées un soir sous 4 vastes tentes de toile dans les faubourgs de Gelsenkirchen, fragiles et légèrement vêtues, 520 sont choisies pour Krupp : les plus robustes. Elles sont transportées dans le KZ de la Humboldtstrasse, où la nourriture comme les conditions de travail sont fixées par la firme : de 6h à 17h45, les prisonnières doivent charger des moellons, pousser des brouettes pleines de pierres, traîner des tonnes de fer et faire des travaux de nettoyage. Leur état ne cesse d'empirer : corps enflés par la soupe, pieds au mieux enveloppés dans des chiffons, robes en toile d'emballage partant en lambeaux, des couvertures trempées en guise de manteaux.

.....
« En marchant, elles laissaient derrière elles un sillage de sang et de pus. »
.....

Quand le travail est mal fait, on rase leurs cheveux en reproduisant des dessins compliqués et on leur interdit l'accès aux toilettes.

Les déportés, venus du camp de Sachsenhausen, pour travailler dans les usines Elmag en Alsace ne sont guère mieux traités, au point de provoquer la protestation des ouvriers locaux chargés d'aider à la construction du camp prévu pour 1000 personnes.

Les manœuvres

Jusqu'à la fin, les usines produisent du matériel, employant les détenus des camps de concentration : usines d'aviation, de matériel électrique, d'armement... La principale est Siemens qui possède des usines près de Sachsenhausen (kommando de Haselhorst-Siemenstadt, 2000 détenus) et près de Ravensbrück où tout un camp est créé pour les besoins de la firme ; à Auschwitz, il y a aussi le « Siemens-Klein-Bauwerk, usine de petite fabrication Siemens.

A Ravensbrück, l'usine est proche du camp, elle emploie 3000 personnes pour la construction d'appareils radio. Travailler chez Siemens est une garantie de survie ; à cause de la présence de civils, les galeuses sont exclues et les Françaises, propres et soigneuses, très demandées. Simone Lahaye décrit ce « paradis » :

.....
« L'usine Siemens me plaît par la lumière et l'espace ; le hall est grand, peu encombré, et les prisonnières circulent tranquillement, elles pèsent des colis légers, sans hâte et sans effort. Quelques-unes écrivent dans un bureau vitré. D'autres se dissimulent aisément derrière des cloisons qui compartimentent le hall (...). Siemens, vu du camp, représentait non la déchéance de l'intellectuel qui aspire à un métier de manœuvre, mais la promotion du terrassier à une aristocratie du camp. »
.....

Renversement des valeurs, donc. La sélection est rigoureuse : il faut être capable d'effectuer des travaux délicats, et des tests d'acuité visuelle sont pratiqués. Marie-José Chombart de Lawe en témoigne :

.....
« Jeune, j'étais classée parmi les meilleures, et employée à la finition, au bout d'une chaîne ; je devais travailler à l'aide d'un écran lumineux, au 1/10^e de millimètre. Puis j'ai été ensuite employée à d'autres travaux, comme la soudure. Je devais insérer des boules de platine dans des lamelles avec un appareil. »
.....

Pourtant la fatigue s'empare très vite des « ouvrières » recrutées, comme le raconte Denise Dufournier :

.....
« Les ouvrières travaillaient à tour de rôle en 2 équipes, l'équipe de jour et l'équipe de nuit, qui se relayaient chaque semaine. Je crois que le travail y était plus fastidieux que pénible. Cependant, le sommeil irrégulier, tantôt diurne, tantôt nocturne, était très éprouvant pour les nerfs. A midi, les ouvrières revenaient manger leur soupe en hâte, car elles ne disposaient que d'une ½ heure. A l'automne, les Allemands construisirent des blocs d'habitation dans l'usine même, et les travailleuses de Siemens furent ainsi complètement séparées des autres prisonnières. »
.....

Le travail n'est pas trop pénible, mais les conditions de travail et de détention finissent par peser : interdiction d'aller aux toilettes, quand on a la dysenterie, fouilles, appels, difficulté à se laver, nuits courtes... On s'endort, le nez sur sa machine, en accomplissant des tâches fastidieuses ; heureusement, les voisines veillent... *« Généralement, c'est une lutte terrible avec soi-même. »*

A Buchenwald, les ateliers de la Mibau fabriquent des postes de radio ou de télécommande pour les V1 et V2, des moteurs programmés pour commander une opération qui se déroule en 90 secondes et comporte diverses phases. Pierre Chaplet est chargé de démêler des fils multicolores, aux gaines douces, en les reliant à des bornes sur un petit appareil, puis de surveiller un « appareil de mesure qui vérifiait la résistance d'infimes pilules de cuivre ». Il doit les ranger sur un plateau de métal, qu'il a nettoyé avec un chiffon de laine ; il les manipule à l'aide d'une pince, ... et s'amuse à composer diverses figures :

.....

« Cela me demandait bien, avec un peu de bonne volonté, une matinée, puis je posais sur chacune d'elles l'extrémité d'une fine pointe et lisais sur un cadran l'intensité de la résistance qui ne devait pas dépasser un degré déterminé, sans quoi la pilule était bonne à mettre au panier. Je remarquai qu'en appuyant plus ou moins fort l'aiguille du cadran se déplaçait, et qu'après plusieurs essais le résultat n'était jamais le même. J'estimai plus simple, tout en continuant les gestes prescrits, de mélanger le tout en fin de journée... »

.....

Il est déplacé et occupe divers emplois, un peu mystérieux, successivement :

.....

« J'enfilai des perles sur des fils de laiton. Les perles vinrent à manquer. Je posai ma candidature au polissage des cristaux... Je finis par échouer devant une machine (...) munie d'un axe qui tournait à toute vitesse sous l'impulsion d'un moteur électrique. A l'extrémité inférieure de cet axe, un petit balai à crins d'acier récurait l'intérieur d'objets creux en forme de casserole et pas plus larges qu'une pièce de 10 sous . »

.....

De son côté, Roger Arnould se souvient :

.....

« Ces halls travaillaient notamment pour l'entreprise Siemens. On y fabriquait des postes de TSF, des appareils de télécommande pour avions et tanks, des gyroscopes des bobinages pour V1 et V2. Les noyaux de bobinage étaient confectionnés avec de la poudre de porcelaine et autres matériaux. C'est à dire qu'il s'agissait de travaux délicats. »

.....

A Ravensbrück, Betrieb II et III, à longueur de journée des femmes, debout, « bobinent » à la main ou à l'aide d'une machine du fil de cuivre ; ce fil passe dans un bain d'électrolyse avant de s'enrouler par 25 ou 100 m, une vérification permettant d'en contrôler l'isolement.

A Hanovre Limmer, kommando de Ravensbrück, l'usine fabrique des masques à gaz, dans le cadre d'un programme destiné à protéger toute la population des conséquences d'une guerre des gaz... En octobre 1944, plus de 2 300 000 masques à gaz sont produits, au prix d'un travail abrutissant et éreintant :

.....

« 12 heures de travail à la chaîne, une semaine de jour, une semaine de nuit. L'apprentissage est dur : il faut suivre le rythme d'un tapis roulant, prendre des formes de fonte de 3 kg à la cadence de 3 par mn, et cela de 6h du matin à 6h du soir, ou de 6h du soir à 6h du matin (...). L'atmosphère est irrespirable : émanation de benzine, de caoutchouc ; souvent, la température atteint 35° ; pas moyen d'aérer à cause de la défense passive ; seuls 2 ventilateurs remuent l'air ; nous nous asphyxions lentement. »

.....

Le caoutchouc arrive en plaques ; il est coupé, ourlé, puis moulé sur des formes en fer, les « têtes » avançant ensuite à égale distance sur des tapis roulants :

.....
« Le tapis fonctionne au moyen d'un mouvement d'horlogerie qui est accéléré au fur et à mesure que s'accroît votre adresse (...). Les femmes autour de la chaîne, chacune à leur tour, soulèvent la tête de fer, l'accrochent sur un pivot, font le mouvement précis qui est exigé et replacent le masque sur la chaîne... Tout geste superflu est interdit, sinon la tête passe..., cueillie en bout de chaîne par la « souris » qui va sévir. Et quand au petit matin la fatigue se fait ressentir... »
.....

Les armuriers

Dans la nouvelle organisation économique du Reich et des territoires occupés, les usines allemandes sont presque toutes transformées pour produire des armes et les usines protégées, ou « S-Betriebe », se développent aussi dans les pays sous occupation allemande : les déportés y forgent des canons, y tournent des crosses, y remplissent des cartouches, y sertissent des obus, y construisent des avions... Ainsi à la Gustloff de Buchenwald, où l'on fabrique des canons et des crosses de fusil et de carabine ; mais en 1944, seulement la moitié des quantités prévues est réalisée, compte tenu de la mauvaise volonté des « ouvriers ». Le matériel aussi fait défaut, et la qualité laisse à désirer. On utilise des barres de métal déjà rongées par la rouille pour fabriquer les canons de fusils, et le métal ne résiste évidemment pas aux essais (épreuve au stand), son alliage manquant en outre de manganèse pour être résistant. La fabrication comporte parfois 90% de déchets, les détenus contrôleurs les acceptant tout de même. Et les fusils reviennent, inutilisables :

.....
« Rien n'était bon, même pas les ressorts des gâchettes, faits en mauvais acier, et qui ne se distendaient plus. », comme le dit Pierre Chaplet.
.....

La société berlinoise « Deutsche Waffen-und Munitionsfabriken » installe à Holleischen, en Bohême, une usine pour produire 2 000 000 de pièces de DCA par mois, des douzaines de millions de balles pour l'armement des avions de chasse, et même une chaîne de montage de V2. Un camp est aménagé près de l'usine pour 6000 ou 8000 déportés. Dans ce kommando de Ravensbrück, en février 1941, 694 femmes travaillent 12 heures par jour à sertir des cartouches, visser des culots ou des capsules, à remplir des douilles... employant tous les moyens pour ralentir la production

A Linz III, les déportés, relevant d'un kommando de Mauthausen, sont occupés à fabriquer des carcasses de tanks et de V1 dans l'usine, toute neuve, Stahlbau. Jean Serres témoigne :

.....
« La plupart d'entre nous, armés d'une énorme massue et à quatre autour d'un bloc d'acier, galbions des plaques de blindage. Deux jeunes de l'Ain crachèrent le sang au bout d'une semaine de ce travail exténuant et furent nos premiers morts. »
.....

Pour éviter une mort trop rapide, les hommes du kommando décident alors de saboter la production, au niveau des soudures.

A Saint-Valentin, ce sont encore des tanks qui sont fabriqués, les « Panther » : plus de 1000 détenus, à partir d'août 1944, y sont affectés et livrent au total 2809 chars de ce type sur les 3366 sortis.

Les mécanos

Dès leur arrivée au pouvoir, les dirigeants nazis, en prévision de la guerre, mettent l'accent sur l'aviation. De 800 avions fabriqués en 1934 on passe à 4700 en 1939 ; l'entrée en guerre, l'extension des champs de bataille et les succès obtenus renforcent cette orientation : plus de 10 000 avions en 1941, plus de 20 000 début 1943 et plus de 40 000 début 1944. L'ultime espoir de remporter la victoire repose encore sur l'aviation de chasse et les fusées ; les usines qui les produisent alors emploient principalement de la main d'œuvre concentrationnaire. D'après un bilan dressé par Oswald Pohl pour Himmler, parmi les prisonniers d'Auschwitz, Buchenwald, Dachau, Flossenbürg, Herzogenbusch, Mauthausen, Natzweiler, Neuengamme, Ravensbrück, Sachsenhausen, Gross-Rosen, Kovno et Riga, 35 839 ouvriers spécialisés sont affectés aux ateliers de construction aéronautique : Dornier-Werke GmbH à Neuaußing, Junkers-Motoren Werke à Schoenbeck, Messerschmitt-Werke à Augsburg, Moteurs d'avions à Wien-Neudorf, Heinkel-Werke à Oranienburg, Siemens-Werke à Berlin, ainsi qu'une vingtaine d'autres usines. Les productions sont parfois très novatrices : près de la frontière tchèque, les usines souterraines de Kabla et de Kaufening produisent les Messerschmitt 262, chasseurs à réaction atteignant les 900 km/h, et mettent au point des engins propulsés par des fusées M 163 pouvant monter à 11 000 m en 3 mn. Durant le seul mois de janvier 1944, les esclaves des camps fournissent 8 733 495 heures de travail pour l'aéronautique. Himmler, dans un rapport à Goering de mars 1944, prévoit l'utilisation de 90 000 détenus, les carrières ayant été reconverties au profit de la Luftwaffe.

Robert Antelme, déporté au kommando de Gandersheim, dépendant de Buchenwald, décrit le travail de ses compagnons qui, à l'atelier, devant leurs établis et à l'aide d'étaux et de marteaux, façonnent des plaques de dural, entrant dans la fabrication des avions, ou dans les réserves rangent soigneusement toutes les petites pièces réalisées ou nécessaires.

A Flossenbürg, les détenus sont engagés dans le programme Messerschmitt : 2000 hommes produisent 900 nez de cockpit et diverses garnitures pour radiateurs, par mois, et 120 000 pièces détachées pour les chasseurs M 109. Du camp à l'usine, il faut parcourir 1 km en escaladant le flanc d'une colline, face à la forteresse de Flossenbürg ; le travail y est infernal, les kapos étant particulièrement cruels et frappant les détenus sans raison.

Messerschmitt a aussi des usines à Mauthausen et à Gusen : la firme fournit la matière première, les machines, les outils et les spécialistes.

A Wiener-Neudorf, l'usine de moteurs d'avions appartenant à la société Steyr-Daimler-Puch reçoit l'autorisation, en 1943, d'utiliser de la main d'œuvre concentrationnaire. Les premiers détenus arrivent de Mauthausen, occupent l'ancien camp des ouvriers du bâtiment, et subissent un examen « d'entrée », un interrogatoire sur leurs origines avec un texte à rédiger : être catholique est synonyme d' « excellent ouvrier »...

Suite aux raids aériens anglais, les usines Heinkel sont transférées près de Mauthausen, à Heidfeld : plus de 2700 détenus de Mauthausen sont employés à la fabrication d'avions, surtout celle du chasseur de nuit HE 219. Mais au printemps et à l'été 1944 un raid américain détruit toutes les installations. Les prisonniers sont alors établis dans les entreprises annexes et les caves d'une brasserie de Schwechat, s'occupant du montage du HE 219 et bientôt du HE 262, premier chasseur à réaction. Fin mars 1945, le camp est évacué, les détenus sont emmenés à Mauthausen ; les usines Steyr et Messerschmitt sont installées dans le kommando de Gusen, et la production commence immédiatement dans les galeries 1 et 2.

« La besogne était rendue plus rude, dans les galeries, par l'insuffisance de l'air que corrompaient encore les émanations du cambouis des machines : fraiseuses, perceuses,

boudineuses. La réverbération éblouissantes des grosses lampes électriques sur les plaques d'aluminium fatiguait les meilleurs yeux(...). Le travail ne cessait jamais ; les coups non plus. Les kapos du Stolen 4 (...) frappaient avec ce qu'ils avaient sous la main : pelles, planches, triques ou cailloux. On taxait de sabotage la moindre maladresse de ces pauvres gens épuisés de fatigue. La terrible schlague sanctionnait le plus léger défaut dans le travail. »

Les contremaîtres sont des civils mobilisés qui regagnent chaque soir leur famille et assistent à toute cette souffrance.

A Sachsenhausen, une usine Heinkel est construite pour la fabrication du HE 177 ; la vie y est plus supportable, les brutalités moins fréquentes que dans les commandos extérieurs. Le déporté M. Bernard, affecté au hall 5 passe ses journées à introduire des fils électriques dans des tubes et à les brancher ensuite sur les antennes et la radio. Il ajoute :

« Vers le mois de juillet 1944 arriva l'ordre d'arrêter la construction du HE 177, puis le contordre et, finalement une grande partie des détenus fut envoyée à Halberstadt. Nous terminâmes la construction d'une série et, comme je travaillais en fin de chaîne, je restais ; au fur et à mesure que les ailes étaient terminées, une équipe les découpait au chalumeau et allait charger cette ferraille sur des wagons à l'autre bout du camp. »

De son côté, un déporté allemand employé par Heinkel raconte :

« Je devais courber des tubes à une flamme de gaz. Je devais travailler sans gants et sans lunettes protectrices. Parce que j'étais faible et sans formation professionnelle pour ce travail, je donnais l'impression d'un homme maladroit. Je fus pour cette raison et à diverses reprises frappé aux épaules et dans le dos par des employés civils de la maison Heinkel, si fort que je titubais. »

A Ludwigsfeld, des femmes venant de Ravensbrück construisent des avions ; les SS accompagnés d'un civil choisissent dans les rangs les plus valides et les plus jeunes, envoyées aux douches et rasées, puis embarquées dans un train de marchandises, le voyage durant toute une journée. Après la mise en quarantaine à l'arrivée, les femmes forment une colonne qui part vers l'usine, entièrement camouflée par des sapins artificiels et des filets et ceinturée d'un réseau de barbelés électrifiés. A l'intérieur, les femmes sont alignées, les contremaîtres éliment ou désignent en criant les ouvrières. L'usine se compose de trois grandes nefs : l'une pour le montage, l'autre pour le démontage, la troisième pour l'assemblage des avions. Dans la salle du Neuenmontage, on construit de vrais moteurs avec des pièces neuves ; le service qui emploie des russes et des polonais fonctionne au ralenti et doit bientôt s'arrêter. Le Rückmontage doit démonter complètement tous les vieux moteurs avariés des avions abattus ou accidentés et les remonter. Le Fertigmontage vérifie la correction du travail, effectue quelques retouches et s'occupe de l'expédition.

Arrivées à 6 h du matin, après une marche au pas de 5 km, les détenues travaillent jusqu'à 7 h du soir puis retournent au camp à pied : distribution de soupe, toilette sommaire, sommeil entrecoupé par les fréquents contrôles. Les dirigeants de la firme décident alors de loger les ouvrières sur le lieu même de travail, entre autre pour minimiser les risques de bombardement ; l'installation se fait alors dans un réfectoire sale et à moitié démoli, le temps gagné permettant de produire plus et plus vite. Il faut suivre le rythme éreintant d'une chaîne, les pieds baignant dans l'huile qui coule des moteurs.

A Litomerice, on installe en 1944 une usine souterraine pour le compte de la société Auto-Union Chemnitz, afin de fabriquer des pièces de moteurs pour voitures blindées; le camp est aménagé dans d'anciennes casernes d'artillerie. Les machines sont installées : tours, meules, perceuses, fraiseuses, amenés de France ou d'Italie ; et la production commence. L'effectif s'accroît, mais les conditions de travail sont telles que la moitié des détenus, sur un total de 14 000, y laissent la vie.

Au début de l'année 1945, toutes les fabrications militaires sont regroupées en Bavière, en Autriche, en Saxe, en Thuringe et en Bohême. Buchenwald livre sa main d'œuvre aux industries de la Saxe, Dora fabrique des fusées. Dachau fournit en ouvriers la Bavière, Mauthausen abrite dans ses usines souterraines la majeure partie de la construction aéronautique ; c'est la même chose pour Gross-Rosen et Flossenburg. Sachsenhausen reste spécialisé dans l'appareillage électrique, Ravenbrück dans la fourniture des vêtements pour l'armée.

Les artificiers

Durant l'année 1942, le chercheur Wernher von Braun met au point l'une des armes « miracles », la fusée A4 ; devenue opérationnelle, elle sera plus connue sous le nom de V2. La base de Peenemünde ayant été bombardée par les Britanniques en août 1943, le chef du centre préfère poursuivre la production à l'abri des bombardement éventuels et des indiscrétions, notamment en employant les détenus des KL, coupés de toutes relations avec le monde extérieur et offrant une excellente capacité de travail au vue de leur nombre. L'utilisation de grottes et d'abris bétonnés est recommandée. Le lieu approprié est trouvé dans le massif de Kohnstein, près de Nordhausen, où une société dépendant de L'IG-Farben exploite des réservoirs souterrains pour l'entrepôt de carburants et de gaz de combat. Deux galeries de 1800 m de long s'enfoncent dans le sols, larges de 12,5 m et hautes de 8,5 m, réunies par 42 couloirs d'une longueur de 200 m ; le superficie totale disponible est de 125 000 m². Mais il faut aménager l'usine et ses abords ; les premiers convois de déportés venant de Buchenwald servent majoritairement à installer l'usine, effectuant tous les gros travaux, sel un petit pourcentage est employé dans les magasins de réception et dans les premiers ateliers techniques. Fin décembre 1943, on y compte 11 000 déportés ; mais les conditions de vie et de travail sont si déplorables que Dora est devenue « la grande mangeuse d'hommes » tuant jusqu'à 700 hommes par mois. L'usine a pris la nom de Mittelwerk, le camp celui de Dora, et l'ensemble devient Dora-Mittelbau. Un témoin décrit les lieux :

« Dora. Un prénom féminin, discret et innocent...Quelle horrible image ! Un camp sans baraquement. Pataugeant dans la boue jusqu'aux chevilles, nous entrâmes, après 9 h de d'attente, dans un tunnel. Rien qu'un terrible fracas, des cris perçants, des criaillements, des bruits de minage, d'explosions, de sifflements. Pas d'ampoule que l'on puisse voir, tout était qu'un nuage de poussière. Les détenus étaient blancs des pieds à la tête. Après une marche de trois quart d'heure en file indienne, nous arrivâmes dans la fameuse galerie qui allait nous servir de dortoir. Nous fûmes logés dans un châlit de bois de quatre étages superposés. Les paillasses de papier étaient presque vides. Par contre, nous trouvâmes en abondance des puces, des poux, des mourants, des morts, des malades, des typhiques, des corps purulents sans le moindre pansement. C'était un confusion complète dans l'atmosphère empestée du soufre des explosions. Chacun étouffait par manque d'air, car il n'y avait pas de ventilation. Nous devons vivre là pendant des semaines et des mois sans voir la lumière du jour. Dans des passages semblables, galeries et halls enchevêtrés, encore et toujours des morts et des mourants, des cadavres le crâne fracassé. »

Dans la multitude de galeries vont fonctionner les machines-outils et les tours ; à la partie supérieure de chaque hall, un étage est prévu pour la construction de pièces diverses. L'adaptation y est dure :

percement continu, sol non cimenté, grondement des compresseurs et des marteaux-piqueurs, explosions et poussières. On y a installé les dortoirs ; Paul Bolteau témoigne :

.....
« La vie y est de plus en plus infernale, avec des morts partout sur les paillasses pourries, qui traînent pendant des jours avant d'être évacuées... »
.....

2 000 hommes y vivent et y dorment épuisés dans le bruit d'une activité incessante, dans l'odeur de l'huile et de l'essence, dans la poussière, le sueur, la crasse, l'humidité mélangée à l'odeur des morts, sans jamais en sortir. Roland Boisson y reste 7 mois sans voir la lumière du jour, Paul Bolteau 3 mois. Pourtant un jour, à midi, le travail s'est arrêté et une sortie à l'air pur a été autorisée, les détenus titubant sous le soleil et l'air vif. Pour répondre aux exigences de Speer qui prévoit un rendement mensuel de 1 800 fusées, on améliore progressivement les conditions de vie du camp, on fait sortir du souterrain les détenus en leur construisant à l'extérieur des baraquements, comme le dit ce témoin :

.....
« Nous avons un gîte acceptable : un baraquement de bois. Nous descendons le matin sous terre, nous en remontons le soir. Toute la nuit, nos poumons s'emplissent de l'air pur du dehors. A cela deux autres bienfaits s'ajoutent : nous pouvons enfin nous laver et l'ordinaire s'améliore en quantité et en qualité. »
.....

Lors de la visite officielle du 10 décembre 1943, certains dirigeants ont été durement éprouvés par le spectacle qui s'offrait à leurs yeux, Speer en témoigne, évoquant des détenus occupés à mettre des machines en place et à transférer des installations :

.....
« Le visage dépourvu de toute expression, il me regardèrent sans me voir et ils élevèrent mécaniquement leur casquette de détenus en treillis bleu, jusqu'à ce que notre groupe fût passé... Les conditions de vie de ces détenus étaient véritablement barbares, les conditions sanitaires étaient insuffisantes, les maladies largement répandues... le taux de mortalité était extraordinairement élevé. »
.....

Le camp de Dora prend figure ; 3000 ouvriers squelettiques ont été réexpédiés sur Lublin et Bergen-Belsen...Les emplois se multiplient et se diversifient : administrateurs, ingénieurs, contrôleurs, secrétaires...et manœuvres. La production aussi, puisque la société Junkers fait fabriquer des moteurs d'avion dans la section Nord, que des espaces sont réservés et aménagés pour la production d'oxygène liquide, d'essence synthétique et même la mise au point d'un nouveau rocket baptisé « Typhoon » et désigné sous le nom de A3 et A9. Mais la cadence est toujours infernale : les pièces détachées entrent par le tunnel A, les V2 sortent par le tunnel B. Dans le tunnel A :

.....
« Sur la double voie ferrée circule une puissante locomotive à mazout, massive et presque cubique. Quand elle avance, une cloche tinte à coups espacés, sans arrêt. Ça porte sur les nerfs. Des tas de sable, des poutrelles, des machines-outils obstruent l'étroit passage qui nous reste. »
.....

Entre le tunnel A et le tunnel B, dans les halls transversaux, travaillent 60 kommandos environ, la plupart n'accomplissant que des tâches de transport ou d'assemblage. La journée de travail est longue : après 2 heures écoulées entre le réveil et l'arrivée au travail, 12 heures de travail, une semaine de nuit, une semaine de jour ; puis 2 heures pour regagner le camp, et, après la soupe, plus

de 2 heures encore avant de gagner son lit. Plus de 18 heures à vivre debout... Dans certains kommandos, le travail paraît plus doux, ainsi au kommando Scherer où l'on contrôle et règle la machinerie des V2 : sous une longue baraque en bois, montée à l'intérieur du hall 28, sous la voûte rocheuse, des hommes vérifient 12 heures durant des gyroscopes, des relais de stabilisation, des appareils radio-électriques d'émission-réception :

« On nous met dans les mains les appareils les plus délicats, on nous confie les contrôles les plus complexes. Un tour de trop à la vis du potentiomètre d'un gyroscope, un chronométrage un peu fantaisiste de l'amortissement d'un pendule, et la torpille géante, coûteuse et compliquée, va fuser vers une direction inattendue. »

De même, il est assez facile de classer des demi-cercles en tôle ajourée, percés d'orifices, assis derrière un grillage ; ou encore de superposer des bouteilles de gaz légères en piles fragiles. Mais ça l'est moins d'aligner des tuyères de fusées, hautes comme un homme, et de les coucher sur des rouleaux pour les transporter ailleurs ; ou encore de manœuvrer les lourdes carcasses des V2, il faut alors au moins 3 hommes. Six hommes sont nécessaires quand il s'agit d'aller chercher à l'entrée du tunnel A des réservoirs en tôle, cylindres de 3 m de haut, 1,5 m de diamètre et pesant 150 kg, pour les transporter à l'intérieur :

« On ne sait comment saisir ce fardeau. Nous nous sommes placés 3 de chaque côté, dans le sens de la longueur du cylindre. Chaque homme de la file de gauche prend de sa main droite la main gauche de l'homme qui est en face de lui dans la file de droite. C'est sur les trois paires de bras allongés que repose la charge. Et en route ! Il y a plus de 1500 m de parcours. Au début, ça va. Puis très vite, c'est insupportable. La crispation des mains qui s'étreignent se relâche. La sueur rend la peau glissante. Si l'étreinte se rompt, c'est la chute de l'appareil. Pour nous, c'est la punition sauvage. Les épaules s'endolorissent. L'effort fait battre notre cœur d'hommes sous-alimentés. Pas moyen de ralentir. Nous défilons devant les SS qui braillent et qui schlaguent. »

Les kommandos de transport sont pénibles aussi : décharger les wagons de ciment, de sable, de machines, pousser et installer ces machines, transporter à dos d'homme les pièces détachées qui alimentent la chaîne de montage des V2. Il faut remonter sur plus d'un km , par groupe de 8, les coques de fusées entreposées à la sortie du tunnel B :

« Malgré les vieux sacs de ciment pliés et glissés entre la coque et l'épaule, souvent la peau s'en va et la douleur est intolérable. »

Olivier Richet apporte lui aussi son témoignage sur ces travaux plus que pénibles :

« Travail dur et dangereux, le déchargement des feuilles de tôle. Elles arrivaient, épaisses ou minces, toutes neuves et bleutées, glissantes d'huile, soigneusement empilées sur des wagons. Nous approchions nos chariots. Deux hommes prenaient les feuilles, les faisaient glisser ; d'autres les recevaient, en dirigeaient , en arrêtaient la course, armés de morceaux de bois (...). Travail dangereux, le déchargement des longues et hautes poutres métalliques enchevêtrées sur les wagons...Travail sale, le déblaiement des ordures du tunnel. Il y avait de tout. Nous chargions comme nous le pouvions, à la main, à la pelle, à la fourche, selon les nécessités. »

Résultat : en 15 mois, les ateliers livrent 5946 fusées, ... pas toutes opérationnelles.

III. Travailler sur les grands chantiers de construction

1) Les infrastructures

Les infrastructures

A Ravensbrück, un kommando est chargé entre autres d'empierrement les routes ainsi que de déraciner les arbres pouvant se trouver sur le chemin. C'est un kommando très dur qui travaille de 3h du matin environ à la tombée de la nuit.

Dans le camp de Plaszow, il y a également un kommando qui travaille sur les routes. Hitler voulant de plus la construction de 30 000 km d'autoroutes, avec plus de 17 000 ouvrages techniques, les détenus sont utilisés, devant par exemple fabriquer le béton.

Certains kommandos sont aussi chargés de transporter des rails de chemin de fer.

Structures

A l'extérieur d'Auschwitz-Birkenau, des déportés doivent creuser une tranchée sur un énorme chantier. Cependant, dès qu'ils peuvent, ils ne font que semblant de creuser. Les jeunes et les plus vieux doivent travailler autant que ceux « en bonne santé » malgré la dureté du travail.

A Brême-Farge, camp de Neuengamme, ainsi qu'à Brême-Riespott, ce sont de gigantesques bases sous-marines qui sont construites. Il y a des équipes de jour et d'autres de nuit, n'ayant pas assez de place au dortoir. On y transporte des sacs de ciment ou de sable et d'énormes arceaux en ferraille. Les arches du toit pesant plusieurs tonnes sont déplacées par des grues et un pont roulant.

Cependant, les travaux sont régulièrement interrompus par l'aviation alliée qui survole les bases.

A Königsberg-sur-l'Oder, kommando de Ravensbrück, environ 900 femmes sont employées à défricher des espaces où seront construits des usines d'aviation. Une fois qu'il n'y a plus d'obstacle, on doit aplanir et niveler le terrain. Pour cela, on découpe des mottes de terre auparavant découpées à la bêche puis on les ajuste malgré la neige et la boue lors du dégel. Bien entendu, le travail est mal fait et le terrain est tout bosselé.

Tunnels et galeries

Vers la fin de la guerre, les usines du Reich et les industries associées sont souvent bombardées par les Alliés. On ordonne alors aux détenus de creuser des tunnels destinés à les abriter, ou, lorsque les tunnels sont déjà creusés, de les équiper en machine. Une fois les machines installées, ce sont alors les déportés qui doivent assurer la production.

A Litomerice, en Tchécoslovaquie, un groupe d'ingénieurs allemands emploie les détenus pour l'agrandissement et l'aménagement d'aires souterraines.

Ayant travaillé à Karawanken, une autre usine souterraine, Olga Wormser et Michel Henri écrivent :

.....
« Au camp semblables à des taupes, au chantier nous vivions comme des rats. Quelle folie a poussé les Allemands à entreprendre ces travaux immenses : creuser des souterrains sous des rochers énormes ? (...)
.....

Pioches, marteaux-piqueurs, dynamites ; nous avançons dans les roches comme à l'intérieur des pyramides. Le bruit était assourdissant ; le rocher tremblait sous les coups, et nous tremblions sous les siens. La poussière nous étouffait, les explosions nous aveuglaient, et les éboulements nous ensevelissaient vivants. »

Bernard-Aldebert a creusé à Gusen :

« A mesure que les galeries se creusent plus profondément dans la montagne, le travail est plus pénible, plus malsain. Le sol est encombré de matériaux de toutes sortes : poutres de bois ou de fer, échafaudages sous lesquels il faut passer en rampant.

Le sable, le sable intarissable, coule de la montagne comme un torrent, il envahit tout ; un moment d'arrêt sans pelletage et c'est l'amoncellement. Il y a parfois trois, quatre marteaux pneumatiques qui fouillent avec rage dans la chair étincelante de la montagne...

Les wagonnets pleins, il faut aller les vider (...).

Cette corvée est celle que je redoute le plus.

Les lories, qui doivent être pleins à déborder, sont lourds, peu maniables ; les roues ne sont jamais graissées. La voie est mal assemblée, tordue par endroits. D'inévitables déraillements se produisent. Les autres wagonnets arrivent ; d'autres galeries s'immobilisent (...).

Désemparé sous les coups de bâtons, je ne sais plus ce qu'il faut faire : parer les coups ou essayer de remettre le wagonnet en place. Je reçois des ordres de tous les côtés, dans un allemand auquel je ne comprends à peu près rien. Les Kapos se sont groupés en meute hurlante. Ils s'étranglent de colère : vont-ils me tuer là ? Il y a de quoi devenir fou. Ca doit être ça, l'Enfer. »

A Madmersleben, les détenus doivent aménager une mine en usine souterraine, comme en témoigne Michel Lacour-Gayet :

« Nous étions en admiration devant ces immenses salles souterraines aux parois blanches et scintillantes, de plus de cent mètres de long, de vingt-cinq mètres de large et de dix-huit mètres au plafond (...). Notre travail transforma rapidement ces salles. Le sol devint une immense surface plane de ciment, des projecteurs furent pendus au plafond et l'aspect féérique de notre mine fit peu à peu place à la monotonie d'ateliers d'usine. »

A Helmstedt, les détenus doivent transformer une mine de sel en usine souterraine. Pour ce faire, ils sont répartis en kommandos de dix à trente hommes. Certains doivent transporter du ciment, du gravier, des briques sur des wagonnets : c'est un travail simple, mais ininterrompu, et fatigant. D'autres doivent mélanger du béton dans la bétonneuse. Des kommandos de maçons doivent renforcer le soutènement des galeries. Enfin, une autre équipe installe les machines.

A Langenstein, kommando de Buchenwald, on creuse un tunnel qui abritera une usine d'aviation. A l'extérieur, on creuse des tranchées, surveillés par des contremaîtres civils, les meister. Dans le tunnel-même, certains sont chargés avec des marteaux-piqueurs de percer la roche. Ce sont soit les plus costauds, soit ceux sachant s'y prendre qui sont à ce poste. Dans les trous, des artificiers placent

de la dynamite qui font sauter les parois. Les manœuvres sont alors envoyés déblayer les roches. L'atmosphère est remplie de poussière et on n'y voit rien. Après avoir aplani les parois, d'autres déportés doivent y poser des briques cuites à la briqueterie voisine.

Ce sont les manœuvres qui sont les plus mal lotis. Leur travail est fatigant, dangereux, il n'y a presque aucune pose, ils doivent décharger les wagonnets, porter des sacs plus lourds qu'eux.

A Harzungen, proche de Dora, d'autres détenus peignent les parois extérieures du tunnel pour ne pas se faire remarquer des Alliés. Ce travail-là n'est pas le plus fatigant et bénéficie d'un certain prestige.

Globalement, les tunnels sont construits de la même manière avec plus ou moins les catégories de détenus citées.

Cependant, plutôt que de faire creuser des tunnels entiers aux déportés, les autorités SS font réparer les galeries disponibles. Ainsi, dans plusieurs kommandos du KL-Natzweiler, on rénove celles déjà en place.

A Kochem, les détenus doivent d'abord aménager les voies d'accès et nettoyer le tunnel. Puis il font des travaux de terrassement : pose de rails, creusement d'une canalisation...

Ce sont principalement des NN qui sont affectés à ces travaux.

A Urbès-Wesserling, Sainte-Marie-aux-Mines, on retrouve des kommandos visant à installer des usines dans des tunnels.

Les travaux sont les mêmes, on installe l'électricité, le chauffage, des voies d'aération... Parfois cependant il faut agrandir les tunnels, trop étroits comme à Leonberg.

A Dora, les déportés doivent creuser un tunnel, l'aménager, et assurer la production des V1 et V2. Les conditions de travail sont extrêmement dures :

« C'était une confusion complète dans l'atmosphère empestée du soufre des expositions. Chacun étouffait par manque d'air, car il n'y avait pas de ventilation. »

La mortalité dans ces kommandos est assez élevée et il y a souvent des transferts venant du camp-souche car les détenus s'épuisent à la tâche.

IV. Les tâches secondaires dans un kommando

1) Aménager le kommando

Lorsqu'un nouveau kommando extérieur est créé, des détenus sont souvent affectés à sa construction et à son aménagement, un peu de la même manière que pour le camp-souche. C'est un travail pénible, puisqu'à l'extérieur, dans le froid et sous la pluie. Il s'agit souvent des détenus n'ayant pas été choisis pour les travaux qui justifient le kommando (usine...). A certains endroits, il sert même de kommando disciplinaire.

Ainsi, Robert Antelme, déporté à Gandersheim, un des kommandos de Buchenwald, raconte comment il a été affecté à ce travail :

« Des civils sont venus chercher ceux qui étaient susceptibles de travailler à l'usine.(...) Ceux qui devaient travailler à l'usine étaient isolés des autres. Les civils s'occupaient d'eux avec les kapos qui prenaient leurs noms. Les deux SS les avaient abandonnés et étaient revenus vers nous, ceux qui restaient et qui ne savaient rien faire. (...) Paysans, employés, étudiants, garçons de café, etc. (...) Le choix qui venait de s'opérer était très important. Ceux qui allaient travailler à l'usine échapperaient en partie au froid et à la pluie. Pour ceux du zaun-kommando, le kommando des planches, la captivité ne serait pas la même. (...) »¹⁵²

Les détenus affectés au zaun-kommando doivent en résumé travailler à « charrier des poutres, des panneaux, à monter les baraques dans lesquelles le kommando devait loger plus tard »¹⁵³.

Ils doivent dans un premier temps trier et transporter les matières premières :

« Le talus de la voie ferrée est couvert de panneaux et de poutres qu'il faudra trier. (...) On n'a pas encore commencé. Comment commencer ? Comment fabriquer le premier geste de ce travail élémentaire : prendre une poutre, la porter à l'épaule, marcher ? (...) Il faut sortir les mains des poches, faire un pas en avant, se baisser. C'est difficile. (...)

On se divise en équipes. (...) Celui qui est sur le ballast fait glisser une poutre, elle est longue. A trois, on la prend sur l'épaule. (...) On quitte lentement le talus. Chacun a une démarche différente, il faut s'accorder. Rien d'autre n'est présent dans le travail que le point de l'épaule qui porte la poutre. »¹⁵⁴

Puis il faut aménager le kommando et construire les baraques :

« Le talus de la voie ferrée a été déblayé. Une partie du zaun-kommando a été désignée pour poser des barbelés le long de la voie. L'autre pour bêcher le pré, aplanir le sol et monter les baraques. »¹⁵⁵

¹⁵² Robert Antelme, *L'espèce humaine*, p. 45.

¹⁵³ Robert Antelme, op. cit., p. 45.

¹⁵⁴ Robert Antelme, op. cit., p. 46 et 50.

¹⁵⁵ Robert Antelme, op. cit., p. 55.

Les conditions de travail sont dures, puisque le travail s'effectue à l'extérieur, dans le froid : *« Les figures n'y sont pas les mêmes [qu'à l'usine] : la neige, le vent sont passés dessus. Au zaunkommando, les figures sont nouées, les gestes lents, une induration du malheur se lit dans les yeux qui ne réagissent plus, ne suivent pas les choses. (...) On les a littéralement remis au froid. On les voit cheminer le matin, par deux ou par quatre, portant une planche ou une poutre, ou essayant de creuser un trou dans la terre glacée. (...) Faire n'importe quoi, mais ne pas aller au zaunkommando. »*¹⁵⁶

2) Les emplois subalternes

Au sein de chaque kommando, des emplois subalternes existent. Certains détenus sont chargés d'effectuer des corvées diverses, comme le balayage.

Robert Antelme, déporté à Buchenwald (kommando de Gandersheim), nous explique son travail :

« A l'usine, comme je ne pouvais me caser dans aucun atelier, j'ai pris un balai. Il me fallait quelque chose dans les mains, mais le balai était réservé aux vieux. Je me suis promené un moment dans le hall, et, quand un civil s'avançait vers moi je balayais. (...) »

J'ai pris un grand panier et j'ai commencé à ramasser les déchets de dural qui traînaient par terre. Il fallait se baisser, se relever, faire quelques pas, me baisser de nouveau. (...) Puisque je n'étais pas ce détenu extraordinaire, tourneur ou mécanicien, j'étais le détenu déchets qui avec ses pieds avance, avec ses mains ramasse les déchets. »

Décharger les wagons faisait aussi partie des ces « petits boulots » :

« Nous devons nous rendre sur le quai du chemin de fer qui se trouvait à proximité du camp, afin de décharger des wagons. Il s'agissait le plus souvent de sacs de ciment ou de ravitaillement qui devaient bien peser cinquante kilos. Le type qui était dans le train déposait alors la charge sur nos épaules. (...) Commençaient alors une course infernale. Nous devons porter le sac, au pas de gymnastique, dans l'entrepôt qui se trouvait à environ deux cent mètres du quai. »

Le Wäscherei kommando est aussi la « laverie du camp », dans lequel les détenus doivent étendre le linge. Par la même occasion, ils y font les poches des habits et trouvent du fil, des aiguilles et des choses utiles. Ce kommando constitue une « planque » au yeux des détenus, ils se trouvent au chaud, à l'abri, et ont parfois un peu plus de soupe.

3) Déblayer les décombres

A la suite de bombardements, de nombreux kommandos sont chargés de déblayer les décombres. Ce bombardements éclatent souvent sur les voies ferrées ou les usines. Les détenus doivent alors les restaurer, ce qui dure plusieurs mois. Ils doivent également ramasser les corps des autres détenus, morts au cours de la fusillade. Il y a, de plus, des résidus de bombes à enlever. Les détenus doivent aussi effectuer des réparations.

¹⁵⁶ Robert Antelme, op. cit., p. 64-65.

Jacqueline Richt a fait partie de l'une de ces équipes, qui doit déblayer les ruines de la gare d'Amstetten :

.....
« Il faut faire deux heures de train, marcher des kilomètres pour arriver devant des trous béants, des wagons renversés, des rails éclatés. Quelle cruauté d'envoyer des femmes épuisées, à peine capables de se traîner jusque-là, pour faire un travail que seuls pourraient accomplir, en plusieurs semaines, des spécialistes du déblaiement convenablement outillés. »
.....

Marie-José Chombart de Lauwe doit aussi déblayer cette même gare. Elle n'a aucun outil, *« tire les rails à la main, les place sur le dos, comme on pouvait, avec nos restes de forces comme seuls outils »*. Le travail est réparti par équipe : *« les une bouchent les trous de bombes, les autres vident quelques wagons de marchandises partiellement détruits »*. Elle est affectée au déchargement de poutres : *« Nous nous groupons quatre par quatre et rapportons les poutres sur nos épaules, jusqu'à la gare, titubant sur le sol bouleversé. »* Alors qu'elles travaillent les alliés bombardent et les SS ne font plus attention aux détenus qui vont se cacher dans un bois. Après deux heures, les Alliés arrêtent et les détenues reprennent le travail.

LES KOMMANDOS DE LA MORT



I. Les Sonderkommandos

- 1) La sélection
- 2) Des conditions de vie particulières
 - L'isolement
 - Mais des avantages
- 3) Un travail difficile
 - Accompagner les nouveaux convois
 - Des auxiliaires d'extermination
- 4) L'organisation du travail
 - Les horaires
 - L'encadrement et la discipline
- 5) Des hommes
 - Un travail accompli sous la contrainte
 - Un processus d'accoutumance
 - Des hommes qui s'opposent
 - Un sentiment de honte
 - Une mort certaine

II. L'univers du « Canada »

III. La gestion de la mort

IV. Les *Strafkompanien*

Les kommandos de la mort

I. Les Sonderkommandos

1) La sélection

Pour assister les SS dans l'extermination de millions de personnes, dans chaque convoi sont choisis quelques hommes, afin de former le Sonderkommando (kommando spécial). Les SS parlent le plus souvent d'une « usine », et beaucoup de détenus entretiennent l'espoir d'une vie meilleure que dans les autres kommandos. Ils sont choisis parmi les convois tout juste arrivés, et maîtrisent la langue des nouveaux arrivants afin de pouvoir communiquer plus facilement avec les déportés. La présence de Juifs permet aussi de tromper les victimes. Néanmoins, *« la sélection n'obéissait à aucun critère, les Allemands qui l'effectuaient décidaient du nombre en fonction du pourcentage déjà fixé par le commandant du camp »*¹⁵⁷. Les détenus sont souvent des Grecs ou des Polonais ; il y a quelques Français et plus rarement des Russes.

Szlama Dragon, un juif polonais arrivé en décembre 1942 à Auschwitz, raconte comment il a été sélectionné pour ce travail :

« A la gare déjà, [les SS] ont procédé à une sélection en nous séparant en deux groupes : femmes et enfants dans un groupe, hommes de l'autre. Dans le groupe d'hommes, ils en ont choisi 400. Je me suis retrouvé dans ce groupe. Nous, les 400, avons été conduits à pied au camp de Birkenau. [Deux jours plus tard], (...) Moll a déclaré qu'il procéderait au choix des ouvriers pour l'usine de caoutchouc. Chacun de nous s'approchait de lui, Moll lui demandait sa profession, l'examinait et s'il était fort et en bonne santé, il le destinait au groupe qui devait, selon sa déclaration, travailler dans l'usine de caoutchouc. Mon frère et moi, nous avons déclaré que nous étions tailleurs professionnels et nous avons été dirigés vers ce groupe. Le lendemain matin, Moll est arrivé dans le groupe 14 et a donné l'ordre : 'Sonderkommando raus'. Nous avons ainsi appris que nous appartenions à un Sonderkommando et non pas au kommando destiné au travail dans l'usine de caoutchouc. Nous ne savions pas ce qu'était le Sonderkommando, puisque personne ne l'avait expliqué. »¹⁵⁸

De même, Henryk Tauber, un autre juif polonais arrivé à Auschwitz en janvier 1943, raconte :

« Début février 1943, sont arrivés au block l'Unterscharführer Groll, l'Arbeitsdienst-Arbeitseinsatz prisonnier Mikus, et ils ont sélectionné parmi les prisonniers de notre block des spécialistes pour travailler, à ce qu'il paraissait, dans des ateliers à Auschwitz. Nous avons été vingt jeunes Juifs à être sélectionnés. Nous avons été conduits au block pour être examinés par un médecin qui nous a déclarés tous en bonne santé. Le même jour, nous avons été transportés

¹⁵⁷ Propos recueillis par Gideon Greif, cités dans *Des voix sous la cendre*, p. 384.

¹⁵⁸ Procès-verbal de l'interrogatoire du témoin Szlama Dragon au Procès de Cracovie, cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 256.

en camion, sous l'escorte des SS, à Auschwitz et placés dans le block 11 du Bunker n°7. Le lendemain, nous avons été conduits, tous les vingt, sous une escorte serrée de SS, dans le Bunker où se trouvait, comme cela s'est avéré plus tard, le crématoire n°1. »¹⁵⁹

Yakov Gabbay se souvient de sa sélection pour le Sonderkommando :

«À la fin du vingtième jour - c'est-à-dire le 12 mai 1944 -, une autre sélection eut lieu, plus stricte encore : deux officiers sont venus, accompagnés de deux médecins. Nous devions nous présenter devant eux, nus. Un médecin allemand nous examina sans dire un mot et choisit trois cents hommes, les plus robustes et en meilleure santé. L'examen était minutieux et non plus général. Pendant cinq minutes, le médecin tourna autour de moi ni me tâtant tout le corps. Deux kommandosführer- commandants d'unités - qui étaient à côté de lui nous ont dit: 'A partir d'aujourd'hui vous allez travailler dur, mais vous ne manquerez ni de nourriture, ni de vêtements.' Ces mots nous tranquillisèrent et nous réjouirent. Nous étions en tout et pour tout sept cent cinquante prisonniers – des hommes qui étaient depuis quelque temps dans le camp et ceux qui venaient d'y arriver. (...) C'est ainsi qu'en fait nous avons rejoint le Sonderkommando. »¹⁶⁰

A Auschwitz, à l'été 1944, plus d'un milliers de détenus constituent le Sonderkommando. Ce kommando, ainsi que les détenus qui y sont affectés, dépendent du bureau politique du camp.

2) Des conditions de vie particulières

L'isolement

Conduits à l'écart des autres détenus, dont ils sont isolés pendant toute la durée de leur internement pour empêcher toute communication, en raison des tâches particulièrement sensibles qu'ils effectuent (les nazis ne veulent pas que ces informations se diffusent), ils sont éloignés d'une grande distance du camp : *« Dès notre arrivée au camp, et à partir du moment où nous avons été sélectionnés, tout lien avec les autres prisonniers du camp été coupé »¹⁶¹, « seul un ordre du bureau politique permettait à un prisonnier d'être libéré du kommando et d'être transféré dans un autre »¹⁶². Selon Szlama Dragon, « A la différence des autres [blocks], c'était un block fermé, entouré d'un mur. Il nous était interdit de communiquer avec les prisonniers d'un autre block. »¹⁶³*

Néanmoins, jusqu'en 1944, les non-Juifs échappent à la règle et sont logés avec les autres détenus, incohérence du système ; les Juifs sont aussi souvent logés à proximité, voire dans le même block que les détenus du kommando disciplinaire. A partir du milieu de l'année 1944, les détenus sont directement logés sur le terrain des crématoires. Yakov Gabbay, un juif du Sonderkommando, se souvient :

¹⁵⁹ Procès-verbal de l'interrogatoire du témoin Henryk Tauber au Procès de Cracovie, cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 278.

¹⁶⁰ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 376.

¹⁶¹ Yakov Gabbay, cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 376.

¹⁶² Henryk Tauber, idem, p. 278.

¹⁶³ Szlama Dragon, idem, p. 259.

« Environ une centaine d'entre nous habitèrent dans les mansardes du bâtiment du four crématoire II, et sept cent cinquante dans les fours crématoires III-IV. »¹⁶⁴

Dans un premier temps, même, en l'absence de Revier (car les membres du Sonderkommando ne devaient pas avoir de contact avec les autres détenus), les malades sont tués par les SS. Puis, à partir du printemps 1943, une vingtaine de lits leur est réservée dans le block. Henryk Tauber se souvient que *« les malades n'étaient pas envoyés à l'infirmerie générale mais dans une pièce spéciale du block aménagée en infirmerie séparée »¹⁶⁵*. Un médecin détenu y est affecté. Puis, à partir de 1944, il s'agit de 3 médecins détenus, ayant à leur disposition une quantité considérable de médicaments, pour la plupart issus des bagages des victimes gazées que les détenus du Sonderkommando ont fait passer clandestinement dans le camp.

Mais des avantages

Mais les hommes du Sonderkommando ont également accès à tous les effets laissés par les déportés gazés, tels que des aliments, des médicaments, de l'alcool, des cigarettes, des vêtements, du linge, des bijoux, de l'argent... Même si tous ces objets sont en théorie « propriété du Reich », dans la pratique, les SS demandant aux détenus de les leur remettre discrètement, tolèrent que les détenus s'en emparent. Si la consommation sur place est quasi-illimitée, il est dangereux de transporter des objets en dehors des crématoires : les détenus sont fouillés et sévèrement sanctionnés. Ils peuvent aussi remettre les effets aux Allemands, qui dans ce cas leur apportent des vivres pour le repas du soir. *« Entre nous et les Allemands, c'était un troc intensif »¹⁶⁶*, écrira Yakov Gabbay. Celui-ci poursuit son témoignage :

« En ce qui concerne la nourriture, nous ne manquions de rien. Nous pouvions prendre tout ce qu'on trouvait dans les bagages des victimes. Nous avions du pain, des gâteaux, du saucisson, de tout. Nous avions du surplus de chaque chose, les gardes allemands restaient et se joignaient à nous pour manger. Chaque jour nous recevions notre ration de viande – le meilleur morceau. Avec les meilleurs os, nous faisons du bouillon. Le matin, nous apportions au garde de faction un peu de ce bouillon. Il en était très content. Nous avions de la nourriture à volonté, au point que nous pouvions faire passer des vivres et du pain vers le camp. Même quand les Allemands étaient avec nous dans la salle de déshabillage, nous prenions de la nourriture des convois. Les Allemands ne nous le défendaient pas.

Il y avait des excédents de tout, de la nourriture de toute sorte. Il y avait un si grand choix que nous ne savions pas quoi prendre d'abord. Chaque sandwich était meilleur que le précédent. Le ravitaillement était quotidien, il y avait même de la viande en abondance.

Nous buvions des boissons alcoolisées. Il y avait de tout, tout ce qu'on voulait. Vodka 96. Nous avions l'autorisation de boire de l'alcool, tout ce que nous voulions. »¹⁶⁷

Alter Feinsilber se souvient du cas d'un détenu qui a transgressé ces règles :

¹⁶⁴ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 376.

¹⁶⁵ Henryk Tauber, idem, p. 278.

¹⁶⁶ Idem, p. 397.

¹⁶⁷ Idem, p. 398-399.

.....
« Une fois, Moll [le chef SS des crématoires] a trouvé quelques bagues et une montre chez un jeune garçon de notre groupe. Il a retenu ce garçon au crématoire ; ils l'ont assis dans le four et l'ont brûlé avec des cigarettes, puis ils l'ont ressorti du four et l'ont suspendu aux mains, ils l'ont torturé et interrogé pour savoir d'où il tenait les choses trouvées. Il a bien sûr tout dit et livré le détenu dont il avait obtenu les choses. Alors, ils l'ont arrosé d'essence jusqu'à la ceinture et lui ont mis le feu en le laissant courir en direction des barbelés. Là, ils l'ont fusillé. »¹⁶⁸
.....

Malgré ce risque, des détenus parviennent à sortir des objets clandestinement, leur permettant d'obtenir des faveurs des SS, d'alimenter l'hôpital des détenus ou encore de les transmettre à la résistance du camp. A partir de 1944, après le transfert des détenus sur le terrain des crématoires, les détenus consomment les aliments apportés par les gazés pendant leurs repas, tandis qu'au camp-souche les autres meurent de faim, et s'adonnent même à la lecture. *« Il ne nous manquait ni à manger, ni à boire, et (...) il ne nous manquait même pas de cigarettes »¹⁶⁹*, écrira Zalmen Lewental.

Miklós Nyiszli écrit dans ses mémoires :

.....
« C'est déjà l'heure de dîner. Je me rends avec eux à l'étage supérieur du bâtiment du crématoire et j'entre dans les pièces aménagées pour le personnel. Une grande salle allongée dans laquelle sont disposés des lits individuels et confortables de chaque côté. (...) Il apparaît clairement que ce sont des choses qui proviennent des convois. Les détenus du Sonderkommando peuvent aller chercher ce qui leur plaît dans l'entrepôt [le Canada]. La salle est éclairée d'une lumière vive. Ici on n'économise pas l'électricité comme dans les baraques. Seulement la moitié du Kommando est dans les quartiers. L'autre moitié est de nuit. Ils travaillent. Une partie des gens se reposent, d'autres dorment. D'autres lisent des livres. Il y a beaucoup de livres ici. Presque chaque déporté apporte de la nourriture intellectuelle. Ca aussi, c'est le privilège du Sonderkommando que de lire des livres. S'ils attrapent quelqu'un en train de lire au camp, il en a pour vingt jours de Bunker, s'ils ne lui font pas tout de suite la peau en remarquant ce délit. Une table, couverte d'une nappe de damas nous attend. De fines assiettes de porcelaine avec des monogrammes, des couverts en argent et des carafes de porcelaine – ça provient également des convois. La table est mise, avec toutes les marchandises que les déportés emportent sur leur chemin vers l'inconnu. Il y a toutes sortes de conserves, du lard, du salami, des jus de fruits, du gâteau, du chocolat. Je reconnais que ce sont des aliments provenant des déportations de Hongrie. »¹⁷⁰
.....

Yakov Gabbay décrit l'endroit où il « habite » :

.....
« Dans le bâtiment du four crématoire, le crématoire II, c'est là que nous habitons, au dernier étage, dans des chambres individuelles. Je dormais dans un lit avec un couverture et un oreiller. (...) En bas, des corps brûlaient ; en haut, dans les mansardes, il y avait nos pièces avec de bons lits, des couvertures et des oreillers. Nous ne manquions de rien. En haut, la vie continuait, quel que soit ce qui se passait en bas. »¹⁷¹
.....

¹⁶⁸ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 335.

¹⁶⁹ Zalmen Lewental, idem, p. 337.

¹⁷⁰ Miklós Nyiszli, idem, p. 337.

¹⁷¹ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 399.

De plus, l'habillement est relativement bon :

.....
« Nous avons des habits chauds, ce qu'il y a de mieux. Nous avons des pantalons et des chemises avec de la doublure, des maillots de corps en laine, des vestes, bonnet et manteau. Plus tard, quand on nous a emmenés d'Auschwitz à Mauthausen, ces habits nous ont rendu service. »¹⁷²
.....

La SS assurait des conditions de vie aussi relativement bonnes (par rapport aux autres détenus) aux détenus du Sonderkommando, car elle avait intérêt à ce que la condition physique de ces hommes soit maintenue, sans quoi l'opération d'extermination n'aurait pu être effectuée dans les délais demandés ; cela leur permettait aussi d'en faire des instruments dociles dans le processus d'extermination.

3) Un travail difficile

Accompagner les nouveaux convois

Les tâches effectuées par les détenus du Sonderkommando sont très variées, mais convergent toutes : il s'agit de tuer des personnes et d'en récupérer tout ce qu'on peut. Il y avait *« tous les jours des milliers de tués, et tout cela par les mains des détenus eux-mêmes »¹⁷³*. Afin de minimiser leur sentiment d'implication dans l'Holocauste, très peu sont ceux qui sont au contact direct de déportés encore en vie. La plupart assure le traitement « post-mortem » des corps, comme en témoigne Szlama Dragon : *« Tout le Kommando ne participait pas au gazage qui avait lieu le plus souvent la nuit. On choisissait alors une vingtaine de prisonniers dans notre Kommando, qui aidaient ensuite dans ce travail, car c'était les SS qui l'effectuaient en principe. »¹⁷⁴*

Certains détenus interviennent dans le déchargement des convois sur la rampe. Ils doivent aussi transporter les cadavres des convois vers les crématoires, et doivent surtout guider les déportés jusqu'aux chambres à gaz, les aider à se déshabiller, les « rassurer »... Ils n'avaient *« les convaincre de se déshabiller, mais [n'avaient] pas le droit de leur dévoiler la vérité »¹⁷⁵*.

Rudolf Hoess, commandant du camp d'Auschwitz, explique dans ses mémoires le travail effectué par les détenus du Sonderkommando à l'arrivée de nouveaux convois :

« Les Juifs destinés à l'extermination, hommes et femmes, étaient conduits séparément vers les crématoires dans un calme aussi complet que possible. Dans la pièce destinée au déshabillage, les détenus du commando spécial qui y étaient employés leur expliquaient, dans leur propre langue, qu'on les avait amenés ici pour les doucher et les épouiller ; ils les invitaient à bien ranger leurs vêtements et surtout à bien marquer leur place afin de pouvoir rapidement reprendre leurs effets à la sortie. Les détenus du commando avaient eux-mêmes le plus grand intérêt à ce que l'opération se poursuivît rapidement, calmement et sans heurt. Après s'être déshabillés, les Juifs entraient dans la chambre à gaz ; celle-ci était munie de douches et de conduites d'eau, ce qui donnait effectivement l'impression d'une salle de bain. (...) Presque toujours tout se passait dans le calme, parce que les détenus du commando spécial faisaient tout pour dissiper les angoisses de ceux qui avaient peur ou qui se doutaient de quelque chose.

¹⁷² Idem, p. 400.

¹⁷³ Zalmen Lewental, idem, p. 145.

¹⁷⁴ Idem, p. 259.

¹⁷⁵ Yakov Gabbay, idem, p. 385.

D'ailleurs, ces détenus et un SS restaient toujours jusqu'au dernier moment dans la chambre à gaz. »¹⁷⁶

Szlama Dragon témoigne :

« Cela se passait de la manière suivante : on amenait les gens en camions jusqu'à la baraque. Nous (...) aidions les malades à descendre et à se déshabiller dans les baraques. Ces dernières et l'espace qui les séparait de la chambre à gaz était encerclés par les SS avec des chiens. Les gens déshabillés allaient nus des baraques jusqu'à la chambre à gaz. Les SS, qui étaient debout près de la porte d'entrée, les faisaient avancer à coups de matraque. (...) Les corps des gazés restaient dans le Bunker jusqu'au matin en attendant l'arrivée du Kommando qui les brûlait. »¹⁷⁷

Lorsqu'il s'agit d'un petit convoi, ne nécessitant pas la mise en fonctionnement des chambres à gaz, les officiers SS les tuent par une balle dans la nuque avec un fusil de petit calibre. Les membres du Sonderkommando doivent dans ce cas mener les victimes sur le lieu de l'exécution et les tenir. Lejb Langfus raconte :

« C'était au milieu de l'été [1944]. On avait amené cent jeunes Juifs hongrois pour les fusiller. Ils se sont déshabillés tout nus dans la cour du crématoire I. Ils avaient tous au milieu de la tête une bande rasée, d'un côté à l'autre. L'assassin Oberscharführer [SS] Mussfeld est alors arrivé et a donné l'ordre de passer au crématoire II. Une route mène sur soixante mètres d'un portail de crématoire à l'autre en longeant un chemin public. Il a disposé tout le Kommando en forme de haie afin de veiller à ce qu'aucun des Juifs nus ne s'échappe par le chemin. Et on les a fait avancer complètement nus, comme des moutons, avec des coups de gourdin sur la tête le long du chemin. Le berger était le chef du Kommando, aidé du Kapo allemand. A l'autre extrémité, on les a poussés et entassés dans une petite pièce d'où on les a tirés, un par un, pour les fusiller. »¹⁷⁸

Des auxiliaires d'extermination

Ils peuvent également être employés comme auxiliaires d'extermination à l'intérieur du camp. C'est ainsi qu'une cinquantaine de détenus ont été mobilisés pour la liquidation du camp des Tziganes, qu'ils ont été obligés de chasser de leurs baraques et de mener vers les chambres à gaz.

D'autres doivent sortir les corps de la chambre à gaz une fois le processus terminé et les transporter jusqu'à « l'étape suivante ». Ils doivent aussi nettoyer la chambre à gaz, et portent des masques pour se protéger. Zalmen Gradowski raconte :

« Les jambes et les bras se sont mis au travail. Il y a là un groupe de camarades, répartis chacun à sa tâche. On tire, on arrache de force les cadavres hors de cet écheveau, celui-ci par un pied, celui-là par une main, comme cela se prête mieux. Il semble qu'ils vont se démembrer à force

¹⁷⁶ Rudolf Hoess, *Le commandant d'Auschwitz parle*, p. 244.

¹⁷⁷ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 259.

¹⁷⁸ Idem, p. 102.

d'être tirillés en tous sens. On traîne le cadavre sur le sol de ciment glacé et souillé (...). On saisit le corps souillé et on l'étend au dehors, la face vers le haut. »¹⁷⁹

Szlama Dragon raconte :

« Sur l'ordre de Moll, nous sommes sortis devant le block, les SS nous ont entourés et nous ont conduits en deux groupes de cent personnes chacun en dehors du camp. Ils nous ont conduits dans la forêt où se trouvait une vieille maison couverte d'un toit en chaume. (...) On nous a regroupés devant la maison, Moll est arrivé (...), il nous a partagés en plusieurs groupes. Moi-même, avec les onze autres, j'ai rejoint le groupe qui devait, comme il s'est avéré plus tard, retirer les corps de cette maison. A tous les douze, on nous a fait mettre des masques et on nous a conduits devant la porte de la maison. Moll a ouvert la porte et c'est alors seulement que nous avons vu que des corps nus de personnes, hommes et femmes de tous âges, se trouvaient entassés dans cette maison. Moll nous a ordonné de sortir ces cadavres devant la porte dans la cour. Nous avons commencé à le faire de manière à être quatre pour sortir un corps.

Cela a irrité Moll, il a retroussé ses manches et s'est mis à jeter les corps à travers la porte dans la cour. Et quand, malgré sa leçon, nous avons déclaré que nous ne savions pas faire comme ça, il nous a autorisés à faire ce travail par deux. (...)

Après avoir sorti tous les cadavres de la maison, nous étions obligés de la nettoyer à fond, nous lavions le plancher à l'eau et la couvrons de sciure de bois et nous blanchissions les murs à la chaux. L'intérieur de cette maison était divisé par des murs en quatre chambres à gaz. Dans l'une d'elles, on pouvait mettre 1200 personnes déshabillées, dans la deuxième 700, dans la troisième 400 et dans la quatrième de 200 à 250 personnes. »¹⁸⁰

Quinze détenus environ doivent en permanence couper, nettoyer et sécher les cheveux des femmes assassinées. Des « dentistes » doivent retirer les dents en or. D'autres sont chargés de retirer les bijoux. Zalmen Gradowski écrivait :

« Trois hommes se tiennent là pour préparer le corps. L'un avec une froide tenaille, qu'il enfonce dans la belle bouche à la recherche d'un trésor, d'une dent en or, et quand il la trouve, il l'arrache avec la chair. Le deuxième avec des ciseaux, il coupe les cheveux bouclés, dépouille les femmes de leur couronne. Le troisième arrache vivement les bouches d'oreilles, bien souvent tachées de sang. Et les bagues qui ne se laissent pas enlever sont arrachées à la tenaille.

A présent on peut la livrer au monte-charge. Deux hommes balancent les corps comme des bûches sur la plate-forme, et quand leur nombre atteint sept ou huit, on donne le signal d'un coup de bâton, et l'ascenseur s'élève. »¹⁸¹

Szlama Dragon témoigne :

¹⁷⁹ Zalmen Gradowski, *Au cœur de l'enfer*, cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 210.

¹⁸⁰ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 257.

¹⁸¹ Zalmen Gradowski, *Au cœur de l'enfer*, cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 257.

.....
« Le dentiste, accompagné d'un SS, s'est mis à arracher les dents, le coiffeur à couper les cheveux et ensuite un deuxième groupe enlevait les corps pour les mettre dans des rollwagen. C'étaient des wagonnets placés sur des rails étroits qui menaient jusqu'au bord des fosses. (...) »¹⁸²
.....

Henryk Tauber décrit le travail effectué par les dentistes :

.....
« Deux dentistes, surveillés par des SS, arrachaient les dents en métal et enlevaient les dentiers. Ce sont eux aussi qui débarrassaient les cadavres de bagues et de boucles d'oreilles. On jetait les dents dans un coffre (...) et les bijoux dans un autre. (...) Les dentistes, qui étaient recrutés parmi les prisonniers, regardaient dans la bouche de chaque cadavre, à l'exception des enfants. Lorsque les mâchoires étaient crispées, ils les desserraient à l'aide de pinces dont ils se servaient pour arracher les dents. »¹⁸³
.....

Des détenus doivent préparer tout ce qui a été récupéré (cheveux, or, poudre...) pour l'Allemagne. Des Golarbeiters transforment en lingots d'or l'or des dents arrachées. Yakov Gabbay raconte :

.....
« Une caisse carrée, où était écrit Allemagne. C'est là que [les dentistes] jetaient les dents en or, tout l'or. (...) Après un mois, la caisse était envoyée en Allemagne. Même les vêtements étaient envoyés en Allemagne. »¹⁸⁴
.....

Aux crématoires, des détenus du Sonderkommando doivent mettre les corps dans les fours, puis, une fois consumés, dans des wagonnets pour les transporter jusqu'aux fosses. Zalmen Gradowski se souvient :

.....
« Là-haut, près du monte-charge, se tiennent quatre hommes. Deux d'un côté, qui tirent les corps vers la 'réserve'. Et deux autres qui les traînent directement vers les fours. On les étend deux à deux devant chaque bouche de four. Les petits enfants sont empilés en un grand tas sur le côté – ils sont ajoutés, jetés sur deux adultes. Les corps sont posés l'un sur l'autre sur la 'civière' de fer, on ouvre la gueule de la géhenne, et on pousse la civière dans le four. (...) Les cheveux prennent feu en premier. La peau se gonfle de bulles, qui crèvent au bout de quelques secondes. (...) Le corps s'embrase déjà tout entier, la peau s'est crevassée, la graisse coule, et tu entends le grésillement du feu ardent. (...)

L'ascenseur monte et descend, transporte des victimes sans nombre. (...) »¹⁸⁵
.....

Szlama Dragon raconte :

.....
« Nous mettions les cadavres devant les fours sur des civières à roulettes que nous poussions dans le four. Nous mettions les cadavres de telle sorte que, si le premier était la tête en avant, le

¹⁸² Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 258.

¹⁸³ Idem, p. 290.

¹⁸⁴ Idem, p. 395.

¹⁸⁵ Zalmen Gradowski, *Au cœur de l'enfer*, cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 111-113.

deuxième avait la tête vers l'arrière. Nous mettions trois corps dans chaque four. Quand nous enfournions le troisième, le premier mis dans le four finissait de se consumer. (...) Il fallait nous dépêcher, car, lorsque les jambes du cadavre en train de brûler se relevaient trop, nous avions du mal à enfourner le troisième corps. Nous manipulons la civière de telle sorte que, pendant que deux prisonniers la soulevaient à l'extrémité la plus éloignée du four, le troisième la soulevait du côté qu'on poussait ensuite dans le four. Après avoir poussé la civière, un des prisonniers retenait le corps avec un long tisonnier en fer, que nous appelions graca, cependant que les deux autres retiraient la civière de sous le cadavre. Après avoir rempli le four, nous refermions la porte et remplissions les autres fours. L'incinération durait de quinze à vingt minutes. Une fois ce temps passé, nous ouvrons la porte du four et y mettions d'autres cadavres. »¹⁸⁶

Henryk Tauber précise que *« selon le règlement, [ils devaient] mettre de nouveaux corps toutes les demi-heures »*¹⁸⁷. Il décrit ce travail :

« Chaque crématoire possédait deux civières en fer pour charger les corps dans les fours. Ces 'planches' étaient placées devant le foyer. Deux prisonniers y mettaient un corps. Ils le plaçaient sur le dos, les jambes en avant, vers le foyer, le visage vers le haut. Sur ce corps, ils en mettaient un autre (...). Deux prisonniers chargeaient les corps sur la civière, deux autres étaient à côté de la barre, placée sur la civière, à l'autre extrémité, plus près du foyer. Pendant qu'on chargeait les corps sur la civière, l'un d'eux ouvrait la porte et l'autre installait les roues. Un cinquième prisonnier soulevait la civière à l'aide de poignées et, une fois celle-ci soulevée par les deux précédents et placée sur les deux roues, il poussait la civière à l'intérieur du foyer. Une fois les corps dedans, un sixième prisonnier les retenait au fond du foyer à l'aide d'une ratissoire et le cinquième retirait la civière sous les corps. Ce sixième avait aussi pour tâche d'asperger d'eau la civière sortie du four. Il le faisait pour refroidir la civière qui se réchauffait à l'intérieur du four et pour empêcher de coller les nouveaux corps placés dessus. On faisait dissoudre du savon dans cette eau pour faire glisser les corps plus facilement sur cette civière. »¹⁸⁸

Yakov Gabbay témoigne :

« Mon rôle consistait à ramasser les corps et, avec un autre détenu, à les déposer sur un brancard. Je devais, à l'aide d'une fourche, les introduire directement dans le four. (...) Notre travail ne se résumait qu'à trois minutes, tout au plus quatre minutes, et une demi-heure de pause. »¹⁸⁹

Pour assurer le fonctionnement des fours, des déportés doivent assurer le fonctionnement des générateurs. Ils doivent aussi nettoyer le sol des crématoires. Une fois les corps brûlés, les os humains sont transformés en poudre.

Un groupe doit jeter les cadavres dans la fosse, ou bien dans la rivière, lorsqu'il n'y a pas de crématoire. Szlama Dragon se souvient :

¹⁸⁶ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 264.

¹⁸⁷ Idem, p. 287.

¹⁸⁸ Idem, p. 294.

¹⁸⁹ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 379.

« Un autre groupe était occupé à préparer la fosse pour brûler les cadavres. D’abord, on plaçait au fond du bois épais, ensuite de plus en plus fin, en croix, et à la fin des branches sèches. Le groupe suivant réceptionnait les cadavres amenés dans les wagonnets, au bord des fosses et les jetait dedans. Une fois tous les cadavres transportés de la maison dans les fosses, Moll versait de l’essence dans les quatre coins de la fosse, allumait un peigne en caoutchouc et le lançait à l’endroit aspergé d’essence. Le feu éclatait et les cadavres brûlaient. (...) »¹⁹⁰

« Nous vidions les fosses des cendres seulement environ quarante-huit heures plus tard. (...) Nous enlevions les cendres avec des pelles et les mettions sur le rebord de la fosse dont s’approchaient les camions où elles étaient chargées pour être transportées vers la Sola [cours d’eau]. Nous étions employés aussi au déchargement des cendres dans la Sola. (...) Nous étions obligés de couvrir de bâches l’espace entre le camion et l’eau pour qu’il n’y eût aucune trace de cendres sur le sol. Les SS nous ordonnaient de jeter les cendres de manière à les faire emporter plus loin par le courant et à les empêcher de se déposer au fond. Après avoir vidé le camion, nous secouions la poudre des bâches au-dessus de l’eau et nous balayions minutieusement toute l’aire de déchargement. »¹⁹¹

Rudolf Hoess continue à décrire le travail effectué par le Sonderkommando :

« Une demi-heure après l’envoi du gaz, on ouvrait la porte et on mettait en marche l’appareil d’aération. On se préoccupait immédiatement de l’évacuation des cadavres. (...) Le commando spécial s’occupait aussitôt d’extraire les dents d’or et de couper les cheveux des femmes. Ensuite on transportait les corps par l’ascenseur au rez-de-chaussée où l’on avait déjà allumé les fours. Selon la dimension des cadavres on pouvait en introduire jusqu’à trois dans un four. (...) Pendant l’incinération qui se produisait sans interruption, les cendres retombaient à travers les tuyaux ; on les écartait régulièrement après les avoir réduites en poussière. La poudre des cendres était chargée sur des camions qu’on dirigeait vers la Vistule ; on la jetait avec des pelles dans le fleuve où elle était immédiatement dissoute et entraînée par le courant. »¹⁹²

Certains doivent « effacer les traces du crime ». En effet, chacun connaît l’obstination nazie à cacher ces opérations. C’est ainsi qu’ils doivent brûler des objets « sans valeur » (livres, objets personnels, livres de prières, papiers...) transportés par les détenus. Ou encore brûler les papiers et les documents administratifs des SS. Lejb Langfus témoigne : *« Le 20 octobre, on a amené pour le brûler (...) un fourgon cellulaire rempli de documents sur les détenus, tels que fichiers, certificats de décès, actes d’accusation, etc. »¹⁹³*

Henryk Tauber déclare aussi :

« Coté portail principal du crématoire, il y avait, au milieu du bâtiment (...), une annexe contenant le four pour brûler les ordures. C’était le Mühlverbrennung. (...) Dans le coin à gauche de [son] entrée, il y avait une ouverture par laquelle on jetait dans le cendrier des ordures à brûler. (...) Je précise que c’est dans ce four justement qu’on brûlait, pendant tout ce temps, des documents en provenance du bureau politique du camp. De temps en temps, les SS amenaient dans des camions des dossiers : papiers, fiches et documents, que nous brûlions sous leur

¹⁹⁰ Idem, p. 257-258.

¹⁹¹ Idem, p. 260-261.

¹⁹² Rudolf Hoess, op. cit., p. 245.

¹⁹³ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 112.

surveillance. En brûlant ces documents, j'ai remarqué qu'il y avait là des tas de fichiers des gens morts et des Totenmeldung. Bien sûr, nous ne pouvions prendre aucun de ces documents, car nous les brûlions sous une surveillance stricte et directe des SS. »¹⁹⁴

Durant les derniers mois d'Auschwitz, on avait ordonné à d'autres de démonter les crématoires, de préparer des ouvertures dans les murs pour leur destruction par exemple, de jeter les cendres dans la rivière, ou encore de niveler les sols où les cadavres ont été brûlés en plein air... Szlama Dragon écrit :

« Au début, on mettait les cendres des crématoires dans des fosses creusées exprès à cet effet. Mais ensuite, après le début de l'offensive russe, Höss a ordonné de les enlever des fosses et de les transporter jusqu'à la Sola. »¹⁹⁵

« Les derniers temps, (...) le fonctionnement du crématoire était assuré par trente prisonniers du Sonderkommando, les autres étaient employés au démontage des crématoires I et III. Moi-même, j'ai travaillé à ce démontage. (...) »

A partir d'octobre 1944, (...) je travaillais à la démolition des crématoires, et plus spécialement du n°IV. Comme celui-ci a été brûlé pendant [une] insurrection, nous démolissions seulement les murs. Les parties métalliques de ce crématoire ont été transportées jusqu'au Auschwitz où elles se trouvent jusqu'à ce jour au Bauhof. Les autres prisonniers du Sonderkommando travaillaient pendant ce temps au démontage des crématoires II et III. Il a commencé en novembre 1944 . »¹⁹⁶

A Auschwitz, il y a également une cuisine sur place pour les SS affectés à la surveillance du Sonderkommando. Des détenus y sont employés pour préparer les repas et assurer le service, comme l'indique Henryk Tauber :

« Une autre porte (...) menait dans une pièce à une fenêtre et qui était la cuisine des SS travaillant aux crématoires. Les plats y étaient préparés par des prisonniers du Sonderkommando. »¹⁹⁷

4) L'organisation du travail

Les horaires

Les détenus sont répartis en deux services, un de jour et un de nuit, afin d'assurer un rendement maximal. Généralement, chacun travaille pendant 12 heures, même le dimanche. Yakov Gabbay témoigne :

« Les (...) détenus du Sonderkommando étaient divisés en deux groupes, au moins [la moitié] travaillaient de nuit et [l'autre moitié] travaillaient de jour. Ce travail, nous le faisons douze heures par jour. Il y avait des semaines où le travail commençait à six heures du soir et

¹⁹⁴ Idem, p. 284.

¹⁹⁵ Idem, p. 265.

¹⁹⁶ Idem, p. 269.

¹⁹⁷ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 301.

s'achevait à six heures du matin et, la semaine d'après, c'était l'inverse, de six heures du matin jusqu'à six heures du soir. On préférait travailler le soir, car, le matin, les officiers étaient présents et c'était plus dur. La nuit, la discipline se relâchait un peu, car même les gardes dormaient. (...)

On se levait à cinq heures et demie le matin. A six heures, c'était l'appel pour tous ceux du Sonderkommando du crématoire II, pour ceux qui avaient travaillé la nuit et pour ceux de l'équipe de jour qui devaient commencer à travailler. Tous devaient se présenter à l'appel devant le commandant allemand. Si quelqu'un parmi nous était malade, notre Kapo notifiait : 'Un manquant, malade' et l'Allemand inscrivait. Puis le travail commençait. Entre huit et neuf heures, il y avait une pause d'une demi-heure pour manger. Puis nous continuions. Dans l'après-midi, le repas habituel, puis le travail jusqu'à six heures du soir. »¹⁹⁸

Il n'y a pas de jour de repos. Lorsqu'il n'y pas de convoi, exceptionnellement, les détenus peuvent être libérés, ou d'autres tâches leurs sont attribuées. Yakov Gabbay décrit les tâches attribuées lorsqu'il n'y a pas de convoi :

« Quand nous n'avions pas de travail, c'est-à-dire quand il n'y avait pas d'arrivage de convois, nous devons nettoyer de temps en temps le four. D'autres fois, quand il n'arrivait pas de convois, on nous donnait des pelles et on nous envoyait dans la cour. Mettre de l'ordre, nettoyer, il y avait toujours quelque chose à faire. Nous étions rarement assis à ne rien faire. (...)

On travaillait évidemment même le dimanche. Quand il y avait du travail, on travaillait. Il n'y avait pas de jours de repos. (...) Je me rappelle que Yom Kippour, en 1944, tombait un 4 octobre. (...) Les Allemands nous ont donné un jour de libre et nous avons prié. »¹⁹⁹

L'encadrement et la discipline

L'encadrement est à peu près identique à celui des autres kommandos, sauf que les SS sont plus présents, du fait du travail particulier effectué. Le chef des crématoires, Otto Moll, est Oberscharführer SS. Des détenus de fonction, les Kapos, encadrent aussi les détenus. Deux Oberkapo (kapos en chef) chapeautent l'ensemble des kapos. Les Blockälteste (doyens de block), les Stubendiest (chefs de chambrée) et les Schreiber (secrétaires) les surveillent également, comme pour les détenus du camp-souche. Szlama Dragon se souvient du Schreiber :

« Le Schreiber de notre Kommando, Zalmen Gradowski, inscrivait le nombre de gazés et de brûlés dans chacun des crématoires et notait les impressions des prisonniers eux-mêmes. »²⁰⁰

A propos des kapos, Yakov Gabbay témoigne :

« Dans certaines parties du camp, le Kapo était ce qu'il y avait de pire, tout ce qu'on pouvait attendre de lui — de coups, sans limite. Quatre-vingts pour cent des Kapo étaient des goyim, ce n'étaient pas des Juifs. En revanche aux fours crématoires, en général, le Kapo était juif. Le Kapo

¹⁹⁸ Idem, p. 397-398.

¹⁹⁹ Idem, p. 400-401.

²⁰⁰ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 268.

en chef, l'Oberkapo, était Yakov Kaminsky. Il était responsable de la répartition du travail, un véritable spécialiste. Les Allemands lui faisaient toujours confiance et disaient : 'Ce que dit Yakov, c'est bon.' Un jour, à cinq heures de l'après-midi, à l'appel, un commandant pervers qui était présent nous a dit soudain : 'Maintenant, nous allons faire de la gymnastique !' Kaminsky était brave, il s'est assis au milieu et il a dit 'Monsieur le commandant, pourquoi de la gymnastique ? Si les hommes ont fait quelque chose, ils doivent être punis et, comme c'est moi le responsable, je suis prêt à prendre sur moi la punition maintenant.' L'Allemand s'est énervé et il a hurlé : 'C'est toi qui vas faire la gymnastique !' La nuit même, ils ont liquidé Yakov Kaminsky. (...) Le Kapo, qui était notre responsable direct, était, un véritable camarade. »²⁰¹

Lorsque les détenus refusent de travailler, ils sont battus avec des bâtons et des chiens. Les kapos sont aussi encouragés à les frapper, comme en témoigne Henryk Tauber :

« Je me rappelle que le Kapo Mietek s'est adressé (...) [au SS]. [Celui-ci] en a profité pour demander à Mietek avec quoi il battait ses prisonniers. Celui-ci lui a montré un bâton en bois. Grabner a attrapé alors une grille en fer et lui a dit de l'utiliser pour battre les prisonniers. »²⁰²

Lorsqu'ils commettent des fautes graves (aux yeux des SS), ils sont brûlés vifs dans les crématoires ou tués d'une autre manière. Henryk Tauber se souvient de scènes de tortures :

« Comme je l'ai déjà mentionné, le travail effectué par les dentistes était très étroitement surveillé par les SS. De temps en temps, ils faisaient arrêter le chargement des corps dans les fours, corps déjà 'travaillés' par les dentistes, et regardaient dans les bouches et il arrivait qu'une dent en or n'avait pas été arrachée. Un tel oubli était considéré comme du sabotage. J'ai été moi-même témoin d'une telle scène où un Juif français avait été brûlé dans le crématoire V. Il se débattait, criait mais les SS, plusieurs, l'ont attrapé, immobilisé et mis, vivant, dans le four. Brûler quelqu'un vivant était une punition utilisée souvent à l'égard des membres du Sonderkommando, mais pas la seule. D'autres tortures étaient pratiquées aussi : tuer sur place, jeter dans le réservoir d'eau, maltraiter physiquement, battre, obliger à se rouler nu sur le sol, sur le gravier, etc. Tous les membres du Sonderkommando y assistaient pour dissuasion. Je me souviens d'un autre cas qui a eu lieu au crématoire V en août 1944. On a trouvé alors une bague et une montre en or sur un des simples ouvriers (...). On a donc fait regrouper toute l'équipe du Sonderkommando employée au crématoire et, devant tout le monde, on a suspendu Lejb sur une barre en fer au-dessus des générateurs, les mains ligotées dans le dos. Il y est resté, ainsi accroché, environ une heure. Ensuite, après avoir défait les liens de ses mains et de ses pieds, on l'a mis dans le four crématoire non chauffé. Par en-dessous le cendrier, on allumait et on éteignait de l'essence pour faire pénétrer les flammes à l'intérieur du foyer où se trouvait ce Lejb. Quelques minutes plus tard, on a ouvert le four, d'où le condamné est sorti en courant, complètement brûlé. On l'a fait courir autour de la cour du crématoire et crier qu'il était un voleur. Ensuite, on lui a ordonné de grimper sur les barbelés de la clôture du crématoire qui, du fait que c'était en plein jour, n'était pas sous tension électrique. Lorsqu'il était tout en haut des barbelés, le chef du crématoire, Moll, l'a tué. (...) Une autre fois, les SS ont amené un prisonnier qui traînait dans son travail et l'ont jeté dans la fosse remplie de graisse humaine bouillante.

²⁰¹ Idem, p. 408.

²⁰² Idem, p. 279.

(...) On versait cette graisse sur les corps à brûler pour accélérer le processus d'incinération. Le malheureux a été retiré encore vivant de cette fosse à graisse et tué. »²⁰³

Szlama Dragon se souvient :

« Moll est arrivé et nous a déclaré que nous allions travailler ici à l'incinération des gens vieux et couverts de poux ; nous-mêmes, nous aurions à manger, serions raccompagnés au camp pour la nuit et que nous étions obligés de travailler sinon, ceux qui ne voudraient pas le faire, seraient battus et, pour ceux-là, il y avait bâtons et chiens. Les SS qui nous escortaient avaient effectivement des chiens. »²⁰⁴

Mais d'une manière générale, ils sont traités d'une façon relativement supportable (par rapport aux détenus du camp-souche), car ils n'ont pas longtemps à vivre. Au sein du Sonderkommando, les détenus sont au contact direct des SS, qui deviennent parfois même des compagnons avec lesquels on discute le soir, pendant les repas. L'échelle n'est plus la même. Aux crématoires, par exemple, il y a 11 ou 12 officiers SS, en plus de 2 gardes à chaque four. Yakov Gabbay indique :

« Nous avons contact permanent avec nos gardes. Pendant toute cette période, ils sont restés avec nous et ils se comportaient vraiment bien. Nous n'avions pas de problèmes avec eux. Un des gardes était de Hollande, un bon garçon. On se demandait toujours comment ce Hollandais pouvait être un SS. Il y avait un autre SS, plus âgé, qui lui aussi était un bon garçon. Un jour, il a disparu, personne parmi nous ne l'a jamais revu. Qui sait ce qui lui était arrivé ? On l'a remplacé et il n'est pas revenu. À part Otto Moll, nous avons un autre responsable au four, c'était Foks, un SS également. Un soir, il nous a fait appeler et il nous a fait un long discours, voilà, nous dit-il, il quitte Birkenau pour se battre pour la patrie. On peut dire que les gardes nous traitaient d'une façon supportable. Il leur était interdit de fouetter les gens du Sonderkommando, parce que nous n'avions pas longtemps à vivre. »²⁰⁵

« La nuit, nous avons le droit de chanter, nous avons une mandoline et une guitare à notre disposition. Avec les Allemands, tous ensemble, nous chantions, mangions et buvions. (...) Nous racontions des blagues et parlions de chansons. Ils aimaient chanter. Cela semble certainement horrible et incompréhensible que nous puissions vivre ainsi avec nos assassins. Mais à Auschwitz tout est possible. »²⁰⁶

Concernant Otto Moll, il dit que c'était un SS *« à moitié fou, un véritable sadique. (...) Pour lui, le meurtre était un jeu d'enfants, il venait, sortait son revolver et tirait. Sur n'importe qui. (...) C'était le pire de tous »²⁰⁷.*

²⁰³ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 290-291.

²⁰⁴ Idem, p. 257.

²⁰⁵ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 406.

²⁰⁶ Idem, p. 409.

²⁰⁷ Idem, p. 407.

5) Des hommes

Un travail difficile accompli sous la contrainte

Ce travail est accompli sous la contrainte, au péril de leur vie. Tous les détenus sélectionnés pour le Sonderkommando étaient contraints par les SS, sous peine de mort violente, à faire ce travail. Ils doivent de plus dissiper leur crainte de la mort, et savent qu'ils accélèrent et participent à l'extermination de milliers de frères et sœurs. Ils étaient *« les seuls qui [voyaient] de [leurs] propres yeux la tragédie des Juifs »*²⁰⁸. Zalmen Gradowski, lui-même membre du Sonderkommando d'Auschwitz, se qualifie, ainsi que ses camarades, de *« victimes les plus malheureuses de [leur] peuple, engagées dans la ligne de front contre [leurs] propres frères et sœurs »*²⁰⁹. Yakov Gabbay nous fait part de ses réflexions :

.....
*« Celui qui travaillait dans le camp, chaque jour il voyait la mort en face, les coups et toutes sortes de tragédies, mais nous, nous avons vu le plus terrible de tout. C'est nous qui effectuons le 'sale travail' de l'Holocauste. Durant huit mois, j'ai travaillé au Sonderkommando, huit mois entiers au cœur de cette tragédie. »*²¹⁰
.....

Souvent, puisqu'ils sont choisis parmi les convois tout juste arrivés, ils reconnaissent leurs familles, leurs amis, comme l'explique Zalmen Lewental : *« Comme cela s'est révélé par la suite, si chacun en allant au travail avait reconnu des membres de sa famille, c'est parce que le Kommando était nouvellement formé ce jour-là d'hommes qui venaient tout juste d'arriver avec le convoi et avaient aussitôt été affectés à ce travail. »*²¹¹

Chez tous les membres du Sonderkommando, ce travail occasionne d'abord un choc psychique, puis mène à l'effondrement, et même parfois au suicide. Yakov Gabbay raconte ce qu'il a ressenti les premiers jours :

.....
*« J'ai pensé que c'était une tragédie, une terrible tragédie qui s'abattait sur le peuple juif, qu'on assassine ici de cette façon si féroce. Les premiers jours, c'est terrible et horrible. Mais je me suis dit : 'Tu n'as pas le droit de perdre la tête.' Je savais qu'à partir de maintenant je devrais voir ces scènes jour après jour, c'était notre travail et nous devons nous y habituer. Un travail dur, mais on s'habitue. »*²¹²
.....

Un processus d'accoutumance

Les officiers SS en ont bien conscience, et ils s'efforcent de rendre la première impression moins forte. Zalmen Lewental écrit à ce propos dans ses notes :

.....
« Le fait que, dans un premier temps, on ne se serve généralement pas des détenus pour les convois jouait un grand rôle dans le processus d'accoutumance. Et aussi longtemps que les gens étaient encore en vie, tout fut effectué par des chiens marchant sur deux pattes, avec l'aide de

²⁰⁸ Yakov Gabbay, idem, p. 391.

²⁰⁹ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 188.

²¹⁰ Idem, p. 411-412.

²¹¹ Idem, p. 134.

²¹² Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 378.

chiens sur quatre pattes. Le Kommando ne venait que le matin et trouvait les Bunkers remplis d'hommes gazés et les baraques remplies d'objets de toute sorte. Mais on ne rencontrait jamais d'hommes vivants. L'effet psychologique en fut de diminuer fortement l'impression qu'on avait de la tragédie. »²¹³

Mais, avec le temps, beaucoup s'habituent à cette industrialisation de la mort, « *s'éloignent de tout sentiment humain* »²¹⁴, et perdent toute sensibilité à la mort. En effet, il s'agit là d'une extermination de masse, faite à la chaîne. Les installations sont optimisées pour accroître la productivité, le transport des corps se fait sur rails. Ils deviennent des robots, qui ne pensent plus qu'à exécuter les ordres qui leur sont donnés. Les SS ont atteint leur but pour ceux-là : c'est tout ce qu'ils demandent. Henryk Tauber se rappelle de son arrivée au Sonderkommando :

« Le premier jour après notre arrivée au crématoire, l'Unterscharführer SS (...) nous a tenu un discours. Il nous a dit que nous allions effectuer un travail désagréable mais qu'il fallait nous y habituer et que, quelque temps après, il ne représenterait plus aucune difficulté pour nous. (...) A aucun moment de son discours, il n'a dit un seul mot sur le fait que nous serions employés à l'incinération des cadavres humains. Il a terminé son discours par cet ordre : 'Los an die Arbeit', et en nous donnant des coups de cravache sur la tête. »²¹⁵

Zalmen Gradowski raconte à ce propos :

« On doit durcir son cœur, étouffer toute sensibilité, émousser tout sentiment douloureux. On doit refouler les atroces souffrances qui déferlent comme un ouragan dans tous les membres. On doit se muer en automate, ne rien voir, ne rien sentir, ne rien savoir. »²¹⁶

Yakov Gabbay, lui aussi, parle de ce processus d'accoutumance :

« Au début, j'avais très mal de voir tout cela. Je n'arrivais pas à saisir ce que mes yeux voyaient, qu'il ne restait d'un être humain qu'un demi-kilogramme de cendres.

Quelquefois, on méditait là-dessus. Mais à quoi cela nous servait-il ? Avions-nous un choix quelconque ? La fuite n'entraînait pas en ligne de compte, car, malheureusement, nous ne savions pas la langue. Je travaillais tout en sachant que mes parents avaient été tués. Il n'y a rien de pire que cela. Après deux à trois semaines, on s'est habitué. Parfois, la nuit, pendant la pause, je mettais ma main sur un cadavre, et cela ne me faisait plus rien. Nous travaillions comme des robots. Je devais me durcir pour survivre et raconter tout ce qui s'était passé dans cet enfer. La réalité prouve que l'homme est plus cruel qu'une bête. Oui, nous étions des bêtes, nous n'avions pas de sentiments. Parfois, nous doutions que quelque chose d'humain fût demeuré en nous. »²¹⁷

Zalmen Lewental écrit :

²¹³ Idem, p. 344.

²¹⁴ Zalmen Lewental, idem, p. 147.

²¹⁵ Idem, p. 274.

²¹⁶ Zalmen Gradowski, *Au cœur de l'enfer*, cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 210.

²¹⁷ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 411.

« Et c'est là que réside le point nodal (...) de notre Kommando, que je n'ai même pas l'intention de défendre dans son ensemble. Je dois dire ici la vérité que certains de ce groupe se sont tellement perdus avec le temps, que nous-mêmes en avons tout simplement honte. Ils ont simplement oublié ce qu'ils faisaient (...) et avec le temps ils s'y sont tellement habitués qu'il en devenait même étrange de vouloir pleurer ou de se plaindre, que (...) ces hommes normaux, moyens, (...) simples et modestes (...), qu'ils le veulent ou non, s'habituent à tout, de sorte que ces événements ne font déjà plus aucune impression sur eux. (...) Sans le vouloir, cela devient banal et l'on s'habitue à tout et ainsi les événements n'impressionnent plus, on crie, on regarde indifférent périr quotidiennement des dizaines de milliers d'hommes. »²¹⁸

« Et comme ils se sont habitués, ces hommes, des hommes normaux, à la personnalité humaine, normale, pas celle de criminels ou d'assassins, mais celles d'hommes de cœur, de sentiment, de conscience, en tout cas il se sont habitués à ce genre de travail, mais ce n'est pas leur faute. Dès la première nuit, les premiers hommes ont été emmenés travailler, on leur a seulement dit que ce travail serait difficile (...). Aucun d'entre eux n'en savait rien car l'ancien Kommando qui y travaillait avait été anéanti ce jour-là. (...) »

On courait, chassés par les gourdins des gardes SS qui nous surveillaient, au point qu'on ne pensait absolument plus à soi, personne parmi nous ne savait plus ce qu'il faisait, ni quand, ni comment, ni plus généralement ce qui lui arrivait. On se sentait ainsi complètement perdus, vraiment comme des morts, comme des automates, nous courions, pourchassés, ne sachant ni où il fallait courir, ni pourquoi courir, ni quoi faire. Personne ne regardait son voisin. Je sais bien qu'alors personne parmi nous ne vivait, ne pensait, ne réfléchissait. Voici ce qu'on avait fait de nous (...). »²¹⁹

Des hommes qui s'opposent

Cependant, d'autres tentent de préserver leur sensibilité et leur dignité. Ils se sentent humiliés, honteux, d'être ainsi des acteurs du processus d'extermination – même contre leur gré. Le travail est pour eux une torture, et ils se reprochent eux-mêmes de participer au projet nazi. Ils cherchent à résister à ce que les SS ont décidé pour eux. *« Il s'est trouvé de rares personnes pour ne se laisser en aucun cas influencer par l'habitude, et pour ne pas laisser la chose devenir banale, pour ne pas se laisser entraîner »²²⁰*, écrit Zalmen Lewental. On retrouve parmi ceux-là, qui ont essayé de résister aux SS, ceux qui ont écrit pendant leur détention, au péril de leur vie, ou encore organisé la révolte du Sonderkommando.

Zalmen Lewental s'interroge : *« Pourquoi fais-tu un travail aussi honteux, pourquoi vis-tu, à quelle fin vis-tu, que désires-tu (...), que veux-tu obtenir par une telle vie (...) ? »²²¹* De même, Yakov Gabbay se souvient qu'un camarade, qui s'est ensuite suicidé, lui avait dit : *« Yakov, ce travail est intolérable, nous ne pouvons pas jeter les gens au feu, je ne veux pas vivre davantage »²²²*.

Concernant la passivité des membres du Sonderkommando dont ils ont tué les familles, Lewental écrit : *« Ses proches, ceux qui lui étaient les plus chers, ne vivaient plus et ne reviendraient plus, il ne les retrouverait jamais, jamais plus, car il les avait lui-même brûlés. Alors, à quoi bon vivre, dans quel but vivre ? (...) Même une bête, un animal, quand on lui enlève ceux qu'il a mis au monde ou*

²¹⁸ Idem, p. 141.

²¹⁹ Idem, p. 136.

²²⁰ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 141.

²²¹ Idem, p. 140.

²²² Idem, p. 381.

ceux dont il est né, ou ceux avec lesquels il vivait, comprend qu'on commet une injustice à son égard et proteste par son refus de manger et de boire. »²²³ Cependant, certains ne sont pas restés insensibles à la mort des membres de leur famille, les ont incinérés à part et ont récité sur eux le kaddish. Yakov Gabbay parle de ses cousins :

.....
*« Quand nous avons terminé de brûler les (...) corps, nous avons incinéré chaque personne de notre famille et de notre connaissance séparément, nous avons rassemblé les cendres de chacun, nous les avons mises dans des boîtes, nous y avons inscrit le nom du mort, sa date de naissance et la date de son assassinat. Nous avons enterré les boîtes et nous avons même dit le Kaddish. »*²²⁴
.....

Un sentiment de honte

Zalmen Lewental continue en expliquant les sentiments qu'il ressent, la honte que chacun éprouve :

.....
« Malheur, tel était le sentiment de chacun de nous. Telle était la pensée de chacun de nous tous. Nus avons mutuellement honte de nous regarder droit dans les yeux, des yeux gonflés de douleur et de honte de pleurer ; pour se lamenter, chacun se fourrait dans un coin différent afin qu'aucun de ses proches ne le trouve. (...) »

*On manquait d'audace pour mettre fin à ses jours. Personne ne l'a fait à l'époque. Pourquoi ? (...) Cela demeure une question à laquelle il est présentement difficile de répondre. Toutefois, un peu plus tard, après avoir repris nos esprits, il s'est trouvé de nombreux hommes qui à la première occasion, comme par exemple tomber malade ou simplement affronter une situation extérieure plus ou moins déstabilisante, ont aussitôt mis fin à ses jours. »*²²⁵

*« Laissés conduire comme des moutons, les plus forts, les plus héroïques parmi nous se sont effondrés dès l'instant où l'on nous a amenés ici (...). Nous avons été humiliés, complètement. »*²²⁶
.....

De même, dans une lettre d'adieu enterrée à proximité des crématoires écrite à sa famille, Chaïm Herman évoque sa compassion et sa souffrance pour les victimes :

.....
*« Je vous prie de ne pas me juger mal. S'il y avait parmi nous des bons et des mauvais, je n'étais sûrement pas parmi les derniers. Sans craindre ni le risque, ni le danger, j'ai fait tout ce qui à cette époque était en mon pouvoir pour soulager le destin des malheureux, ou, exprimé de façon prudente, de sorte que ma conscience est tranquille et que je peux en être fier à la veille de ma mort. »*²²⁷
.....

Zalmen Gradowski décrit avec émotion l'arrivée d'un convoi :

²²³ Idem, p. 137.

²²⁴ Idem, p. 387.

²²⁵ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 139.

²²⁶ Idem, p. 140.

²²⁷ Idem, p. 346.

« Elles sont arrivées, les malheureuses victimes. Les camions se sont arrêtés. Les cœurs se sont figés. Elle se tiennent là debout, les victimes, glacées d'épouvante, impuissantes, résignées et déçues, (...) leurs corps palpitants, vont bientôt disparaître à jamais. Elles ne comprennent pas ce qu'ils leur veulent, ces dizaines d'officiers à épauettes d'or et d'argent, avec leurs revolvers luisants et leurs grenades au côté. (...)

Elles ont vu la vérité en sa nue réalité, devant leurs yeux le gouffre est déjà béant, et elles, elles sombrent dans l'abîme. Elles sentent, elles ont le sentiment que tout, le monde, la vie, les champs, les arbres, tout ce qui vit et existe—tout disparaît et chavire avec elles au fond de l'abîme. Les étoiles s'éteignent, les cieux s'enfoncent dans les ténèbres, la lune cesse de luire, le monde sombre avec elles. Et elles, les malheureuses victimes, veulent se noyer au plus vite dans cette mer qui les engloutit.

Elles jettent leurs bagages tout ce qu'elles ont; emmené pour le « voyage». Elles ne veulent ni n'ont plus besoin d'aucune chose.

Elles se laissent pousser sans résistance au bas des camions, et tombent comme évanouies, comme des épis fauchés, dans nos bras. Tiens, prends-moi par la main, mon cher frère, et conduis-moi sur ce bout de chemin qui reste à parcourir de la vie à la mort. Nous les conduisons, nos chères, nos tendres, nos bien-aimées sœurs, nous les tenons par le bras, nous marchons en silence, pas à pas, nos cœurs battent en mesure. Nous souffrons et saignons avec elles, nous sentons que chaque pas les éloigne de la vie et les rapproche de la mort. Et avant de s'enfoncer dans le Bunker, avant de poser le premier pas sur la marche qui descend à la tombe, elles lèvent un dernier regard vers le ciel, vers la lune — et un soupir s'arrache instinctivement de nos deux cœurs à l'unisson. Au clair de lune luisent les larmes des sœurs menées à la mort, et une larme reste gelée sur l'œil du frère qui l'a escortée.

(...) Le long des murs, autour des piliers, des bancs avec des crochets pour les vêtements des victimes sont prêts depuis longtemps. Sur le premier pilier est cloué un écriteau, en plusieurs langues, avisant les arrivants qu'ils sont arrivés aux 'bains', et qu'ils doivent ôter leurs vêtements pour les faire désinfecter.

Nous nous sommes retrouvés avec elles, et nous nous regardons, pétrifiés. Elles savent tout (...).

(...) Nous restons tous comme hébétés, incapables de leur dire un mot. Ce n'est pourtant pas la première fois. (...) Nous nous sentons faibles, comme si nous allions défaillir, sans force, avec elles.

Nous sommes tous stupéfiés. Dans ces vieux vêtements, déjà usés, depuis longtemps déchirés, sont drapés des corps séduisants, pleins d'attrait et de chair. Tant de têtes (...) nous regardent de leurs grands yeux noirs, profonds, ensorcelants. Nous voyons devant nos yeux de jeunes vies bouillonnantes, palpitantes, frémissantes, en fleur, gonflées de sève, abreuvées aux sources de vie, épanouies comme des roses poussant encore au jardin. (...)

Nous n'avons pas le courage, nous n'osons pas leur dire, à nos chères sœurs, de se déshabiller. Car les vêtements qu'elles portent sont la cuirasse, le manteau dans lequel repose encore leur vie. (...) Voilà pourquoi nous n'avons pas eu le cœur de leur dire de se dévêtir plus vite. Qu'elles restent encore un moment, encore un instant, dans cette cuirasse, dans ce manteau de vie. (...)

Mais on ne les laisse pas traîner longtemps. Les bêtes meurtrières font bientôt sentir leur présence. (...) Les coups de bâtons pleuvent sur les dos, sur les têtes, sur tout ce qui se trouve, et les vêtements tombent vite au bas des corps.

Certaines ont honte, voudraient disparaître n'importe où, pour ne pas exposer leur nudité. Mais il n'y a ici aucun coin où se cacher, ici n'existe plus aucune pudeur ! (...)

Sur un côté de cette grande caverne de l'enfer sont alignés les corps de femmes, blanc d'albâtre, qui attendent, attendent que s'ouvrent les portes de l'enfer pour leur laisser libre passage vers la tombe. Nous, les hommes, en nos vêtements, sommes debout face à elles et les contemplons, pétrifiés. Nous sommes incapables de concevoir si cette scène est réelle ou si c'est un songe. Sommes-nous tombés dans un monde de femmes nues, où bientôt va se jouer avec elles un jeu diabolique ? Ou dans un musée, un atelier de peintre, où des femmes nues de tous âges, montrant toute la palette des expressions par leur mimique, leurs pleurs silencieux et leurs soupirs, sont venues de leur plein gré servir de modèles à l'artiste et poser pour son art ?

(...) Toutes ces vies palpitantes, ces mondes effervescents, tout ce bruit, ce tapage qui s'en dégage, dans quelques heures tout cela sera mort et figé. Leur bouche sera muette pour toujours. (...)

Ces beaux corps séduisants fleurissants de vie, traîneront à terre comme de répugnantes créatures, dans les souillures et les ordures, leur corps blanc d'albâtre maculé de déjections humaines. (...)

Et cette tête bouclée aux cheveux ondulés — deux mains froides lui couperont les cheveux, et on arrachera les lobes et des mains les bagues et boucles d'oreilles.

Puis deux hommes étrangers mettront des gants, ou se muniront de ceintures qu'ils enrouleront sur leurs mains, ces corps blancs de neige, qui luisent à présent de tout leur éclat, auront alors un aspect répugnant, et ils ne voudraient pas les prendre à mains nues. On la traînera, cette belle jeune fleur que voici, sur le sol de ciment glacé et souillé. Et son corps balaiera toute la fange sur son passage.

Et elle sera jetée, balancée comme une charogne poisseuse et dégoûtante sur le monte-charge, vers l'enfer là-haut, envoyée au feu — et en quelques minutes ces corps bien en chair seront réduits en cendres.

Nous voyons déjà, nous sentons déjà leur fin inéluctable. Je les regarde, ces vies palpitantes, qui occupent ici une si grande, une immense place, qui représentent des mondes entiers — et en quelques minutes... (...) Nos cœurs sont déchirés de douleur. Nous éprouvons, nous souffrons avec elles les tourments du passage de la vie à la mort.

Nos cœurs se gonflent de compassion. Ah, si nous pouvions sacrifier des pans de notre vie pour elles, nos chères sœurs, comme nous serions heureux. (...)

Les portes se sont ouvertes. L'enfer est béant devant les victimes. Dans l'antichambre qui mène à la tombe sont alignés comme pour une parade militaire les représentants de la grande puissance. (...)

La marche, la marche de la mort a commencé. »²²⁸

Parfois, ce sont les déportés eux-mêmes qui le leur reprochent, comme l'attestent des écrits retrouvés à Auschwitz d'un auteur inconnu :

«C'était la fin de l'hiver 1943. On avait amené un convoi d'enfants seuls (...). Le chef du Kommando avait envoyé des hommes dans le local de déshabillage pour dévêtir les petits enfants. Il y a là une petite fille de cinq ans qui déshabille son tout petit frère âgé d'un an. Quelqu'un du Kommando s'approche pour le dévêtir. La fille s'exclame à haute voix : 'Va-t-en, assassin juif ! Ne pose pas ta main tachée de sang juif sur mon beau petit frère (...)' ! A côté se trouve un garçon de sept ou huit ans qui laisse entendre la chose suivante : 'Tu es un Juif et tu mènes toi-même ces enfants adorés au gaz – seulement pour que toi-même tu puisses vivre ? Est-ce que ta vie parmi cette bande d'assassins t'est vraiment plus chère que la vie de tant de victimes juives ?' »²²⁹

D'autres déportés se montrent plus bienveillants à l'égard du Sonderkommando, et les chargent de les venger et de diffuser au monde la barbarie nazie. Lejb Langfus raconte :

«[Deux Juifs hongrois] ont sorti une bouteille d'eau-de-vie qu'ils ont bue à notre santé avec grand plaisir. Puis ils ont voulu à toute force que l'homme du Kommando trinque avec eux. Il était profondément gêné et a refusé. Ils ne l'ont pas lâché : 'Tu dois venger notre sang, et tu dois donc vivre et c'est pourquoi... à ta santé'. Et ils l'ont même félicité : 'Nous toi comprendre.' Il a trinqué avec eux. Il en a été si profondément touché qu'il s'est mis à pleurer à chaudes larmes. »²³⁰

« C'était vers la fin de 1943. On avait amené cent soixante-quatre Polonais de la région (...). Une jeune Polonaise a adressé à tous les présents, déjà nus dans le Bunker de gazage, un bref et ardent discours contre l'oppression et les assassins hitlériens (...). Elle s'est alors adressée aux Juifs du Sonderkommando : 'Rappelez-vous que votre devoir sacré est de venger notre sang innocent. (...)' »²³¹

Une mort certaine

Lorsque les détenus affectés à la chambre à gaz reconnaissent des amis ou de la famille, parfois, ils essaient de les prévenir discrètement. La plupart du temps, ceux-ci ne les croient pas, considérant que cela n'est pas réaliste. Lejb Langfus raconte par exemple qu'un juif, avant le gazage, a prononcé un « discours » qui a tranquilisé les esprits : *« Ne croyez pas qu'on vous conduise à la mort. Il est impensable qu'il puisse se produire une pareille chose, qu'on mène soudain des milliers d'êtres humains innocents à une mort terrible. C'est exclu, il ne peut y avoir au monde une tuerie aussi cruelle, aussi épouvantable. »²³²* Plus rarement, ceux-ci se débattent et cherchent à empêcher les SS de mener à bien leur action. Filip Müller se souvient :

²²⁸ Zalmen Gradowski, *Au cœur de l'enfer*, p. 81-91, cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 193-202.

²²⁹ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 107.

²³⁰ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 102.

²³¹ Idem, p. 103.

²³² Idem, p. 105.

« A l'arrivée d'un convoi de Bialystock en été 1943, un détenu du Sonderkommando reconnut la femme d'un ami. Dans le vestiaire du crématoire, il lui expliqua la vérité sans fard, qu'elle serait gazée, puis brûlée comme tous les autres. La jeune femme le crut.

En raison de l'agitation que cette femme provoqua ensuite, les victimes refusèrent d'obéir et de se dévêtir. Lorsqu'ils prirent conscience de leur situation désespérée, les hommes de la SS les maîtrisèrent à grand renfort de menaces, et ils allèrent dans la chambre à gaz.

La seule personne qui fut laissée en vie encore quelques heures de plus était la femme qui avait averti les autres. Elle fut poussée dans une pièce à côté de la chambre à gaz où elle fut soumise à un interrogatoire scrupuleux. Pour les gens de la SS, qui avaient beaucoup d'expérience dans ces choses-là, il n'était pas difficile de la faire parler.

Après que cette femme a été torturée, elle désigna, parmi les détenus du Sonderkommando auxquels elle fut confrontée, l'homme (qui lui avait confié qu'ils seraient tous gazés et brûlés). Tandis que la jeune femme fut fusillée, ce détenu fut traîné vers l'un des fours, puis brûlé vif. Un autre détenu qui voulut avertir les Juifs provenant de Westerbork subit le même sort quelques mois plus tard. »²³³

Mais Zalmen Lewental en parvient à cette amère conclusion, à propos de la raison pour laquelle il effectue ce travail :

« L'homme se persuade qu'il n'y va pas de sa propre vie, qu'il n'y va pas de sa propre personne, mais uniquement de l'intérêt général. Il aimerait survivre pour une raison ou une autre, à cet égard ou à un autre et, à cette fin, il invente des centaines de prétextes. Et la vérité, c'est qu'on aimerait vivre, à n'importe quel prix, qu'on veut vivre, parce qu'on vit, parce que le monde entier vit. Et tout ce qu'il désire, et tout ce à quoi il est relié un tout petit peu (...). Il est surtout lié à la vie, sans vie (...). Voici la pure vérité. »²³⁴

Rudolf Hoess, commandant du camp d'Auschwitz, porte un jugement très négatif sur les membres du Sonderkommando – dont il est pourtant l'un des initiateurs :

« Tous les travaux nécessités par le processus d'extermination étaient effectués par les commandos spéciaux composés de Juifs. Ils accomplissaient leur tâche horrible avec une indifférence hébétée. Ils cherchaient uniquement à achever leur travail aussi vite que possible pour pouvoir se reposer plus longtemps et pour chercher du tabac et des victuailles dans les vêtements des gazés. Quoi qu'ils fussent bien nourris et dotés d'importants suppléments, on les voyait souvent traîner d'une main un cadavre, tout en tenant dans l'autre quelque chose de mangeable. Même pendant le travail le plus horrible – l'extraction des cadavres enterrés dans les fosses communes – et pendant l'incinération, ils continuaient à manger tranquillement. Ils ne se laissaient pas ébranler même lorsqu'ils trouvaient les êtres les plus proches parmi les gazés. »²³⁵

Tous vivent cependant dans l'attente de la mort, convaincus que les SS les exécuteront aussi afin de dissimuler leurs crimes à l'Humanité. Heydrich les compare même à des « **bâtisseurs des tombes des pharaons égyptiens** ». Yakov Gabbay se souvient de son arrivée au block du Sonderkommando :

²³³ Idem, p. 343.

²³⁴ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 140.

²³⁵ Rudolf Hoess, op. cit., p. 246.

.....
« Les déportés nous ont dit : 'Ici, tout est mieux qu'à la maison, seulement, il faut que vous sachiez – personne d'entre nous ne sortira d'ici vivant.' »²³⁶
.....

Un auteur inconnu écrit :

.....
« Nous le savons, nous ne sortirons pas d'ici vivants. (...) La corde est déjà passée autour de notre cou. Le bourreau est magnanime. Il a tout son temps. Il joue à la victime. En attendant, il sirote une chopine de bière, fume une petite cigarette et sourit de contentement. Profitons de ce moment où le bourreau est occupé à boire, nous utiliserons la potence comme pupitre pour mettre sur papier ce que nous avons à dire et à raconter. »
.....

Zalmen Lewental explique :

.....
« En particulier, nous, les hommes du Sonderkommando, nous avons toujours affirmé que nous étions plus spécialement menacés que tous les autres détenus du camp, y compris même les Juifs du camp. Nous n'y croyions pas parce que les Allemands voudraient à tout prix effacer les traces de leurs méfaits jusqu'à ce jour qu'ils ne pouvaient le faire qu'en anéantissant tous les hommes de notre Kommando, sans même en épargner un. »²³⁷
.....

« Nous pensions qu'ils nous tueraient pour que nous ne dévoilions pas au monde la vérité sur ce qui se passait à Auschwitz »²³⁸, témoignera Yakov Gabbay.

²³⁶ Idem, p. 376.

²³⁷ Cité dans *Des voix sous la cendre*, p. 151.

²³⁸ Idem, p. 419.

II. L'univers du « Canada »

Dès l'arrivée des convois, il y a une sélection et les membres du Canada (appelé ainsi en référence à l'Amérique, l'Eldorado où l'on trouve fortune) arrivent immédiatement pour ramasser les objets, les bagages. Ils récupèrent également les quelques affaires des détenus envoyés aux chambres à gaz. En effet, on a encouragé les déportés à venir avec toutes leurs affaires, qui seront soit utilisées dans le camp, soit envoyées en Allemagne pour les besoins du front ou des industries.

Marie-Claude Vaillant-Couturier indique dans sa déposition au procès de Nuremberg :

.....
« Quand les Juifs arrivaient - parce que pour les non Juifs ils devaient porter eux-mêmes leurs bagages et étaient rangés dans des blocs à part - ils devaient tout laisser sur le quai à l'arrivée, ils étaient déshabillés avant d'entrer et leurs habits, ainsi que tout ce qu'ils avaient apporté et laissé sur le quai, étaient transportés dans de grandes baraques, et triés par le commando qu'on appelait "Canada". Là, on faisait des triages et tout était expédié vers l'Allemagne : les bijoux, les manteaux de fourrure, etc.

Comme on envoyait à Auschwitz des Juives avec toute leur famille, en leur disant que ce serait une sorte de ghetto et qu'il fallait qu'elles emportent tout ce qu'elles possédaient, elles amenaient donc des richesses considérables. »²³⁹

.....

Louis-Lucien Girard présente ce kommando :

.....
« Le 'Canada' est le nom donné à l'organisme du camp dans lequel sont employés 1 200 hommes et 2 000 femmes ; c'est l'endroit où est stocké, trié, emballé et expédié sur l'Allemagne le matériel de toute sorte provenant des transports : effets de toute nature, alimentation, produits pharmaceutiques et de parfumerie, bijoux, peintures, lingerie, vêtements, tabac, cigarettes, literie, poils et cheveux récupérés à la tonte. »²⁴⁰

.....

Kitty Hart, déportée à Auschwitz, y a travaillé :

.....
« Notre travail consistait à trier les biens de ceux qui avaient été gazés et incinérés. Dans une baraque, un groupe triait uniquement les chaussures ; un autre groupe ne s'occupait que des vêtements d'hommes, un troisième des vêtements de femmes, un quatrième de vêtements d'enfants. Une autre baraque était nommée baraque de la bouffe. Des montagnes entières de victuailles qui avaient été emportées lors de leur déportation par les gazés, y moisissaient et pourrissaient. Dans une autre baraque, on triait les objets de valeur, les bijoux, l'or et autres objets précieux. »

.....

Denise Dufournier, déportée à Ravensbrück, écrit à propos de ce kommando :

.....
« C'était un gigantesque caravansérail. Il y avait exactement tout ce que l'on pouvait désirer : des vêtements, du linge, des souliers, des articles de ménage, des services de verrerie, des objets

²³⁹ Déposition de Marie-Claude Vaillant-Couturier au procès de Nuremberg.

²⁴⁰ Cité dans *Paroles de déportés*, p. 27.

d'art, de la pharmacie, du ravitaillement, des livres et même de l'argenterie (...). Le travail du Bekleidung consistait, d'une part, à ranger, travail assez paisible, permettant parfois de rester enfouie toute la journée au fond d'une caisse, d'autre part, à décharger les wagons quand ils arrivaient. »²⁴¹

Les détenus affectés à ce kommando dispose d'une réputation exceptionnelle parmi les autres détenus. Les hommes et femmes sont propres, bien vêtus, puisqu'ils ont accès aux vêtements amenés par les déportés et que les SS exigent d'eux qu'ils soient propres, étant donné qu'ils manipulent les effets qui seront ensuite envoyés en Allemagne. Charlotte Delbo raconte :

« Elle est propre, bien vêtue. Elle comprend mon regard, s'excuse : — Je travaille aux Effekts.

C'est le Kommando qui trie, range, inventorie ce que contiennent les bagages des Juifs laissés sur le quai à leur arrivée à Auschwitz. Le Kommando des Effekts est formé de Juives qui sont prises parmi celles qui entrent dans le camp. A chaque convoi, les plus jeunes et les plus fortes sont retenues pour travailler. Elles vont au camp. Les autres vont à la chambre à gaz. Les filles des Effekts sont bien habillées parce qu'elles prennent des vêtements parmi ceux qu'elles manipulent. (Ce sont des Juives, et les Juifs ne portent pas, au camp, l'uniforme rayé.) (...) Elles ne sont pas maigres, parce qu'elles vendent aux autres prisonnières une culotte ou un tricot pour le morceau de pain ou la portion de margarine qui composent le repas du soir. Elles sont propres, parce qu'elles changent de linge et se lavent sur le lieu de leur travail où il y a de l'eau. Et les S.S. exigent qu'elles soient propres, puisqu'elles rangent des affaires qui seront distribuées (...) aux civils allemands. »²⁴²

Simon Laks, violoniste à Auschwitz, décrit les conditions de vie des membres du kommando du Canada :

« Ces charmantes créatures (...) en ce moment demeurent dans de petites baraques pourvues de fenêtres à rideaux et aménagées avec le maximum de confort. Elles dorment dans des lits individuels, avec des draps régulièrement changés et des couvertures épaisses coquettement disposées. Elles possèdent des fards, des parfums, de l'eau de Cologne, des bas de soie. Leurs coiffures semblent sortir des mains caressantes du premier coiffeur de Paris. Sauf la liberté, elles ont tout ce dont une femme peut rêver... »²⁴³

Rudolf Hoess, commandant du camp d'Auschwitz, écrit dans ses mémoires à propos du Canada :

« Lorsqu'on déchargeait, à l'arrivée, les convois des Juifs, tous leurs bagages restaient près de la voie ferrée, tant qu'on ne les avait pas tous conduits vers les lieux d'extermination ou vers le camp. Là-dessus, un commando de transport spécial venait emporter tous les bagages vers le lieu de triage 'Canada I' où on les triait et on les désinfectait. C'est vers le même endroit qu'on dirigeait les vêtements de ceux qui avaient été gazés dans les Bunkers I et II et dans les crématoires I à IV. Mais déjà en 1942, Canada I n'était plus à même d'accomplir régulièrement sa tâche. Malgré la construction de nouvelles baraques, malgré le travail & jour et de nuit des détenus chargés de la manutention, malgré le renforcement constant de ce commando, les bagages non triés s'accumulaient de plus en plus. Et ceci en dépit du fait qu'on chargeait

²⁴¹ Denise Dufournier, *La maison des mortes, Ravensbrück*, citée dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 124.

²⁴² Charlotte Delbo, op. cit., p. 83.

²⁴³ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 123.

quotidiennement le matériel trié dans plusieurs wagons dont le nombre s'élevait parfois jusqu'à vingt. En 1942, on procéda à l'installation d'un nouveau dépôt dit Canada li à l'ouest du secteur II de Birkenau. On construisit aussi des baraques de désinfection et des lavoirs. Mais à peine avait-on achevé trente baraques qu'elles étaient déjà remplies. Des montagnes de bagages non triés s'accumulaient tout autour. Il était impossible de renforcer encore les commandos et l'on ne pouvait songer à rattraper le retard pendant la durée des « actions » qui s'étaient chaque fois sur quatre à six semaines. C'est seulement lorsqu'il y avait de longues interruptions qu'on parvenait à peu près à déblayer le terrain.

On fouillait les vêtements et les chaussures pour essayer d'y retrouver des valeurs. En tenant compte du nombre des arrivants, cette fouille ne pouvait être que superficielle. Là-dessus on répartissait les objets et on les expédiait en partie au camp pour compléter l'habillement des détenus. Par la suite, on fit aussi des envois dans d'autres camps. »²⁴⁴

²⁴⁴ Rudolf Hoess, op. cit., p. 239.

III. La gestion de la mort

Très souvent, afin de transporter les cadavres, les SS font appel aux détenus.

Par exemple, les morts de l'infirmierie doivent être transportés à la place d'appel le matin, comme en témoigne Roger Monty, déporté au Struthof :

.....
« C'est ainsi que je fus choisi après l'appel du matin pour exercer une fonction à laquelle je ne m'attendais pas, celle d'être pour deux jours « croque-mort ». Trois autres camarades furent également désignés pour travailler avec moi.

Il s'agissait de transférer des cadavres d'un bloc « infirmerie » au crématoire. Pour ce faire, nous utilisions une caisse en bois, oblongue, sur laquelle étaient ajustés un couvercle et des brancards de chaque côté pour la porter. (...)

Les cadavres étaient à prendre dans une salle d'eau de l'« infirmerie ». Nouée au gros orteil, une étiquette, sur laquelle était inscrit un numéro, et, sur la peau, était apposé un tampon d'encre violette identique à celui qui marque les quartiers de bêtes abattues.

Dans notre pseudo cercueil, on y couchait délicatement quatre à cinq corps tant ils étaient maigres. Nous les déposons dans une des pièces aux mur blanc faïence du crématoire, puis nous retournions à l'« infirmerie » prendre livraison d'autres malheureux aux traits tirés par la souffrance. »

.....

M. Delabre, déporté à Mauthausen, nous indique aussi qu'on *« traînait les cadavres de l'infirmierie jusqu'à la porte du camp pour les compter »*.

Dans tous les camps où il n'y a pas encore de four crématoire, il existe un ou plusieurs kommandos chargés de transporter les morts et/ou d'enterrer les morts dans des fosses communes.

Roger Joly, déporté à Neuengamme, raconte :

.....
« Un après-midi à Neuengamme, entre Noël et le 1er janvier 45, je suis désigné parmi une trentaine d'autres et dirigé sur la gare du camp. Sur la voie ferrée, un convoi attend bourré de morts. Les SS nous ordonnent de décharger les corps.

Deux ou trois d'entre nous grimpent dans le wagon, ramassent et tirent les morts vers la porte ; deux autres les réceptionnent et les allongent sur le ballast. Puis, suivant une technique étudiée, se saisissent de part et d'autre d'un bras et d'une jambe du cadavre.

On le balance en cadence "1,2... 3", l'expédiant dans la charrette des Russes. Car il existe un groupe de Russes spécialisé dans le ramassage des morts le "Toten Kommando" ("kommando des morts"). C'est leur boulot. Leur itinéraire privilégié se situe entre la morgue et le crématoire. Ici, on empile nos "maccabs" sans recherche inutile. »²⁴⁵

.....

Maurice Dupuy, déporté à Dachau, en a aussi fait partie :

²⁴⁵ Cité dans *Jusqu'au bout de la Résistance*, p. 178.

« On nous distribua des outils, pioches, pelles et bèches, et une partie d'entre nous furent employés à planter des piquets reliés par des fils de fer auxquels furent liés des paillassons, car les nazis ne voulaient pas que l'on voie ce qui se passait dans cette enceinte. Quant aux autres, dont j'étais, nous commençâmes à creuser une première fosse de huit mètres de long sur six mètres de large et quatre mètres de profondeur 96 mètres cubes de terre compacte qui fit un gros volume quand il fallut, la répartir sur la pente. Quand la première fosse fut terminée, le lendemain matin, quand nous arrivâmes sur les lieux, on fit mettre les douze premiers sur le côté et on ne leur fit pas prendre d'outils. Nous nous demandions ce qui nous arrivait, car, sur ce chantier, il fallait travailler sans répit. Une demi-heure plus tard nous comprîmes, car, en bas de la côte, arrivaient deux voitures bâchées et lourdement chargées car les chevaux n'arrivaient pas à la grimper. On nous envoya à une vingtaine avec une grosse et longue corde qui fut passée derrière la charrette et, certains tirant sur la corde, d'autres poussant, les voitures arrivèrent près de la fosse. Je fus alors désigné avec un autre camarade pour monter sur la voiture. Quand la bâche fut enlevée, une vision horrible s'offrit à nous : la voiture était chargée de cadavres jusqu'aux arceaux, et une bonne partie d'entre eux avaient été ouverts du ventre jusqu'au menton, puis grossièrement recousus avec de la ficelle. Sans doute des camarades sur qui on avait fait des expériences et que l'on avait autopsiés pour voir les résultats. Ces cadavres complètement nus n'avaient qu'un bout de carton lié au gros doigt de pied avec de la ficelle. Sur le carton, leur matricule.

Notre sinistre besogne commença. Nous devions laisser tomber le cadavre de toute la hauteur de la voiture. Deux camarades qui étaient en bas de la voiture reprenaient le cadavre pour le jeter dans la fosse qui, au départ, faisait quatre mètres de profondeur ; dans la fosse, d'autres camarades plaçaient les cadavres une tête d'un côté, une de l'autre pour qu'ils prennent moins de place. Il arrivait parfois, pendant le déchargement, que les cadavres recousus de ficelle s'ouvrent en deux. Il fallait alors ramasser avec des pelles ce qui en était sorti. Pour moi, sur la voiture, l'instant pénible fut celui où il fallut prendre les cadavres dans la caisse de la voiture ; nous ne voulions pas marcher sur les cadavres et restions les pieds sur les montants, mais cela n'allait pas assez vite, et il fallut bien se résigner à leur marcher dessus. Le plus horrible, ce fut dans les fosses, quand la première couche de cadavres fut faite et qu'il fallut traverser toute la longueur de la fosse en marchant dessus. C'est long dans de pareilles conditions. Quand le pied se posait sur une poitrine, le cadavre exhalait un râle terrible à entendre. Nous qui étions habitués à nous décoiffer quand nous croisions un convoi funèbre, quel contraste. »²⁴⁶

Dans les kommandos, dans la plupart des cas, il n'y a pas de crématoire : les morts sont sortis, mis à part, par des détenus, et transportés jusqu'au camp-souche. Là, d'autres détenus sont chargés de les emmener jusqu'aux crématoires.

A Dora, kommando de Buchenwald, Paul Butet doit regrouper les morts à l'entrée du tunnel :

«Je me suis fait repérer par le Kapo des Schlafstollen qui m'a cogné, mais surtout m'a requis pour sortir les morts de la nuit. En effet, quand 'sonnait le réveil', dix à quinze détenus, ou plus, ne se levaient pas et restaient recroquevillés sur leur paillasse. Ils étaient morts pendant leur

²⁴⁶ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 125-126.

sommeil. (...) Il fallait les sortir et les porter jusqu'à l'entrée du tunnel (...). Je n'ai guère apprécié cette corvée. »²⁴⁷

Litomisky explique :

« Chaque matin et chaque soir, le personnel du Block amenait les morts à l'entrée, où le Schreiber dressait une liste des matricules et la communiquait à l'Arbeitsstatistik. Puis les morts étaient placés dans un enclos spécial du Tunnel où ils restaient entassés pendant plusieurs jours. Finalement des chariots venaient les ramasser et les sortir du Tunnel. Entre-temps, il arrivait souvent que des détenus pénètrent dans l'enclos pour échanger leurs vêtements contre ce qu'ils trouvaient de meilleur sur les morts. »²⁴⁸

Van Dijk, comme garçon de courses de son kommando, doit assurer la comptabilité des morts :

« Comme garçon de courses [de mon Kommando], une des corvées les plus désagréables m'incombait : je devenais un comptable des morts. Après l'appel, j'allais avec Wladi et deux aides permanents, (...) à la recherche dans les Blocks de ceux qui ne s'étaient pas présentés à l'appel. Il n'était pas difficile de les trouver. Le plus souvent, ils se trouvaient morts ou mourants dans les 'clapiers' (c'est le nom qu'il donne aux dortoirs), ou en dehors par terre sur le sol souillé d'excréments. Je notais la mention 'verstorben' derrière le numéro correspondant de la liste et je le reproduisais sur le front ou la poitrine du mort à l'aide d'un crayon à l'aniline que je mouillais avec ma salive.

(...) Pendant que Wladi et moi poursuivions nos recherches dans les 'clapiers', les deux aides s'occupaient des morts que nous avons trouvés. Cela veut dire qu'ils leur enlevaient les vêtements encore utilisables, et extrayaient parfois les couronnes en or ou argent de la bouche des cadavres. Après cette préparation, ils mettaient un nœud coulant aux deux jambes et au cou, et traînaient le cadavre derrière eux jusqu'au tas de la galerie principale. »²⁴⁹

Puis arrive un camion chargé de transporter les cadavres jusqu'à Buchenwald. Fliecx raconte :

« Par la fenêtre du Schonung, on voit les wagonnets qui viennent d'en bas, à la sortie du Tunnel, chargés de morts. (...) Non loin de nous le convoi s'arrête et les cadavres sont transportés jusqu'à un petit cabanon près du Revier. Là ils attendent jusqu'à trois jours que le camion vienne les prendre pour les emmener à Buchenwald. Il y en a une centaine à chaque fois. »²⁵⁰

²⁴⁷ Cité dans *Histoire du camp de Dora*, p. 92.

²⁴⁸ Idem, p. 92.

²⁴⁹ Cité dans *Histoire du camp de Dora*, p. 92-93.

²⁵⁰ Idem, p. 94.

IV. Les Strafkompanien

Les détenus qui sont affectés à la *Strafkompanie* (compagnie disciplinaire) sont ceux qui ont transgressé les « règles » du camp, qui auraient dû être exécutés d'une autre manière ; d'autres y ont été envoyés pour la Gestapo avec la mention « R.U. » (« retour non souhaité »). Ils ont sur leur vêtement des points rouges et noirs. Il y a beaucoup de morts : certains meurent d'épuisement, tandis que d'autres sont accusés de tentatives d'évasion.

A Mauthausen, les détenus affectés à la *Strafkompanie* sont des juifs. Ils sont très vite exterminés. Ils travaillent à la carrière et doivent remonter des pierres à la surface à l'aide d'une sorte de porte-bagage. Ils passent par des escaliers qui ne sont pas encore achevés. Beaucoup tombent, entraînant alors les autres déportés dans leur chute. De plus, ils se blessent sur les pierres, s'affaiblissant encore plus. Ces détenus sont surveillés par des SS et des kapos. Quand les détenus tombent, ils se précipitent et les achèvent sauvagement. D'autres fois, ils se précipitent du haut de la falaise, c'est le « saut du parachutiste ».

A Auschwitz, si un détenu fait quelque chose passant pour un acte de sabotage aux yeux des SS, on lui coud une grande cible dans le dos pour montrer qu'il est dangereux et qu'on doit le surveiller de près.

Le *Scheisskommando* (kommando de la merde) est principalement réservé à ceux ayant tenté de s'évader. On reconnaît ces détenus grâce à un rond de tissu rouge cousu sur leur vêtement. Ils doivent transporter « l'engrais » qui servira aux jardins des SS.

Dans d'autres camps, les déportés y étant affectés doivent transporter des éléments d'avion d'un atelier à l'autre, voire même parfois des échafaudages. La mortalité est très forte, ne serait-ce qu'à cause des coups que le kapo distribue à tout va.

A Sachsenhausen, il y a deux *Strafkompanien*. Ces deux kommandos spéciaux, bien qu'à l'intérieur du camp, sont complètement coupés du reste du KL. Dans le premier kommando, les hommes travaillent à la briqueterie de *Klinker*. Ils voient pousser des wagonnets au pas de course, et ce malgré la glaise et l'eau qui leur arrive aux genoux. Dans le second, appelé le *Schuhläuferkommando* (kommando des essayeurs de chaussures), aux côtés de déportés, les déportés de la compagnie disciplinaire testent plusieurs modèles de chaussures destinées à l'armée. Ils travaillent de 6h à 17h, et n'ont qu'une heure de pause pour manger vers midi. Ils font le tour d'une piste constituée de plusieurs terrains : béton, pavés, sable, gravier, mare, terre battue... Ils doivent faire 60 tours par jour, soit 41 km entrecoupés de séances de genuflexions pour vérifier la solidité des brodequins. Les plus sévèrement punis doivent faire leurs tours au pas de course avec un sac de 12 kg sur le dos et ramper pour user le bout des chaussures. Bernard Méry a été employé aux côtés de ces déportés de la compagnie disciplinaire :

.....
« Le matin, on nous remettait une paire de chaussures en relevant notre numéro, la journée on marchait sur une piste de sable, de pierres, de mâchefers, ou à d'autres endroits faits de pavés parsemés d'immenses flaques d'eau. A nos côtés marchait la compagnie disciplinaire qui devait, en plus, porter sur ce terrain un sac de sable, chanter et exécuter un demi-tour supplémentaire au pas de course de temps en temps, puis nous rattraper. »²⁵¹
.....

A Berlstedt, les détenus des compagnies disciplinaires sont employés aux fosses d'argile, qui permettent d'exterminer les hommes en peu de temps. Le travail est difficile : les détenus, par

²⁵¹ Cité dans *L'esclavage concentrationnaire*, p. 132.

groupes de trois, doivent y extraire et émietter, dans l'eau jusqu'aux genoux, trente wagonnets de terre glaise par jour, pendant que d'autres les poussent jusqu'au four.

A propos du kommando disciplinaire, Pierre Beuvelet, déporté à Flossenbürg, déclare :

.....
« Appelée aussi Straffkommando, cette section de 30 hommes ne contenait que des punis, et était chargée de toutes les tâches les plus lourdes ou les plus difficiles, en particulier de transporter des éléments d'avion ME. 109 d'un atelier à un autre, sans autre moyen de transport que les bras de ces condamnés à la mort plus ou moins brève. En principe, compte tenu des conditions atmosphériques du mois de février 1945, la neige et le froid — 30°, des coups du Kapo qui opérait avec un manche de pioche incassable, les camarades tombaient les uns après les autres et étaient achevés au sol. Le Kapo qui était du block V était un fou démoniaque, dès qu'il avait donné un ordre, le bâton tombait sur les têtes et sur les dos, que l'ordre soit exécuté ou pas. Est-ce que c'était parce qu'il me connaissait ? Il ne me toucha jamais !

Nous étions chargés de pièces de dimensions diverses, comme des boudets, quelquefois nous étions plusieurs pour porter des éléments d'avions trop lourds tels que des ailes ou des carlingues d'avion, mais où nous souffrîmes le plus ce fut pour transporter des échafaudages sur lesquels on construisait la carlingue des ME. 109, ces bâtis pesaient plus de deux tonnes, et il fallut les déplacer de plus de 500 m du bâtiment Delta à un autre atelier. Le sol était verglacé et il tombait une pluie froide qui se gelait au sol, nous patinions sous ces maudites ferrailles et les coups de manche de pioche du « Fou » nous tombaient dessus (je ne voyais pas autrement l'enfer de Dante). Des crânes fendus, le sang giclait; c'est un SS qui passait qui arrêta le « Fou » et qui nous fit prendre quelques repos, toujours sous la pluie. Dès ce moment je me mis à tousser et je fus, comme il fut constaté médicalement par la suite, atteint de tuberculose, avec trois cavernes aux poumons. Je l'ignorais bien sûr, mais arrivant à la fin du mois fatidique, je ne donnais vraiment plus cher de ma peau... Mais comme dans un roman, tout cela s'arrangea le soir même, après vingt-cinq jours de Straffkonmando. »²⁵²

.....

²⁵² Pierre Beuvelet, *Soixante années ont passé !... Un quart de siècle... Une tranche de vie !*, cité dans *Mémoire vivante n°49*, p. 15.

L'ORGANISATION DU TRAVAIL



I. La hiérarchie

- 1) Du camp
- 2) Du block
- 3) Au travail

II. Les horaires

- 1) Une journée ordinaire de travail
- 2) Des horaires particuliers pour des tâches particulières
- 3) Les moments de repos
- 4) Dormir sur son lieu de travail

III. La discipline

- 1) Comment se tenir face aux SS
- 2) Les fautes à éviter
- 3) Les sanctions encourues
- 4) L'intimidation
- 5) La traversée des villages

IV. L'attitude face au travail

- 1) Travailler pour vivre
- 2) S'économiser pour survivre
- 3) Echapper au travail
- 4) L'insoumission

L'organisation du travail

I. La hiérarchie

1) Du camp

Hiérarchie SS

Les camps de concentration étaient dirigés par un *Lagerkommandant* (commandant du camp) de grade plus ou moins élevé selon l'importance du centre, il était assisté d'une *kommandantur* (état-major). Ils avaient autorité sur le camp central ainsi que sur les kommandos qui y étaient rattachés. Le commandant du camp se chargeait aussi de l'accueil des détenus quand un nouveau convoi arrivait. Il existait également un chef administratif (*Verwaltungsführer*), responsable de toutes les questions économiques. Les kommandos étaient sous la direction d'un *Lagerführer* (chef de camp) dont les détenus dépendaient. Il était en même temps, le remplaçant permanent du commandant du camp lorsque ce dernier était en déplacement. Parmi ces principales responsabilités, le *Lagerführer* devait entre autres : surveiller l'ordre et la discipline dans le camp, requérir auprès du commandant des peines devant être infligées aux détenus, recevoir des rapports sur l'effectif du camp et il devait aussi coordonner avec les autres structures de l'administration toute activité liée à l'approvisionnement et au logement des détenus. Le *Rapportführer* (inspecteur) était subordonné au *Lagerführer*. Il avait pour tâche de communiquer, lors des appels, l'effectif des détenus, de contrôler les effectifs dans les baraquements et procéder aux exécutions. Les *Aufseherinnen* étaient les gardes féminines, auxiliaires de la SS, attachées à la surveillance des femmes dans les camps de concentration. A cet encadrement administratif, s'ajoutait un fort détachement de SS assurant jour et nuit la garde extérieure du camp ou la surveillance permanente des kommandos de travail.

Hiérarchie des détenus

Le *Lagerführer* avait sous ses ordres un *Lagerältester* qui était théoriquement le détenu le plus âgé, responsable de l'ordre intérieur du camp, il était nommé par la direction SS. Il jouissait d'une situation privilégiée et détenait la plus haute autorité parmi les détenus. Le secrétaire du camp était appelé *Lagerschreiber*, ce poste ouvrait l'accès des documents intérieurs et permettait toutes sortes de manipulations échappant aux SS. La direction du service médical était confiée à un médecin et à un surveillant SS. Puis il y avait des *Lagerschutz*, qui étaient aussi des internés et qui assuraient la police du camp et qui venaient soutenir le responsable. De multiples fonctions étaient confiées aux détenus dans les bureaux, le Revier (hôpital), les cuisines, les fours crématoires...

Des « chasses »

Dans la vie de tous les jours, les principaux SS organisent des chasses. A Plaszow, le commandant Amon Goeth tire tout simplement sur les déportés qu'il voit trébucher ou qui ne se tiennent pas droit. D'autres fois, il arrive à cheval, le dimanche le plus souvent, et tire dans la foule. Ce sont les SS qui se chargent des appels. Ce sont eux aussi qui s'occupent des exécutions arbitraires. Certains SS sont plus humains que d'autres, ils plaisantent où ils laissent les déportés se reposer quelques instants. Certains se contentent simplement de regarder les détenus travailler et de ne pas les frapper. Cependant, rares sont ceux qui parlent à ces déportés d'égal à égal, qui osent les vouvoyer, les rendre humains. Certains SS sont complètement fous. Si, pendant le travail, un déporté laisse

tomber un sac par exemple, le SS se précipite sur lui, l'accuse de sabotage et le tue, le plus souvent à coups de pioche. D'autres SS comme le manchot de Langenstein n'attendent pas forcément un signe de relâchement du déporté. Ils agissent par sadisme.

« *Dix fois il passe et repasse devant un détenu sans rien lui dire et tout à coup la folie le prend, il se déchaîne, à coup de pieds...* ». De même, « *arrive le kapo qui distribue coups de pieds, coups de poing et jurons* », raconte Primo Levi.

2) Du block

Les *Blockführer* étaient les chefs de blocks des détenus, leurs équivalents (qui exerçaient aussi une fonction autonome) étaient les chefs de blocks pour femmes (*Blockführerin*). Le rôle essentiel qui leur fut attribué consistait à surveiller les détenus hommes et femmes dans les blocks et dans les baraquements. Dans chaque baraque, le plus ancien des détenus assure la responsabilité du nettoyage et des effectifs devant le *Blockführer*, il est alors appelé *Blockälteste*. Le *Lagerälteste* avait sous sa responsabilité les chefs de block ou *Blockälteste* comme le précise Robert Antelme : « *Kommando dirigé par un Lagerälteste.* » Chacun d'eux régnait en maître sur une baraque d'habitation comportant selon les cas 250 à 500 hommes. Le chef de block était secondé par un secrétaire ou *Schreiber* et une équipe d'hommes de peine (*Stubendiensten*) qui assuraient la discipline, la distribution de la nourriture ou la répartition des corvées. Un autre personnage venait en troisième rang dans la hiérarchie du block. Il s'agissait du *Friseur* qui accomplissait l'office du barbier et veillait à l'exécution des mesures d'hygiène. Les *Stubendienst* sont des détenus responsables d'une chambrée. Ce sont les adjoints du *Blockälteste*. Ce sont les *Lagerschreiber* qui inscrivent les détenus dans les différents kommandos. Certains en profitent alors pour faire placer leurs amis à des postes relativement protégés. Ils s'occupent également de l'attribution de la soupe.

3) Au travail

L'*Arbeitseinsatzführer* était le chef responsable de l'organisation du travail, de la surveillance des détenus dans leur lieu de travail, et aussi de la réalisation dans les délais fixés des objectifs qui furent confiés au service dont il était responsable. Les subordonnés des chefs de camp des détenus étaient des SS (et dans le camp réservé aux femmes des surveillantes en chef SS) qui occupaient les postes de chefs de service du travail (*Arbeitsdienstführer* et *Arbeitsdienstführerin*). De ces derniers dépendaient les chefs des équipes de travail hommes et femmes (*Kommandoführer* et *Kommandoführerin*). Toutes les questions administratives et de chancellerie étaient gérées par le chef de service du travail du camp (*Büro des Arbeitseinsatzführer*). L'*Arbeitsstatistik* est l'office SS géré par des internés chargé de l'organisation du travail et de la répartition des tâches. Le kapo est un détenu désigné par un SS pour encadrer une équipe de travail. Ils sont souvent choisis pour leur absence de scrupules et leur brutalité. Dans les kommandos le Kapo est au ordre du *Meister* qui est un technicien civil allemand (ingénieur ou contremaître) responsable de la production et de sa qualité. Et enfin les *Vorarbeiter* sont les adjoints des Kapos. La plupart des contremaîtres sont cruels, ils ne cessent de frapper les détenus dès qu'ils en ont l'occasion. Ils sont comme les Kapos ou presque.

Dans les usines, quand les déportés travaillent avec des ouvriers libres ou venant en Allemagne à cause de la STO, ces derniers les ignorent et veillent jalousement sur leur déjeuner car les déportés, affamés, lorgnent ces repas. Cependant, les civils découvraient le statut des « autres », qu'ils prenaient pour de vulgaires criminels. Alors des échanges se créent quelques fois et quelques ouvriers donnent une partie du repas qu'ils surveillaient jalousement auparavant et se gardaient

pour eux, comme le gros kapo Ernst du kommando de Gandersheim, dont se rappelle Robert Antelme.

Les civils qui travaillent dans des kommandos demandent quelques fois aux détenus pourquoi ils sont ici et en leur demandant ils prennent beaucoup de risques. Robert Antelme reçoit par exemple de la nourriture d'un civil, qui lui demande de ne rien à dire à personne, alors qu'il travaille au magasin de pièces de l'usine.

II. Les horaires

1) Une journée ordinaire de travail

Dans pratiquement tous les camps (par exemple à Dora ou à Auschwitz), les déportés se levaient vers 4h00 du matin. Les déportés étaient souvent réveillés à coups de sifflets ou encore à coups de bâtons. Après qu'ils soient levés, ils devaient ranger les paillasses. Ensuite il y avait la distribution du café et le contrôle dans les blocks qui durait environ une demi-heure. Puis il y avait l'appel du matin vers 4h30 ou 5h00.

Il durait environ une heure, les déportés devaient se rassembler devant les blocks, les SS et les kapos les comptaient et les recomptaient. Pendant ce temps les déportés restaient debout dans le froid. Ils étaient rangés par rang de cinq et ils devaient attendre ainsi jusqu'à la fin. Ils n'avaient ni le droit de parler ni le droit de se réchauffer entre eux. Après l'appel du matin, il y avait le départ pour le travail qui avait lieu vers 5h30, mais tout dépendait de la durée de l'appel. Le travail commençait à 6h00 ou 6h30 en été alors qu'en hiver il commençait à 8h00 comme le dit Primo Levi :

« L'horaire de travail varie avec la saison. On travaille tant qu'il fait jour : aussi passe-t-on d'un horaire minimum l'hiver (de 8 heures à 12 heures et de 12h30 à 16 heures) à un horaire maximum l'été (de 6h30 à 12 heures et de 13 heures à 18 heures) ».

Il y avait une pause repas de 12h00 à 12h30 ou de 12h30 à 13h00 ce qui leur laissait une demi-heure pour manger. Le travail se finissait à 18h00, mais il y avait encore à 19h00 ou 20h00 l'appel général qui durait une heure si tout se passait bien, sinon il pouvait durer beaucoup plus longtemps. A 21h00 il y avait la distribution de la soupe et du pain. Vers 22h00 ils avaient la possibilité de s'endormir. Les *Häftlinge* ne pouvaient pas travailler la nuit ou lorsque le brouillard était intense, car ils pouvaient alors faire des tentatives de fuite. La nuit était interrompue par des contrôles, des inspections : on pouvait par exemple demander aux détenus d'aller se laver les pieds.

Déroulements d'une journée dans quelques camps

Dans le camp de Ravensbrück, le réveil était à 3h30 comme nous l'indique Madame Perrin : *« Nous devions sortir à 3h30 pour l'appel du matin. »*. A 4h15 il y avait la distribution d'un liquide tiède et noir appelé « café ». Ensuite de 5h00 à 5h45 il y avait l'appel. Quand l'appel était fini, c'était le départ au travail, les déportés devaient faire un kilomètre à pied en 10 minutes. Le travail commençait à 6h00 et il y avait une pose de dix minutes à 9h00, ensuite les femmes rentraient au camp à 12h30 pour aller manger. Elles avaient 5 minutes pour engloutir un litre de soupe de rutabagas. A 13h00 il y avait un rapide comptage avant la reprise du travail qui était à 13h10 jusqu'à 19h10, avec une pause de 10 minutes à 16h00. Puis elles rentraient au camp et l'appel durait jusqu'à 20h00, à la fin de celui-ci c'était la distribution du dîner.

Dans la mine de sel de Helmstedt (kommando de Neuengamme), les déportés étaient réveillés à 3h45. A 4h30, dans la nuit, ils étaient rassemblés pour toucher leur ration de pain et de margarine. Jusqu'à 6h, ils devaient rester debout dans la neige et le froid, à attendre l'équipe de nuit. Vers 7h30, ils étaient au fond (à 450 mètres sous terre), la journée de travail allait commencer. A 9h, on distribuait aux travailleurs 100 grammes de pain. A midi, c'était la distribution des trois quarts de litre d'eau chaude où flottaient quelques bouts de feuilles de choux, de rutabagas ou de carottes ; ils pouvaient alors s'asseoir pendant vingt à trente minutes. A 12h45, il fallait qu'ils regagnent le lieu de leur travail. A 18h, le travail cessait, et alors seulement ils remontaient du fond de la mine ; dîner dans la bousculade ; extinction des feux à 20h.

A Dachau, l'horaire journalier dépendait des saisons. En été, les déportés se levaient à 5h et en hiver ils se levaient à 6h. A 6h ou 6h30, c'était l'appel du matin qui ne durait généralement pas plus de quarante-cinq minutes. Puis les équipes de travail se formaient et la journée commençait. *« La durée du travail subissait parfois des variations dues aux circonstances atmosphériques : en cas de brouillard par exemple, le départ était retardé, afin de réduire les possibilités d'évasion. De même, le soir, les équipes travaillant sur des chantiers difficiles à surveiller devaient rentrer avant l'obscurité. Lorsque l'appel du soir s'était déroulé normalement, il restait après le repas un peu de temps libre pour ceux qui n'étaient pas astreints à l'une ou l'autre corvée ».*

A Buchenwald, le camp était réveillé à coups de sifflets à 4h30 du matin l'été alors qu'en hiver les déportés de ce camp étaient réveillés à 6h30. Les déportés avaient une demi-heure pour se laver, s'habiller et avaler leur « café ». Il y avait ensuite l'appel du matin qui durait à peu près une heure comme le dit un déporté : *« L'appel du matin, au cours duquel on dénombrait tous les occupants du camp durait généralement une heure, jusqu'à ce qu'il fit assez clair pour que le travail pût commencer. »* Tous devaient venir à l'appel, les vivants et les morts, les malades et les mourants. Puis venait l'appel de tous ceux qui, la veille, avaient été convoqués par l'une des directions du camp. Immédiatement après venait l'ordre de se rassembler pour les Kommandos de travail. A 5h00 du soir le Kommando rentrait. Mais l'été la porte était franchie à 20 heures, puis les déportés se rendaient à l'appel du soir. Il durait rarement moins de trois heures. Ensuite les déportés avaient le droit à leur soupe. Un déporté raconte : *« Il y eut des jours où l'appel dura 19 heures, et qu'après le travail on passa la soirée, la nuit, et la matinée du lendemain, debout par moins de quinze degrés. »*

2) Des horaires particuliers pour des tâches particulières

Dans l'usine de Schönebeck, un kommando de Buchenwald, il y avait deux équipes, une de jour et l'autre de nuit, elles avaient chacune une durée quotidienne de douze heures et une durée hebdomadaire de 78 heures pour l'équipe de jour alors que l'équipe de nuit travaillait 72 heures. Dans la plupart des ateliers, les détenus travaillaient alternativement une semaine de jour, une semaine de nuit.

Pour l'équipe de jour, le lever était à 4h30 alors que l'équipe de nuit se levait à 16h30. Ensuite l'appel était à 5h30 pour l'équipe de jour et pour l'équipe de nuit, l'appel était à 17h30, le travail de l'équipe de jour commençait à 6h00 et le travail de l'équipe de nuit était à 18h00. Pour l'équipe de jour, l'appel de fin de travail était de 18h00 à 19h00 alors que pour celle de nuit, il était de 6h00 à 7h00. Il y avait un dernier appel pour l'équipe de jour (appel de fin de soirée) qui avait lieu généralement à 21h00. L'équipe de nuit se couchait théoriquement à 9h00.

3) Les moments de repos

Les dimanches ne sont pas plus enviables que les autres jours comme l'indique Lucien Zuberstein : *« Nous avions un dimanche par mois de libre où l'on allait pas travailler au kommando et ce dimanche était terrible car il fallait travailler au camp où l'on était battu. »* A Auschwitz, les déportés ne disposaient que d'un ou deux dimanches par mois. Les détenus participent généralement à une occupation collective du camp: ils défilent en rang pendant toute la matinée autour de la grande allée centrale. A Ravensbrück, dans la première moitié de 1943, chaque dimanche, tous les blocks défilaient sur la « Lagerstrasse » et tournaient en chantant dans la poussière ou dans la boue, on les forçait aussi à exécuter des travaux dans le camp, à réparer ou à nettoyer les vêtements ou à effectuer d'autres tâches de ce type. L'après-midi du dimanche, si elles n'étaient pas punies, les détenues sortaient du block, rendaient visite à des camarades ou se promenaient si le temps le permettait. Lorsqu'il faisait beau, elles en profitaient pour les

« promenades-séchoirs » : elles tenaient par exemple devant elles leur chemise mouillée tandis que leur mouchoir séchait sur leur tête ou bien deux détenues tendaient entre elles la lessive qu'elles venaient de faire et qui, faute de linge de rechange, doit être portée le soir même. A Auschwitz, contrairement au camp de Ravensbrück, les prisonniers travaillaient ordinairement les dimanches. Primo Levi explique :

« Un dimanche sur deux est un jour de travail. Et comme les dimanches dits fériés se passent en réalité à travailler à l'entretien du Lager au lieu de travailler à la Buna, les jours de repos effectifs sont extrêmement rares ».

A Buchenwald, la plupart des détenus devaient également travailler. Robert Antelme, envoyé au kommando Gandersheim, décrit le lieu et le but du travail qu'il devait effectuer le dimanche :

« C'est une espèce de carrière, non loin de l'église, en contrebas . Il faut extraire des pierres et les transporter dans une remorque jusqu'au camp en construction, près de l'usine ». Il déclare de plus que « le dimanche est sensible sur la campagne. La route, les prés, les abords des bois sont déserts ».

Dans les camps de concentration il y avait des dimanches ouvrables comme l'explique Primo Levi déporté à Auschwitz : *« Aujourd'hui, c'est un dimanche ouvrable, Arbeitssonntag : on travaille jusqu'à treize heures, puis on rentre au camp pour la douche, le rasage, le contrôle des poux et de la gale. »*

Le statut des jours fériés dépendait du camp où l'on se trouvait : dans certains camps, il est travaillé ; dans d'autres les SS laissaient les détenus libres.

4) Dormir sur son lieu de travail

A Dora, les déportés dormaient sur leur lieu de travail. Ils dorment dans des tunnels-dortoirs comme le précise le rapport de Dora : *« Les détenus logeaient dans l'usine, dans des sapes creusées dans les parois du tunnel où l'on avait disposé des boxes en bois à quatre étages. Il était presque impossible de dormir. »*

Les détenus sortaient très rarement, comme le dit les documents fournis par le ministère des Prisonniers et Déportés : *« A Linz, les déportés qui travaillaient dans une carrière souterraine, sont restés un an sans voir le jour. (...) Je suis resté un mois sans remonter, sans voir la lumière naturelle du jour. »*

III. La discipline

1) Comment se tenir face aux SS

Pendant l'appel, les déportés devaient être au garde-à-vous, ils devaient aussi ôter leur casquette et la remettre quand on leur ordonnait, c'est ce que nous explique un déporté à Buchenwald : *« Tous devaient venir à l'appel, les vivants et les morts, les malades et les mourants. Au garde-à-vous, dans le silence le plus total, on entendait claquer l'ordre : « Enlevez... casquette ! » Puis : « Remettez... casquette ! »* Mais les déportés ne devaient pas que rester au garde-à-vous et enlever leur casquette, ils devaient aussi baisser les yeux devant les personnes de grade plus élevé qu'eux, comme les kapos, les SS, les officiers...

2) Les fautes à éviter

Les détenus étaient battus par les SS pour de nombreuses raisons comme quand ils avaient le moindre geste de lassitude ou encore s'ils travaillaient trop lentement, s'ils se faisaient mal ou s'ils tombaient parce qu'ils n'avaient pas fait attention, s'ils poussaient un wagonnet en passant devant un SS comme nous l'indique Marcel Prenant : *« Pour les détenus qui avaient à pousser des wagonnets, par exemple, chaque fois qu'un wagonnet passait devant les SS, ces derniers frappaient ceux qui le poussaient. »* Ils étaient aussi frappés parce qu'ils n'avaient pas assez d'ardeur au travail ou encore quand un outil était cassé.

3) Les sanctions encourues

Une peine « officielle » à laquelle recourent souvent les autorités du camp fut la flagellation. Cette peine était d'habitude exécutée en public lors de l'appel, sur le « chevalet » (une table spéciale), construite de telle sorte que le détenu qui y était allongé avait ses jambes immobilisées. On le frappait avec un bâton et plus rarement avec un fouet comme cela était pourtant prévu par le règlement. Le nombre de coups qui, toujours selon le règlement, devaient être infligés rapidement l'un après l'autre, ne devait pas dépasser vingt cinq. En fait, le nombre de coups dépendait de l'humeur du SS qui surveillait l'administration de la peine. Cette peine était aussi infligée aux femmes.

Il existe aussi comme peine les coups de bâtons où la victime devait compter à voix haute en allemand le nombre de coups qui lui été infligé comme le dit Charlotte Delbo déportée à Auschwitz :

.....
« L'homme s'agenouille. Croise les bras. Baisse la tête. Le kapo s'avance. Il a son bâton. S'approche de l'homme agenouillé et s'assure bien sur ses jambes. Le SS s'approche avec le chien. Le kapo lève le bâton qu'il tient des deux mains, assène un coup sur les reins. Eins. Un autre. Zwei. Un autre. Drei. C'est l'homme qui compte. Dans l'intervalle des coups, on l'entend. Vier. Fünf. Sa voix faiblit. Sechs(...). Nous ne l'entendons plus. Mais il compte toujours. Il faut qu'il compte jusqu'à cinquante. A chaque coup, son corps fléchit un peu plus. Le kapo est grand, il frappe de sa hauteur, de sa force. »
.....

Les détenus étaient constamment frappés à coups de schlague, et à coups de pied alors que, la plupart du temps, ils n'avaient rien fait pour cela comme le dit Robert Sussefeld :

« Nous travaillons constamment sous les coups que nous donnaient les contremaîtres, les Vorarbeiter, ou les Kapos. »

Ou encore comme le précise Alfred Balachowski : *« Nous avons été traités avec une extrême sauvagerie. On nous battait sans raison. »* Robert Sussefeld confirme : *« Le travail au kommando était toujours accompagné de coups de pied, de coups de poings, de coups de matraque en caoutchouc, de coups de bâtons ou de manche de pelle. »*

Une autre peine souvent infligée dans les camps était celle du « piquet » qui consistait à suspendre le détenu par les poignets (alors que les mains étaient attachées dans le dos) de telle sorte que ses pieds ne puissent pas toucher le sol. Cette peine était particulièrement douloureuse et les détenus perdaient souvent conscience. Cette punition était d'autre part très dangereuse car elle entraînait des conséquences dramatiques : après être resté suspendu pendant de longues heures, les tendons des muscles se rompaient et le détenu n'était plus en mesure de mouvoir ses bras. Une telle infirmité rendait le détenu inapte au travail et le destinait par conséquent à devenir la victime d'une sélection à venir.

A Auschwitz, il y a une autre peine qui est infligée aux détenus. Ils sont incarcérés dans une « cellule tubulaire verticale ». Chacune des cellules avaient à peine un mètre carré de surface. Dans la cellule, l'obscurité était totale, car même le trou d'une dimension de 5 cm sur 5 cm par où entrait l'air, était recouvert d'une protection en acier. Dans chaque cellule étaient enfermés quatre détenus ce qui rendait impossible chaque mouvement et tout changement de position. Après une nuit passée dans de telles conditions, les détenus devaient rejoindre les commandos en partance pour le travail. Cette peine durait souvent plusieurs nuits (jusqu'à plus de dix) de suite.

Les détenus étaient aussi condamnés à l'emprisonnement dans des cachots ou dans des cellules où ils recevaient la même ration de nourriture que ceux donnée dans le camp, ou dans des cellules avec nourriture tous les quatre jours, limitée au pain et à l'eau pendant le reste de leur séjour de détention.

Parmi les peines les plus pénibles, il faut citer l'affectation à la compagnie disciplinaire (*Strafkompanie*). Les détenus de la compagnie disciplinaire étaient logés à part, il leur était interdit tout contact avec les autres détenus ainsi que d'envoyer et de recevoir du courrier. Ils dormaient directement sur des grabats ou sur le béton. Ils recevaient une nourriture de qualité inférieure, bien qu'ils fussent employés aux travaux les plus durs.

Une autre forme de punition employée dans le camp était l'exercice militaire appelé « sport ». Cet exercice consistait à exécuter, sur ordre, pour un groupe de détenus, différents exercices physiques tel que la marche en chantant, la course, la reptation seulement sur les coudes et l'extrémité des doigts de pied, se rouler sur un sol couvert de gravier et de morceaux de briques ou encore tourner sur soi-même les mains en l'air. Ces exercices devaient être exécutés à un rythme accéléré.

L'une des peines les plus infligées dans le camp des femmes consistait à s'agenouiller les mains remplies de cailloux et levées en l'air.

Le bunker ou prison n'a jamais servi d'abri mais fut uniquement un enfer de cruauté, de souffrances et d'horreur. Les cachots étroits, entourés de murs épais, dans lesquels on enfermait les condamnés ou futures victimes, ressemblent à des tombeaux.

La cour intérieure, fut tout à la fois le lieu d'attente angoissée avant la torture ou la mort et le terrain secret d'assassinats monstrueux. Les SS ont tué là, par étranglement, au revolver, avec leurs chiens et aussi à la hache.

Les peines les plus meurtrières étaient : la torture jusqu'à ce que mort s'ensuive, les SS qui abattaient les détenus, et les pendaient pendant les appels.

4) *L'intimidation*

Les chiens étaient dressés pour mordre comme le dit Sylvie Paul : *« Les internées n'étaient pas seulement constamment frappées par les hommes et les femmes SS, mais également mordues par les chiens. (...) »* Pierre Chemel confirme : *« En effet, les SS qui nous frappaient à coups de crosse, de fusil ou de nerf de bœuf lançaient souvent les chiens sur nous. Ces chiens étaient épouvantables, ils étaient affamés et mordaient à pleines dents. »* Mais ils étaient aussi là pour faire peur aux détenus : *« Les femmes en avaient une telle peur qu'elles en étaient malades toute la journée. »* Les chiens étaient aussi utilisés pour réveiller les détenus comme l'indique Jacqueline Hereil : *« Les chiens étaient lâchés aussi dans le dortoir pour nous faire lever. »*

5) *La traversée des villages*

Les populations allemandes étaient amusées face au cortège des détenus comme l'explique André Bessière, déporté à Auschwitz puis à Flossenbürg :

.....
« Les sentinelles les font avancer d'un pas trop rapide pour leurs sabots. Étroitement encadrés, les milles de Buchenwald gravissent durement l'étroite route rocailleuse menant au village accroché à flanc de colline. »
.....

Dans la traversée de Flossenbürg, Léon Hoebeke aperçoit des visages amusés derrière les vitres des fenêtres. Pour Henri Margraff, l'attitude des habitants reflète davantage l'indifférence que l'animosité. Seule réaction d'hostilité, les pierres jettées par les enfants sur les derniers rangs.

IV. L'attitude face au travail

1) Travailler pour vivre

Dans les camps de concentration, il était nécessaire de travailler, si déjà on ne voulait pas se faire frapper par les SS qui était sans pitié avec les détenus qui ne faisaient rien. Mais il fallait aussi que les déportés travaillent pour pouvoir manger car la nourriture et la vie dépendaient du travail qu'ils fournissaient comme l'explique Georges Guillemin : *« Pour un détenu dont la vie et la nourriture dépend de son travail, être accusé de sabotage était synonyme de mort. »*

Dans les camps, les déportés s'entraidaient que ce soit au travail, comme s'aider à porter quelque chose de lourd ou à faire des travaux durs, que ce soit dans le camp comme les femmes qui donnaient un peu de leur nourriture pour le donner au malades, aux plus faibles et aux enfants. Il y eut aussi des actes d'entraide envers des Polonaises qui avaient subi des expériences odieuses et que les SS voulaient liquider. C'est ce qu'explique Marie-José Chombart de Lauwe, déportée à Ravensbrück et à Mauthausen :

« Quand les nazis sont venus pour emmener les Polonaises, il y eut quelque chose de splendide : un mouvement de foule qui n'a permis aux SS de retrouver nos amies dont nous avions changé les robes et les numéros. Nous les avons suivi. Nous avons ainsi pu attendre la libération et les sauver. »

Il y avait aussi des déportés qui étaient très individualistes (ils voulaient se sauver avant tout, certains ne pensaient qu'à eux).

2) S'économiser pour survivre

Pour ne pas trop être fatigués les déportés réduisaient souvent leurs efforts.

Beaucoup de déportés géraient leurs journées de travail, par exemple en allant aux latrines, comme le dit Primo Levi : *« Je demanderai la permission d'aller aux latrines, j'y resterai le plus longtemps possible, et je chercherai à me cacher, tout en étant sûr que je serai aussitôt repéré, hué et battu ; mais tout vaut mieux que ce travail. »*. Certains ralentissaient le rythme comme le dit Robert Antelme déporté à Gandersheim (commando dépendant de Buchenwald) : *« Un civil nous dit de travailler plus lentement. »*

Les déportés faisaient semblant de rendre de menus services comme le balayage, le rangement de pièces dans les usines, les petits transports comme aller chercher la soupe ou faire le « service poubelle », ces transports permettaient de prendre l'air et de flâner un peu. Robert Antelme, déporté à Gandersheim, raconte une anecdote : d'abord il prend un balai, puis voyant que les civils se doutent qu'il ne fait rien, il décide de ramasser les déchets : *« A l'usine, comme je ne pouvais me cacher dans aucun atelier, j'ai pris un balai. (...) Quand un civil avançait vers moi, je balayais. (...) J'ai abandonné le balai (...). J'ai commencé à ramasser les déchets de dural qui traînaient par terre. »*

3) Echapper au travail

Pour échapper au travail, certains déportés expérimentent plusieurs méthodes, à leurs risques et périls. Citons en premier lieu le Revier, qui est en réalité plus un mouvoir qu'il faut éviter (risque de sélection) qu'un lieu de soin. Primo Levi a réussi à se faire porter malade, lui permettant de ne pas travailler. Il écrira d'ailleurs : *« Le KB [Krankenbau], c'est le KL moins l'épuisement physique »*. Mais il ne faut pas y rester trop longtemps...

Robert Antelme, lui, se rend aux toilettes, qui deviennent un lieu de rencontres, d'échanges, le lieu où l'on se voit pour la première fois et où on se dit bonjour, le lieu de « l'organisation » par excellence... Il essaie d'y rester un peu, de ne pas se presser... Mais, de temps en temps, des kapos et des SS passent : danger...

Il a également essayé de se cacher derrière une planche, alors affecté au « zaun-kommando ». Mais il y a le risque qu'un kapo le découvre, ou bien de s'oublier... et de mourir.

4) *L'insoumission*

Dans presque tous les camps, une résistance active s'est manifestée. Partout où les déportés travaillaient à la production de guerre, il y eut sabotage comme par exemple le sabotage des munitions. Il s'agissait de dégrader la poudre en l'humidifiant par tous les moyens, mélanger les mauvaises cartouches aux bonnes ou bien de recouvrir d'une couche uniforme ce qui avait été subrepticement doublé en épaisseur en haut et en bas de la cartouche. Mais il n'y eut pas que du sabotage de munitions mais aussi le ralentissement de la production, destruction d'outillages et de machines, rejet des bonnes pièces et envoi des mauvaises... à la Wehrmacht, le sabotage des fusées.

Marcel Rivière explique ce qui se passe à l'usine BMW d'Allach :

.....
« Le sabotage actif consistait à détériorer les machines en introduisant notamment de la limaille ou toute substance abrasive dans les graisseurs. Mas c'était une forme très dangereuse et impitoyablement punie de mort par pendaison sur la place d'appel. La force la plus courante de sabotage était le ralentissement des chaînes de production, ce qui freinait la production. Ou la surproduction anormale de pièces, ce qui obligeait à de difficiles stockages alors que, freiné, la production des pièces complémentaires était insuffisante. Autre forme de sabotage : les quelques détenus chargés du contrôle des pièces rejetaient comme mauvaises de nombreuses pièces bonnes qui étaient alors retournées à la fonderie. »
.....

Un autre exemple ; à Ravensbrück :

.....
« La détérioration des machines était difficile ; la surveillance était très stricte, le délit constaté ou seulement soupçonné d'une gravité mortelle ; et de plus, nous manquions de connaissances techniques pour provoquer un accident dont la réparation fût assez longue. Nous ne pouvions pas faire de gros dégâts, mais nous avons souvent appris, en observant des pannes normales, à en provoquer qui l'étaient moins, introduit par inadvertance des poussières au bon endroit, fait tourner une perceuse à vide jusqu'à ce que la tête se brise... Pour apprendre, nous profitions des conseils qu'on nous donnait ou que nous sollicitions d'un air appliqué : 'Vissez à fond', nous vissions à demi ; 'Remplissez à mi-hauteur', nous remplissions maladroitement jusqu'au bord ; 'Attention à ce foret qui risque de casser', donc on doit forcer sur le foret : 'Mettez une très mince couche de laque', à nous de noyer la pièce façonner dans une laque épaisse. Certaines déportées ont accepté la totalité des risques. »
.....

Le travail dans l'univers concentrationnaire nazi

DES STATUTS DIFFÉRENTS PARMI LES DÉTENUS ?



I. Des critères discriminatoires

- 1) Une certaine application de la doctrine nazie
- 2) Une certaine sélection « naturelle »

II. Une préférence marquée pour les professionnels

- 1) La recherche en spécialistes
- 2) La demande en ouvriers qualifiés

III. Des catégories marginalisées

- 1) Les prêtres et les pasteurs
- 2) Les Témoins de Jéhovah

IV. Et les femmes ?

- 1) La femme, égale de l'homme dans les camps
- 2) Des travaux plus spécifiques ?

Des statuts différents parmi les détenus ?

I. Des critères discriminatoires

1) Une certaine application de la doctrine raciste nazie

On peut considérer que même dans les KL, il y a une certaine forme d'application de la doctrine nazie, qui établit des distinctions au sein des « races inférieures ». Il y a donc une certaine hiérarchisation des tâches au sein des détenus.

Les Allemands (donc Aryens), d'abord prisonniers politiques puis prisonniers de droit commun (les opposants au régime se faisant rares, étant donné la politique de répression appliquée), forment le personnel d'encadrement (kapos...), même si les prisonniers politiques sont les plus durement traités. Mais lorsqu'ils occupent des fonctions d'encadrement, ils sont en général plus gentils et plus justes que les droits communs, comme le dit Antelme à Buchenwald.

Les détenus de l'Europe de l'Ouest (Français, Belges, Espagnols...), dont l'engagement politique en fait des ennemis du Reich (communistes, républicains...) sont méprisés, bien que des qualités leur soient reconnues. A l'usine Siemens, par exemple, on emploie des détenues de Ravensbrück pour la construction d'appareils radio, les Françaises étant réputées pour leur travail soigné. De même, on reconnaît aux Espagnols une grande valeur artisanale.

Les Slaves sont utilisés pour les tâches les plus pénibles, dans l'espoir de les tuer à la tâche. On a en effet déjà planifié leur réduction démographique. D'énormes pancartes sont affichées devant les ateliers Krupp, proclamant que les « slaves sont des esclaves ». Dans les notes de service évoquant l'emploi de main-d'œuvre concentrationnaire, on parle de « main-d'œuvre esclave », du « commerce d'esclaves », du « marché des esclaves » et du « propriétaire des esclaves », Alfred Krupp traitant particulièrement à la dure ses « ouvriers », prisonniers de guerre pour la majorité (5 000).

Les Juifs, eux, sont directement éliminés (« Enlösung des Juden Problems ») ou exterminés par le travail (« Vernichtung durch Arbeit »). Il ne sont aucunement ménagés, et on ne tient pas compte de leurs compétences. Ils sont soumis à des traitements encore plus sévères que les autres. A l'arrivée, ils sont sélectionnés : ceux qui sont jugés aptes au travail (de par leurs apparences : âge, force, forme...) sont séparés de ceux qui ne le sont pas, directement envoyés à la chambre à gaz. A Mauthausen, au printemps 1941, un convoi de 700 étudiants juifs, âgés de 17 à 23 ans, arrive au camp.

« On leur reprochait d'être juifs (...). Ils ne vécurent que quelques jours (...). [Les fascistes] donnèrent à ces adolescents un nouveau travail des plus pénibles, des plus cruels, des plus criminels et des plus stupides qui soient. On ne peut même difficilement caractériser ce massacre de travail. », commente un antifasciste espagnol, présent au camp.

Pour exterminer plus vite, un « parcours du combattant » est imposé à ces jeunes détenus : il doivent transporter d'un bout à l'autre de la carrière, sans motif, d'énormes pierres sur le dos, mais pas trop lourdes... Le parcours est hérissé d'obstacle, un cordon de kapos surveillant activement la manœuvre : toute faiblesse vaut exécution immédiate. Ces obstacles sont : les hauts rails servant aux wagonnets, à escalader, puis le ruisseau, au fond de la carrière, qu'il faut franchir sur une planche glissante et branlante, près de laquelle on aménagé pour l'occasion une retenue d'eau, suffisante pour noyer un homme épuisé. Les moins solides tombent et sont matraqués ; mais on les relève, on les sort de l'eau, on leur fait cracher violemment l'eau avalée, pour qu'ils recommencent le parcours... En conclusion :

.....
« Vous comprendrez bien la difficulté que l'on a à trouver des mots et des phrases pour décrire l'horrible supplice dont furent victimes ces jeunes hommes, qui jusqu'alors n'avaient eu d'autre connaissance de la vie que celle des livres et d'autre expérience que celles des chemins de l'école. »
.....

2) Une certaine sélection « naturelle »

Opéré parmi les détenus, un tri, isolant une minorité d'élus de la masse des corvéables, est opéré, selon des critères très subjectifs : les beaux (surtout belles !) sont avantagés par rapport aux communs (ou laids) ; les sains sont avantagés par rapport aux malades. Les seconds peuvent être éliminés par le travail, alors qu'on économise les premiers (même certaines juives !), comme l'indique Aimé Bonifas, déporté à Buchenwald :

.....
« (...) Chaque jour, les sortants du Revier et du Schonung, souvent si mal guéris, sont inmanquablement dirigés vers 'Walbrecht Grube' ou 'Dany' [kommandos de terrassement]. Ces kommandos sont toujours dirigés par les Kapos et les Vorarbeiter les plus mauvais, souvent des triangles verts sadiques, trouvant une compensation à faire souffrir. Ainsi fonctionne la technique d'extermination par le travail. »
.....

Un détenu allemand de Sachsenhausen, travaillant à l'usine d'aviation Heinkel, raconte qu'il est frappé violemment et à plusieurs reprises par des employés civils de la maison *« parce que j'étais faible et sans formation professionnelle pour ce travail »* et *« donnais l'impression d'un homme maladroit »*.

Une distinction est également établie entre « sains » et « dégénérés » (homosexuels). A Sachsenhausen, les déportés sont chargés de cuire les briques et de tailler les pierres qui permettront la transformation de Berlin. Rudolf Hoess, futur commandant d'Auschwitz, écrit :

« Les homosexuels avaient été, dès le début, internés dans un seul baraquement. Ils travaillaient, séparés des autres, dans une carrière de terre glaise. Ce n'était pas un travail facile : chacun d'eux devait extraire, une quantité définie pour remplir un certain nombre de wagonnets. Ils étaient donc exposés à toutes les intempéries, car il leur incombait de fournir le matériau nécessaire à la marche ininterrompue de la poterie. Été comme hiver, le travail était le même. »

Mais d'autres paramètres entrent également en ligne de compte. L'ancienneté dans le camp, donc la résistance physique, comptent ; de plus, les chefs d'équipe estiment qu'ils n'ont pas à former un

petit numéro, car ils ont déjà une bonne expérience de la vie au camp, sachant ce qu'il faut faire ou éviter. Dans un monde où la corruption est de mise, la ruse joue également un rôle important. Enfin, l'appartenance à un réseau ou à une organisation (comme les communistes) confère des privilèges et permettent d'occuper des postes plus « tranquilles » : ainsi, il y aurait des Polonais à la cuisine et des communistes aux écritures.

II. Une préférence marquée pour les professionnels

1) La recherche de spécialistes

Tout détenu médecin ou infirmier est orienté directement sur le Revier. De nombreux artisans travaillent au service des SS, bien souvent juifs. Des interprètes, qui connaissent l'allemand, servent d'interprète entre les détenus et les autorités, s'occupant à l'occasion des travaux d'écriture. Nous avons déjà traité du travail effectué par ces différents corps de métiers dans les parties précédentes.

Primo Levi, chimiste italien, après avoir passé un examen devant des scientifiques allemands, parle des avantages qu'il a en tant que chimiste :

.....
« Le kapo dit : 'Le Doktor Pannwitz a communiqué à l'Arbeitsdienst que trois Häftlinge ont été choisis pour le Laboratoire : 169509, Brackier ; 175633, Kandek ; 174517, Levi. Pendant un instant, mes oreilles bourdonnent et la Buna tourne autour de moi. Au kommando 98, il y a trois Levi, mais (...) c'est bien moi. Je fais partie des trois élus. (...)

J'ai en poche un billet de l'Arbeitsdienst où il est inscrit que le Häftling 174517, en tant qu'ouvrier spécialisé, a droit à une chemise et à un caleçon neufs, t doit être rasé tous les mercredis. (...) Les camarades du kommando m'envient, et ils ont raison. »
.....

2) La demande en ouvriers qualifiés

Avec l'utilisation de la main-d'œuvre concentrationnaire pour les besoins de l'industrie de guerre, des ouvriers qualifiés, qui couvrent tous les métiers de l'industrie, sont recherchés. Avoir une compétence recherchée actuellement permet d'avoir de meilleures conditions de travail (assis, au chaud), et même parfois des avantages (vêtements, nourriture...). Cela concerne tous les métiers de l'industrie : tourneurs, ajusteurs, fraiseurs, foreurs, polisseurs...

Les détenus « non qualifiés » constituent la masse corvéable qui effectue les travaux les plus pénibles : travaux de force, travaux en extérieur, basses œuvres (s'occuper des morts...). Robert Antelme, déporté à Gandersheim, au sein du « zaun-kommando », a donc dû transporter les planches et installer les baraques du kommando, un travail qui se révèle pénible et exténuant.

Les avantages des « pros » sont donc enviés par les détenus. Certains parviennent à s'inventer une qualification pour échapper au sort qui les attend, parfois à leurs risques...

III. Des catégories marginalisées

1) *Le statut des prêtres*

D'un camp à l'autre, le statut des prêtres est variable. Tous ne sont pas forcément dans des baraques où ils ne travaillent pas (ou presque).

A Neuengamme, par exemple, les prêtres sont exterminés comme les Juifs ou les nègres (**« Les nègres, les Juifs et les prêtres, sortez des rangs. Pour vous, c'est terminé. »**, phrase prononcée par le commandant du camp pour accueillir les nouveaux convois).

Ailleurs, les prêtres sont traités au même titre que les autres détenus. Ils sont pour la plupart maltraités et on les empêche « d'exercer » leur sacerdoce. Certains prêtres ont même été tués car ils avaient prié.

A Mauthausen, les prêtres qui y sont envoyés sont encore plus maltraités que dans les autres camps où ils ne sont déjà pas favorisés car les postes-clés appartiennent aux Espagnols qui sont anti-cléricaux. Les prêtres font les mêmes travaux que les déportés, ils travaillent au tunnel, creusent, sont chargés des plus dures corvées comme vider un trou plein d'eau qui ne cesse de se remplir, les travaux de terrassement...

A Auschwitz, les prêtres ne reçoivent pas de matricule et sont envoyés travailler en robe sur la gare de triage où ils sont exterminés en une journée simplement par l'Oberkapo qui les surveille.

Les prêtres font l'objet d'insultes et de mauvais traitements. Ils sont battus, on leur enlève leurs habits et leur prend les quelques objets religieux qui leurs restent comme des images ou des chapelets.

F. Lecuron déclare :

.....
« Un curé fut martyrisé parmi nous, On l'obligeait à se mettre à genoux, une brique dans chaque main, et à dire que Jésus-Christ n'existait pas et que le seul Seigneur était Hitler. Jamais il ne voulut le dire; il fut frappé pendant des jours et des jours à coups de matraque, de botte, de crosse de revolver et mourut ainsi martyrisé. »
.....

Cependant, à Dachau, il y a deux baraques, les blocks 26 et 28, qui sont réservés aux prêtres. Ici, ils ont un statut à part, travaillent rarement et, même s'ils ont faim, ne subissent pas les brimades auxquelles a droit le reste des déportés. Cet étrange niveau de vie est dû à un accord passé entre le Vatican et les autorités hitlériennes, d'après le témoignage de prêtres affectés à ces blocks.

Dans ce camp, une séparation est faite : les prêtres n'ont pas le droit de rencontrer les autres détenus. Certains d'entre eux pensent que cela est voulu et passent outre cette interdiction pour aller au Revier, au chevet des malades, des mourants. D'autres cachent même leur identité pour rester avec le reste de la population du camp et partager le même sort.

Après l'appel, les prêtres allemands travaillent au jardin botanique ou dans les bureaux des camps. Les autres prêtres ne travaillent pas toujours mais Jean Kammerer, lui, est appelé en kommando de travail deux fois : le premier consiste à vider des silos de pommes de terre, le second à coudre des boutonnières sur des ponchos réservés à l'armée. Sinon, les prêtres restent entre eux dans la baraque et s'occupent.

2) Les Témoins de Jéhovah

Généralités

Les Témoins de Jéhovah sont un mouvement chrétien. De par leurs croyances et leurs convictions, ils refusent toutes activités liés à la guerre ainsi que d'avoir une opinion politique

A partir de 1933, les Témoins de Jéhovah commencent à être persécutés car ils sont accusés de lien avec les juifs, refusent de prêter serment à Hitler et faire le salut hitlérien. De plus, ils n'acceptent pas de porter les armes. Malgré le fait qu'ils aient réfuté les accusations, les persécutions augmentent en nombre et en intensité. Elles prennent des formes diverses : interdictions, arrestations, emprisonnements...et bien sûr la déportation. Ils ne veulent pas abjurer leur foi même après un éventuel séjour en prison, bien qu'on leur promette qu'ils seront libres après et qu'ils auront peut-être droit à un traitement de faveur. Ils sont surveillés. Selon les estimations, 6000 Témoins de Jéhovah européens seraient passés dans les camps et 1200 y seraient morts. Leur signe distinctif était le triangle violet.

Il leur semblait normal de souffrir, de mourir même, pour leur Dieu. Ils acceptaient tous les traitements et d'après le commandant d'Auschwitz, Rudolf Hoess, ils se précipitaient presque lors de leur exécution tellement ils étaient impatients de retrouver leur « Seigneur ».

Dans le camp, les Témoins de Jéhovah se comportent comme de bons travailleurs « et on aurait pu les envoyer au-dehors sans les faire accompagner par des sentinelles, si grand était leur désir de subir la prison à la gloire de Jéhovah. » Cependant ils restent inébranlables dans leurs convictions. Ils ne se présentent pas aux appels et refusent de participer de quelque façon que ce soit à une activité liée à l'armée ou à la guerre. Par exemple, à Ravensbrück, les femmes de la secte refusaient d'emballer des paquets de pansements pour les premiers soins.

On peut classer les témoins de Jéhovah passés dans les camps en deux voire trois groupes :

- ceux qui étaient maltraités par les kapos,..., et qui travaillaient plus durement que les autres déportés ;

- ceux qui étaient relativement protégés, soit dans l'administration du camp, soit à des postes privilégiés comme domestiques des SS du camp ou dans des kommandos privilégiés;

- ceux qui étaient envoyés à la mort ou battus à cause de leur refus de travailler pour l'effort de guerre.

Des situations différentes selon les camps

Ceux qui sont maltraités

Ils sont traités comme des « nègres », des esclaves, mais en Europe.

A Esterwegen, tous les détenus sont astreints au travail corporel sans exception. Il n'est pas tenu compte de la situation des prisonniers de leur origine, ni de la profession. Si l'un des prisonniers refuse en prétextant une quelconque infirmité ou une maladie, il est considéré comme incorrigible avec toutes les conséquences qui découlent de ce statut.

.....
« L'appel du matin avait lieu à 7 heures. [...] Ensuite, les kommandos partaient au travail, et le travail à Esterwegen était insensé la plupart du temps et sa seule raison d'être était de nous martyriser », comme en témoigne Heinrich Dickmann.
.....

A Dachau, Helmut Knöller raconte :

« Agé de 20 ans, j'étais le plus jeune parmi les nouveaux arrivés. J'ai été affecté à une équipe spéciale qui travaillait même le dimanche. Mon surveillant était particulièrement dur avec moi. Je devais effectuer les tâches les plus difficiles auxquelles je n'étais pas accoutumé, et cela au pas de gymnastique. Je m'effondrais sans cesse, et à chaque fois on me ranimait en me conduisant au sous-sol où l'on me mettait dans l'eau jusqu'aux hanches et l'on me versait de l'eau sur la tête ».

Ces deux témoignages montrent bien que le travail auxquels les Témoins de Jéhovah étaient asservis n'était qu'un travail de punition non productif.

A Mauthausen, tous les Témoins qui y sont transférés sont affectés à la carrière. *« Mauthausen n'est pas un sanatorium comme Dachau. Les trois premières années, tous les frères sans exception furent astreints à un dur travail physique dans une carrière. »* (Alois Moser et Josef Buchner)

A Ravensbrück où est envoyé Albin Glowacz, les SS et les gardiens haïssent les Témoins : *« Lorsque se présentait un travail difficile, il était réservé uniquement aux Témoins de Jéhovah. Pendant la nuit, lorsqu'un transport était annoncé, vite les Témoins et les Témoins seuls étaient réveillés et devaient effectuer le déchargement. »*

Comme les hommes, les femmes sont affectés à des kommandos de transports (de charbon, de bois...) et de déchargement. Le plus dangereux est de décharger les bateaux.

« Le plus douloureux était le déchargement des bateaux. Ce travail offrait un spectacle cruel : sur des planches oscillantes, les femmes poussaient les brouettes, se croisaient maladroitement ; elles perdaient souvent l'équilibre et tombaient à l'eau. »

A Neuengamme, les triangles violets sont affectés à des kommandos particulièrement durs.

Il y a le kommando travaillant à la canalisation de la Dove-Elbe, le kommando de désherbage constitué exclusivement de Témoins de Jéhovah, un kommando de « désherbage » où les détenus doivent curer les canaux ; la briqueterie : les argilières ; et la Betonkolonne qui fait des plaques de béton destinées à la construction de petites maisons à Hambourg pour reloger les habitants.

A Zweibrücken, il y a plusieurs kommandos de travail mais ils sont coupés et ne peuvent pas communiquer. De plus, les Témoins de Jéhovah sont surveillés et n'ont pas le droit de parler à d'autres détenus car les SS craignent qu'il n'y ait de nouveaux adeptes du mouvement.

A Buchenwald, les « Fondamentalistes » sont détestés et traités de « criminels d'Etat et salauds de croyants ». Victor Bruch parle des premiers jours de 1942 où fut donné cet ordre : « Si un prisonnier possède un pull-over en plus de celui qu'il a reçu au camp, qu'il le remette immédiatement pour les soldats du front de l'Est. » Comme tous les autres Témoins de Jéhovah, il refuse de le donner et il doit rester sur la place d'appel debout pendant des heures. De plus, il devra travailler de nuit sans son pull. « Vous travaillerez par vingt degrés en dessous de zéro jusqu'à la tombée de la nuit. Retirez immédiatement tous vos sous-vêtements ! »

A la suite d'une soi-disant rébellion contre le Reich, vingt d'entre eux « sont accusés de rébellion pour n'avoir pas respecté le règlement du camp, avoir soudoyé le doyen du block et avoir coupé la radio lors d'allocutions prononcées par le chef du gouvernement du Reich » et doivent « faire du sport » dans de la neige haute de 20 cm.

Ces différents exemples montrent bien que les Bibelforscher n'ont que très rarement un statut convenable.

Parfois les Témoins de Jéhovah sont isolés dans des baraques spéciales, comme à Sachsenhausen où aucun autre détenu n'a le droit d'aller, ou au contraire des juifs sont installés avec eux car, selon les SS, « ils adorent le même Jéhovah. ».

Ceux qui sont relativement protégés

Les Témoins de Jéhovah ne sont pas tous affectés à des travaux éreintants, ils font parfois partie de l'administration ou du personnel chargé de l'arrivée des détenus et certains d'entre eux sont dans des kommandos de travail qui ne sont pas trop fatigants.

De temps en temps, les SS demandent à certains Témoins, de part leurs qualifications dans le kommando où ils se trouvent, de leur rendre un service. Cependant, ces histoires prennent parfois une tournure contrariante pour les SS.

A Schirmeck, le détenu 28 818 Adolphe Arnold fut chargé par un SS de repeindre ses meubles de cuisine. Une fois le travail accompli, le SS envisagea de le faire travailler dans un atelier de peinture à l'extérieur mais pour ce faire, il lui proposa de peindre des caisses de munitions. Le détenu refusa et ledit SS ne comprit pas pourquoi car il avait accepté de repeindre sa cuisine à lui, un SS. Cependant le détenu n'avait pas obtempéré car il « faisait la différence entre l'homme en tant qu'être humain, avec ses besoins personnels et légitimes et son idéologie condamnable » Le SS, ayant été contrarié de ne pas avoir tiré de profits, amena cette affaire des caisses de munitions devant la Kommandantur.

Toujours dans le même camp, on proposa à Emma Arnold de raccommoder une veste militaire. Elle refusa fermement et fut enfermée dans une cellule sans boire ni manger. Comme elle refusait toujours ce travail, le commandant du camp vint la voir et lui dit : « Pourquoi ne faites-vous pas cette veste ? Vous croyez vraiment que nos soldats portent des vestes raccommodées ? Voyons ! Cette veste est destinée aux prisonniers du camp de Schirmeck ! » Une fois que l'officier lui eut dit cela, Emma Arnold raccommoda la veste mais en enlevant les pattes d'épaules et les plis d'aisance car, fidèle à sa foi, elle ne finançait pas l'effort de guerre et comme elle le dit au commandant du camp furieux : « Mon commandant, vous-même m'aviez dit que cette veste était pour un prisonnier or je n'ai jamais vu de prisonniers avec des galons. » Cette affaire lui vaudra des mois de cellule isolée et de bunker.

Parfois, les Témoins de Jéhovah travaillent aussi au service direct des SS en leur servant de domestique, de bonne d'enfants, de jardinier, en élevant leurs volailles...

Beaucoup de Témoins de Jéhovah sont employées de maison car on les dit particulièrement scrupuleuses. Elles sont très recherchées mais les SS les trouvent trop peu nombreuses. Elles ont une relative liberté et grâce à cela, elles peuvent parfois rendre visite à de la famille comme Hilde Kuserow à qui la femme du SS qui l'emploie permettra d'aller voir sa sœur. Elles sont très scrupuleuses et zélées. Elles s'attachent aux enfants dont elles s'occupent selon le commandant d'Auschwitz sans pour autant chercher à les convertir à leur religion. Cependant, même chez les SS, certaines refusent de brosser voire toucher les uniformes ou tout ce qui a un rapport avec l'armée.

A Oranienburg, Gertrude Pötzingler va travailler chez le SS Sturmbannführer Kiener. Là-bas, elle aide la femme du SS qui est enceinte d'un deuxième enfant. Elle aide au ménage et s'occupe des enfants. Elle n'a plus de contacts avec sa communauté mais en allant chercher du lait, elle rencontre d'autres Bibelforscher et des réunions clandestines sont organisées.

A Neuengamme, certains d'entre eux sont protégés, ils mangent mieux que les autres détenus, ils peuvent dormir plus longtemps et certains s'occupent des lapins des SS.

Elles travaillent aussi dans l'administration du camp : l'inscription, le déshabillage et l'épouillage. Ce dernier était accompli au camp de Ravensbrück par des Bibelforscherinnen dont une, Emmi, pour qui couper les cheveux était devenu un plaisir.

Les Témoins de Jéhovah sont parfois envoyés dans des kommandos de travail qui ne sont pas particulièrement durs par rapport aux autres. A Ravensbrück, les Etudiants de la Bible employés dans une usine à bois sont relativement privilégiés car ils ne sont pas exposés au froid. Dans cette usine, Gertrude Pötzingler doit faire des semelles et des talons de bois.

Ceux qui ont été persécutés

Dans d'autres camps, les témoins de Jéhovah sont exterminés et envoyés aux chambres à gaz à cause de leur refus de participer à l'effort de guerre nazi ou punis et frappés à coup de bâton.

A Ravensbrück, en 1942, environ 90 Bibelforscherinnen cessèrent le travail aussi bien celles des kommandos de jardinage que celles du kommandos « élevage d'angora » car « la laine des lapins était utilisée pour l'armée » et « les légumes destinés à un hôpital militaire ».

On les laissa debout 3 jours et 3 nuits dans la cour du bunker puis 40 jours dans l'obscurité du bunker. La plupart d'entre elles avaient entre 50 et 60 ans et elles reçurent toute 75 coups de bâton suivant l'ordre de Berlin sur les refus de travail.

Elles ont refusé de travailler pour la guerre tout comme les filles de l'Armée Rouge. Elles ont, elles aussi, été persécutées et décimées mais les quelques survivantes sont des privilégiées, admirées pour leur courage. ***« A Ravensbrück, seules les prisonnières de l'Armée Rouge et les Bibelforscherinnen avaient refusé de travailler pour la guerre.[...]Les filles de l'Armée Rouge ne travaillaient que pour le camp (cuisine, administration, etc.). Et les Bibelforscher étaient bonnes chez les SS. »***

A Auschwitz, un grand convoi d'Etudiantes de la Bible arriva en mai 42. Elles refusaient de travailler, elles ne cessaient de prier et ne voulaient pas se présenter à l'appel disant qu'on ***« reste debout devant Dieu et non devant les hommes »***. Elles furent punies puis envoyées aux chambres à gaz.

IV. Et les femmes ?

1) *La femme, égale de l'homme dans les camps*

Travaux de terrassement

Les détenues de Ravensbrück doivent effectuer des travaux en plein air sur divers chantiers. Alors c'est le climat qui, après leurs maîtres, devient leur premier ennemi et leur cause souvent des souffrances aiguës, froid intense, en ces régions nordiques et continentales, pour elles surtout qui ne sont ni vêtues ni nourries, qui pataugent dans la neige ou la boue, avec les rafales de vent glacé sur les plaines, les pluies qui laissent leurs vêtements mouillés tout le jour ou plusieurs jours ; en été, au milieu de la journée, de brusques et insupportables chaleurs. L'autre grande difficulté pour les colonnes de travail en plein air, c'est qu'il s'agit presque toujours de transporter des objets pesants, sans proportion avec leurs forces, leurs possibilités.

Le poids et le froid sont les deux grosses difficultés. Ainsi, le kommando des marais est chargé de récupérer de la terre cultivable sur les bords marécageux du lac. La travailleuse met une première couche de sapins verts dans l'eau, puis une couche de sable et scories – chaque couche d'environ 50 centimètres ; finalement, un mélange de terre et d'engrais de vidange. On procède par petits morceaux, les branches de sapin devant avoir absorbé l'humidité d'abord. Ainsi ont pris naissance les jardins du tour du lac, et c'est là aussi que seront jetées les cendres de leurs camarades du crématoire.

Dans le kommando du bois, le travail consiste à déterrer les racines des pins coupés en faisant un trou de deux mètres à peu près, ce qui les abrite du vent et des regards de la SS. Elles sont sept par trou, et elles peuvent faire durer le creusement jusqu'à dix ou douze jours, jusqu'à ce que les autres sortent le leur à l'alignement. C'est un travail assez dur étant donné que les racines doivent peser dans les 500 kilos ; elles appellent parfois des amies à l'aide, car à chaque « oh, oh ! » il y en a, parmi les sept, qui tombent en syncope ; les femmes de ce kommando essayent cependant de tirer parti de la situation et de rapporter à l'intention des malades quelques bourgeons de sapin ou un peu de charbon de bois volé au feu des SS.

Un kommando voisin s'occupe du transport du charbon, il s'agit d'aller chercher des briquettes déchargées près du lac, de les mettre dans une charrette, de s'atteler à la charrette et de la tirer sur les chemins glacés ou boueux ; on place ensuite les briquettes dans un drake – grosse caisse en bois, très lourde, munie de brancards à l'avant et à l'arrière que l'on porte à deux. Il reste à déposer les briquettes dans les chambres de ces messieurs ou de ces dames.

Dans la carrière de sable, les mains, les bras, font mal.

Des prisonnières creusent au fond ; sur les pentes, d'autres remontent le sable jusqu'à la surface où se postent les surveillantes, prêtes à frapper si une pelle n'est pas assez pleine, si on pose un instant à terre la lourde brouette. Une autre colonne travaille sur des terrains d'épandage, à remplir de matière molle de lourds wagonnets ; quatre femmes poussent un wagonnet, et elles essayent en vain, au retour, de se débarrasser de l'odeur. Mais le plus épuisant peut-être, c'est le rouleau compresseur : Elles font les fondations des routes du camp, et elles tassent le mâchefer en tirant un énorme rouleau de ciment de 1.50m de diamètre, 3m de long et qui pèse 8 à 900 kilos. Certaines s'attèlent à sept ou huit pour le traîner.

Il y avait également des détenues chargées de tuyaux d'arrosage, de lourds tuyaux longs de plusieurs dizaines de mètres, que chacune à la file porte, au long des jours, sur leur épaule meurtrie – et cela, que la terre soit assoiffée ou qu'elle soit par avance détrempée.

Outre ces ateliers et chantiers plus ou moins permanents, le Bureau d'embauche fournit aussi de la main-d'œuvre pour des tâches extérieures qui se présentent occasionnellement. La principale était le déchargement de wagons remplis de marchandises pillées un peu partout, en Pologne, en Tchécoslovaquie : travail qui demande de rudes efforts physiques quand il faut remuer de ses doigts gourds la ferraille glacée, ou empiler les épaisses planches des chalets tchèques démontés. Mais les « wagonneuses » ont un grand avantage : elles sont les mieux placées pour voler divers objets très nécessaires, vêtements, biscuits, savon, parfois même médicaments.

Ouvrières en usine

A Ravensbrück, le travail devant servir, directement ou indirectement à l'industrie de guerre allemande, la plupart des camps principaux et secondaires ont été installés auprès d'une usine d'armements, d'un terrain d'aviation, d'une mine, d'une gare ou d'une fleuve apportant la marchandise, etc.

Dans ses kommandos, surtout dans ceux de faible dimension, la presque totalité des femmes sont employées à la production.

Pour la plupart d'entre elles, c'est en Allemagne et comme prisonnières qu'elles font connaissance avec le travail industriel, et en particulier avec le travail à la chaîne. Semblable à ce qu'il est toujours – d'un rythme difficile à tenir longtemps, répétitif et lassant pour l'attention, en même temps qu'il est inintéressant, puisque la pièce n'a aucun sens séparée de l'ensemble de l'objet – il est aggravé pour elles par sa durée – douze heures de jour, ou douze heures de nuit -, par leur état de faiblesse, par la surveillance hostile et les coups.

Dans d'autres ateliers (par exemple à l'usine de Torgau), la chaîne est faite d'une série de cuves emplies d'acides corrosifs dans lesquelles les vieilles douilles d'obus sont successivement plongées pour être décapées : se baisser pour retirer une douille du bassin qui est devant soi, se relever chargée de cette lourde pièce, se retourner, la plonger dans la cuve qui est derrière, c'est aussi engourdissant pour l'esprit que pénible pour les reins et les bras – sans compter les poumons qui respirent sans protection cet air délétère.

Le travail proprement dit est donc industriel. On fabrique des pièces pour moteurs d'avion à Beendorf, à Zwodau (annexe des usines Siemens-Halske), à Abteroda (entreprise B.M.W), des obus de D.C.A. à Leipzig (Nordwerk, usine Hasag), des cartouches à Holleischen (poudrerie Skoda), des masques à gaz à Limmer-Hanovre ou à Sachsenhausen (usine Auer) ; on travaille encore pour les armements à Torgau (dépôts Muna), à Barth (usine Heinkel), à Wattenstedt (usine H. Goering), à Neubrandenburg et dans l'ensemble des kommandos.

Fonctions diverses

A Auschwitz, dans le camp des femmes, une soixantaine de détenues tiennent à jour les dossiers individuels, et relèvent l'état quotidien des effectifs du camp, des kommandos de transfert, des morts. D'autres remplissent, à longueur de journée, des actes de décès, de faux actes de décès, bien sûr, qui devront rassurer — en expliquant — des familles allemandes ou des territoires annexes, inquiètes d'être sans nouvelles d'un des leurs. Certes, elles apprendront la mort d'un être qui leur fut cher, mais elles sauront que le camp a fait tout son possible pour alléger les souffrances, soigner le malade qui, malheureusement apprendront-elles, est mort en général d'un arrêt cardiaque !

Les femmes peuvent également être chargées d'effectuer les « petites corvées », Madeleine Perrain témoigne :

« Toutes les corvées du camp étaient exécutées par les prisonnières. A Ravensbrück, en 43, nous devions sortir à 3h30 pour l'appel du matin qui durait environ deux heures, par n'importe quel temps. Nous partions cinq par cinq, nous serrant pour avoir moins froid et ne pas tomber sur le verglas ou la neige. Quand il avait plu, nous tâchions d'éviter les grandes flaques d'eau car nos souliers étaient percés ou les claquettes en étaient submergées. Après l'appel général, avait lieu sur l'avenue centrale du camp un second appel, celui du travail les travailleuses en colonnes pour l'extérieur du camp, forêt, sable, charbon, etc., et les autres pour les ateliers de confection à l'intérieur du camp, rangées par atelier (atelier 1, 2, 3, coupe, matériel, réparation des machines, etc.), réfection des blacks, enlèvement des ordures ménagères par tombereaux traînés par des femmes, déchargement du pain, du charbon, par voilures tirées également par des femmes, mâchefer amené par wagonnets pour la réfection des chemins du camp, nivellement de ces chemins fait à l'aide d'un énorme rouleau de pierre tire par une vingtaine de femmes, ainsi que le service d'arrosage nécessaire pour ce travail; tout ceci était exécuté à bras de femmes. 1 en était de même pour la nourriture nécessaire pour l'ensemble des blacks, nous étions désignées à tour de rôle pour aller en corvée à la cuisine, chercher les cuves de soupe au de café ».

Quand une prisonnière n'est affectée à aucune colonne stable de travail productif ou de travail d'entretien, elle est *verfügbar*, disponible, corvéable. C'est parmi les *Verfügbaren*, on l'a vu, que les chefs du bureau d'embauche choisissent le nombre de femmes nécessaires pour compléter les colonnes de travail ; parmi elles aussi que les *blockowas* désignent des femmes pour le nettoyage – peu de Françaises étant femmes de ménage en titre (*Zimmerdienst*) – ainsi que pour les corvées diverses. Elles forment le sous-prolétariat des camps, que les maîtres méprisent et pourchassent mais qu'ils tolèrent dans la mesure où ils ont besoin de cette réserve. Parmi les corvées auxquelles les *Verfügbaren* sont astreintes, il y a, surtout dans les derniers mois, l'enlèvement des mortes, entreposées à mesure sur le sol des lavabos et qu'il faut ensuite transporter à la fosse ou au crématoire.

Les instructrices

Il s'agit de l'équivalent des *kapos* chez les femmes, particulièrement dures et cruelles, relayées par les *Aufseherinnen*.

2) Des travaux plus spécifiques ?

La place des femmes

Les femmes peuvent être logées dans des camps de femmes (comme à Ravensbrück), dans des quartiers pour femmes dans les grands camps (comme à Auschwitz), dans des ateliers ou usines de femmes. Elles sont séparées des hommes sur le lieu de travail.

Des tâches plus « féminines »

Comparé avec tous les autres travaux de force, certains emplois paraissent relativement doux. Tel est l'atelier de couture, avec des coupeuses, des ouvrières à la machine, des couturières de finition, des couseuses de boutons. Pourtant le manque d'air, le manque de mouvement, la présence de tant de vieilles femmes épuisées, la rapidité du rythme exigé, rendent ce travail pesant. Pour un bouton mal cousu, l'*Aufseherin*, d'une gifle, les envoie rouler à terre. Les SS s'en mêlent et rossent les femmes quel que soit leur âge ; à titre exceptionnel, l'accord tacite de la prisonnière chef d'atelier permet aux travailleuses de respirer un peu, de s'entraider.

Quelques tâches plus particulières et plus cachées

Certaines femmes, notamment les belles Juives, sont mises de côté au moment de la sélection et emmenées dans un chalet entouré de barbelés et situé à une trentaine de mètres de la limite du « petit camp ». C'est effectivement une maison de plaisir, une maison close où le service personnel et la distraction des SS sont assurés par ces femmes.

Quand les conditions de vie ont été améliorées pour les détenus travaillant au montage des fusées à Dora-Mittelbau, ceux-ci ont eu droit non seulement à des baraques de bois en plein air mais à la constitution d'un vrai camp avec routes en ciment, une cantine, une fanfare... et une maison close comme il se doit !

Le travail dans l'univers concentrationnaire nazi

L'EXEMPLE D'UN CAMP, LE STRUTHOF



I. Présentation du camp

- 1) Le camp-souche
- 2) Sa construction
- 3) Les satellites du camp
 - Les différents kommandos extérieurs au service de la SS
 - Exploitation économique et effort de guerre
 - Les tunnels et les mines

II. Les détenus

- 1) Les effectifs
- 2) Evolution des détenus
- 3) Catégories de détenus
- 4) Les NN

III. Le travail au Struthof

- 1) Les différents travaux effectués par les détenus
 - Dans le camp-souche
 - Les services du camp
 - Hors du camp, la carrière de granit, le Steinbruch
- 2) L'organisation du travail
 - Rythmes et rites quotidiens
 - La discipline
- 3) Le résultat

L'exemple d'un camp, le Struthof

I. Présentation du camp

1) Le camp souche

Le camp de Natzwiller-Struthof se trouve dans les Vosges, dans la vallée de la Bruche, dans le village de Natzwiller, au lieu-dit du Struthof, d'où son nom. Il est à environ 800 mètres d'altitude, l'hiver le camp est enneigé.

Le camp du Struthof a été créé pendant que les camps de concentration étaient en pleine mutation et passaient de camps disciplinaires à « réservoirs » de main-d'œuvre mais où la discipline est la même, ou parfois plus rude. La présence de granit sur le site du lieu dit Struthof a été décisive dans la construction du camp. C'est le SS ingénieur Blumberg qui avec des géologues avait soupçonné la présence de granit rose.

2) Sa construction

Le lendemain de l'installation des SS dans un hôtel près de l'espace où sera édifié le camp, un kommando de travail extérieur fut formé au camp de Schirmeck-Vorbrück. Il devait se rendre au lieu dit « Struthof » pour y déménager les affaires de l'ancien propriétaire d'une villa où s'installa Kramer, le commandant du camp. Ce travail dura deux jours. Charles Béné témoigne :

.....
« Un nouveau kommando de travail extérieur est formé au camp de Schirmeck-Vorbrück. Il doit se rendre au lieu dit 'Struthof' pour commencer de nouveaux travaux. Les volontaires sont au nombre d'une trentaine, surtout des jeunes. Oh ! Ils ne sont pas volontaires par zèle mais simplement parce que les prisonniers qui restent au camp sont encore moins tranquilles et aussi parce que chaque travailleur d'un commando extérieur touche une ration de pain supplémentaire. (...)

Pendant deux jours, les hommes du commando vont déménager une partie du mobilier et autres affaires personnelles appartenant au propriétaire et les descendre, à dos d'homme, jusqu'à l'hôtel. »

.....

Le troisième jour, ils installèrent des poteaux télégraphiques pour amener le courant jusqu'à la villa. Charles Béné témoigne :

.....
« Les poteaux amenés de la vallée par des camions, sont déchargés devant l'hôtel, d'où six prisonniers les portent, chacun, à leur emplacement respectif, travail très pénible sur cette pente raide, d'autant plus que les tailles des porteurs sont souvent très différentes, de sorte que les plus grands portent en réalité beaucoup plus lourd que les petits... »

.....

Une fois les poteaux à leur place, il faut creuser les trous. Charles Béné témoigne :

« Pour chacun il y a deux prisonniers et un SS pour les surveiller. Certains ont la chance de tomber sur du bon terrain, mais d'autres, par contre, doivent creuser la roche et avancent beaucoup moins vite, ce qui leur vaut d'être lâchement battus par leurs gardiens qui jamais ne cherchent à comprendre. »

Par la suite, d'autres détenus de Schirmeck-Vorbrück viennent travailler le samedi après-midi au camp du Struthof ; ces détenus rentrent dans la vallée le soir : ils viennent en complément. Près de la villa, un tracé a été fait, il est rectangulaire. Il est incliné de 30%. Les détenus, toujours de Schirmeck, débroussaillent le terrain puis forment deux rangées parallèles de poteaux qui faisaient près de quatre mètres de hauteur. Il tisse ensuite un grillage de fil de fer barbelé qui est monté sur des isolateurs, les détenus avaient compris qu'il allait être électrifié. C'est le travail du kommando « *Bauleitung* » pour assurer la sécurité du camp provisoire. Les travaux occupent la totalité des détenus c'est-à-dire 300 environ.

Il faut aussi construire la route qui mène au camp et à la carrière. C'est le kommando Strassenbau. Ce travail est très pénible car il se fait à flanc de coteau dans le roc. Cela semble être le « *passage obligé de tous les nouveaux arrivants* » (Fritz Ehlscheid, matricule 25). Au Struthof il y a deux kommandos de routes : Strassenbau I et II pour construire la route qui mène à la carrière et le tronçon qui relie cette route à celle du camp. Ce sont les détenus de la compagnie disciplinaire qui y sont envoyés principalement. Celle-ci a été créée en fin d'année 1941 pour les détenus qui ont failli au règlement, ils sont distingués par le port d'un disque rouge sous leur matricule et dans leur dos. Ce travail s'est révélé exténuant car il y avait beaucoup de mouvements de détenus et donc un changement de main d'œuvre constant. Charles Béné témoigne sur ce travail :

« Ce matin-là, je suis affecté comme « puddelmann » (terrassier) au kommando construisant la route du camp. Le travail y est le plus dur, la mauvaise saison étant déjà bien avancée et une brise glaciale balayant sans cesse ce flanc nu de la montagne. Heureusement que le kommando est dirigé par un Allemand qui n'est guère brutal envers ses hommes, le Kapo Arthur Bober, qui traîne de camp en camp depuis 1935... Comme je suis nouveau, je n'ai pas le droit de travailler avec un outil. Le Kapo me charge donc d'enlever les blocs de roches et les plus grosses pierres avec les mains pour les jeter dans le talus en bordure du chemin en construction. »

A part le terrassement pour la construction des routes, il y a aussi l'aménagement du site du Struthof. Ce qui entraîne la formation d'équipes de travail spécialisées.

Pour la pose des canalisations, c'est le kommando *Rohrleger* et *Wasserleitung* ; la construction d'une fosse de décantation, la pose de barbelés en différents endroits et la construction des baraques. Tout le matériel utilisé était acheminé via la gare de Rothau. Les baraques arrivaient en pièces détachées. Des camions les transportaient mais lorsqu'ils arrivaient en terrain accidenté où ils ne pouvaient passer, les détenus les portaient sur leur dos. Ce qui formait la terrible « *Transportkolonne* ». Les détenus acheminaient des panneaux de 3m sur 1,5 m sur 600 mètres en pente raide. Les kapos et les SS les relevaient à coups de crosse ou de bâton lorsqu'ils tombaient d'épuisement. Le camp prenait forme peu à peu et d'autres convois de détenus arrivaient. L'aménagement du Struthof continua jusqu'en fin 1943 avec la construction du crématoire. La construction de ce block un peu spécial fut terminée en octobre 1943. Il fut créé deux autres kommandos d'aménagement avec les NN français. Charles Béné raconte le travail effectué dans les kommandos de construction des baraques :

« D'autres équipes montent encore des baraques préfabriquées en bois en amont de la villa (emplacement des parcs automobiles actuels) destinés à loger les hommes (...).

La technique de construction de ces baraques est à l'époque quelque chose d'inédit du fait qu'elle consiste simplement à assembler des panneaux préfabriqués d'une longueur de deux mètres et avec la hauteur définitive de la construction. Ces panneaux sont confectionnés par les prisonniers du camp de Dachau. Acheminés par voie ferrée jusqu'à la gare de Rothau, ils sont montés par camions jusqu'à l'hôtel du Struthof et stockés. Le reste du transport se fait à dos d'homme.

Quatre par quatre, portant un de ces panneaux, les prisonniers montent péniblement les 800 mètres de cette pente raide. Ces pièces sont très lourdes car l'épaisseur des cloisons est remplie de paille de verre servant d'isolant. Les SS estiment pourtant que le chargement pour quatre hommes n'est pas assez lourd et y ajoutent invariablement soit un sac de ciment, soit une vingtaine de briques. Mais leur sadisme ne s'arrête pas là car souvent, au lieu de désigner pour un même panneau des prisonniers de tailles sensiblement égales, ils choisissent deux grands et deux petits. Il leur arrivait aussi, pour s'amuser, de placer un grand et un petit de chaque côté en position latérale inversée... Transporter ces panneaux devenait donc un vrai supplice, surtout pour les petits sur lesquels reposait tout le poids du chargement. Aucun changement n'était autorisé et la moindre défaillance punie d'une volée de coups. (...)

Après avoir débroussaillé l'endroit, les prisonniers plantent deux rangées parallèles de solides poteaux, de près de quatre mètres de haut, autour de ce vaste quadrilatère. Ce travail terminé, ils vont y tisser un grillage de fil de fer barbelé pour former une double enceinte laissant un couloir central d'une largeur de deux mètres environ. Le grillage de l'enceinte intérieure doit être monté sur des isolateurs, ce qui laissait supposer qu'il allait être électrifié. »

Au final, le camp se compose de huit terrasses, qui permettent la construction des blocks, les terrasses sont desservies par des escaliers et chaque terrasse comporte une place d'appel. Charles Béné témoigne sur le travail de ces détenus :

« Le premier travail de ces hommes est de continuer l'œuvre commencée par les prisonniers de Schirmeck, débroussailler les alentours presque entièrement vierges et aménager la route vers le futur camp. Il n'y aura plus de repos, ni le samedi, ni même le dimanche, et ce également pour les déportés qui, pendant le restant de la semaine, ont une autre occupation bien définie.

Lorsque le gros de ces travaux est terminé, une partie des prisonniers s'attaque à l'aménagement intérieur du camp. C'est le début du pire calvaire pour tous ces malheureux. Le terrassement, la préparation des plates-formes pour les futures baraques, la construction d'escaliers en pierre (il y en aura trois de 143 marches), et le tracé d'un chemin intérieur pour enlever la terre de la roche, exigeant des efforts extrêmement pénibles, inhumains. »

Ces places d'appels sont exposées à toutes les intempéries et les appels, longs et interminables, sont d'autant plus atroces pour les détenus. La dernière terrasse qui fut construite, en bas du camp, reçut le crématoire, qui remplaça le four ambulant destiné à incinérer les corps, et le bunker (« le baigne dans le baigne »). Des douches furent construites à cet emplacement destinées à la désinfection seulement. Le camp est constitué de cinq espaces distincts selon leur destination : hébergement, quartier des SS, Bunker, bâtiments spécialisés et crématoire. L'achèvement des dernières baraques se fait de mai 1941 à 1943. L'ensemble inscrit dans un rectangle d'une superficie assez restreinte (1

hectare) permet une surveillance très efficace et donc une impossibilité d'évasion. Les bâtiments administratifs et ceux des SS sont construits le long de la route qui mène au portail d'entrée : Il y a quatre baraques destinées aux gardiens, les autres servent d'ateliers, de dépôt, d'armurerie pour la SS, il y a même une salle de projection installée en 1944. Le tout est clos et surveillé par des SS qui tournent dans la double clôture de barbelés électrifiés de 3 mètres de largeur afin d'éviter encore une fois toute évasion. Charles Béné témoigne ; à ce moment là les travaux ne sont pas terminés mais la description est déjà très avancée :

« Peu à peu, le camp prenait forme. Près du cantonnement de la troupe des SS de nouvelles baraques sont montées l'infirmerie des SS (juste derrière la grande plaque de ciment existant encore aujourd'hui) ; La Kommandantur du camp avec le bureau du Lagerführer Kramer; une annexe de la « Bauleitung » la « Kleidungskammer » des prisonniers et enfin une baraque avec les ateliers des tailleurs, cordonniers, horlogers, etc... (Ces trois dernières baraques se situent près de l'emplacement de l'actuel mémorial).

Sur le terre-plein derrière la baraque de la « Bauleitung » est construit un transformateur destiné à tension de 20.000 volts pour l'enceinte électrifiée.

Huit miradors fermés surplombent le camp, équipés de puissants projecteurs pour la surveillance du camp, d'une cloche d'alarme et un téléphone les uns au poste de garde du grand portail.

Devant la petite baraque du poste de police. à droite de l'entrée juste derrière le poste de garde, un chemin rocailleux monte vers le sommet de la montagne. C'est par là que les Kommandos se rendent à la sablière, située à une centaine de mètres en amont, et à la carrière du Struthof, le « Steinbruch » pratiquement installée derrière l'arête du sommet

Cette sablière laissera un souvenir sanglant car pendant quatre années les SS y fusillent des centaines de patriotes et résistants de toutes nationalités, héros souvent inconnus car leur arrivée n'a jamais été enregistrée au camp. Quant au « Steinbruch », il absorba aussi un immense tribut de vies humaines. On a longtemps supposé que ce camp avait été implanté au Struthof pour l'exploitation du magnifique grès rose des Vosges qui était extrait de sa carrière. Si cette roche servait effectivement à la construction du camp et des routes, le rapport d'un officier supérieur allié qui a travaillé dans ce bagne dès mars 1942, fait ressortir que la raison d'être de cette carrière était peut-être toute autre. »

3) Les satellites du camp

Le Struthof, comme tous les autres camps de concentration, s'est étendu et des kommandos extérieurs se sont créés en plusieurs vagues.

Tous les lieux de détention sont à peu près organisés selon le même système administratif mais ils n'ont pas le même objectif. Il y a deux vagues majeures.

La première, fait construire des kommandos au service exclusif de la SS (lancée à Obernai le 15 décembre 1942, pour le KL-Natzwiller). La deuxième vague fait construire des kommandos extérieurs d'entretien, de remise en état d'infrastructures, et de production, liés à la SS ou à l'industrie de guerre qui devrait faire faire au Reich un dernier bond pour mener à la victoire. Ils travaillent directement avec des entreprises privées. Leur administration repose tout comme celle du camp sur la double hiérarchie entre SS et détenus. La première vague correspond à la « période RSHA » et la

deuxième à la « période WVHA ». Le camp du Struthof ayant été créé tardivement (1941) il rattrape son retard sur les autres KL.

Les différents kommandos extérieurs du Struthof au service de la SS

Obernai

La construction de ce kommando débute le 15 février 1942 avec l'arrivée de 200 détenus du camp souche. Le nombre de détenus se stabilise à 150, 160 détenus jusqu'en août 1944.

Les hommes commencent par aménager les locaux pour les stagiaires de la SS-Nachrichtenschule (« école des transmissions ») qui forme des femmes pour l'armée et la SS. La construction de ces baraques est jugée essentielle pour la poursuite la guerre.

Le KL-Natzwiller met à disposition 13 ouvriers qualifiés et 162 ouvriers spécialisés qui sont facturés à 0.30 RM par jour de travail.

Les premiers travaux sont très durs, les baraques de SS-Helferinen s'achèvent courant 1943. Une seule évasion a été mentionnée dans ce kommando. Il y eut quelques exécutions et pendaisons. Les détenus sont astreints à divers travaux éparpillés en plusieurs petits kommandos très difficiles à surveiller.

Peltre et Metz

Ces deux kommandos se trouvent en Moselle annexée et ont des effectifs très réduits. Le kommando de Peltre compterait environ 50 hommes logeant dans une annexe délabrée d'une ferme sous le commandement Du SS René Roman. Ils sont affectés au service de la SS. Ils aident à l'élevage de chevaux et font de l'agriculture. Un détenu mentionne des travaux de terrassement et le creusement d'un trou de 12,5 m sur 20 m, sans doute une piscine pour la SS.

C'est le 7 août 1943 que 80 détenus arrivent du camp principal à Metz. L'effectif resta constant jusqu'en mai 1944 avant de passer à 100. Les détenus sont hébergés au Fort de Metz-Queleu, dans des casemates séparées. L'aménagement de ces casemates fut leur premier travail. (Trois pièces, et une cuisine pour les détenus et une cuisine pour les SS) Une partie des détenus travaillent dans les cuisines de l'hôtel, d'une caserne et à l'aéroport de Metz-Frescati. Les hommes sont amenés chaque matin sur leur lieu de travail. La cuisine est faite pour des soldats allemands et non pour des auxiliaires féminines.

Cernay

Kommando ouvert tard en mars 1944, se trouvant en Alsace à 25 kilomètres à l'ouest de Mulhouse. Son effectif est au départ de 80 hommes et monte au maximum à 250 de juillet à août 1944. Les détenus travaillent à l'aménagement au départ d'un camp d'instruction pour SS non allemands (suisse, néerlandais ou belges) puis s'occupent de son entretien. Il y aurait eu, selon un témoignage, 25 décès à Cernay qui semble un kommando difficile tant par le travail que par l'encadrement brutal.

Iffezheim

Kommando ouvert le 16 mars 1943 se trouvant à dix kilomètres au sud de Rastatt. Il se rattache aux kommandos alsaciens et mosellans car ses activités sont liées à la construction et au service des activités SS. Au départ le kommando se composait de 70 détenus puis de 127 en janvier 1944 et ce chiffre retombe à 45 vers février avril. Le premier travail des détenus est de construire eux-mêmes leurs baraques, travail toujours aussi dur. Le 8 octobre 1943, il y a un appel de détenus spécialistes

pour ce kommando. (Un cordonnier, des tailleurs, des menuisiers, des peintres, un serrurier, et sept commerçants vendeurs) Cette demande confirme la volonté de construire un camp sur Iffezheim.

Bad Rappenau

Kommando ouvert en octobre 1944, il est en fait un sous-kommando de Neckarelz employant 50 détenus. C'est une équipe de travail pour la SS travaillant dans la forêt ou dans des fermes des environs. L'activité principale est de décharger des camions et des wagons remplis d'objets volés pour la SS. Il y a aussi des machines, des outils et des transformateurs que les détenus s'affairent à réparer. Le matériel est ensuite stocké dans les locaux d'une ferme des environs, elle aussi réquisitionnée par la SS. Le travail peut être pénible si certaines machines sont lourdes.

Un kommando de déminage s'est formé avec des détenus de Bad Rappenau.

Ellwangen et Heppenheim

Ces kommandos sont ouverts en juin 1943, ils font suite à des kommando dépendant du KL-Dachau. Ils sont tous deux des kommandos qui se rattachent à la SS.

Ellwangen : Il se trouve entre Stuttgart et Nördlingen, composé au départ de 20 détenus, il passe à 100 en juillet 1943. Il reste ensuite stable jusqu'à mi-décembre puis est réduit de 30 détenus jusqu'au début du mois de janvier. Une trentaine d'hommes logent dans et travaillent à la caserne Mühlberg, les autres sont hébergés dans un autre bâtiment hors de la caserne. Ils sont tous au service de la 5^{ème} SS-Grenadier-Ersatz-Ausbildungsbataillon qui est chargée de l'instruction de la Waffen-SS, affectés aux unités blindés. Comme dans les kommandos Mosellans et Alsaciens, il faut construire les bâtiments donc faire du terrassement et les entretenir. Les détenus font aussi de la production de charbon de bois et des travaux dans une carrière très difficile.

Heppenheim : Il se situe à 20 km de Worms, en Hesse. Son effectif était réduit à 30 détenus en 1943 mais oscille ensuite entre 40 à 66 détenus. Les détenus servent de main-d'œuvre pour cultiver et conditionner les productions, ils font de l'agriculture pour fournir à l'armée des épices à vertu tonifiante telles le paprika ou le thym... La production et l'emballage de ces épices viennent d'une idée de Rudolf Steiner qui repose sur un développement biodynamique de l'homme. Le conditionnement est fait dans le cadre de l'entreprise Trofoka. D'après certains témoins, le travail était moins dur que l'on peut croire.

Ellwangen et Heppenheim continuèrent leurs différents travaux agricoles ou d'entretien jusqu'à l'évacuation du Struthof en 1945. Ils sont les deux premiers kommandos au service de la SS installés sur la rive droite du Rhin.

Exploitation économique et effort de guerre, les kommandos

En 1942, l'économie du Reich mute : il faut mobiliser toutes les forces susceptibles d'augmenter la production afin de gagner la guerre. La DEST par exemple diversifie ses activités sur le site du KL-Natzwiller. En même temps l'administration des camps reçoit un nombre croissant de demande de main-d'œuvre. La SS y répond en mettant à disposition la main-d'œuvre demandée en créant des kommandos extérieurs pour l'industrie de guerre.

Ebange et Mulhouse

Kommando situé à 20 km au sud de Göppingen, il est le premier kommando pour femmes du KL-Natzwiller. LE 25 juillet 1944, 700 juives hongroises arrivent d'Auschwitz. Elles sont affectées à la construction d'ailes d'avion à réaction dans l'entreprise Württembergische-Metall-Warenfabrik (WMF). La production de cette entreprise s'intensifie avec BMW, les détenus construisent aussi des

mitrailleuses. En février 1943, 2000 ouvriers travaillent dans l'entreprise et d'autres de la région. Ces femmes sont logées dans neuf baraques (six pour les détenus, trois pour les SS), entourées d'une clôture de fil barbelé électrifié et de trois miradors. L'encadrement est effectué par environ 10 gardiens SS masculins qui ont suivi une formation à Ravensbrück. L'effectif du kommando augmente par la suite avec l'arrivée de 120 juives qui font atteindre les 800 détenus dans ce kommando. Les conditions de travail se sont révélées très difficiles lors de témoignages au procès en 1948. Il y eut deux sortes de kommandos à Geislingen, les derniers évacués d'Obernai qui vinrent s'installer dans un école et ce kommando de femmes, donc un au service de la SS et un autre pour l'industrie de guerre.

Frankfurt-Katzbach

Ce kommando ouvert à la fin août 1944, accueille 200 hommes de Buchenwald, suivi d'un convoi de 1000 détenus du KL-Dachau en octobre puis d'autres de Buchenwald en 1945. Ce kommando extrêmement dur est le plus meurtrier des kommandos du KL-Natzwiller. Sur 1138 détenus il en est mort 397 à 524. Ce sont les détenus d'un kommando du Struthof qui ont sans doute payé le plus lourd tribut à l'industrie de guerre nazie. Ce kommando a été créé sur décision du ministère de Speer pour renforcer la capacité de production de chars d'assaut dans deux ateliers (Werke I et II). Ce kommando est souvent composé de détenus malades ou affaiblis par des bombardements alliés qui font 150 morts. Les Adlerwerke (kommando appelé ainsi dans les registres du Struthof) doivent verser 6 RM par jour pour des ouvriers qualifiés et 4 RM par jour pour des ouvriers spécialisés et en plus 0.80 RM pour la nourriture. Les SS s'occupaient de l'administration de la cuisine et l'entreprise du logement.

Darmstadt-Bensheim-Auerbach

Petit kommando qui voit ces premiers effectifs sur les registres du Struthof le 31 août 1944 de 12 détenus venu du KL-Sachsenhausen, ce qui marque son rattachement au camp. Le peu de détenus est affecté à l'entreprise Maschinen-Fabrik Heymann, qui produit des pièces pour les V2 et des appareils optiques. Il n'y a que des hommes professionnels : quatre ingénieurs, cinq dessinateurs techniques, deux techniciens et un mécanicien. Les 11-12 septembre, Darmstadt se fait bombarder, l'usine doit donc trouver un autre lieu d'implantation, elle s'installe à Bensheim-Auerbach à 25km plus au sud, dans la carrière de la Marmokiten-Werke. Il y a au maximum 116 détenus. Certains kommandos de construction doivent remettre l'usine en état, d'autres aménagent un tunnel pour abriter l'usine, d'autres enfin abattent du bois. Une baraque est réservée aux spécialistes venus de Sachsenhausen, ils n'apportent qu'une aide ponctuelle à l'industrie de guerre. L'usine Heymann ne sera jamais totalement déplacée dans le tunnel creusé par quelques détenus.

Mannheim-Sandhofen et Spaichingen

Ces kommandos, plus importants, sont ouverts à la suite de l'évacuation du camp souche. C'est fin septembre 1944 qu'arrivent les premiers 1060 détenus à Mannheim pour travailler à l'usine Daimler-Benz qui fabrique des camions pour l'armée. Des bombardements ralentissant la production, le 15 décembre, l'administration envisage de continuer la production enterrée tout en continuant à puiser dans la main-d'œuvre du KL-Natzwiller. Début janvier 1945, 200 détenus sont transférés dans un sous-kommando de Vaihingen : Unterriexingen où déjà plusieurs juifs aménagent un tunnel.

Spaichingen est le kommando le plus méridional de la nébuleuse concentrationnaire du Struthof. Il est situé sur la voie ferrée Rottweil-Tuttlingen, il a été ouvert le 26 septembre 1944 par le transfert d'une centaine d'hommes. Il y a un effectif qui atteint un maximum de 420. Ces détenus doivent remplacer des Allemands qualifiés qui partent pour la guerre dans l'entreprise Metallwerke GmbH de Spaichingen. Ils sont employés à la construction du camp, à l'aménagement d'ateliers de production dans une ancienne soierie et une ancienne scierie. Certains font des travaux de terrassement dans

une fosse d'argile : la Lehmgrube (La « glaisière »). L'usine est répartie sur plusieurs sites. Trois hangar doivent être construits dans la glaisière (dont un seul sera achevé en 1945) pour y fabriquer des armes automatiques d'un nouveau modèle et des canons de tank de 30 et 50 mm.

Ce kommando était particulièrement dur, le nombre de morts s'élève à 100 donc près de la moitié de l'effectif global. Le travail dans la Lehmgrube était difficile étant donné que les détenus travaillaient pendant 12 heures d'affilée avec seulement 30 minutes de pause pour déjeuner. Certains détenus disent que la nourriture est pire qu'à Auschwitz. Le kommando est évacué le 11 et le 15 avril 1945 en deux vagues.

Geisenheim et Calw

Ce sont les deux derniers kommandos construits pour l'industrie de guerre, créés en fin d'année 1944, début 1945 et qui sont destinés aux femmes. Le premier convoi pour Geisenheim est composé de 200 juives venues d'Auschwitz pour être affectées à l'usine sidérurgique Johannisberg GmbH. Cette entreprise produit des pièces détachées d'avions. Les détenues travaillent avec des étrangers à divers postes de manutention. Elles sont relativement bien traitées par les gardiennes dirigées par le SS-Hauptsturmführer. Elles logent dans des bâtiments en dur entourés de fil de fer barbelé à proximité de l'usine. En accord avec les SS les gardiennes (Aufseherinnen) sont envoyées en formation à Ravensbrück pour quatre semaines. Le kommando est évacué au environ du 15 mars le KL-Dachau. Certains détenus se sont arrêtés à Neckargerach.

Calw est ouvert fin décembre 1944, ou début janvier 1945, avec l'arrivée d'un convoi de 199 juives venant du KL-Flaussenbürg. L'ouverture serait prévue le 21 novembre 1944.

Les femmes qui travaillent à Calw ont déjà travaillé pour l'industrie de guerre, dans un kommando nommé Flossenbürg-Rochlitz, elles fabriquaient des munitions et des pièces d'avions. Elles ne sont donc pas trop dépaysées car elles effectuent le même travail à Calw, c'est-à-dire du fraisage et du tournage. Elles sont sous la surveillance de huit à dix gardiennes. Ce kommando a été évacué en plusieurs parties, vers Geislingen ou vers Dachau.

Frankfurt-Walldorf

Camp ouvert le 22 août 1944, près de l'aéroport de Frankfurt, ce kommando reçoit 1700 juives de Birkenau, presque toutes hongroises. Le 10 août, le SS-WVHA demande l'aménagement d'un site pour le projet de construction « Rhein-Main-Me 163 B » à compter du 20 août. Le même jour, l'OT de Heidelberg demande 1700 détenues qui arrivent le 22 de Birkenau. C'est de cette façon qu'arrivent les 1700 juives. Ces femmes passent sous l'administration du KL-Natzwiller. Un détachement de 30 gardiens vient dans ce kommando pour garder les détenus qui vont devoir réparer les dégâts occasionnés par les bombardements. Les gardiens sont sous l'autorité du Kompanieführer SS-Untersturmführer Loehs. Les détenus logent dans 5 baraques entourées de barbelé, près de l'aéroport.

Le travail est fait pour le compte de la Lubin AG Francfort, il consiste à défricher une forêt, à creuser des trous et à casser des pierres. Un contingent de détenus travaille le béton et décharge du matériel afin de réaménager la piste de l'aéroport à proximité. Tout ça sous les bombardements alliés, évidemment les abris anti-aériens sont interdits aux détenus.

Le kommando est mis en place très vite cependant les femmes qui sont là au départ ne peuvent pas toutes travailler car le matériel et les gardiens ne sont pas encore là. Le 24 août, 600 d'entre elles ne travaillent toujours pas mais elles sont mises au travail dès le lendemain. Elles travaillent de 7 à 12 heures et de 13 à 18 heures. Les horaires sont par la suite rallongés jusqu'à 19h30 et à 15 heures le

dimanche. La mortalité n'est pas très élevée mais beaucoup de détenues tombent malades à cause du difficile travail qui leur est imposé.

Le 23 novembre 1944 le kommando est évacué vers le KL-Ravensbrück. On ne sait pas si les travaux ont été finis ou pas.

Echterdingen et Hailfingen

Ce sont deux kommandos qui sont créés à la suite de l'évacuation du KL-Natzwiller en novembre 1944 après une demande de 600 détenus de la part de l'OT au WVHA Amt D II, en septembre. Les détenus arrivent tous du Stutthof et logent dans les hangars vides du site de la Luftwaffe. Les hangars sont vides car, par crainte des bombardements alliés, ils sont camouflés à l'extérieur par des bâches.

Les détenus travaillent avec des prisonniers de guerre et des travailleurs forcés afin de renforcer, réaménager et réparer les pistes et des hangars.

A Hailfingen, ce sont surtout des travaux de terrassement pour prolonger la piste et construire des routes et des rails depuis la gare de Nebingen vers l'aéroport alors qu'à Echterdingen on construit des routes qui rejoignent l'autoroute pour se servir de celle-ci comme piste d'atterrissage. Il y a des carrières à proximité des deux camps qui sont également exploités. Le KL-Natzwiller procure la main-d'œuvre et c'est l'OT-bauleitung qui coordonne tout entre les deux camps. Un dernier point unit ces deux kommandos, c'est la dureté des travaux imposés à la main-d'œuvre juive. Ni les gardiens SS, ni les contremaîtres civils ne les épargnent, ils sont maltraités et la mortalité est de ce fait très forte, en plus de la dureté du travail, élevée : elle touche près de la moitié des effectifs.

Hessental

Ce kommando a ouvert le 14-15 octobre 1944 et n'a reçu que des détenus déjà immatriculés au KL-Natzwiller. Il se trouve à 30 km à l'est de Heilbronn. Cela à la suite d'un bombardement sur Vaihingen, 600 des 24188 Juifs de Radom arrivés à Vaihingen sont transférés à Hessental, complété 200 autres du même camp le 21 novembre.

Sur le site de Hessental se trouve une base aérienne très importante qui est une pièce maîtresse pour le dispositif aérien des nazis. A Hessental sont menés des travaux d'aménagement pour le compte de l'OT, par l'entreprise Härer et Halle. Ils emploient déjà une centaine de travailleurs civils soviétiques. Il est construit un hall dans la forêt recouvert de branches de résineux afin de le camoufler des attaques aériennes. Le montage des pièces venues de Hambourg, Regensburg, Wuppertal et Leonberg peut alors être commencé par Messerschmitt qui utilise la main-d'œuvre du KL-Natzwiller.

Après une visite du commandant du camp du Struthof, il est décidé de faire un kommando le long de la voie ferrées dans le camp vide du RAD après que soit installés des miradors et des barbelés autour de cinq baraques. La main-d'œuvre est devenue indispensable sur la base de Schwäbisch Hall à cause de bombardements qui détruisent une grande partie du kommando.

Le commandement de ce kommando est donné au SS-Hauptscharführer August Karl Walling jusqu'à l'évacuation. Les gardiens sont surtout composés de SS de la Luftwaffe (70) et d'auxiliaires ukrainiens. Les détenus font essentiellement des travaux de terrassement et de déblaiement. Il y a différents kommandos de travail organisés. Les hommes tombent très vite malades car les conditions de vie et de travail sont très dur et ils sont arrivés dans un état déjà très dégradé.

Le 28 octobre 1944, une lettre envoyé par Walling, le commandant du camp, nous montre bien à quel point les Juifs sont dans un état déplorable :

Cher camarade Robert, (...) je n'ai pu écrire avant (...). Notre chef m'a informé que je devais recevoir 600 Juifs polonais. C'était une bonne chose car ainsi j'ai pu voir ce qui représente la déchéance humaine. J'ai déjà pu voir toutes sortes d'habillement qui, compte tenu de la 6ème année de guerre, ne pouvaient être brillants. Mais ici j'ai dû me frapper la tête des deux mains. Tous étaient infestés de poux, et dès le départ, il y avait 120 hommes si mal chaussés — ou pas du tout chaussés — pour la moitié d'entre eux qui étaient inaptes au travail. La sous-alimentation est fréquente chez les Juifs, et ils arrivèrent comme des cadavres (...)

L'OT a manqué d'efficacité, il manquait des voitures et des produits. Les détenus portent le même habit depuis 11 semaines (...).

J'ai cependant pu me procurer (...) de la viande fraîchement abattue. A part cela, j'ai pu me procurer par l'intermédiaire du maire des légumes, pommes de terre ainsi que du bois et du charbon. Ainsi tout s'améliore un peu. Hier, un Juif a été abattu pour tentative de fuite. Aujourd'hui, un Juif souffre d'une quadruple fracture à la jambe. Bref tout s'accumule. Globalement nous manquons de chaussures, et ainsi depuis 2 semaines. 200 hommes ne peuvent sortir. De même nous manquons de savon, de savon à barbe, lessive, et d'ustensiles de coiffeur. J'espère que tu feras de gros efforts en ma faveur. Nous n'avons pas non plus de sous-vêtements. Les Juifs utilisent les couvertures de laine pour y tailler des chemises, ce que nous avons tout de suite bien sûr interdit. Les gardiens sont débordés et je dois intervenir tous les jours».

Les détenus déjà sous les coups et les punitions imposés par Walling, doivent faire face à une épidémie de typhus qui fait plus de 15 victimes et retarde l'évacuation pendant que les attaques aériennes se poursuivent. Après l'évacuation difficile, c'est l'heure des comptes :

182 cadavres sont exhumés de 18 fosses communes du cimetière Juif de Steinbach : 150 sont morts de faim et 32, étant inaptes au travail, ont été exécutés. L'évacuation du camp se fait au pris d'une terrible marche de la mort avec le détenus de Kochendorf augmente le nombre de décès du kommando de 170 cadavres. Au total, plus de la moitié des hommes de ce kommandos sont morts.

En conclusion, les kommandos du Struthof liés à l'industrie de guerre ont été très meurtriers, excepté les kommandos féminins. La main-d'œuvre était essentiellement juive, ce qui montre bien la volonté de les placer en tant que sous-hommes à des travaux très pénibles et difficiles physiquement, excepté les femmes qui travaillaient parfois en usine.

Les tunnels et les mines

Les tunnels

KOCHEM

Il est situé sur les rives de la Moselle, au sud ouest de Coblenz, c'est le premier kommando extérieur souterrain du KL-Natzwiller. Il a été ouvert le 14 mars 1944 avec 300 NN principalement français. Ils viennent du camp principal et sont les premiers NN à sortir de l'enceinte du Struthof. L'effectif du tunnel augmente avec l'arrivée de détenus classés AZA, ils prennent le relais des NN épuisés par le rythme de travail extrême à tenir dans ce kommando.

Le nombre de détenus atteint un maximum de 1537 en juillet mais se stabilise par la suite à 1200.

Ce kommando est connu sous le nom de code A 7 Zeisig (« tarin »), ce projet se rattache à la Sonderinspektion III. Elle est dirigée par un ancien maçon nommé Gerrit Oldeboershuis devenu SS-

Hauptsturmführer, il coordonne plusieurs projets dépendants du KL-Natzwiller, et par K.H. Burkardt, ingénieur en bâtiment devenu SS-Untersturmführer.

Le travail des détenus consiste à accomplir le projet A 7, c'est-à-dire construire une surface utile souterraine de 21000 m² pour l'entreprise Bosch de Stuttgart.

Ce kommando est dirigé par le SS-Obersturmführer W.Scheffe, et les gardiens sont principalement des anciens de la Luftwaffe qui ont rejoint les Waffen-SS. Le camp est bicéphale, c'est-à-dire qu'il est installé de part et d'autre du tunnel ferroviaire désaffecté qui mesure 2.8 kilomètres, entre Treis et Brüttig. Il avait été commencé durant la première guerre mondiale pour faciliter le transit entre deux villes mais le chantier a dû être stoppé à cause du Traité de Versailles.

A la suite du bombardement de Stuttgart, l'usine Bosch est classée parmi les entreprises prioritaires à mettre à l'abri, ainsi une filiale est créée la WIDU afin d'assurer le transfert et la continuité de la production en site enterré. Plusieurs entreprises sont coordonnées par les responsables de la Sonderinspektion III et doivent participer à plusieurs types de travaux :

Il faut d'abord aménager les voies d'accès en nettoyant le tunnel particulièrement sale, car une champignonnière s'était installée ici et y avait laissé son fumier. Viennent ensuite les travaux de terrassement : il faut creuser des canalisations pour l'écoulement des eaux. Puis faut poser des rails (un groupe de quatre hommes doit charger des wagonnets toutes les 20 minutes). Il y a ensuite le bétonnage et le nivellement qui se fait dans un courant d'air constant et souvent avec de l'eau jusqu'aux genoux. Ils sont souvent dans des endroits avec très peu de lumière et où les émanations d'ammoniac sont constantes. Les hommes sont levés à 4h du matin pour une marche d'une heure, ensuite vient le travail pendant 12h avec 45 minutes de pause. Ils sont de retour dans leur camp qu'à 20h. Ces conditions de vie et de travail affreuses expliquent la fréquente rotation des détenus entre le camp souche et le kommando. Au total 2300 hommes passent par ce kommando et plusieurs évasions sont signalées dont 13 hommes qui ont fui en 1944 mais qui sont retrouvés et pendus.

Le travail industriel ne commence qu'en août 1944 avec des machines automatiques destinées à fabriquer des capuchons pour bougies d'allumage ; c'est un travail pour l'industrie de guerre allemande. Ce sont surtout des travailleurs forcés de l'est et des Français qui logent dans le couvent d'Ebernach. Des ouvrières de l'est sont aussi placées dans ce kommando, elles logent dans une baraque proche de Brüttig. Ce travail ne dura pas longtemps car il fallut évacuer le camp. 1085 détenus de KOCEHM sont ensuite enregistrés à Buchenwald le 15 septembre 1944.

URBES-WESSERLING

C'est le 25 mars 1944 que les premiers détenus arrivent à Urbès-Wesserling, ils sont au nombre de 300 qui monte à 1436 le 15 mai pour revenir à 580 le 14 août et finir à 100 détenus le 30 septembre, ils viennent tous du KL-Natzwiller. Leur travail consiste à transformer un tunnel ferroviaire inachevé entre Urbès et Bussang afin d'y installer une annexe de Daimler-Benz-Werke-GmbH de Colmar, des Flugmotoren-Werke de Reichshof et de l'usine Sindelfingen. Ce projet figure sous le nom de code A 10 Kranich (« grue ») et il est dirigé par le SS-Hauptsturmführer Joseph Janisch mais le camp est commandé par le SS-Untersturmführer Arno Brendler qui sera plus tard affecté à Leonberg. Le travail de départ étant le même qu'à Kochem les détenus meurent par centaines à la suite d'une déportation à Urbès. Ils doivent réaliser des voies d'accès, des conduits d'aération et l'électricité et en plus décharger le matériel à la gare.

La production ne commence véritablement qu'en août 1944 avec 465 juifs qui viennent du KL-Flossenberg. Ils travaillent pour l'usine Daimler Benz et transitent quelques temps par l'entreprise de Colmar mais finissent par rester à Urbès. Ces ouvriers qualifiés sont mis à l'écart des autres travailleurs venus en tant que simples manœuvres. Les détenus employés ont déjà été formés

ailleurs et ne travaillent dans le kommando que quelques temps. En effet le kommando est en partie évacué début septembre dans la vallée de Neckar afin d'augmenter les effectifs du projet A 8. Les 465 juifs partent pour le KL-Sachsenhausen et 300 hommes partent pour le kommando, très éphémère, de Schwindratzheim qui est sous le nom de code A 11. Les machines d'Urbès et de Colmar sont plus tard transférées au sud de Göppingen. Aucun document n'indique un éventuel déplacement vers le tunnel de Schwindratzheim venant du Struthof.

SAINTE-MARIE-AUX-MINES

C'est dans le tunnel ferroviaire fermé depuis 1940 à cause de la proximité de la frontière française (France occupée) que doit être aménagée l'entreprise BMW d'Allach car son site de départ a été bombardé (c'est le projet A 9). Un premier petit convoi part du KL-Natzwiller, il est composé de 25 détenus pour s'occuper de la hiérarchie internée. Ce convoi est suivi d'un deuxième de 500 détenus cette fois venant du KL-Dachau. Deux kommandos sont tout de suites installés : l'un dans le tunnel, l'autre dans une usine portant le nom de code de Elsässische Grosskellerei (« grandes caves alsaciennes »). Le projet A 9 emploie en moyenne 1500 détenus.

Le tunnel a une superficie totale de 50 000 m² dont seulement 20000 sont utilisables. Il fait 6,875 kilomètres de long et il est large de 7,80 mètres. Il est en parti bétonné et maçonné. La partie centrale n'est pas utilisable à cause d'infiltrations d'eau. Les détenus font principalement des travaux de terrassement et de bétonnage, après avoir enlevé les rails de la partie centrale du tunnel puis ensuite déplacé une des voies près de la paroi gauche de la galerie.

Les travaux sont extrêmement physiques et sont faits dans une atmosphère très humide malgré l'installation d'un système de chauffage au sol pour augmenter la température moyenne. La vapeur est fournie par trois locomotives placées à chaque bout du tunnel. Les détenus ont installé des transformateurs qui délivrent un courant venu de la vallée mais ils continuent à installer des poteaux en bois pour recevoir la ligne à haute tension sur 158 kilomètres. La mortalité y est très forte, plus de 100 mais les décès ne sont pas enregistrés sur le site même, comme le veut la règle. Il y a beaucoup d'échanges de détenus entre le camp souche et le tunnel afin de remplacer les détenus inaptes à travailler, ce qui montre bien la dureté du travail imposé. La production n'aurait jamais commencé car l'arrivée des Alliés était imminente et les machines ont été renvoyées à Allach. Le kommando fut évacué vers les camps du Neckar et du groupe Wüste.

LEONBERG

Les bombardements incessants qui touchent l'usine d'aviation de Messerschmitt d'Augsbourg en 1943 et 1944 poussent Saur et Milch à transférer leur usine dans les deux tunnels autoroutiers d'Engelberg fermés depuis 1943. Ces deux tunnels représentent deux avantages : l'usine sera abritée et en plus les tunnels sont déjà aménagés. En plus de ça, une partie de la production est déjà sur place. Le tunnel, constitué de deux boyaux, fait 280m de long, 8,40 m de haut et 9,50 m de large. Les besoins d'aménagement au préalable ne sont pas importants. Le maximum de détenus est envoyé à la production qui forme deux équipes qui tournent toutes les 12 heures et les autres détenus sont au kommando de déminage. Afin d'agrandir la surface utilisable, des détenus travaillent à la construction de deux galeries sur pilotis. Le travail est pénible non seulement à cause de la mauvaise ventilation mais aussi à cause des bruits des perceuses et des postes de soudeurs qui sont à proximité de tout le monde. Le nombre de décès est estimé à 400 sur 300 hommes dont tous les Juifs qui étaient aux travaux d'entretien ou d'aménagement.

Les mines

Beaucoup de kommandos, surtout sur la rive droite du Rhin, sont installés dans des mines à l'exception de quelques kommandos lorrains qui ne sont donc pas sur la rive droite du Rhin. Ces kommandos se caractérisent aussi par la dureté du travail imposée aux détenus.

Les kommandos lorrains : Thil et Audun-Le-Tiche

Thil est un cas exceptionnel car c'est le premier kommando d'un KL nazi implanté en France occupée. Il a été choisi pour son accessibilité par la voie ferrée après que l'usine de V1 et V2 secrète de Peenemünde a été bombardée par un raid aérien allié. Ce site a aussi été choisi car il y a la possibilité d'installer un camp en bordure de la forêt. Les premiers aménagements sont réalisés par des travailleurs forcés en 1943. En juin 1944, arrivent les premiers détenus du KL-Natzweiler. Ces détenus forment un kommando appelé SS-Arbeitslager Deutsche Erz-Werke AG, qui s'abrège sous la forme kommando Erz (« minerais »). Le kommando Bauleitung OT est formé avec des détenus du KL-Auschwitz et ils s'occupent des aménagements intérieurs et extérieurs : travaux de terrassement, de bétonnage, de transport et d'installation de machines arrivant en gare de Thil. D'autres détenus s'occupent de construire des baraques en plus de celles construites par les travailleurs forcés. Quelques détenus du Struthof prennent possession des baraques déjà construites, ils sont là pour faire l'auto-administration des détenus. Le SS-Hauptsturmführer Emil Büttner est chargé de commander le camp avec une surveillance faite par 30 à 40 gardiens venus du camp souche. La construction des missiles balistiques étant extrêmement secrète, il faut affecter à l'administration des gens de confiance absolue. Un autre convoi de Juifs arrive le 14 juillet, ils sont là pour travailler aux machines, ils sont formés à travailler sur les armes secrètes alors que le premier convoi est d'abord chargé d'aménager et ensuite d'aller à la production. Le dernier convoi arrivé forme un kommando, baptisé *minette* dont les détenus sont mis à l'écart et sont évacués après les autres le cas échéant. Plusieurs entreprises investissent dans la construction de ces armes secrètes : AEG, Kronibus, Buttler. Mais Robert Steegman qui a soutenu une thèse sur le KL-Natzweiler en 2003 nous fait remarquer que ces entreprises se sont déplacées à l'ouest alors que l'avance des Alliés était rapide. Peut-être les nazis avaient-ils mal estimé l'ampleur de l'avance des Alliés, ou bien les processus administratifs très longs ont fait que les choses étant décidées, on ne pouvait plus reculer.

Le 1^{er} septembre 1944, 557 détenus partent pour Coblenz mais sont déviés en route vers Kochendorf, ce qui prouve à quel point tout était improvisé. Les 300 Juifs spécialistes du dernier convoi ne partent que quelques jours après les autres pour finalement gagner le camp de Dora et y retrouvent les mêmes emplois.

Le complexe du NECKAR

C'est le plus ancien des kommandos enterrés de la rive droite du Rhin. C'est une pièce essentielle du KL-Natzweiler, d'abord par son nombre de détenus très important. A la fin mars 1945, il reste encore 3000 détenus alors que l'évacuation est en cours au camp souche et au total entre 6000 et 10000 détenus sont passés depuis 1944 dans ce kommando. Auquel nombre il faut ajouter les travailleurs forcés qui sont au nombre de 8000 dans le district de Mosbach. Il devait y en avoir un millier en août 1944 et 2000 en décembre. Il est essentiel aussi car il a une grande place administrativement : la kommandantur du KL-Natzweiler s'est installée à Guttenbach. De plus 50 hommes du Struthof sont à Neckarelz à des places hiérarchiques. Des arrivées massives de détenus commencent avec le premier convoi le 21 mars. Elles sont dues à l'importance du projet A 8 :

Il est connu sous le nom de code *Goldfisch* (« poisson rouge ») et de *Brasse*. Ce projet consiste à installer une annexe de l'usine Daimler Benz dans les mines d'Obrigheim. Le projet fait très rapidement naître à partir de l'école de Neckarelz où s'installent les premiers arrivants 5 sous-kommandos hors de la ville ainsi que trois autres kommandos liés à l'administration, les détenus sont affectés chaque jour à diverses tâches.

A l'exception de Vaihingen qui a un sous-kommando, Neckarelz est le seul à disposer d'un réseau de sous-kommandos qui est en plus important. En effet il a au total 10 lieux de concentration qui se rattachent à lui. Tout ces kommandos convergent vers la mine où se déroule le projet A 8.

C'est à la suite de plusieurs bombardements alliés, notamment celui du 6 août 1944 qui détruisent les usines de Daimler Benz que cette « entreprise modèle » (jugé comme cela en 1939 pour son matériel de très grande qualité) doit absolument être transférée en souterrain. Plusieurs sites sont repérés comme *Fried, Ernst...* Daimler Benz Sindelfingen prend la mine Ernst et Daimler Benz Genshagen celle de Fried. Au total, c'est 50 000 m² de mine à aménager.

Les premières machines arrivent de juin à septembre 1944. Le travail des détenus est d'assurer leur transport le long d'une pente très raide de la vallée jusqu'à la mine. La mine est organisée en plusieurs galeries longitudinales et perpendiculaire à une galerie centrale au nombre total de 31 galeries. Toujours plus d'hommes sont demandés au système concentrationnaire car il faut que l'entreprise se remette en production au plus vite. Plusieurs firmes se joignent aux travaux. On en dénombre plus de 16. Chaque entreprise utilise la main-d'œuvre concentrationnaire. Les firmes qui se joignent aux travaux sont souvent hors de la région, seules quelques entreprises locales sont « employés » (Kliffer de Mosbach pour la construction des routes par exemple). Certaines entreprises dépêchent seulement leurs ingénieurs et contremaîtres sur le terrain pour superviser les travaux comme c'est le cas de Th. Wagner, Peter, et Urban. Une telle mobilisation montre bien que ce projet est très important pour le Reich allemand. Le plus gros du travail est réalisé par les détenus, c'est surtout le plus dur : creuser, bétonner l'intérieur de la mine (aménagement). Dans la mine *Brasse* les détenus doivent la nettoyer et l'étancher car elle est depuis longtemps abandonnée. C'est un travail particulièrement pénible et tout ça pour que l'entreprise Daimler Benz d'Utertürkheim puisse s'installer. D'autres détenus doivent décharger et de transporter du matériel. Certains viennent le matin à pied ou en train tout dépend d'où ils viennent du complexe. Le transport fait que les détenus doivent se lever à 3 ou 4 heures du matin pour ne revenir au camp que vers 19h ou 19h30.

A cause du retard de l'approvisionnement en matériel (ciment...) le chantier prend du retard, en plus les entreprises qui louent des machines exigent une ventilation pour éviter leur corrosion. Après l'installation de deux locomotives qui produisent de la vapeur dans les galeries pour réchauffer les parois, celles-ci sont rendues plus poreuses. Une demande a été faite d'étayer les galeries sur toute la hauteur (15 mètres). Un premier effondrement survient en septembre puis un deuxième en novembre (300 m et 200 m). Il cause la mort de détenus et la destruction de machines en grand nombre. La mort dans ces galeries est fréquente à cause de la mauvaise ventilation, de l'humidité... Le Dr Wey, un médecin civil, témoigne :

« En général, on peut dire que les détenus commandés pour le travail à Neckarelz, venus du camp principal, étaient dans un état corporel désolant, que je n'avais jamais vu jusqu'à présent. Presque tous les prisonniers présentaient de forts œdèmes des jambes, des ventres gonflés, une vue déficiente, causée par une sous-alimentation très longue et très forte. Beaucoup, probablement plusieurs centaines, durent être renvoyés dès leur arrivée vers le camp principal car il était impossible de les mettre au travail tels quels, ou de les rendre capables de travailler. La plupart des cas mortels à Neckarelz et à Neckargerach, caractérisés par moi sur les bulletins de décès avec le diagnostic "faiblesse générale du corps" concernaient les prisonniers de cette espèce. Ils ne pouvaient pas regagner leurs forces perdues dans les autres camps à la suite d'une longue sous- alimentation, malgré des conditions d'hygiène et de nourriture bien meilleures ici. (...). Le logement des prisonniers était, et demeura insuffisant. (...). »

Voici un extrait de ce qu'envoie un médecin détenu au Lagerführer Wagner :

« Les abcès, les phlegmons et les plaies aux pieds ont augmenté dans des proportions inquiétantes, certains de ces cas de maladie sont consécutifs au mauvais état des chaussures. Les souliers sont déchirés et percés, trop justes ou trop grands, les chaussettes font défaut et sont remplacées par du papier provenant des sacs de ciment, les pieds sont continuellement mouillés et salis par la boue des chantiers et des routes. Les plaies ainsi occasionnées ne peuvent être soignées car les pansements manquent à l'infirmierie depuis 2 semaines et demie. Une forte proportion de gens sont admis à l'infirmierie pour faiblesse générale. Cet état se remarque depuis 2 à 3 mois par un amaigrissement général avec faiblesse cardiaque. Cette faiblesse se remarque aussi au moindre effort, par exemple l'épluchage de pommes de terre, l'appel, les travaux dans la cour. Au cours du mois de novembre, sur 14 décès, 12 sont imputables à cette catégorie de malades. Parmi ces malades, il y a surtout des Français qui, pour la plupart, n'ont pas l'habitude de travaux manuels et accusent de ce fait une très forte dépense de forces physiques. En outre, la plupart de ces malades appartiennent aux kommandos Weys et Freytag, Olbricht et Vatter, qui sont réputés comme étant les plus durs.

La dureté du travail de ces kommandos n'est pas seulement due aux travaux à exécuter, mais surtout à la cadence rapide à laquelle ces travaux doivent être effectués et à l'exposition des gens à toutes les intempéries.

De plus, tous les malades (ainsi que les autres ouvriers) se plaignent de la faim qui les tenaille continuellement. Il est certain que pour ces gens, la nourriture est insuffisante et que cet état, ainsi que la dureté du travail, le froid et l'humidité, sont les causes principales de cette faiblesse générale et des décès. Les gens sont de plus très mal habillés, ils n'ont la plupart pas de chemise, de chaussettes, pas de sous-vêtements, pas de manteau, etc.

Le soir, les travailleurs rentrent au camp transis de froid. A plusieurs reprises, on amena à l'infirmierie des gens sans connaissance dont la peau était froide et mouillée, le pouls à peine perceptible. Ils revinrent à eux après une injection et avoir réchauffé leur corps.

• La guérison est très lente car on manque de nourriture appropriée (...). Pour éviter que les cas de cette maladie n'augmentent, il serait urgent et approprié de donner une bonne nourriture et de distribuer des effets d'habillement. »

Plus tard des maladies touchent plus de 300 détenus dont des médecins, les détenus sont pris dans tenaille avec d'un côté le SS-Sonderstab qui veut relancer la production et de l'autre l'entreprise qui multiplie ses exigences et donc les travaux. Au final, les travaux ne reprendront pas de façon significative.

KOCHENDORF

C'est en septembre 1944 que les premiers 653 détenus arrivent, évacués de Thil et d'Audun-Le-Tiche, à Kochendorf. Jusqu'en mars 1945, les détenus arrivent et font grimper la moyenne à environ 1000 détenus. Le travail où vont être affectés ces hommes est extrêmement dur, c'est le projet Eisbär (« ours polaire ») qui est commandé par le SS-Oberscharführer Eugen Büttner qui dit aux Français dès leur arrivée : **« Je n'aime pas les Juifs, mais je hais les Français, vous êtes ici pour crever. Pas un d'entre vous ne sortira vivant »**. Il y eut environ 230 morts au camp même.

Explication du projet Eisbär :

Il consiste à installer dans une saline à 200 mètres sous terre, sur 4000m², 150 machines et 300 hommes qui travailleraient jour et nuit. Cette saline a été repérée par les deux représentants de

l'entreprise Ernst Heinkel AG (fabrication de moteur d'avions). L'entreprise Heinkel a en effet repris l'usine Hirth qui construisait des moteurs d'avions pour les premiers avions à réaction.

Un lieu d'hébergement doit être trouvé pour les ouvriers et employés, l'auberge Adler et la clinique infantile sont retenues lors des négociations de mars 1944.

La mine de sel devant abriter une importante industrie de guerre plus de 900 détenus, 546 travailleurs étrangers (dont 123 femmes) sont rattachés à la mine. Si on ajoute les civils au nombre de 865, cela fait un nombre total de 2401 personnes qui constituent la force de travail de la mine en octobre 1944. (Pour l'entreprise OT). Au total, 17 entreprises sont nécessitées et 23 livrent le matériel.

Un problème se pose le transport du matériel est trop visible par avion, ce qui risque d'être dangereux étant donné les raids aériens alliés fréquents à cette époque de la guerre. Un deuxième puits qui descend à 180 mètres de profondeur est creusé ainsi qu'une galerie d'accès vers Neckarsulm, de ce fait le transport est seulement souterrain ou presque.

Dans la mine, le travail des détenus est toujours le même : niveler le sol, bétonner, badigeonner les murs de chaux. Dans deux galeries de 180 à 200 mètres de long, 10 à 15 m de large et 10 à 20 mètres de haut doivent être construits 40 à 50 ateliers dont 13 seulement seront achevés en 1945 lors de l'évacuation. Il faut se rappeler que c'est une mine de sel et que la mauvaise ventilation des galeries pousse les conditions de travail à l'extrême car le sel dans l'air est insupportable. La production commence en 1944 avec la production par les détenus (fraiseurs, tourneurs, soudeurs, rémouleurs) de mitrailleuses MP-40, de V2. Alors que les soldats alliés sont à quelques kilomètres, la production continue jusqu'en mars 1945. La marche de la mort se fait à partir du 30 mars.

NECKARGARTACH

Les détenus de Neckargartach sont connus sous le nom de Heilbronn et doivent aménager une mine de sel. Le nombre de détenus s'élève à un maximum de 1069 hommes et sont là à partir de septembre 1944. La mine de sel doit abriter une partie de la production de l'entreprise IG-Farben à 200 mètres de profondeur. Ils doivent aussi creuser deux accès supplémentaires à celui déjà fait ainsi que convertir certaines galeries afin qu'elles deviennent des entrepôts pour de la nourriture tel que le riz, le cacao etc. Ces travaux de conversion sont faits pour le compte de l'entreprise Tengelmann. Le travail s'arrête quelques temps en décembre 1944 car la ville de Heilbronn a été touchée par de graves bombardements, il faut déblayer. En janvier 1945 les travaux reprennent, mais une véritable production n'a jamais été prouvée dans cette mine. Les équipes de travail tournaient sur une rotation de 8h dans des conditions abominables. Il y aurait eu 191 morts plus ceux de la marche de la mort qui s'est jointe à celle de Hesselental.

HASLACH

C'est une mine située non loin de Strasbourg, dans la vallée de la Kinzig proche d'Offenburg. Elle est exploitée depuis 1905 par l'entreprise Leferenz de Heidelberg pour l'amphibolite qui s'y trouve. On appelle cette mine la bourgade d'Haslach. En 1942, l'entreprise et les machines sont envoyées en Ukraine, pour le compte de l'OT. Ainsi la mine se retrouve vidée et elle est repérée par les services de Speer. Elle intéresse alors deux entreprises distinctes : Messerschmitt et Mannesmann pour les pièces de V1 et V2. L'OT entreprend alors la construction de 14 baraques près de la nationale 294.

Trois camps voient le jour : Sportplatz, Vulkan et Kinzigdamm :

- Celui de Vulkan est installé dans la mine elle-même, à 200 mètres de profondeur et compte 650 détenus du Sicherungslager de Schirmeck, venant de Rastatt. Ils travaillent à l'usine de Daimler Benz de Gaggenau et de Niederbühl depuis l'évacuation du camp de Schirmeck. Ils

dépendent toujours administrativement de ce dernier camp et connaissent d'épouvantables conditions de vie et de travail.

- Le kommando de Sprotlaz est, lui, dans une ancienne baraque de la Wehrmacht sur le terrain de sport d'un club-house. La baraque compte 120 lits pour 400 hommes. Ils sont environ 5 sur deux lits pour une personne côte à côte. Ces détenus dépendent du KL-Natzweiler depuis que les détenus sont arrivés du KL-Dachau.
- Celui de Kinzigdamm semble ne compter que des travailleurs forcés au nombre de 300 à partir de décembre 1944.

Le travail consiste à transférer l'usine Daimler Benz dans la mine de sel mais la production ne commença jamais. La mine est peu à peu évacuée vers plusieurs autres mines comme Vaihingen où des détenus apportent le typhus.

WASSERALFINGEN

Les premiers détenus sont arrivés en octobre 1944 au nombre de 400 hommes du KL-Dachau-Allach. Les concentrationnaires doivent travailler pour l'usine SHW, dans la mine, afin de construire des moyeux d'hélices d'avions et des vilebrequins, ils sont au nombre de plusieurs milliers de travailleurs forcés. Après le bombardement de Hambourg, l'entreprise fait déplacer la totalité de sa production vers Wasseralfingen. Le projet, qui a toujours un nom de code, est nommé Nephelin. Le travail est coordonné par l'OT et consiste en des travaux de terrassement particulièrement pénibles et durs, de bétonnage de galeries souterraines. Certains sont employés dans une scierie à proximité. Les morts de ce kommando s'élèvent à 33 détenus mais un transport de 136 malades pour Vaihingen fait 80,2% de morts.

VAIHINGEN

Kommando ouvert en août 1944, avec l'arrivée de 2189 Juifs polonais du KL-Auschwitz, c'est la carrière non exploitée au nord-ouest de la ville qui intéresse le Jägerstab, cette carrière est la propriété de l'entreprise Baresel AG de Stuttgart. Un projet de très grande envergure est fait : aménager la carrière en étages successifs jusqu'au bord et ensuite le recouvrir de béton pour permettre ainsi aux chemins de fer d'entrer au cœur du site de production. Le projet est confié à l'OT qui emploie des entreprises locales et utilise la main-d'œuvre concentrationnaire et les travailleurs forcés. Le site a été prévu au départ pour Messerschmitt mais finalement il servira au test de carburant pour les V1. L'ensemble est connu sous le nom de code de Stoffel (« Butor »). La mine de 50 à 60 mètres de profondeur sur 1000 mètres de long et 500 mètres de large. Les hommes doivent ramasser les pierres après les explosions et en assurer le transport, ils travaillent sur des échafaudages non sécurisés de jour comme de nuit. Les conditions sont épouvantables.

Ce projet, qui devait être invisible et aussi invincible, est très vite repéré et photographié par les Alliés qui, ensuite, le bombardent et paralysent très vite les travaux. Alors le Jägerstab fait un autre projet tout aussi ambitieux que le premier : travailler sur la production de carburant à partir de schistes bitumeux. Ce projet devient prioritaire après les bombardements sur Vaihingen. Ce projet qui à l'air de faire ses preuves s'arrête en octobre 1944 alors que seules quelques fondations sont réalisées. Les détenus sont envoyés vers d'autres kommandos du KL-Natzwiller (Hessental, groupe Wüste) ainsi que vers le site très proche d'Unterriexingen qui devient à la suite de ça un sous-kommando de Vaihingen où les hommes aménagent un terrain d'aviation. Vaihingen, presque libre, est utilisé comme camp-hôpital.

La mise en souterrain des usines afin d'augmenter la production pour gagner cette guerre n'est finalement pas une solution, l'approche des Alliés étant rapide et les bombardements incessants.

Même si les usines étaient enterrées, il y avait forcément des morts car tout ne pouvait pas être fait à l'intérieur comme le transport de matériel ; il venait forcément de quelque part à l'extérieur.

II. Les détenus

1) Les effectifs

Evolution des détenus

L'évolution des détenus au KL-Natzwiller est très bien expliquée par Robert Steegman dans le tableau ci-dessous reproduit :

<u>Années</u>	<u>Nombres d'entrées</u>
1941	539
1942	1 465
1943	4 808
1944	23 199
Septembre 1944 à fin mars 1945	19 833

Pendant la première année, année de la construction, il y a peu de détenus enregistrés : c'est un camp de second ordre. En 1943 le camp s'est agrandi mais ce n'est pas encore un camp important. L'augmentation très significative de 1944 à l'évacuation témoigne de la politique répressive du Reich et de l'extension de l'influence du camp souche lui-même. Les mouvements de détenus observés correspondent aux transferts qui sont effectués entre les camps d'Allemagne de l'est et celui du Struthof. Ces transferts correspondent aussi à la constante demande de main-d'œuvre pour l'industrie de guerre et aussi à l'objectif de déstabilisation des détenus.

Les catégories de détenus

Au départ, le camp était conçu pour les opposants politiques du régime condamné en vertu de la législation d'exception de la Schutzhaft. Seulement, le camp étant construit pendant la mutation des camps, il ne recevra pas que des opposants politiques.

Voici l'évolution des détenus :

En 1941, les deux tiers des détenus sont des triangles verts (droit commun ou BW) et noir (asociaux). Le dernier tiers est formé de prisonnier politique venu d'Allemagne et de pays annexés. Il n'y a pas encore de multi nationalité frappante c'est la construction du camp et la première année de son fonctionnement.

En 1942, avec l'arrivée de détenus de l'est comme des Polonais et des Soviétiques, la multinationalisation est plus marquée. Les triangles verts et noirs ne sont plus majoritaires et ne représentent plus qu'un tiers de l'effectif total. Ce phénomène apparaît dans presque tous les autres

camps d'Allemagne nazie à la même période. Les détenus politiques deviennent majoritaires avec 71% de l'effectif. Cependant, les triangles verts et noirs occupent toujours les places administratives.

L'année 1943 est un tournant dans l'histoire du KL, beaucoup de kommandos extérieurs sont formés, de plus le camp établit un lien avec la Faculté de médecine de Strasbourg (*les expérimentations médicales*). Une chambre à gaz a été construite et les arrivées de détenus s'accroissent. Les détenus viennent d'Europe orientale et centrale : Albanais, Tziganes, Hongrois, Tchèques, Yougoslaves, Serbes. Il y a aussi l'arrivée de détenus de différentes nationalités d'Europe occidentale et méridionale : Espagnols, Français, Alsaciens-Mosellans (arrêtés pour ne pas s'être soumis à la germanisation). Une catégorie spéciale fait son apparition en 1943, les NN (« *Nacht und Nebel* », Nuit et Brouillard) à cause de l'accroissement des mouvements de Résistance dans l'ouest. Des détenus venant d'un peu partout en Europe (Pologne, Russie...) sont au camp seulement pour servir aux expériences de différents professeurs comme le Pr. Biskensbach qui utilisa des détenus Tchèques, Polonais, Russes, Tziganes... afin de faire ses expériences sur les antidotes aux Phosgènes. Plusieurs exécutions ont lieu en 1943 car des détenus alsaciens mosellans ne voulaient pas se rattacher à la Waffen SS et à la Wehrmacht. Cette année correspond aussi à l'arrivée massive de détenus NN venus d'Europe occidentale (Norvégiens, Français, Belges etc.) Ceci entraîne une augmentation de l'effectif de ce type de détenus au Struthof. Une instruction venant du WVHA dit que tous les NN de descendance germanique devront être envoyés au KL-Natzwiller. Cette instruction est répétée en 1944 sous la forme de NN à « haute valeur raciale ».

Au total, l'année 1943 augmente les effectifs du Struthof de 38% avec la construction de 7 kommandos, quatre sur la rive droite du Rhin et trois en Moselle.

Les années 1944 et 1945 : Comme dans tous les KL, l'année 1944 voit augmenter d'une façon massive le nombre de détenus au Struthof, cela est dû à la stratégie de guerre totale et donc à l'exploitation de tous les détenus possibles là où il en faut. Les kommandos du camp souche en 1944 reçoivent 12000 hommes et certains ont un effectif supérieur à celui du camp souche. L'organisation des arrivées de détenus change au camp souche car tous les hommes ou presque sont immatriculés dans les kommandos.

Un problème se pose au camp souche qui abrite 6000 détenus alors qu'il est initialement prévu pour 3000 ! Parallèlement à cela, 18000 détenus sont employés dans les kommandos.

Les NN

Tout commence par l'ordonnance du maréchal Keitel qui prévoit la peine de mort pour tous les « terroristes », auteurs d'actes de Résistance face à l'envahisseur nazi. Mais c'est le décret Keitel, datant du 7 décembre 1941, qui instaure la catégorie de détenus NN. Il permet de faire transiter ces prisonniers par différentes prisons ou différents camps. Une fois dans le camp, les détenus NN sont coupés de l'extérieur : pas de colis, pas de lettres, rien. La famille ne sait pas où ils se trouvent exactement. Après la prison d'Hinzert (leur première destination), ils sont transférés dans plusieurs KL comme Sachsenhausen ou Ravensbrück, seulement pour les femmes. Mais un ordre du RSHA de septembre 1943 fait que les NN devront aller dans un seul camp, le KL-Natzwiller. Ils sont annoncés par le commandant comme des membres de la pègre, « l'accueil réservé à ces Résistants français cause un choc à plus d'un » écrit Kristian Ottosen, déporté NN au Struthof. Les 56 premiers NN français sont affectés aux transports des pierres dès leur arrivée. Ils sont mordus par les chiens, et sont privés du Revier jusqu'en octobre 1943. Leurs conditions de vie sont épuisantes. De ce fait, la mort les frappe durement.

III. Le travail au Struthof

1) *Les différents travaux effectués par les détenus*

Dans le camp souche

Au camp souche, les premiers travaux occupent la totalité des détenus et ce sont les travaux de construction, d'aménagement, de terrassement, déjà expliqués dans le début de cette partie. Seulement ensuite vient la maintenance du camp.

Les travaux de maintenance sont en fait l'entretien du camp et les tâches de la vie quotidienne. Contrairement aux kommandos de construction, ceux d'entretien ont des effectifs beaucoup plus réduits et de plus les travaux sont moins difficiles que les travaux de terrassement et d'aménagement. Y être affecté se révèle être une chance pour les détenus. En effet, les détenus échappent aux brimades, au travail forcé et à la rigueur de l'hiver. Certains détenus qui ont des « hauts » postes dans la hiérarchie placent les détenus en détresse ou des amis seulement dans ces kommandos comme cela a été le cas avec Willy Behnke qui a permis à de nombreux détenus (y compris des NN) d'être placés dans des kommandos moins surveillés et de ce fait moins risqués d'être frappé ou vu en train de se reposer quelques minutes même si cela reste très dangereux. Les détenus dans leur témoignage précisent tout le temps que les affectation à l'entretien ou à des postes administratifs est très prisée.

Parmi ces travaux, il y a la cuisine : un kommando apprécié pour la chaleur l'hiver, la proximité de la nourriture et les vêtements propres distribués chaque matin dans le block du crématoire. Seulement les kapos et les SS les surveillent étroitement, ceux-ci n'étant pas dupes. Certains détenus sont affectés au Revier (« infirmerie du camp ») sans le besoin de justifier d'une formation quelle qu'elle soit. Au départ, le Revier est très dérisoire mais dès que le WVHA prend en main les camps, de suite le problème se pose de garder des détenus dans un état « acceptable » pour qu'ils puissent continuer leur travail. Au départ les kommandos n'ont pas de Revier, ainsi les malades sont envoyés au camp principal se faire soigner. Certains kommandos s'occupent des effets des détenus : buanderie (Wäscherei), kommando des tailleurs (Schnaiderei und Kammer), des cordonniers, des tisseurs (Weberei), des repriseurs de chaussettes. Ils utilisent souvent des détenus qualifiés ou des convalescents. Le kommando de la Weberei est de loin le plus important, ils travaillent sur une plate forme située au bas du camp qui emploie 200 détenus chauffé par un poêle à charbon. Ces kommandos se rattachent souvent aux « magasins de vêtements » qui étaient d'abord situé à l'extérieur du camp dans des pièces de l'hôtel puis plus tard dans l'enceinte du camp.

Cependant des kommandos d'entretien plus difficile existent tout de même :

Il y a ceux qui doivent assurer la propreté du camp et des blocks (ils travaillent au dépôt de charbon, à la fosse de décantation et à la fosse d'aisance). C'est le kommandos Scheisserei. Certains travaux se font en fonction de la saison comme c'est le cas du kommando Scheeräumer où les détenus doivent déblayer la neige en hiver. Par contre, dès la fin de l'hiver, un autre kommando opère : le kommando Gartenbau ou Gartenanlage, ce sont les jardiniers qui entretiennent des espaces jardinés autour du camp et de la villa de Kramer qui se soucie d'avoir un camp avec de la verdure. Ces petits kommandos sont souvent à l'extérieur de l'enceinte propre du camp. Des menuisiers, des horlogers et des cordonniers travaillent avec les tailleurs. Il y a aussi le kommando des charpentiers et des couvreurs. Tout ces kommandos travaillent à l'entretien du camp mais aussi pour les SS qui leur ordonnent couramment de réaliser des petits travaux pour eux. Certains de ces kommandos sont plus faciles que d'autres.

Les services du camp

La dernière « section » de travail est celle des kommandos privilégiés, qui travaillent pour l'administration. Certains doivent assurer la tenue des registres et aussi des documents administratifs venant des kommandos extérieurs comme c'est le cas du Revierschreiber, de la Schreibstube et du Lagerschreiber. Ce sont les secrétaires du camp. Le service postal (Poststelle), l'Arbeitseinsatz, la Politische Abteilung, la Bauleitung, et la comptabilité emploient des détenus. Des interprètes peuvent faire basculer la vie d'un homme. Un détenu sert de messenger entre la kommandantur et la Politische Abteilung ; c'est un Lagerläufer.

Certains détenus sont affectés à des travaux particuliers : en plus des kommandos qui travaillent pour la SS (repriseurs, laveurs des uniformes SS) il y a des coiffeurs de détenus. Ceux-ci, qui ne sont pas professionnels, tondent les détenus à leur arrivée au camp avec des rasoirs mal aiguisés, c'est ainsi que les détenus se retrouvent avec des coupures sur le crâne. Il a existé un coiffeur, professionnel celui là, qui tond les SS seulement. Un autre kommando entretient les voitures SS, rattaché au Fahrbereitschaft. Situés dans des baraques à côté de l'hôtel, les travaux d'entretien et de réparation sont dirigés par le SS-Fhardienstleiter. C'est un petit kommando d'une dizaine de détenus avec des détenus pour la majorité spécialistes et qui sont mis à l'écart et donc ainsi privilégiés. Cette mise à l'écart permet à un détenu, le seul du KL-Natzwiller de s'échapper. En novembre 1944, le kommando est évacué vers Neckarelz et il occupe trois détenus qui sont surveillés au maximum par dix SS la journée et logent dans une ferme aux environs dont le propriétaire a la garde.

Des kommandos relativement éphémères s'occupent de l'entretien et de la rénovation des maisons que les SS ont réquisitionné, surtout celles des Juifs. C'est le cas des deux villas de Kramer, celle près du camp et l'autre à La Claquette. Les détenus entretiennent le jardin, la piscine et font des rénovations s'il le faut.

Hors du camp, la carrière de granit, le *Steinbruch*

C'est de loin, sur le site du camp souche, le principal kommando. Il dépend de la DEST. Cette carrière a commencée par être aménagée en 1940 par des civils. Les premiers kommandos spécifiques sont envoyés à la carrière en mars 1942, d'après les Schutzhaftlagerrapporte, alors qu'avant les détenus sont employés à l'aménagement de l'espace qui permettra d'exploiter la carrière : Ils doivent déboiser une esplanade de travail et un chemin d'accès pour les camions.

L'exploitation de la carrière ne commence véritablement qu'en mars 1942. Le nombre de détenus augmente peu à peu pour atteindre 1400 hommes en juillet 1943. Les détenus, ouvriers qualifiés ou manœuvres, sont encadrés par des ingénieurs, des travailleurs civils et des contremaîtres employés par la DEST. A partir de 1943, la majorité des détenus arrivant au camp souche sont affectés à cette carrière. Leur travail consiste à casser la pierre, à tirer des wagonnets ou pousser des brouettes. Les pierres qu'ils ramènent le soir au camp principal servent à la construction de celui-ci (des bordures, des escaliers...). Le travail des détenus de 6 h à 18h30 est très fatigant, pénible, voire exténuant. Ils sont tout le temps sous la menace des Kapos. Sur le site, il n'y a pas de toilettes et tout détenu qui satisferait ses besoins serait sévèrement battu par les Kapos. Les travaux les plus pénibles sont réservés à la Strafkompagnie (« compagnie disciplinaire »). Les premiers blocs de granit ne sont pas satisfaisants, il est demandé aux détenus de creuser plus profond dans le roc. L'exploitation de la carrière continua jusqu'en 1944 mais avec un nombre de détenus bien plus restreint qu'au départ, au nombre de 200. En effet après que la DEST diversifie ses activités vers la production d'armements dans les années 1942, il y a sur le site de la carrière des ateliers de réparation de moteurs d'avions. 14 baraques sont construites à cet effet par l'entreprise du coin Kohler de Schirmeck-Labroque qui travaille sous la direction de la DEST. Ces ateliers servent pour le compte de la Junkers-Werke. Les détenus qui y travaillent sont choisis en fonction de leurs compétences professionnelles. Un autre projet est lancé à la carrière, le creusement de trois tunnels destinés à mettre à l'abri les ateliers des

bombardements. Ils ne seront jamais terminés. Peu de choses sont sues sur les ateliers de la Junker où 1000 détenus ont travaillé. Mais le travail était surtout le perçage des tunnels beaucoup moins la réparation de moteurs d'avions.

2) *L'organisation du travail*

Rythmes et rites quotidiens

les journées au KL-Natzweiler sont faites de frénésie et de temps d'attente. Le réveil matinal est à 4h du matin du printemps à l'automne et à 5h l'hiver. Tout de suite il faut remettre sa paillasse dans l'ordre, dans un état impeccable (que le Blockälteste vérifie) en un temps défini, souvent une heure. Une fois que c'est fait, il faut se précipiter au seul endroit où il y a quelques lavabos. Si les détenus n'y vont pas assez vite, ils sont matraqués, étant donné que les détenus sont 140 à aller se laver à une vasque il est évident qu'ils ne peuvent pas tout y être en même temps, alors ils se font frapper. Après cela les détenus ont le droit à une sorte de café dont le seul bienfait est sa chaleur, certains détenus ont du pain s'ils ont été assez forts pour ne pas se le faire voler et surtout pour ne pas l'avoir mangé la veille au soir lors de sa distribution. Dans les kommandos, les lavabos sont dans une baraque spécialisée ce qui les pousse à encore plus se précipiter. Parfois même, les détenus se « lavent »* en plein air (* En effet, souvent ce rite ne sert pas à grand-chose). Pendant ce temps le détenu responsable de la Scheisserei doit avoir vidé l'unique seau de la baraque. A 5h30 en été et une heure de plus l'hiver, c'est l'appel. Lorsque le secrétariat dit que des détenus vont être choisis pour aller dans un kommando extérieur, les détenus ont peur.

Kristian Ottosen, déporté au Struthof en tant que prisonnier NN explique :

.....
« Le soir du 23 juin 1944, une vive agitation gagne le camp de Natzweiler-Struthof. En effet, la « Schreibstube » - le secrétariat – a fait savoir qu'un certain nombre de Français, de Néerlandais, de Belges et de Norvégiens (300 hommes au total) allaient partir le lendemain. Chaque fois qu'un départ est annoncé, une sorte d'inquiétude s'empare aussi bien de ceux qui ont été sélectionnés que de leurs compatriotes. Quelle est la destination du transport ? Que va-t-il se passer ? Reverra-t-on jamais ses camarades ? Personne ne peut malheureusement répondre.

Le départ étant néanmoins prévu, les 300 hommes n'ont plus qu'à rassembler les quelques objets qui leur appartiennent et, au cas où malheur se produirait, à charger des amis proches de transmettre leur affection à leurs familles. »

.....

Charles Béné témoigne :

.....
« A 6 heures, la cloche sonne une nouvelle fois. Sans trop savoir comment, tellement tout se passe avec précipitation, je me retrouve avec mes camarades de baraque sur la place d'appel où tous les prisonniers doivent se rassembler en fer à cheval.

Le chef du Sicherungslager, le lieutenant SS Wunsch assisté de ses Lagerswaschtmeister, procède alors à l'appel collectif par baraque, puis il lit les instructions et consignes particulières de la journée et communique à ses subordonnés la liste des différents kommandos à former et leurs effectifs »

.....

L'appel est censé durer une demi-heure mais il se prolonge parfois sous les intempéries tant que le Block führer n'a pas son compte de détenus vivant et mort. C'est le premier sévices de la journée. Les équipes de détenus qui partent pour les différents kommandos sont mis en rangs par 5 et partent. Une fois arrivés, ils sont immédiatement recomptés.

Lorsque les kommandos rentrent, il y a un appel par kommando normalement dès qu'il rentre et un appel général fixé à 18h30. Après avoir eu leur repas dans les blocks et avoir remis en ordre tout ce qu'il fallait mettre en ordre les détenus ont alors droit à une demi-heure de « liberté » qui reste cependant très encadrée par les SS et gardiens. Les détenus profitent de cette « pause » pour laver leurs galoches ou encore faire du trafic pour aider des amis ou alors pour eux-mêmes.

Vers 20 à 21 heures, c'est l'extinction des feux, et tout le monde doit être dans les blocks sans qu'il n'y ait aucun bruit d'audible dans le camp.

Le seul moment qui donne aux détenus un repère est le dimanche lors de l'après midi « libre », en réalité on dit libre car ils ne sont pas en train de travailler mais ce n'est pas toujours une partie de plaisir. Dans certains camps les SS leur font faire de la gymnastique alors qu'ils sont déjà épuisés de leur travail de la semaine.

La discipline

Au Struthof, il y a plusieurs règlements : un règlement général sur l'organisation du camp et un autre pour les blocks ou le travail et les autres choses qui sont propres à une partie précise du camp, répondant à un besoin spécifique.

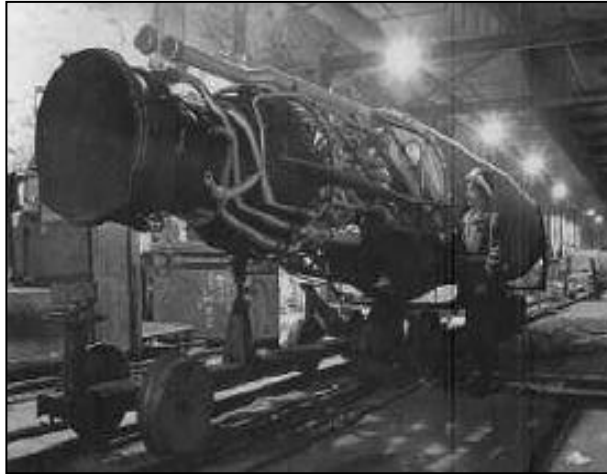
Durant les deux premières années d'existence du Struthof, les détenus sont assez peu nombreux pour être encadrés par les SS et les gardiens formés de façon homogène à différents endroits du camp. Les différents commandants qui passent dans ce camp sont tout droit sortis du moule de Dachau, ce qui explique la sévérité qui règne dans le camp et les châtiments corporels qui accroissent la mortalité. A partir de 1944, l'application à la lettre du règlement devient difficile de par la hausse de l'effectif des détenus. Toutefois la violence restent très forte dans beaucoup de kommandos.

3) *Le résultat.*

Selon Robert Steegman, 52000 détenus, hommes et femmes, sont passés par le KL-Natzwiller. Il estime aussi que, comme les kommandos reçoivent les détenus sans qu'ils soient passés par le camp souche en 1944, 32000 à 35000 détenus présents dans les comptes précédents ne sont pas passés par le camp souche.

Le camp du Struthof se révèle très meurtrier dès 1941 car 87 % des détenus meurent avant 6 mois de détention. En 1942, celle-ci chute à 60 % pour les plus anciens du camp, ce qui reste un taux élevé. Le KL-Natzweiler est un camp où la mort vient rapidement puisque 80 % des détenus meurent avant six mois de détention. Au final c'est 40 % de l'effectif total qui est décédé au KL-Natzwiller. La mortalité connaît des sommets en 1942 et 1944, et, durant les derniers mois lors des « marches de la mort », c'est l'hécatombe. Il faut par contre différencier les détenus morts au camp principal (3000) et ceux qui sont décédés dans les kommandos, beaucoup plus nombreux. Au camp principal il y a des cas de mort « naturelle » et de mort « non naturelle » à cause des gazages qui se faisaient parfois, aux exécutions...

UN SYSTÈME EFFICACE ET PRODUCTIF ?



I. Les contradictions d'un système

- 1) Les incohérences du système
 - Un constat
 - Les causes
- 2) Les conflits de personnes et d'intérêts

II. Un monde de l'absurde

- 1) Des entreprises titanesques
 - Des chantiers titanesques
 - Des productions futuristes
- 2) Un contexte de pénurie
 - La raréfaction des matières premières
 - Des pièces manquantes
 - Une production ralentie
 - Le règne de l'anarchie

III. Un bilan des plus mitigés

- 1) Le bilan économique
 - De mauvais choix
 - De mauvais résultats
- 2) Le bilan humain
 - Une mauvaise gestion des « ressources humaines »
 - « Vernichtung durch Arbeit »

IV. Qui a tiré profit du système ?

- 1) Ceux qui en ont tiré avantage
 - Le Reich
 - Les entreprises privées
- 2) Le grand gagnant : la SS

Un système efficace et productif ?

I. Les contradictions d'un système

1) *Les incohérences du système*

Plus les impératifs économiques et militaires se font lourds, plus les dirigeants nazis parlent de maximiser la capacité productive de ce réservoir humain considérable que constitue la main d'œuvre concentrationnaire, les Allemands étant de plus en plus nombreux à partir au front. Ainsi, selon une statistique du WVHA à la date du 25 janvier 1945, on compte 800 000 détenus présents dans les camps, dont 650 000 ou 660 000 sont immatriculés et productifs ; leur masse est difficilement quantifiable. Mais :

Un constat

La situation dramatique des détenus, leurs piètres conditions de vie en font des condamnés à mort à plus ou moins long terme.

- *Problème alimentaire* : le Häftling ne touche pas une ration alimentaire journalière suffisante. Évaluée théoriquement, à Auschwitz, à 2100 calories par jour pour un détenu affecté à un travail lourd et correspondant normalement à 350 gr de pain, ½ litre d'ersatz (de café), un litre de soupe aux patates ou aux navets, par jour, à quoi il faut ajouter un supplément de 20 gr de viande dans la soupe 4 fois par semaine, elle est nettement inférieure aux besoins (3000 calories) et en plus rarement respectée, sans compter qu'elle est fortement réduite pour les détenus affectés à un travail moins physique, plus léger, ou au Revier, pour les enfants et les « cobayes ». Il faut aussi souligner le déséquilibre alimentaire. Ainsi Hans Münch, médecin SS à Auschwitz, a établi qu'un ouvrier d'une usine d'armement dépense environ 2500 calories par jour ; celui qui effectue un travail léger assis, 2200 calories ; celui qui n'effectue pas de travail physique, 1800 calories. Or la ration alimentaire réelle se monte, par jour, à 1500 calories, d'où un déficit, sur 3000 calories, de 1500 que le corps prend sur ses réserves en graisse. L'affaiblissement général fait tomber le rendement, et donc le déficit calorique diminue, et donne au détenu une espérance de vie d'environ... 9 mois ; O. Pohl, de son côté, est arrivé au même résultat.
- *Problème vestimentaire* : une tenue unique, quel que soit le temps, qui finit par tomber en lambeaux. C'est la tenue réglementaire rayée, ou des habits dépareillés, de récupération, le calot et les galoches de bois ; les manteaux étant rarement distribués, les couvertures en font office.
- *Problème du logement* : rudimentaire, sans souci de l'hygiène, l'entassement étant facteur d'épidémies (typhus, dysenterie, tuberculose, furoncles...). Pourtant, les nouveaux arrivés au camp sont mis en quarantaine, pour éviter les contaminations...
- *Problème des soins* : une médecine insuffisante et aléatoire ; la manie de la désinfection et de la vaccination a du mal à cacher la rareté des médicaments, souvent périmés, une même pommade pouvant servir à tout. Au Revier, les malades sont parfois contraints à manger leurs pansements...

Au total, on est en présence d'une main d'œuvre sous-alimentée, faible, malade, condamnée donc **inapte au travail**.

Les causes

- *La maîtrise des coûts* : pour l'administration SS qui gère les camps, cette main d'œuvre doit coûter le moins cher possible ; il faut calculer la nourriture, par exemple, au plus juste, sans se soucier alors de la faiblesse et de l'absence de productivité de cette main d'œuvre. Cela engendre l'incurie. La charge financière que représente un détenu ne cesse d'être revue à la baisse : évaluée en août 1933 par la direction du camp d'Oranienburg à 1,5 RM par jour et par détenu, elle passe à 0,70 RM (0,60 pour la nourriture ; 0,10 pour l'entretien) quand O. Pohl devient directeur du WVHA , et tombe à 0,33 RM en 1945 à Sachsenhausen pour ce qui est de la nourriture exclusivement.
- *L'incohérence bureaucratique* : un exemple. Glücks donne l'ordre le 28 décembre 1942 à tous les médecins-chefs des KL de réduire la mortalité dans les camps en améliorant l'alimentation des détenus. Or dans les camps, la cuisine dépend du département administratif subordonné au département D IV du WVHA, alors que les rations sont fixées au niveau central par le D IV 2 en accord avec la SS-Hauptamt ; donc ni les médecins sur place, ni le département D III n'ont un droit de regard sur ce processus, ce qui fait que l'ordre n'a pu être exécuté. Cela correspond au doublement des compétences et au croisement des prérogatives, typiques du système nazi, qui aboutissent à la paralysie.
- *Les contraintes de la guerre* : l'enlisement du conflit accentue les difficultés, notamment de ravitaillement avec le rationnement, très sensibles pour les Allemands eux-mêmes, encore plus pour les détenus qui ne forment qu'une masse servile. La nourriture manque pour tout le monde...
- *La corruption* : dans les KL, tout un système de vol organisé s'est mis en place, qui aboutit aux cadres SS. Des enquêtes sont parfois menées, sans grande conviction, les protections jouant à plein, surtout pour les nazis de la grande époque, celle du Kampfzeit. Ainsi, sur ordre du Reichsführer Himmler, le juriste SS Morgen, rattaché à la Kripo, a été amené à enquêter dans plusieurs KL , au sujet du détournement de nourriture, de médicaments et de biens confisqués aux Juifs, alimentant un trafic juteux. R. Höss lui-même, commandant du KL d'Auschwitz, aurait été impliqué, sa femme, par exemple, demandant aux détenus qui lui servaient de domestiques de puiser dans les réserves alimentaires affectées aux détenus, les jours où elle recevait.

2) Les conflits de personnes et d'intérêts

Entre la Gestapo et la SS

Dès la création des camps, la Gestapo voulant imposer son contrôle sur les détenus qu'elle arrête, interroge, torture, fait exécuter... ou libère, tandis que la SS, administratrice des camps, veut pouvoir gérer cette masse humaine comme bon lui semble.

Entre A. Speer, ministre de l'Armement, et la SS

Pour assurer l'effort de guerre en augmentant la production d'armement, A. Speer est prêt à mobiliser tous les travailleurs potentiels. Il réclame en janvier 1944 1 300 000 travailleurs supplémentaires, au moment où le « négrier » F. Sauckel estime devoir en fournir 3 000 000 pour l'année 1944 toujours, afin d'assurer la production, Hitler, de son côté, parlant d'en prélever 4 000 000 sur les territoires étrangers, ce qui englobe les déportés. Hostile au STO qui aboutit à la

désindustrialisation des zones occupées par l'Allemagne, Speer préconise, soutenu par Hitler, l'emploi des détenus qui forment la population des KL. Il se heurte alors à la SS qui tente de préserver son « royaume » des intrusions extérieures (le gouvernement et les entreprises) et craint de voir Speer obtenir juridiction sur les KL. D'autant plus que suite à sa visite à Dora et aux plaintes émanant des milieux industriels, Speer critique l'organisation du travail par les SS, souligne le mauvais traitement imposé aux détenus, la forte morbidité et la mortalité qui touche cette main d'œuvre et l'impossibilité de former et de conserver un personnel qualifié, alors qu'il souhaite une main d'œuvre solide et durable pour rentabiliser le temps de formation et optimiser la production. Himmler louvoie et temporise.

Au sein de la SS, entre le WVHA et la RSHA

Le premier, animé par O. Pohl, pur capitaliste soucieux d'étendre l'empire économique de la SS, de faire fonctionner son réseau complexe d'entreprises, cherche à développer et à rentabiliser la main d'œuvre productive des KL. Le deuxième, incarné par Müller et secondairement par Eichmann préposé aux Questions juives, met les impératifs politiques et idéologiques avant les besoins économiques : assurer la pureté de la race et exterminer les Juifs sans distinction, directement (*Endlösung*) ou indirectement (*Vernichtung durch Arbeit*), par crainte notamment des révoltes que peuvent entraîner de trop importantes concentrations de Juifs, à l'image du Ghetto de Varsovie. Le devoir du SS est de réaliser le programme contenu dans *Mein Kampf*.

Entre l'IKL, rattachée à l'Arbeitseinsatz et le personnel SS des KL

L'IKL rénovée a adopté le point de vue productif des camps défendu par Maurer, initiateur de l'Arbeitseinsatz, mais elle a du mal à faire entendre raison aux commandants des KL, comme R. Höss, qui font preuve d'inertie et ont gardé une vision policière, répressive et « corrective » des KL, ayant été formés à la méthode « Eicke », premier grand inspecteur des camps après avoir dirigé lui-même Dachau, le premier camp institutionnalisé. C'est cette non convergence de vues et l'incompétence avérée de Höss dans le domaine de la gestion et de l'utilisation des détenus comme main d'œuvre qui expliquent, à son corps défendant, son « déplacement » en novembre 1943 : il doit quitter Auschwitz au moment du partage de ce camp, qui devient un vaste complexe « industriel » (140 000 détenus !), en 3 administrations séparées (Auschwitz I-Stammlager, II-Birkenau et III-Monowitz), et est nommé, eu égard à ses services, chef de la section politique de l'IKL, ce qui est révélateur. Ce personnel « *Altkämpfer* » des camps peine à accepter le travail des Juifs et opère une dure sélection, tentant même parfois de récupérer ceux qui ont été « prêtés » aux entreprises (notamment celles travaillant pour la Wehrmacht, qui utilisent des détenus juifs à l'Est, sous la responsabilité de l'Inspection des armements du Gouvernement Général dirigée par le *Generalleutnant* Schindler à Cracovie) pour les envoyer à la chambre à gaz... La guerre s'enlisant et les départs au front se multipliant, il faut aussi souligner que le personnel des KL relève de plus en plus de la lie de la SS, compte tenu aussi de la croissance formidable du système concentrationnaire : les brutes se multiplient, dans l'incurie et la désorganisation générale qui frappent le régime nazi.

II. Un monde de l'absurde

1) Des entreprises titanesques

Des chantiers titanesques

D'abord, on veut réaliser d'ambitieux projets architecturaux, à la gloire du régime, et pour ce faire on se lance dans l'exploitation à grande échelle des carrières ; on empile des montagnes de pierres. Ainsi à Gusen, on extrait par jour près de 200 t de granite bleu de première qualité, et cela occupe en mai 1942, sur l'ensemble des 3 carrières rattachées au camp de Mauthausen, 3844 internés, plus une centaine de civils. En 1943, le nombre d'internés au travail passe à 4800, et la production annuelle de granite à 2500 m³, ce qui correspond au volume prévu. A Buchenwald, des calculs sont établis sur la base du nombre de détenus nécessaires pour exploiter la carrière, avec un minimum de moyens. Ainsi pour construire un bâtiment en maçonnerie, avec des murs de 40 cm d'épaisseur, on estime à 20 m³ les besoins en pierres et 3 kommandos sont nécessaires : celui de la carrière, un pour le transport, un dernier pour la construction (terrassiers, maçons, charpentiers...). Comme 1 m³ représente en moyenne 100 bonnes pierres, 20 m³ représentent en moyenne 2000 pierres, donc 2000 déportés pour le transport. La rentabilité ? « Aucun charroi ; ni camion, ni benne, aucun appareil de levage, pas même un seul déporté des 2 kommandos concernés soustrait de son travail, qui continue. Et en moins d'une heure, 20 m³ de matériaux ont été amenés à pied d'œuvre. Un fée ne ferait pas mieux. Coût de l'opération : zéro. Qui peut faire mieux en matière de rentabilité ? », conclut le témoin Roger Arnould. Au total, des méthodes archaïques d'exploitation, ne nécessitant aucun engin mécanique, le nombre des détenus y suppléant. Toujours pour les grandes constructions du Reich, lancées en décembre 1941, Himmler estime à 5000 le nombre de tailleurs de pierres nécessaires et à 10 000 le nombre de maçons à former. **« La SS se trouve dans une situation exceptionnellement favorable de pouvoir former et puiser cette main d'œuvre parmi les internés des camps de concentration »**, dit-il. On commence donc à instruire, à Mauthausen, des jeunes Espagnols, des Soviétiques et des Polonais âgés de 12 à 14 ans : c'est ce à quoi l'on réserve la jeunesse des pays conquis... Mais que deviennent tous ces programmes, ces montagnes de pierres entassées près de Hambourg, quand les grands chantiers projetés sont abandonnés, reportés sine die, pour cause de guerre prolongée ? On ne refera pas Berlin dans l'immédiat, et tout ce granite a été extrait pour rien ; la vanité et l'inanité des grands projets du Reich n'en sont que mieux démontrées.

On construit d'énormes complexes industriels (ex : Monowitz-Buna , « filiale » d'Auschwitz) qui sont à peine entrepris et n'auront pas le temps d'être achevés dans un contexte de guerre, d'où un gâchis en hommes et en matériel effroyable.

A partir de l'automne 1943, on creuse d'interminables galeries pour enterrer et donc protéger la production de guerre, avions et fusées surtout, contre l'indiscrétion et surtout les bombardements alliés qui se multiplient : c'est le cas du *Mittelbau* géré par la *Mittelwerke GmbH*, société sous contrôle du ministère de Speer, à Dora, en plein massif du Harz, reprenant partiellement des galeries creusées par la Wehrmacht pour stocker du fuel, tout le massif étant déclaré zone interdite . La direction du « chantier » est assurée par le SS-Brigadeführer Hans Kammler, ingénieur et chef depuis 1942 du service C du WVHA, qui a déjà dirigé la construction de nombreux camps, dont Auschwitz. La SS est responsable de l'aménagement du site ; les détenus travaillent, vivent et dorment dans une vision d'enfer, au milieu des détonations, des poussières et de la fumée.

Début 1944, la volonté est affirmée d'enterrer toute la production d'avions, donc de construire des usines souterraines. C'est toujours Kammler qui met sur pied toute une organisation pour exécuter le programme du ministre Speer : 5273 déconcentrations d'usines pour lesquelles il faut trouver des

emplacements souterrains ou les faire creuser. Quatre inspections spéciales sont établies : celle de Porta Westphalica (Ruhr), celle de Nordhausen, celle de Bohême-Moravie, celle d'Ebensee, auxquelles sont rattachées des KL. Personne d'autre que Kammler lui-même ne peut alors intervenir dans ce qui touche le travail des détenus ; la main d'œuvre des camps voisins est mise à contribution, les lieux ayant été choisis en raison de leur présence. Cela nécessite une main d'œuvre importante, qui explique en partie la « rafle » des Juifs hongrois à partir de 1944, les autorités du Reich exigeant 400 000 travailleurs disponibles, qualifiés, des spécialistes. Mais le concept d'usines souterraines est trop illusoire, car le temps manque cruellement ; on assiste encore à du gaspillage de main d'œuvre... En parallèle, on insiste sur l'idée que les Juifs doivent leur force de travail ; la sélection devient un peu plus souple à Auschwitz, au centre de tri, ceux étant estimés aptes au travail étant affectés en fonction des besoins, pour maximiser le nombre de travailleurs potentiels.

Des productions futuristes

Les autorités nazies lancent le programme A4 pour la fabrication de fusées V1 et V2, devant constituer l'arme nouvelle et décisive qui donnera la victoire à l'Allemagne, selon les recherches menées par Wernher von Braun. Hitler évoquera aussi une autre arme redoutable : une bombe atomique ? Les détenus, de toutes nationalités, participent activement au montage de ces fusées à Dora, sauf les Juifs qui sont interdits sur le territoire du Reich (jusqu'au 5 avril 1944) ; ils sont encadrés par des ingénieurs civils, travaillent sur les composantes de ces fusées et leur assemblage, tandis que d'autres poursuivent le creusement de nouvelles galeries plus loin, évacuant les pierres à l'aide de bennes, sur des rails. Au départ, les détenus ne peuvent sortir des galeries, mais un camp a finalement été construit à l'extérieur : leurs conditions de vie s'améliorent un peu, Speer promettant même des rations supplémentaires pour les détenus affectés au montage, mais en vain sans doute. Les fusées n'auront même pas l'effet escompté, sur le moral des Britanniques, ni le même effet dévastateur qu'un bombardement aérien classique...

Il faut évoquer encore les fermes expérimentales, comme à Auschwitz avec la culture de cette plante très répandue en Pologne, le kok-sagyz, avec laquelle on compte produire du caoutchouc : ce sont encore une fois les détenus qui sont chargés de cette exploitation, qui nécessite du temps et de la main d'œuvre sans en connaître les résultats. La Buna, malgré la réquisition des chimistes parmi les détenus, ne donnera pas plus de caoutchouc...

Himmler se permet même certains projets pour le moins étonnants... En décembre 1942, il promet à Karl Genzken, chef du service sanitaire de la SS, de faire fabriquer dans les KL, selon un modèle fourni par lui, des voitures pour aider les blessés de guerre ayant perdu leurs jambes : les roues seraient prises aux bicyclettes réquisitionnées en Pologne, et les sièges seraient en osier tressé. Cela restera à l'état de vœu pieux : « Krieg ist Krieg ! ».

2) *Un contexte de pénurie*

La raréfaction des matières premières

Il s'agit des métaux, du charbon, du pétrole surtout, malgré la fabrication d'essence synthétique. La pénurie et les bombardements alliés font se multiplier les coupures d'électricité, entravant voire stoppant la production dans les usines où les détenus sont affectés, ce que raconte très bien Robert Antelme, du kommando Gandersheim, relevant du camp de Buchenwald : les coupures d'électricité interrompent le travail de ses compagnons, occupés à frapper des plaques de dural. Toujours à Buchenwald, on en vient à utiliser des barres de métal rouillé pour faire des canons de fusil ; la fabrication ne résiste pas aux essais, pétaradant lors de l'épreuve au stand, le métal rougissant et se déformant. Cela est dû au manque de manganèse, nécessaire pour assurer, dans l'alliage, la résistance du métal. Les déchets constituent alors 90 % de la production, mais les contrôleurs, des

détenus, laissent passer, et la direction de l'usine laisse faire pour assurer quantitativement ses livraisons prévues et toucher le prix du marché ! Et les fusils reviennent au bout de quelque temps, inutilisables. Et Pierre Chaplet de conclure : « *Rien n'est bon, même pas les ressorts de gâchettes, faits en mauvais acier, et qui ne se distendaient plus.* »

Des pièces manquantes

Les communications sont entravées ou paralysées, surtout à partir de fin 1943, les usines fabriquant les (petites) pièces indispensables sont bombardées, à commencer par celle de Schweinfurt, la plus importante ; ainsi on manque très vite de roulements à bille, même si on commence à en éparpiller les unités de production, ces pièces étant capitales pour la production de guerre puisqu'entrant dans la fabrication de tous les engins : tanks (Panzer), avions...

Une production ralentie

La « machine » de guerre à laquelle participe la main d'œuvre des camps commence à tourner à vide. Les détenus-ouvriers produisent en petite quantité, quelques pièces (ce qui est le cas pour les fusées qui exigent un travail long), ou travaillent sur des pièces incomplètes et qui le resteront ! Ces pièces sont remisées, stockées, et finissent par n'avoir plus aucune destination. R. Antelme raconte comment les pièces de carlingues d'avion qui sortent de plus en plus difficilement, et le plus souvent dans un état défectueux ou incomplet, de l'usine de Gandersheim, sont peu à peu entreposées, voire abandonnées, personne ne songeant plus à les faire parvenir à l'usine-mère, qui elle-même ne peut plus les gérer ni assurer le montage des appareils.

Le règne de l'anarchie

Plus la guerre dure, plus la désorganisation s'installe, les liaisons entre les différentes instances administratives et politiques devenant difficiles, l'irresponsabilité devenant la règle de base (ce qu'on fait, ce n'est pas de sa faute...), aggravée par les querelles de personnes, l'individualisme régnant en maître à tous les niveaux : au sommet, au sein des hauts dignitaires nazis, comme à l'intérieur des KL où les SS vivent de plus en plus à côté (à l'écart) des détenus, même des kapos, qui en profitent largement, aux dépens des détenus de base. Au sein de l'usine, c'est pareil : on fait un peu ce qu'on veut ; on fait de plus en plus semblant de travailler, on fait parfois ouvertement des poses, on s'invente de petites occupations sans que forcément la hiérarchie ne réagisse. Les contrôles sur le travail et sur la production deviennent insignifiants. R. Antelme peut multiplier les « séjours » aux latrines, s'inventer de petites corvées de nettoyage, s'arranger à bavarder avec un compagnon d'infortune, s'approcher des cuisines et des restes de nourriture, sans provoquer outre mesure la colère de ses geôliers.

III. Un bilan des plus mitigés

1) Le bilan économique

De mauvais choix

Après avoir cherché à généraliser l'effort de guerre, A. Speer tente de retarder l'écroulement de l'Allemagne, ce qui lui sera reproché lors de son procès à Nuremberg, car il a à cette fin multiplié les effectifs de la main d'œuvre concentrationnaire. Mais ses choix, plus rationnels, n'ont pas toujours été adoptés. Ainsi, plutôt que de réparer les usines déjà existantes mais endommagées par les bombardements, ce qui réclamait moins d'efforts et moins d'ouvriers, on a préféré se lancer dans la construction, onéreuse à tout point de vue, de grands complexes ou d'usines souterraines, avec toutes les difficultés techniques que cela suppose. Quitte à construire et à ouvrir des chantiers, plutôt que de mettre l'accent sur la décentralisation des industries vitales, leur éclatement en petites unités de production presque mobiles, afin de tromper l'ennemi, on a privilégié les grands projets novateurs, sans calculer leur réussite ou leur rentabilité éventuelles, engloutissant pour ce faire des masses d'hommes et de matériel. On a laissé s'infiltrer des aventuriers de la finance et de l'entreprise, des profiteurs du système, tel Schindler, qui se sont improvisés industriels seulement pour leur profit personnel, exploitant à bon compte la main d'œuvre des camps et ne se souciant en aucun cas de l'utilité, du bien-fondé de leur production, ni même de savoir si elle pouvait fonctionner... Après s'être intéressé à la fabrication d'ustensiles (gamelles...), en fait peu solides et peu performants, à l'usage des soldats du Front de l'Est, Schindler a monté, avec les 1100 Juifs réquisitionnés, une fabrique de munitions... complètement inadaptées et inopérantes ; il a même réussi, par ce biais et ce qui est tout à son honneur, de sauver de l'extermination « ses » Juifs, qu'il ne tuait pas à la tâche et qu'il avait décidé de protéger jusqu'au bout des manœuvres de la SS. C'est le détournement et le renversement du système : le « travail » sauve des vies, sans rien produire. *Arbeit macht frei...*

De mauvais résultats

La production de l'« usine » Schindler est sans doute loin de correspondre aux attentes des dirigeants nazis et des besoins de l'armée. De manière générale, la production est insuffisante (en quantité) car issue d'un travail peu productif, réalisé avec lenteur par des ouvriers à bout de forces, qui subissent un roulement et un remplacement trop fréquents suite à la forte mortalité. Les calculs de Speer se révèlent inexacts : « *Aux mains des déportés, la production d'avions et d'armes ne fut pas celle que l'on espérait* ». C'est aussi une production peu performante, voire inutilisable : gamelles tordues et trouées, munitions qui n'ont pas le bon calibre, pièces incomplètes ou mal montées ; cela peut être une affaire de sabotage (au final, c'est le cas de Schindler et de ses ouvriers, des Juifs qu'il protège), mais aussi d'incompétence, les SS n'ayant pas toujours accordé les spécialistes, les ouvriers qualifiés, et l'explosion des besoins ayant conduit à l'utilisation de tous les hommes, qui ne sont pas nécessairement formés à la tâche à accomplir, sans parler des conséquences de la pénurie. Des témoins eux-mêmes soulignent cette absence de formation professionnelle pour le travail demandé, à l'origine de maladresses et d'erreurs de fabrication ; ainsi à Sachsenhausen, dans l'usine Heinkel, où un détenu doit travailler au chalumeau, n'y connaissant rien, et sans protection (ni gants, ni lunettes). Enfin, la production est peu raisonnée : prototypes coûteux, Panzer surdimensionnés (chars « Tigre »), fusées V1 et V2 géantes qui ne s'utilisent qu'une fois puisqu'elles sautent avec leur charge explosive, au lieu d'avoir fait le choix de réparer, par exemple, les chars existants, d'accroître l'aviation conventionnelle (chasseurs surtout, les ingénieurs allemands ayant mis au point l'avion à réaction) pour protéger le territoire national... Plus la guerre se fait pesante, plus Hitler devient borné, son génie de la victoire ne se manifestant plus ; le Führer revient alors, comme le dit Speer dans ses mémoires, à des prises de position rétrogrades, un peu frileuses, lui, le commandant en chef de la

Wehrmacht ; c'est lui qui commande ces chars trop lourds et exige la transformation des chasseurs à réaction en bombardiers peu utiles. L'alternative aurait coûté moins cher (en hommes notamment) et se serait révélée plus efficace.

2) *Le bilan humain*

Une mauvaise gestion des « ressources humaines »

Les conditions de vie et de travail sont négligées. On va jusqu'à compliquer à l'extrême les tâches les plus élémentaires, sans souci aucun de la productivité, d'une utilisation maximale du temps et des hommes. Ainsi à la carrière de Gusen, comme ailleurs, les détenus doivent effectuer de longues marches épuisantes, pour ramener au camp des pierres, selon des gestes et des normes scrupuleusement contrôlés, mais en complète contradiction avec la notion de productivité. A ce propos, Bernard-Aldebert raconte :

.....
« Nous devons journallement, en plus de notre travail, accomplir cette dure corvée qui consiste à aller chercher, à plusieurs km, une pierre énorme que nous ramènerons au camp... Des pierres de toutes tailles sont là, en bas de la carrière... Ce serait trop simple ; bien trop simple. Hélas ! nous devons monter en haut de la montagne nous charger de notre fardeau... Chargés de nos pierres, nous redescendons, un peu plus maladroits, un peu plus lourds... Un soldat nous attend pour faire l'inspection des pierres : si elles ne sont pas de la taille imposée, il faut remonter là-haut en chercher d'autres. »
.....

Il n'y a bien souvent aucun souci de la qualification et du potentiel, une très mauvaise gestion des flux (rotations mal organisées, prêts de main d'œuvre qui se font attendre...) et des stocks, les détenus étant « donnés » aux industriels dans n'importe quel ordre, sans tenir compte de leur ancienneté ou de la date de leur arrivée au camp, donc sans souci de leur état de santé. Dans les mines de charbon de Jaworzno, propriété d'un industriel, il faut chaque matin un nombre précis d'ouvriers capables de travailler ; comme les conditions de travail sont dures, le remplacement des « forçats-mineurs » est rapide, la rotation incessante. Il faut toujours plus de main d'œuvre pour satisfaire les besoins croissants de l'industrie et pour compenser la forte mortalité ; mais les KL ne sont pas toujours en mesure de recevoir des contingents supplémentaires de détenus, alors que la Gestapo multiplie les arrestations (même au sein des astreints au STO dont on se méfie ! Sauckel se plaint à plusieurs reprises du personnel qu'on lui retire ainsi !). Par exemple, quand arrivent à Auschwitz les « renforts » hongrois, Höss, à nouveau à son poste, ne pouvant les loger et prétextant leur mauvais état sanitaire, donc des risques d'épidémies et les plaintes à venir des industriels, choisit l'extermination directe, fruit d'une sélection sommaire. Les SK passent alors de 220 à 860 hommes, qui doivent creuser à la hâte des fosses d'incinération pour pallier au manque de Kremas ; le camp de transit qui devait être construit n'est pas achevé. Même Hitler se fait une piètre image de ces ouvriers des camps, lui qui déclare ne pas vouloir de cette main d'œuvre pour construire les positions bétonnées, **« parce qu'elle en est en fait incapable »**.

« Vernichtung durch Arbeit »

S'il y a rentabilité, c'est parce qu'il y a emploi total, grâce au renouvellement permanent et rapide de la main d'œuvre des camps. Mais le travail inutile et mal fait replace le problème de la main d'œuvre concentrationnaire dans la perspective d'une vaste entreprise de déshumanisation , et même d'extermination par le travail. La rentabilité voulue par certains n'a été qu'un épiphénomène, la SS maîtresse des camps continuant à assurer sa mission idéologique, qui est d'assujettir la masse des esclaves et d'éliminer ceux qui corrompent la Race. Le travail mal fait, parce que mal conçu, permet

d'humilier le détenu et de le punir, donc de l'écraser moralement et physiquement ; incapable de produire quelque chose, il n'est pas digne d'être un homme. S'il appartient en plus à une race inférieure, il n'est pas digne de vivre : la chambre à gaz ou le travail, moyen plus pernicieux, se chargeront d'abrèger son existence. Quand les camps sont évacués à l'approche des troupes alliées, on veut encore donner l'illusion qu'il s'agit de garantir le caractère prioritaire de l'évacuation de la main d'œuvre utilisable, en « bon » état, destinée à être réexploitée à l'intérieur du Reich, tandis que les éléments trop faibles sont livrés à leur propre sort ou exécutés avant le départ à l'intérieur des camps. Pourtant, quand on lit le récit de ces marches interminables, ponctuées d'exécutions froides et sommaires (pour ceux qui ne tiennent plus), on comprend qu'il s'agit de l'ultime épreuve d'un processus mis en place par le travail forcé : détruire des hommes. Il s'agit bien d'un système d'exploitation de l'homme par l'homme, dans lequel on équilibre production et élimination.

IV. Qui a tiré profit du système ?

1) Ceux qui en ont tiré avantage

Le Reich

L'exploitation de la main d'œuvre concentrationnaire a permis à la guerre de durer aussi longtemps, et au régime de reculer l'heure de sa chute. Les ouvriers des camps ont remplacé les Allemands, de plus en plus nombreux, partis au front, dans les usines qui sans cela auraient été dépeuplées. Ils ont assuré la production, et même son augmentation, tout en constituant une main d'œuvre plus sûre que la main d'œuvre civile car sans contact avec l'extérieur et travaillant dans des conditions difficilement acceptables par des hommes libres.

Cette main d'œuvre appartient au Reich qui la loue au WVHA pour son emploi soit par les SS, soit par les entreprises privées ; à ce titre, l'Etat touche un impôt de 0,30 RM par détenu et par jour que lui reverse la SS, selon un décret signé par O. Pohl le 11 juillet 1940. Les entreprises privées, elles, doivent payer un tarif correspondant au salaire normal local. Mais pour équilibrer ces 2 contributions, les tarifs sont réajustés à plusieurs reprises, à la hausse pour la SS : en janvier 1943, la journée d'un manœuvre doit être payée 0,50 RM, celle d'un ouvrier qualifié 1,50 RM. En avril 1944, cela devient 3 et 4 RM pour les manœuvres, 4 et 5 RM pour les ouvriers qualifiés. Les prisonniers de guerre soviétiques font exception, supportent des tarifs s'échelonnant de 0,10 à 0,25 RM selon le travail fourni, au plus 0,30 RM s'ils effectuent un travail comparable à celui des détenus.

Les entreprises privées

Elles ont réalisé de gros profits en payant cette main d'œuvre, qui représente un quart de leurs effectifs ouvriers, à des tarifs sans commune mesure avec ceux appliqués aux travailleurs « normaux ». Et cela même si la production d'un détenu est de moitié moins importante que celle d'un ouvrier civil. D'ailleurs certaines entreprises proposent des primes, sous forme de bons, aux détenus qui augmentent leur rendement, selon une classification qui tient compte de la place occupée par chacun (de 0,50 à 4 RM). Elles espèrent par là créer une stimulation ; 40 % des détenus sont concernés par ces primes, qui n'ont cependant pas l'effet escompté, certains les refusant, d'autres en partageant le bénéfice, la plupart les utilisant comme monnaie de troc (contre des cigarettes, puis des rations de soupe). Le travail et la production n'en sont pas améliorés, le rendement restant inférieur de moitié aux prévisions. Pourtant c'est un travail colossal qui est accompli : les bénéfices de l'IG-Farben triplent de 1939 à 1943 ; la production d'armes est multipliée par 2,5 pour les fusils, par 25 pour les mitraillettes, par 50 pour les munitions, de 1942 à 1944.

L'IG-Farben, à Buna-Monowitz, loue, après entente avec la direction du camp, 4000 ouvriers par jour, payant 4 RM par ouvrier qualifié et 3 RM pour un manœuvre par jour au WVHA. La firme n'a pas à sa charge les frais de nourriture, sauf le thé et le café, mais elle paie au camp des frais de comptabilité, de transport, et pour le paiement des gardiens. Elle paie à l'Etat un impôt sur le chiffre d'affaires de 2,04 %. En juillet 1943, elle verse 400 000 RM, mais impose ses choix pour le recrutement, veut pouvoir renvoyer tous les détenus trop faibles car elle veut la garantie d'une capacité de travail presque normale ; elle intervient dans la « sélection » à Birkenau, faisant son choix parmi les déportés de la colonne de gauche, immatriculés, enregistrés au camp et tatoués, à partir de 1943. Les effectifs de l'usine, constamment renouvelés, sont à la hausse et atteignent 7500 au début de 1944 ; certains servent de cobayes pour une filiale, la firme de produits pharmaceutiques Bayer qui demande notamment 150 femmes en bonne santé pour expérimenter un somnifère, à raison de 170 RM par individu. Conclusion de la correspondance : « *Les expériences ont été faites. Toutes les personnes sont mortes ; nous reprendrons contact avec vous pour un nouvel envoi* ».

Le développement industriel lié à la guerre a amené une extension des usines Krupp, qui sont à la recherche de nouvelles recrues, surtout pour leur succursale dans les Sudètes : la main d'œuvre des camps est toute désignée, Krupp proposant de payer aux SS 4 RM par jour et par tête. La société demande 1050 à 1100 travailleurs juifs, surtout qualifiés : tourneurs, mécaniciens, fraiseurs, foreurs, ajusteurs, polisseurs, pour fabriquer des pièces d'armes automatiques.

2) *Le grand gagnant : la SS*

Gérant la population des camps, la SS veut se rembourser de ses frais : prison, transport,... en un mot entretien, par la mise au travail des détenus. Comme le dira François Wetterwald :

« Alors au pays du capital-travail, nous devons travailler, et beaucoup. Naturellement, il importe que notre entretien ne coûte pas trop cher, alors on nous donne peu à manger. Enfin, il ne faut pas de bouche inutile, et la solution est simple, puisqu'il s'agit de condamnés à mort. »

Par souci de rentabilité en même temps que de répression et d'extermination, la stratégie économique de la SS suit 3 directions.

D'abord, l'autofinancement des camps, comme en témoigne Germaine Tillion :

« D'abord, le camp s'entretenait entièrement (...), ce qui réduisait les dépenses au minimum : aménagement du sol, dessèchement des marécages, culture des rutabagas, jardinage, menuiserie, plomberie, fabrication des robes d'uniforme et des sabots, tout était l'œuvre des prisonniers. »

Ensuite, l'emploi des détenus dans les entreprises SS : DAW... L'ensemble de ces entreprises est géré sur le plan fiscal comme n'importe quelle société allemande ou Konzern privé, dégageant dans ce cas précis d'énormes bénéfices : 12,3 millions de RM sont déclarés en 1943, auxquels il faudra ôter 1,5 millions pour les impôts, la main d'œuvre coûtant peu cher à la SS. Ainsi la DEST (*Deutsche Erd und Steinwerke GmbH*) est une société aux mains de la SS, au capital de 500 000 RM, fondée à Sachsenhausen sur les directives de Hitler et Himmler, pour exécuter le vaste programme de construction du Reich, employant uniquement ou presque de la main d'œuvre des camps. Ses 3 activités essentielles concernent les briques, les carrières de pierres et la taille de ces pierres. L'effectif passe de 3215 détenus en janvier 1939 à 14 500 en 1942 ; il est quotidiennement renouvelé. Les fonds nécessaires aux constructions et aux installations sont avancés par l'Etat ou par les municipalités, des banques privées accordant de larges crédits (5 millions RM accordés par la *Dresdener Bank* en mars 1939). Et la DEST rembourse rapidement ces emprunts, sa politique commerciale étant fondée sur le tarif « anormalement » bas des rétributions pour le travail des internés qu'elle verse à la trésorerie du Reich :

« Les entreprises économiques, une fois bien montées et solidement organisées sur le plan financier, travailleront alors de façon particulièrement rentable même du point de vue de l'économie privée, car la main d'œuvre bon marché (même si les internés n'auront jamais le rendement d'un ouvrier libre dans les carrières et les briqueteries) permettra d'obtenir rapidement des bénéfices par l'écoulement de la production aux prix normaux du marché. » (déclaration faite à Nuremberg- NI 12793).

Enfin, la location de cette main d'œuvre à l'industrie privée, petite (comme la manufacture de papier *Mitteldeutschen*) ou grande (*IG-Farben*) : la première peut rapporter au camp de Buchenwald 1430

RM, la seconde au camp d'Auschwitz 421 087,50 RM pour le mois de juillet 1943 ! Ainsi il entre en 1945 à Sachsenhausen 120 000 RM par jour, dont il ne faut retirer que 15 000 pour la nourriture...

La SS a tiré des bénéfices colossaux des détenus, ouvriers vivants ou morts , puisque sans compter les biens « confisqués » (objets de valeur, liquidités, vêtements, chaussures... grossissant la fortune des nazis, et en particulier des SS), même les cadavres ont été « récupérés » et transformés : cheveux (pour faire des couvertures), dents en or (pour en faire des lingots, à déposer dans des coffres...), peau (pour de charmants abat-jour), graisse et os (pour la fabrication d'engrais ou de savon). Oswald Pohl n'avait-il pas lui-même calculé qu'un détenu, travaillant et survivant pendant 9 mois rapportait au total, son cadavre compris (bénéfice de 200 RM , moins 2 pour les frais d'incinération...), 1630 RM ?